Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. spec

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdiversesd00gd

ŒUVRES DIVERSES

DE M.

L'ABBÉ GEDOYN,

de l'Académie Françoise.

A PARIS,

Chez DE BURE l'aîné, Quai des Augustins, près le pont S. Michel, à S. Paul.

M. DCC. XLV.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1985
.G45A6
1745

Coll. spéc.

AVERTISSEMENT du Libraire.

PErſonne n'ignore quel rang feu M. l'Abbé Gédoyn a tenu dans la République des Lettres ; & il y a long-temps que ſon *Quintilien* & ſon *Pauſanias* l'ont fait regarder comme un des écrivains, dont la plume faiſoit le plus d'honneur à notre ſiécle.

Outre ces deux Traductions ſi connues, nous avons de lui pluſieurs Diſſertations, imprimées dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-lettres*, par où l'on eſt à portée de voir que ce fut en même temps, & un très-bel eſprit, & un homme de goût, & un Critique éclairé.

Quelques-uns de ſes Diſcours étant pleins de réflexions ſenſées & utiles, pluſtôt que de recherches ſavantes & profondes, c'eſt par cette raiſon, apparemment, qu'ils n'ont pas eu place dans ces Mémoires, ou que du moins ils ne s'y trouvent qu'en abrégé. Mais, par cette raiſon-là-même, ils n'en ſont que plus propres à un plus grand nombre de lecteurs. Auſſi l'illuſtre Auteur a-t-il ſouhaité qu'il s'en fît un Recueil après ſa mort. Je n'entreprens point de prévenir le jugement du public. J'ai ſeulement à dire qu'il n'y a rien dans ce volume, qui ne ſoit fidellement imprimé d'après le manuſcrit original, ſans qu'on ait pris la liberté d'y faire le moindre changement.

MEMOIRE

SUR LA VIE

DE L'AUTEUR.

NICOLAS GEDOYN, *Prêtre, Chanoine de la Sainte Chapelle de Paris, Abbé Commendataire de Notre-Dame de Baugency, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & Penſionnaire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-lettres*, naquit à Orléans le 17. Juin 1667. Il eut pour père Philippe Gédoyn, Chevalier, Seigneur de Bélan, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Gouverneur du Château de Baugency; & pour mère, Marie * Mareau, Dame de Pully.

* Voyez l'Hiſtoire de la Chancellerie de France, Table du Tome I, au nom *Mareau.*

J'avoue que la Généalogie d'un homme de Lettres, quelque brillante qu'elle soit, est ce qui nous intéresse le moins dans son éloge. La postérité avide de s'instruire dans les écrits des Savans, a besoin qu'on lui conserve l'histoire de leurs ouvrages, & qu'on lui fasse le détail de leurs talens, plutôt que l'énumération de leurs ancêtres. Mais il y auroit autant d'affectation à vouloir passer cet article sous silence quand il est avantageux à l'Ecrivain dont on parle, qu'il y auroit de sotte vanité à vouloir en tirer des conséquences trop fortes en sa faveur.

On ne dira que la plus exacte vérité, & la mieux prouvée par des titres authentiques, en avançant que Messieurs Gédoyn étoient d'anciens Gentilshommes de l'Orléanois, connus, & avec distinction, dès le quinziéme siècle. Etienne Gédoyn commandoit l'arrière-ban de Touraine à la bataille de Montlhéri en 1465.

Robert son fils, Baron du Tour, fut Secrètaire des Finances sous Louis XII, & sous François I. On sait que

ce titre * répondoit alors à celui de *Secrétaire d'Etat*, qui n'a commencé que sous Henri II, en la personne de M. de l'Aubespine, au Traité de Cateau-Cambresis l'an 1559.

Robert Gédoyn souscrivit en cette qualité le contrat de mariage de François de Vallois, Comte d'Angoulême, (François I,) avec Madame Claude de France, fille du Roi Louïs XII, passé aux Moutils-les-Tours le 22 Mai 1506, & il fut l'un des Ambassadeurs de François I, pour le Traité qui fut signé à Bruxelles le 3 Décembre 1516, entre le Roi & l'Empereur Maximilien.

Pour donner une idée précise du caractere de ce Ministre, qui fut un Citoyen vertueux, il suffira de rapporter son Epitaphe, telle qu'on la trouve dans les Poësies de Marot.

Sçais-tu, Passant, de qui est ce tombeau?
D'un qui jadis en cheminant tout beau,

* Voyez *l'Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*, par M. le Président Hénaut, pag. 197, & 221.

Monta plus haut que tous ceux qui se hâ-
tent.
C'est le tombeau, là où les vers s'appâtent,
Du bon vieillard agréable & heureux,
Dont tu as vû tout le monde amoureux.

Ci gît, hélas! plus je ne le puis taire,
Robert Gédoyn, excellent Secrètaire,
Qui quatre Rois servit sans desarroi;
Maintenant est avecques le grand Roi,
Où il repose après travail & peine.

Or a vécu personne d'âge pleine,
Pleine de biens & vertu honorable;
Puis a laissé ce monde misérable,
Sans le regret qui souvent l'homme mord.
O vie heureuse! ô bienheureuse mort!

Je n'ai pu m'empêcher de m'étendre un peu sur ce Robert Gédoyn, dont nous venons de parler. La réputation de probité qu'il a laissée, & le monument honorable qui en reste dans les Œuvres de Marot, exigeoient cette légère digression, qui même en considérant les choses du côté philosophique, ne doit point paroître étrangère à notre sujet. En effet, si l'on

peut regarder comme médiocre, l'avantage de descendre d'un homme puissant, il ne peut être indifférent pour personne de descendre d'un homme vertueux. C'est dans ce cas que la nature & la raison permettent de tirer du bonheur de sa naissance une gloire moins propre à nourrir l'orgueil, qu'à encourager la vertu.

Revenons présentement à M. l'Abbé Gédoyn, qui est ici notre unique objet. Il fut élevé à Paris, au Collége des Jésuites : & les progrès rapides & brillans qu'il fit dans ses premières études, donnérent de lui de hautes espérances. Les Jésuites souhaitèrent de l'avoir parmi eux, & il desira lui-même avec ardeur d'être admis dans cette Société respectable. Son naturel porté à la religion & à la vertu, n'opposoit point chez lui les passions fougueuses de la jeunesse au goût de la vie religieuse. Assez mal partagé des biens de la fortune, il n'avoit point à combattre du côté du monde, des espérances brillantes qui auroient pu faire chanceler sa vocation : son père n'ayant laissé à on-

ze enfans qu'il avoit, qu'un bien peu considérable. Ainsi tout conspiroit à entraîner l'Abbé Gédoyn du côté où son inclination l'appeloit. Sa famille s'opposa vainement à son dessein. Il entra au Noviciat des Jésuites en l'année 1684, c'est-à-dire, dès qu'il eut fini ses classes.

Il a souvent avoué depuis, qu'il devoit tout ce qu'on trouvoit d'estimable en lui, aux dix années qu'il passa dans cette excellente école. Il y forma ses mœurs & son esprit, & y puisa un amour constant de la vertu, un attachement inviolable à ses devoirs, & une connoissance très-étendue des Belles-lettres. Mais la vie dure & rigoureuse que prescrit la Régle qu'il avoit embrassée, convenoit mal à son tempérament foible & délicat : sa poitrine en parut considérablement altérée ; & il s'apperçut avec chagrin qu'il étoit peu propre à fournir une si pénible carrière. Ainsi les Jésuites n'eurent d'espérance de le conserver pour eux & pour lui, qu'en le perdant pour leur Société. Mais s'il a cessé d'être inscrit au nombre de

ſes enfans, il n'a jamais ceſſé de lui appartenir par des ſentimens d'attachement & de reconnoiſſance, qui font également ſon éloge, & celui de la Société.

M. l'Abbé Gédoyn ſe vit au ſortir des Jéſuites, tranſporté ſur un théatre bien différent. Placé au milieu du plus grand monde, il n'y fut point étranger. Il eut bien-tôt pris *ce ton de la bonne compagnie*, dont tant de gens parlent, ſouvent ſans l'avoir, preſque toujours ſans le bien connoître, qui ne dépend ni de l'eſprit ni des graces de la figure, & que le commerce du monde ne donne qu'à ceux à qui la nature l'a déja donné.

La maiſon de Mademoiſelle de l'Enclos (cette célèbre *Ninon*) étoit le rendez-vous de ce que la Cour & la Ville avoient de gens polis & eſtimables par leur eſprit. Les mères les plus vertueuſes briguoient pour leurs fils qui entroient dans le monde, l'avantage d'être admis dans une ſociété aimable, qu'on regardoit comme le centre de la bonne compagnie. L'Abbé Gédoyn n'eut qu'à s'y montrer,

pour y être goûté : & il y acquit des amis, qui s'intéreſſèrent vivement à ſa réputation & à ſa fortune.

Un Canonicat de la Sainte Chapelle fut la première grace qu'il obtint de la Cour. Il fut nommé à ce bénéfice en 1701. La maiſon Canoniale qu'il alla habiter, lui donna lieu par le voiſinage, de former une liaiſon étroite avec un homme très-eſtimable, M. Arouet, père de l'illuſtre M. de Voltaire. L'Abbé Gédoyn vit les premiers eſſais du jeune écrivain ; il ſut découvrir le grand homme dans ces efforts d'une Muſe naiſſante, & dès-lors il annonça cette éclatante réputation que M. de Voltaire a ſi juſtement méritée, & qu'il confirme chaque jour par de nouveaux ſuccès.

Les talens de M. l'Abbé Gédoyn lui frayoient la route des Académies. En 1711. l'Académie des Belles-lettres l'adopta, & il juſtifia l'honneur qu'il en reçut, par ſon aſſiduité aux aſſemblées, & par ſon exactitude à fournir chaque année, ſuivant les Réglemens, deux Diſſertations : ce

qui fait dans l'eſpace de trente trois ans un grand nombre d'Opuſcules, dont la pluſpart ſont imprimez dans les Mémoires de cette Académie.

Un Ouvrage plus conſidérable, & qui parut en 1718, emporta pour le moins dix années de ſon loiſir. C'eſt une Traduction de Quintilien. Il en compoſa la plus grande partie à la campagne chez * des parens, à qui il étoit encore infiniment plus cher par les liens de l'amitié, que par ceux du ſang. Peut-être quelques endroits de ſa Traduction ſe ſentent-ils de ce ſéjour. On n'a pas à la campagne, comme à Paris, le ſecours des grandes bibliotheques. D'ailleurs l'excellente édition, donnée par M. Caperonnier, n'avoit pas encore paru.

Tel fut cependant le ſuccès de cette Traduction, qu'elle ouvrit à M. l'Abbé Gédoyn les portes de l'Académie Françoiſe. Il y fut nommé en 1719, & cet honneur littéraire lui attira de la part de la Cour une autre récompenſe, moins brillante peut-être,

* Meſſieurs de Billy, & de Bachaumont.

mais que l'état trop modeſte de ſa fortune rendoit importante pour lui. Il fut nommé à l'Abbaye de ſaint Sauve de Montreuil, Ordre de ſaint Benoît, Diocèſe d'Amiens.

Quoique ſon aſſiduité à deux Académies, & les travaux à quoi cela l'engageoit, fuſſent bien capables de l'occuper tout entier, il trouva encore du temps pour faire un autre ouvrage de longue haleine, la Traduction de Pauſanias : ouvrage plus utile qu'agréable, mais qui n'en doit pas être moins eſtimé.

Peu après l'édition de ce livre, qui parut en 1731, il fut nommé à l'Abbaye de Notre-Dame de Baugency, en remettant celle qu'il poſſédoit auparavant. Il commença alors à jouir d'une aiſance qui n'auroit pas aſſouvi les deſirs d'un ambitieux, mais qui pouvoit contenter les beſoins d'un Philoſophe. L'Egliſe auroit pu lui offrir des dignitez brillantes ; mais il ne tourna jamais ſes regards de ce côté-là, & ne voulut point contracter des engagemens auguſtes & étendus, que l'on craint d'autant plus qu'on eſt

plus en état de les remplir.

Il nous reſte à parler de ſa mort. Le 6. Août de la préſente année 1744, M. l'Abbé Gédoyn allant à ſon Abbaye de Baugency, s'arrêta au Château de Fontpertuis, dans le deſſein de paſſer quelques jours chez un ami à qui il étoit attaché depuis long-temps. Le 8. il eut d'aſſez vives douleurs d'eſtomach, qu'il crut d'abord être la ſuite d'une indigeſtion. Mais l'oppreſſion qui accompagnoit ces douleurs, ayant réſiſté à une ſaignée, il répondit à M. de Fontpertuis, qui le félicitoit ſur le ſoulagement de ſes douleurs, que l'oppreſſion ſubſiſtant toujours, il n'étoit pas temps de ſe raſſurer : que la vie lui étoit aſſez indifférente : que parvenu à l'âge où il étoit, le peu qu'il pouvoit avoir à vivre, ne valoit pas la peine d'être regretté : que toutes ſes affaires étoient en ordre, qu'il avoit fait toutes ſes diſpoſitions, & qu'il étoit ſans inquiétude ſur l'iſſue de ſa maladie. Il diſoit vrai, & quand on connut que le danger devenoit plus preſſant, on n'eut pas beſoin pour l'avertir de ſon état, de

prendre ces détours ſi uſez & ſi rebattus, qu'exige la foibleſſe des mourans. Il avoit déclaré qu'il ne vouloit pas être trompé, & il ne le fut point. Il demanda les ſacremens, qui lui furent adminiſtrez le lundi. Voyant ſes domeſtiques affligez, il leur dit: *Conſolez-vous, je ne vous ai point oubliez dans mon Teſtament.* Une heure après il dit encore: *Voilà mon dernier moment*, & il expira. Il étoit âgé de 77. ans.

Le lendemain, qui étoit le onze du mois, il fut enterré dans le chœur de ſon Abbaye, qui eſt proche de Fontpertuis.

Il a conſtitué pour ſon héritier par un Teſtament olographe M. du Four ſon neveu, fils de ſa nièce, à la charge de porter le nom & les armes * de Gédoyn. Il ne reſte plus perſonne de ce nom.

La probité, la franchiſe, la candeur formoient le fond de ſon

* Les armes de Meſſieurs Gédoyn ſont écartelées d'or & d'azur, à la Croix recroiſetée de même l'un ſur l'autre, c'eſt-à-dire or ſur azur, & azur ſur or.

caractère.

caractère. Il joignit à cela une extrême politesse, sans ombre d'affectation. Son ame jouissoit toujours de cette paix, qui est la compagne ordinaire de la vertu : mais avec un naturel si doux, il étoit vif & impétueux dans la dispute : contraste que l'on rencontre souvent, parce que peut-être il naît moins d'entêtement ou d'orgueil, que d'un amour sincère de la vérité.

L'ouvrage suivant, dont l'Auteur est le R. P. OUDIN, *Jésuite, s'étant trouvé parmi les papiers de M. l'Abbé Gédoyn, on a cru que comme il pouvoit intéresser la curiosité des Savans, il ne seroit pas tout-à-fait déplacé ici.*

ETYMOLOGIES CELTIQUES.

MATT, ou MATTE, *Lit*, tout ce qui s'étend pour se coucher dessus, & pour rendre la couche moins dure & plus commode; c'est ce que les Latins nommoient *stratum*, & que nous appelerions *litiere*, si l'usage avoit laissé à ce terme toute l'étendue de sa signification naturelle.

Parce que l'on couchoit plus ordinairement sur un tissu plat, fait de brins de paille battue entortillez ensemble, ce tissu fut appelé *Matt:* d'où les écrivains de la basse latinité ont fait *Matta*. Nous disons *Natte*, comme *Nappe*, de *Mappa*. Nos voisins ont conservé le mot Celtique dans son entier. Les Anglois ont *Matt:* Les Allemans & les Flamans *Matte*. Martinius: *habent Germani* Matte *pro* Matta, *culcitra*. *Matta fit ad cubandum*. Vossius: *Matta est storea, teges quæ, & Belgis* Matte *dicitur*. On peut voir (1) Savaron, & du Cange.

Jusques à présent les Etymologistes ont

(1) Savar. in Sidon. Apollin. IV. 34. pag. 306. Du Cang. Gloss. latin. v. *Matta* & *Natta*.

fuivi la conjecture de Martinius, en faisant venir *Matta* de l'Hebreu *Mittah*, qui veut dire *lit*. Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on trouve chez soi ? Un passage de Grégoire de Tours (2) terminera la difficulté. Il parle du lit de sainte Moné ou Monégunde. *Nullum stratum fœni paleæque mollimen, nisi tantùm illud, quod intextis junci virgulis fieri solet, quod vulgò* Mattas *vocant*. S. Grégoire Pape dit de même (3) dans la vie de S. Benoît, chap. 3. *In psiathio, vulgò Matta*. Ce terme étoit donc vulgaire & usité par le peuple : & à qui persuadera-t-on que les peuples de la Celtique, de la Germanie, de la Belgique & de la Grande Bretagne n'eussent point de terme pour signifier un lit, ou qu'ils se sont accordez à quitter le langage qu'ils avoient appris de leurs pères, pour adopter un terme Hébreu ?

A cette remarque on pourroit peut-être opposer un demi vers (4) d'Ovide : *In plaustro scirpea matta fuit*, & conclure que ce terme s'est répandu dans les Gaules avec la langue des Romains. Mais de savans critiques (5) ont déja observé que cette leçon est fausse, & qu'il faut lire *sirpea lata*, comme porte l'édition de N. Heinsius. *Matta* étoit sans doute une glo-

(2) Vit. Patr. c. XIX. n. 2. col. 1248.
(3) Bolland. tom. 3. Mart. pag. 251.
(4) Fast. VI. 680.
(5) Salmas. in Hist. Aug. pag. 74.

ſe pour expliquer le mot *ſirpea*, qui ſignifie un tiſſu de joncs. Sur quoi Heinſius très-verſé dans la critique des bons auteurs fait cette obſervation : *Certè matta non eſt in uſu latinis, niſi ſcriptoribus poſteriorum temporum.*

Je ne penſe donc pas que l'on puiſſe encore douter que le mot dont il s'agit dans cet article, ne ſoit originairement de la langue Celtique. Mais le paſſage de Grégoire de Tours, que j'ai cité tout-à-l'heure, m'engage dans une courte digreſſion. Ménage, dans ſon Dictionnaire Etymologique, au mot *Natte*, prétend que le mot *Natta* pour *Matta* étoit en uſage dès le VI. ſiécle, & renvoye à Grégoire de Tours, Vies des Peres, ch. 61. L'indication eſt fauſſe, ce n'eſt point dans le ch. 61. c'eſt dans le 19. que quelques éditions peu correctes, & faites ſur des manuſcrits récens portent *quod vulgò Nattas.* Le P. Ruinart a corrigé *Mattas*, conformément aux plus anciens manuſcrits. Ménage avoit pris cette indication de Savaron, ſans prendre garde que cet habile Critique avertit qu'au lieu de *Nattas*, il faut lire *Mattas.*

Un Chanoine du Puy (*Raimundus de Agiles*) qui a écrit l'hiſtoire (6) de la priſe de Jéruſalem par les François, & qui vivoit au commencement du XII. ſiécle, eſt peut-être le premier écrivain qui

(6) Geſt. Dei per Franc. tom. 1.

ait employé ce terme *Natta*, que l'on trouve, quoiqu'assez rarement, dans les écrits barbares des siécles postérieurs.

MATTRAS, ou MATERAS. Ce mot est Celtique. Il a été long-temps en usage dans notre langue; & j'ai lû quelque part que Voiture a été le premier de nos écrivains qui ait dit *Matelas*. Les Italiens disent encor *Materasso*, & *Materassa*. On trouve (7) dans la basse latinité *Materacium*. Ménage, dans son Dictionnaire Etymologique, ne donne point d'autre origine à *Matelas*, que ce *Materacium*. Et cela fait naître une nouvelle question : d'où vient ce barbare *materacium*, ou *mataratium*? Ménage répond dans ses Origines Italiennes, que la souche est *matta*, d'où *mattarus*, *mattara*, *mattaraceus*, *mattaracius*, *mattarassius*, *mattarassus*, *matterassa*, *materasso*, *materas*, *matelas*. La généalogie est longue. Toute la difficulté consiste à savoir pourquoi & comment *matta* fait *mattarus*.

Je trouve bien (8) dans S. Augustin, que quelques Manichéens réformez étoient appellez *Mattarii*; parce qu'ils faisoient profession de coucher sur la dure, & qu'ils n'avoient pour lit qu'une simple Natte : *quia in mattis dormiunt*, *mat-*

(7) Bull. Bonifac. VIII. Gloria, laus §. 22. tom. 1. Bullar. pag. 25. Bolland. tom. 3. Mart. pag. 239. tom. 4. Maii, pag. 436.

(8) Liv. V. contr. Faust. Manich. c. 5.

tarii appellantur. Mais cet adjectif formé selon l'analogie latine, ne peut contribuer à éclaircir la difficulté présente.

Voici, ce me semble, de quoi trancher le nœud. *Matt* veut dire lit : *Ras* dans la même langue des Celtes signifie laine, *Lana*, comme je le ferai voir en son lieu. Ainsi *matras* est un lit de laine. On sait ce que c'est qu'un *matelas*.

La justesse de cette étymologie ne doit pas la rendre suspecte : plus elle est naturelle, plus elle est conforme au caractére propre des anciennes langues. J'ajouterai que l'on ne doit pas être surpris de trouver dans la langue Celtique un terme si juste, pour exprimer une chose dont les Celtes furent les premiers inventeurs. Une courte dissertation sur ce sujet, ne sera pas ici hors de place.

Pline (VIII. 48.) parle de l'invention des matelas, & en fait honneur aux Celtes : *Lanæ . . . ineis polientium extractæ in tomenti usum veniunt, Galliarum, ut arbitror, invento : certè gallicis hodie nominibus discernitur : nec facilè dixerim quâ id ætate cœperit. Antiquis enim torus è stramento erat.* J'ai suivi la correction de Saumaise dans le mot *ineis* : les éditions ordinaires portent *ahenis*, qui ne signifie rien d'assortissant au reste du passage. *Ineæ* sont certains chardons qui servent à polir les étoffes en les grattant ; les floccons qui s'en détachent font la *bourre lanice*, ou *laine bourre*, dont on fournit les

matelas. *Lanæ ... ineis polientium extractæ in tomenti usum veniunt.* Quoique *tomenti* soit un terme generique, on voit que Pline s'en sert pour marquer une espèce de couche, en ce qu'il l'oppose aux lits anciens, qui n'étoient qu'un tissu de paille ou de jonc. *Antiquis enim torus è stramento erat.* Le sentiment de Pline est donc, que les Anciens ne connoissoient pas l'usage de la bourre lanice, pour en fournir des lits ; & que cette invention est venue des Gaulois, comme il le dit encore, liv. XIX. chap. 1. *In culcitis præcipuam gloriam Cadurci obtinent : Galliarum hoc, & tomenta pariter inventum.* Les Gaulois, pour le dire en passant, n'étoient donc pas si barbares qu'on les fait d'ordinaire ; & ils savoient se procurer les commoditez de la vie.

Saumaise (9) plus zélé pour l'honneur de la Grèce que pour celui de sa patrie, ne peut concevoir que Pline ait attribué cette invention aux Gaulois. Voici comme il s'explique, *tomentum, γνάφαλον. Hesychius, κνίφαλον, τύλη, ut mirer Plinium scribere, id Galliarum invento proditum esse, retrimentis & purgamentis lanæ, quæ expolitione vestimentorum detractæ fuerint, culcitas farciri, cùm græcis nominibus ex antiquo vocentur tomenta γνάφαλα hoc modo inculcata.*

Il n'est pas aisé de sentir la force de ce

(9) Exercitat. in Solin. pag. 398. col. 1. B.

raiſonnement. Ce que nous entendons quand nous diſons *matelas*, les Grecs le marquoient par le mot γνάφαλον, ou κνέφαλον, & ce mot eſt ancien dans leur langue : donc ils ont été les inventeurs des matelas, & Pline a eu tort d'en rapporter l'invention aux Gaulois. Quoi donc? les Grecs avoient-ils inventé toutes les choſes dont ils ont parlé, & auxquelles ils ont donné des noms Grecs? Cette ſuppoſition iroit loin, & ſe détruiroit par ſa propre abſurdité. La propoſition deviendroit raiſonnable, ſi on la reſtreignoit, & ſi l'on diſoit : Les Grecs ont inventé les choſes dont les noms propres & primitifs ſont tirez de la langue Grecque. Sur ce principe nous diſons que les réflexions méthodiques ſur la Grammaire, la Rhétorique, la Géométrie, nous viennent des Grecs ; que quelques piéces d'ameublement nous ont été apportées de Turquie ; que quelques plantes ou écorces nous ſont venues des Indes. Et c'eſt ſur ce même principe que Pline ſe fonde pour attribuer aux Celtes l'invention des matelas. *Certè gallicis hodie nominibus diſcernitur.* Au lieu que les Grecs, de même que les Latins, n'ont aucun terme propre & ſpécifique pour déſigner un *matelas*.

Saumaiſe donne γνάφαλον, & τύλη, comme propres à prouver ce qu'il avance. Or que ſignifie τύλη. Suidas dit τύλη, στρωμνή. Les Gloſes de Philoxéne, στρωμνὴ, *torus* : τύλη, *culcita*. Qu'eſt-ce que *torus* ? une paillaſſe,

paillaſſe, & proprement une natte à coucher. Servius (1) le dit en deux endroits : *Torus à tertis herbis dictus eſt.* Je ne diſconviens pas que ces termes n'ayent une ſignification plus étendue, mais il me ſuffit de montrer qu'ils ne ſont pas faits pour dire un lit fourni de laine bourre. Qu'eſt-ce que *culcita*? un lit en général, de quelque litiere qu'il ſoit fourni. Varron (2) le remarque : *Quod in ea acus aut tomentum aliudve quid calcabant, culcita dicta eſt.* Joſeph Scaliger ajoute : *Olim culcitæ inferciebantur acere & glumis ſpicarum.* Eſt-ce là un matelas ? Quant à γνάφαλον, ou κνέφαλον, Heſychius le rend par les mots τύλη, περσκέφαλαιον. Ce n'eſt pas ce que prétend Saumaiſe. Les Gloſes portent γνάφαλον, *tomentum*, c'eſt-à-dire que ce terme grec, de même que le latin, marquent préciſément tout ce qui peut ſervir de bourre ou de rempliſſage, & que les Grecs & les Latins, n'ayant point de terme propre qui marquât un lit fourni de bourre lanice, l'ont déſigné par un mot générique.

On lit dans Artémidore (liv. V. n. 8.) δοξέ τις ἐν τῇ τύλῃ πυρῶς ἔχειν ἀντὶ γναφάλου. *Viſus eſt ſibi quis in pulvinari triticum habere pro tomento.* Il eſt manifeſte que γνάφαλον eſt là pour marquer le rempliſſage, *tomentum*. Julius Pollux (liv. X. c. 8. Segm. 41.) cite un fragment d'une

(1) In II. Aen. vers. 2. & in V. vers 348.
(2) De ling. lat. liv. IV. pag. 40.

ancienne Comédie, où il eſt parlé d'une peau de quelque bête, que l'on avoit vendue après l'avoir remplie & recouſue ; comme on remplit de foin une peau de lézard, pour la ſuſpendre au plancher, ἄνητο δέρμα τῆς ἱκρὶς ῥάφας ὅλον ϑσάξας κνεφάλῳ ou γναφάλῳ. Cela ne donne pas l'idée d'un *matelas*. Athenée (*lib.* III. *cap.* 28.) rapporte de Cratinus un vers fort en déſordre : Caſaubon (*in Athen. lib.* III. *cap.* 28.) pour le rètablir, conjecture que le Poëte a employé γνάφαλον, pour marquer la *balle* ou paille du grain : γνάφαλον, *tomentum pro acere tritici.* Ce n'eſt pas encore là un *Matelas*. Ce ſont là cependant tous les endroits que Saumaiſe avoit trouvez dans les Auteurs anciens, où ce mot ſoit employé : du moins les Grammairiens n'en indiquent point d'autres.

Le ſavant éditeur de Julius Pollux (3) a remarqué que Galien s'eſt ſervi du mot γνάφαλον, pour dire le lit même, & dans le ſens de *culcita*. Cette remarque ſeroit-elle bien ſenſée, ſi ce terme étoit toujours pris dans cette ſignification ? Enfin κνέφαλον étoit ſi peu un matelas, c'eſt-à-dire un lit de laine bourre, que Julius Pollux (liv. VI. c. 1. Segm. 8.) nous apprend que les κνέφαλα ſe faiſoient anciennement de plumes, πτίλοις τὰ κνέφαλα ἐφήπλων. S'aviſeroit-on de dire que nos ouvriers rempliſſent les matelas de plumes ?

(3) Jul. x. Segm. 41. not. 97.

Si l'on ne peut donc pas dire que les matelas soient venus de la Grèce, pourquoi n'en pas croire Pline qui nous assure que les Gaulois en furent les inventeurs? Au reste, quoique Pline ne nous ait pas dit en quel temps les Gaulois imaginèrent ce nouvel ameublement ; la manière même dont il s'explique, fait assez sentir que l'invention n'en étoit pas nouvelle. *Nec facilè dixerim quâ id ætate cœperit.* A cet égard, je n'en sai pas plus que Pline. Mais il y a un point sur lequel on peut, ce me semble, ajouter quelque chose à ce qu'il nous a appris. Il se contente de dire en général que le matelas est une invention gauloise : *Galliarum inventum.* Quelques endroits de Martial nous fourniſſent plus que des conjectures, pour assurer que c'est aux Langrois que l'on est redevable de cette invention.

Lingonicis (4) *agedum tumeat tibi culcita lanis.*

Ailleurs:

Oppreſſæ (5) *nimiùm vicina est fascia plumæ?*
Vellera lingonicis accipe rasa sagis.

Ces *vellera rasa* sont précisément la même chose que *lanæ ineis polientium ex-*

(4) Mart. XI. 57. (5) Idem, XIV. 157.

tractæ dans le premier paſſage de Pline. On trouve encore dans Martial que la fourniture des matelas, ou la bourre lanice dont ils ſont remplis, ſe nommoit *ſtramen lingonicum*, & ſimplement *lingonicum*.

Tomentum (6) *conciſa palus circenſe vocatur*,
Hæc pro lingonico ſtramine pauper emit.
Culcita (7) *lingonico... viduata ſuo.*

Le nom que l'on donna au parchemin eſt une preuve qu'il vient de Pergame, comme l'a remarqué S. Jérôme. De même les houſſes ou couvertures de lit, inventées par les anciens *Cadurci*, aujourd'hui le pays de Cahors, étoient appelées de leur nom, comme tout le monde en convient. Et de ces textes de Martial je conclus pareillement, que les matelas ſont originairement Langrois.

Une difficulté ſe préſente. Turnebe (*Adverſ.* VIII. 4.) au lieu de *lingonicis lanis*, a trouvé dans un manuſcrit *leuconicis*, de-même que *leuconicum tomentum*. Voici ſes paroles : *in codice ſcripto reperi* leuconicis, *quæ tomenta ſunt ; ita vocabantur à Leuconico loco*. Gruter a trouvé la même leçon dans deux manuſcrits, & ſe félicite d'avoir fait diſparoître l'ancienne leçon *lingonicis*, & *lingonico*. Gruter auroit

(6) *Lib.* XIV. *Epig.* 160.
(7) *Lib.* XI. *Epig.* 22.

mieux fait, s'il s'étoit contenté de marquer les variantes de ſes manuſcrits, ſans toucher au texte : il ſe ſeroit tenu dans ſa ſphere. Turnebe nous auroit fait plaiſir de nous apprendre quel eſt ce lieu d'où venoient les laines & les bourres que Martial nomme *leuconicas*, *& leuconicum ;* dire préciſément, *ita vocabantur à Leuconico loco*, ce n'eſt pas ſoutenir la réputation de grand critique. Nicolas Perot (8) de qui Turnebe avoit tiré cette remarque, dit: *Optimum tomenti genus erat leuconicum, à loco ita appellatum, juxta Leontidem, qui Leuconicum dicitur.* Thucydide fait mention d'une ville dans l'Eolide, qui portoit ce nom. Mais toute cette érudition déplacée nous mène dans la Grèce, tandis que Pline nous parle des Gaules, & nous dit que le *tomentum* ſe diſtingue des autres lits par des noms Gaulois d'origine : *Gallicis hodie nominibus diſcernitur.* Ainſi c'eſt viſiblement forcer les textes de Martial, que d'en ôter *lingonicum*, terme Gaulois, & qui convient d'autant mieux, que le canton de la Gaule habité par les Lingonois, a toujours été riche en troupeaux de bêtes à laine.

RAS, *Laine.* Ce mot nous eſt reſté, & nous diſons encore *ras*, pour marquer une étoffe de laine, comme nous diſons *feutre*, *caſtor*, pour dire un chapeau. Notre lan-

(8) Cornucop. in Epig. 70. pag. 941. lin. 41.

gue, comme les autres, a plusieurs de ces expressions, où le nom de la matière est employé pour marquer la chose même qui en est faite.

La *Ratine* est une espece d'étoffe de laine. Ménage avoue qu'il ne sait pas l'étymologie de ce mot. On la trouve dans le Celtique *Ras*. Si l'usage en a retranché la lettre *s*, elle a de même été retranchée dans *futaine* & *crepine ;* nos ancêtres écrivoient *crespine*, *fustaine* &c. Le Celtique *Ras* s'est conservé dans *Ratine*, comme dans *mastin*, & *mâtin*, (*canis villaticus*) s'est conservé le terme Celtique *mas* (*villa.*) Je n'insisterai pas sur cette étymologie, parce que d'autres ont déja fait la même remarque.

Quelques écrivains Grecs du bas empire parlant de la maniére dont les soldats devoient être habillez, disent qu'il faut que leurs habits soient ou de toile, λινᾶ, ou de chamois, αἴγια, ou ῥάσα. Ce mot est quelquefois écrit ῥάσσα. De quelque maniére qu'il soit écrit, je ne pense pas qu'il puisse être rendu autrement que par *lanea*, de laine. C'est ainsi qu'il est expliqué dans le Glossaire Grec du savant Du Cange : *Pannus vilior & asperior, proinde cum suis villis, qualis est qui militibus datur.*

Je demande en conséquence, d'où est venu aux Grecs des bas siécles ce terme ῥάσον, pour dire laine ? Saumaise (*in Tertull. de Pall. pag.* 35.) prétend qu'il

vient du latin *rasum*, parce que c'étoit un vétement ras & sans poil. Ménage a suivi cette conjecture. Elle suppose que l'on ne donnoit aux soldats que des habits déja usez, ou faits d'étoffes fines, & bien façonnées, ce qui est hors de toute vrai-semblance.

Voici de quoi terminer le différend, & fixer la signification de ῥάσον. Dans le Rituel des Grecs modernes (*pag.* 557. *de l'édition du P. Goar*) ces mots ῥάπλωσιν μελὰ ῥάμματος ῥασίνου, sont rendus en latin, *consuunt sub tegmine laneo grossiori.* Si ῥάσινον l'adiectif doit être rendu par *laneum*, il est évident que son substantif ῥάσον, c'est *lana.*

Mais enfin comment le Celtique *Ras* a-t-il passé des Gaulois aux Grecs? La réponse est aisée. Par le commerce entre ces deux nations. Les Gaulois étoient répandus dans toutes les armées.

De l'éducation des Enfans, pag... 1.

Vie d'Epaminondas. . . . . 53.

Des Anciens & des Modernes . . . 70.

Entretien sur Horace. . . . . 140.

De l'Urbanité Romaine. . . . . 171.

Des plaisirs de la Table chez les Grecs. . . . . 233.

Apologie des Traductions. . . . 317.

Jugement de Photius sur les dix plus célèbres Orateurs de la Grèce. . 364.

Relation des Indes. . . . . 439.

DE

DE L'ÉDUCATION DES ENFANS.

J'AI atteint l'âge, où des réflexions senſées ſont plus de ſaiſon, que ces recherches curieuſes, qui toujours incertaines & rarement utiles, ne laiſſent rien dans l'eſprit ni de ſatisfaiſant, ni de ſolide. Par cette raiſon je vais traiter un point important, dont dépendent plus que de tout autre & la gloire & le bonheur de la Nation; point rebattu, mais qui ne ſauroit l'être trop, parce qu'il eſt toujours négligé; c'eſt de l'Education des enfans.

La Nature ne se perpétuant que par une succession continuelle d'Individus en toute espéce, il est clair que les enfans sont par-tout non-seulement la portion la plus précieuse de l'Etat, mais encore sa seule espérance & toute sa ressource. Qu'une guerre opiniâtre & funeste dépeuple nos villes & nos campagnes, nous voyons qu'un nombreux essain d'enfans dispersez dans une infinité de villes, de villages, de maisons particulieres, de Colléges, s'éleve insensiblement, & s'apprête à réparer nos pertes. Fond précieux, qui pourroit doubler & tripler, si l'Etat favorisoit la fécondité des mariages, s'il accordoit quelque secours aux nobles & aux roturiers qui seroient chargez d'enfans, & s'il s'approprioit ceux des pauvres & des vagabonds, entre les mains de qui ils périssent, ou deviennent aussi inutiles, & souvent aussi scélérats que leurs malheureux peres. Mais ceci est un point de Police, qu'il ne m'appartient pas de traiter, je n'en parle donc que par occasion, & je me renferme dans mon sujet.

La pluſpart des hommes ne penſent que d'après autrui. L'autorité d'un tel & d'un tel, l'exemple, la mode les gouverne; rarement la raiſon. Un pere a fait ſes études au Collége, il s'y eſt vû avec une multitude d'enfans de ſon âge, & d'une condition diſtinguée pour la pluſpart. Il voit que depuis on a ſuivi preſque généralement le même train, & qu'encore aujourd'hui il eſt plus d'uſage que jamais de mettre ſes enfans au Collége; il n'en faut pas davantage pour le déterminer à y mettre les ſiens. Il ne fait pas réflexion que lui-même il y a paſſé des neuf & dix ans à n'apprendre qu'imparfaitement quatre mots de latin; qu'il en eſt ſorti ignorant, & que par une ſuite aſſez naturelle, il eſt demeuré ignorant toute ſa vie. Combien de gens à la Cour & à la Ville peuvent ſe reconnoître dans ce portrait? Examinons donc premierement, ſi c'eſt une ſi bonne éducation que celle des Colléges, & banniſſons d'abord l'idée qu'en donne la Fontaine, quand il dit,

Un écolier qui sentoit son Collége,
Doublement sot, & doublement fripon
Par son jeune âge, & par le privilége
Qu'ont les pédans de gâter la raison,
&c.

Je veux m'en rapporter à un Auteur plus grave. Quintilien, au premier Livre de son institution de l'Orateur, a un grand Chapitre, où il traite à fond cette question avec un jugement & une éloquence dignes de lui. Il y soutient que pour l'éducation des enfans les Ecoles publiques sont infiniment préférables aux maisons particuliéres, & il en apporte plusieurs raisons. De quel poids ne doit point être le sentiment d'un si grand maître, d'un si bon connoisseur, sur des esprits accoutumez à déférer presque en tout à l'autorité ? Cependant de ce Chapitre si beau, si éloquent, on ne peut rien conclure contre l'opinion contraire, & je me fais ici un devoir d'en avertir, parce qu'ayant donné au Public la traduction de cet Auteur, j'en suis d'autant plus obligé d'empêcher qu'on ne prenne le chan-

ge, en lisant cet endroit l'un des plus beaux de tout l'Ouvrage. Car après tout, pour qui Quintilien écrivoit-il? pour les Romains. Et quel étoit son but? De former un Orateur parfait, un homme d'Etat. Alors l'un ne différoit guère de l'autre. L'Eloquence menoit à tout. Un Orateur distingué parvenoit aux plus grandes dignitez de la République; même à la premiére. Il devenoit Gouverneur de Province, Général d'armée, Consul. Est-ce là ce que l'on se propose dans les Colléges, & peut-on se le proposer dans une forme de gouvernement tel que le nôtre? Ce qui étoit bon pour les Romains, peut donc fort bien ne l'être pas pour nous.

Mais, ces Ecoles publiques si vantées par Quintilien, qu'avoient-elles de commun avec les nôtres? presque rien. Jamais les Grecs & les Romains ne se sont avisez de renfermer, comme nous faisons, un nombre excessif d'enfans dans une maison, où gênez & contrains depuis le matin jusqu'au soir, ils ne songent, ils n'employent leur esprit qu'à tromper leurs surveil-

lans, & y réuſſiſſent malgré toutes les précautions imaginables. Ils ſavoient trop bien que la corruption des mœurs eſt inſéparable de la multitude, ſur-tout d'une multitude qui n'eſt retenue que par la crainte. Quintilien ne nous dit-il pas lui-même que l'envie d'apprendre & de bien faire, eſt dans la volonté que l'on ne peut contraindre ? Ne recommande-t-il pas de ménager un enfant, de ne pas exiger de lui plus qu'il ne peut, & d'éviter ſur toute choſe de lui faire haïr les Sciences dans un âge où il ne peut encore les aimer, de crainte qu'il ne ſoit rebuté pour toujours de l'amertume qu'on lui aura une fois fait ſentir. *Je veux*, dit-il, *que l'étude ſoit un jeu pour lui, je veux qu'on le prie, qu'on le loue, qu'on le careſſe, & qu'il ſoit toujours bien aiſe d'avoir appris ce que l'on veut qu'il ſache.* Or ces ménagemens, ces égards, peut-on les avoir pour une foule d'enfans ?

Les Ecoles de Rome, dira-t-on, n'étoient-elles donc pas auſſi fréquentées que les nôtres ? Je n'en diſconviendrai pas : mais du reſte quelle

différence des unes aux autres ? Aux Ecoles Romaines le progrès étoit sûr & rapide ; aux nôtres, il est toujours lent & incertain, souvent nul ; la raison en est bien simple. Ici on fait apprendre aux enfans ce qu'ils n'entendent point, & avant même qu'ils ayent assez de conception pour l'entendre, une Langue morte, une langue très-difficile, & qui malheureusement est devenue de fort peu d'usage dans la société. Là au contraire, ils apprenoient leur propre langue, par conséquent une langue vivante, qu'ils savoient plus d'à demi, quand le temps étoit venu de leur en expliquer les principes, les régles & les finesses. Je laisse à penser si l'avancement & le succès devoit être de leur côté, ou s'il doit être du nôtre. On sait en effet que les Grecs n'étudioient que leur langue, & les Sciences inventées ou perfectionnées par leurs Ecrivains. Comme ils traitoient tous les autres peuples de barbares, ils étoient aussi éloignez de parler leur langue, que de prendre leur habillement & leurs mœurs. C'est peut-être

même ce mépris qui nous a privez de beaucoup de connoissances que nous regrettons avec raison. Car plusieurs Grecs avoient voyagé en Egypte, & aucun d'eux ne nous a instruits de la langue d'un pays si renommé, pas même des caractéres Egyptiens, qui par-là sont devenus pour nous plus qu'énigmatiques.

A l'égard des Romains, après avoir été près de six cens ans dans l'ignorance, sans songer à polir leur langue, & sans connoître d'autre gloire que celle qui s'acquiert par les armes, comme ils venoient de soumettre la Gréce à leur empire, le commerce qu'ils eurent avec les vaincus, leur fit enfin sentir qu'il y avoit un genre de mérite qui leur manquoit. Ils prirent du goût pour les Lettres, & pour les beaux Arts, que cette nation avoit si heureusement cultivez, & dont elle étoit seule en possession dans le Monde connu. Piquez d'une noble émulation, ils commencérent à disputer aux Grecs la gloire de bien parler & de bien écrire; ils les prirent pour leurs modéles, heureux d'en

trouver d'abord de ſi achevez ; & à force de les imiter, ils vinrent à bout de les égaler, même à mon ſens de les ſurpaſſer.

Ce fut alors qu'ils ouvrirent à Rome & dans toute l'Italie, des Ecoles publiques, qui devinrent bientôt floriſſantes. Il y en avoit de toute eſpéce. Dans les unes on apprenoit la Grammaire aux enfans, dans les autres on formoit les jeunes gens à l'Eloquence ; quelques-unes étoient pour la Juriſprudence & le Droit Civil, quelques autres pour l'Arithmétique ſeulement, où l'on envoyoit les enfans que l'on deſtinoit à des emplois de finance, & dont les peres avides de gain croyoient n'en pouvoir jamais aſſez faire, parce qu'alors chez les Romains, de même qu'aujourd'hui en France, on n'étoit conſideré qu'autant qu'on étoit riche, *quia tanti quantum habeas, ſis* ; & qu'un homme nouveau, un Financier, étayé de ſon opulence étoit careſſé des Grands, comme il l'eſt parmi nous, l'argent ayant toujours tenu lieu de mérite dans l'eſprit des hommes ſans mœurs :

Mille talenta (1) *rotundentur, totidem altera, porrò*
Tertia succedant, & quæ pars quadret acervum.
Scilicet uxorem cum dote, fidemque, & amicos,
Et genus, & formam regina pecunia donat.

Cependant les Ecoles de cette dernière espéce n'étoient pas en grande estime. Nous voyons que le pere d'Horace, homme de basse extraction, mais qui pensoit noblement, ne voulut point y envoyer son fils,

Noluit (2) *in Flavî ludum me mittere, magni*
Quò pueri magnis è Centurionibus orti
Lævo suspensi loculos, tabulamque lacerto,
Ibant octonis referentes idibus æra;

Il aima mieux lui faire faire ses études à Rome,

(1) *Horat. lib.* I. *Epist.* VI.
(2) Idem, *lib.* I. *Sat.* VI.

Sed puerum eſt auſus Romam portare docendum
Artes, quas doceat quivis eques, atque ſenator
Semet prognatos.

Rome en effet étoit devenue ce qu'avoit été Athenes ; c'étoit le lieu où l'on pouvoit recevoir la plus excellente éducation, & prendre ſur-tout cet air *d'urbanité* qui diſtinguoit l'habitant de Rome de tout autre citoyen Romain. Mais qu'il me ſoit permis d'entrer dans le détail de cette excellente éducation, puiſque c'eſt préciſément mon objet.

Trois choſes doivent concourir pour faire un honnête homme d'un enfant ; des lumiéres dans l'eſprit, des ſentimens vertueux dans l'ame, des graces dans la perſonne & dans tout l'extérieur, autant qu'il eſt poſſible. On éclaire ſon eſprit par du ſavoir, & ſur-tout par les connoiſſances qui ſont le plus d'uſage dans le commerce des honnêtes gens. On tourne ſon ame à la vertu, en lui inſpirant des mœurs, & par l'habitude même de la vertu.

On répand des graces sur sa personne par le secours de la Musique, de la danse, & de tous les exercices convenables. C'est à procurer ces trois avantages à leur jeunesse, que les Romains s'entendoient mieux, qu'aucun autre peuple n'a jamais fait. Ils avoient porté leur langue à sa perfection, & leur premier soin étoit que leurs enfans la sussent à fond, & la parlassent bien. Aussi étoit-ce un mérite si commun parmi eux, que ce n'étoit presque plus ni une distinction, ni un mérite. Cependant le Grec étoit la langue savante à leur égard, comme le Latin l'est au nôtre. S'ils eussent pensé comme nous, ils auroient fait apprendre à leurs enfans le grec uniquement, & pour leur langue, ils s'en seroient reposé sur l'usage; *à force de l'entendre parler, ils l'apprendront assez*, auroient-ils dit. Mais ces Romains si célèbres dans l'Univers, étoient trop éclairez pour penser ainsi, & pour préférer à leur propre langue, une langue étrangére, quelque belle, quelque savante qu'elle fût. Aussi cultivoient-ils l'une & l'autre

avec un soin égal ; la Grecque, parce qu'ils croyoient lui être redevables de tout leur savoir ; la leur, parce qu'ils l'avoient enfin rendue capable de produire des écrits, qui n'étoient pas inférieurs à ceux des Grecs. Un enfant apprenoit donc les deux langues chez le Maître de Grammaire, terme presque ignoble aujourd'hui, mais qui étoit alors en honneur autant que la chose même qu'il signifioit ; car on entendoit par ce terme généralement tout ce qui concerne la langue, c'est-à-dire, non-seulement l'habitude de bien lire, une prononciation correcte, une orthographe exacte, une diction pure & réguliere, l'étymologie des mots, les divers changemens arrivez à la langue, l'usage ancien & l'usage moderne, le bon & le mauvais, les différentes acceptions des termes, mais encore la lecture & l'intelligence de tout ce qu'il y avoit de bons écrits dans cette langue, soit en prose, soit en vers.

Telle étoit l'idée que l'on avoit à Athenes & à Rome d'un Maître de Grammaire ; voilà ce que les enfans

venoient apprendre à ſon école, & ce qu'ils y apprenoient en effet, ſans compter la Muſique qui leur étoit enſeignée en même temps, & qui faiſoit tellement partie de la bonne éducation, que de l'ignorer tournoit à honte. Il n'eſt pas étonnant, à dire le vrai, que des peuples ſi paſſionnez pour l'éloquence & pour la poëſie, regardaſſent comme néceſſaire un art, dont le propre eſt de régler la voix. Auſſi Quintilien recommande-t-il fort de l'apprendre; mais il eſt bon de voir avec quelle précaution.

Quoique les exemples que j'ai citez, dit-il, *faſſent aſſez voir quelle ſorte de Muſique j'approuve, & à quel point, je crois pourtant devoir déclarer ici, que ce n'eſt nullement celle dont retentiſſent aujourd'hui nos théatres, & qui par ſes airs efféminez amolliſſant notre courage, nous a fait perdre le peu qui nous reſtoit de ce caractére mâle de nos anciens Romains. Quand je recommande donc la Muſique, c'eſt celle dont des hommes pleins d'honneur & de courage ſe ſervoient pour chanter les louanges de leurs ſemblables. Je ne prétens point par-*

ler non plus de ces instrumens dangereux, dont les sons languissans portent la molesse & l'impudicité dans l'ame, & qui doivent être en horreur à tout ce qu'il y a de filles bien-nées; mais j'entens cet art agréable d'aller au cœur par le moyen de l'harmonie, pour exciter les passions, ou pour les calmer, selon le besoin & la raison.

Je rapporte ce passage, non dans un esprit de Censeur, qui seroit fort inutile, eu égard à l'état présent de nos mœurs, mais seulement pour montrer que ces hommes à qui nous refusons toute vertu, veilloient néanmoins bien autrement que nous, à préserver les enfans de la contagion du vice. Ils regardoient cette portion de l'Etat comme sacrée; *Maxima (3) debetur puero reverentia*, & au milieu de la corruption du siécle dont je parle, leur morale étoit austére sur ce point, parce qu'en toute religion & en tout pays, l'homme le plus pervers rend intérieurement une sorte d'hommage à la vertu, par le tribut

(3) *Juvenal*, *Sat.* XIV. 47.

d'eſtime dont il eſt forcé de l'honorer. Et ſi l'on veut remonter juſqu'au principe, c'eſt que la vertu n'eſt autre choſe que la droite raiſon qui agit : or les hommes ne peuvent pas plus méconnoître la droite raiſon quand elle agit, que quand elle penſe ou qu'elle parle. Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant que ces Romains ſi épris des talens de l'eſprit & de la parole, mettoient pourtant la vertu au premier rang, qu'ils en faiſoient la principale partie du mérite de l'homme, & que c'eſt dans ces principes qu'ils élevoient leur jeuneſſe.

Quel eſt le pere aujourd'hui qui faſſe pour ſon fils, ce qu'Horace nous raconte que ſon pere avoit fait pour lui ? „ Si l'on ne peut me reprocher, „ dit-il, ni avarice, ni débauches, ſi „ ma vie a été ſans tache, ſi je ſuis „ cher à mes amis, c'eſt à mon pere „ que j'en ai l'obligation, *cauſa fuit* „ *pater his.* Quoique peu riche, il eut „ le courage de me faire élever à Ro„ me avec tout ce qu'il y avoit d'en„ fans diſtinguez ; on m'eût pris pour „ l'un d'eux à voir la propreté dont j'étois,

„ j'étois, & les domestiques qui m'ac-
„ compagnoient. Mais lui-même il se
„ faisoit le gardien de mon innocen-
„ ce, & ne s'en fiant ni à maîtres, ni
„ à domestiques, il veilloit sans cesse
„ & sur moi & sur eux. Par là il me
„ préserva du vice, & de tout ce qui
„ pouvoit blesser ma réputation.

Vestem, servosque sequentes
In magno ut populo si quis vidisset, avita
Ex re præberi sumptus mihi crederet illos:
Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circùm doctores aderat. Quid multa? pudicum,
Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
Non solùm facto, verùm opprobrio quoque turpi.

Qu'il seroit à souhaiter que ce tableau fût toujours devant les yeux des peres & des meres ! Rien ne seroit plus capable de les tirer de leur indolence, ou plustôt de leur aveuglement sur l'éducation de leurs enfans.

A l'étude de la Grammaire, étude

non superficielle, comme dans nos Ecoles, mais profonde, mais capable de servir de fondement à une grande érudition, succédoit l'étude de la Rhétorique, c'est-à-dire, de l'Eloquence. Il est aisé de juger avec quelle ardeur de jeunes gens pleins d'ambition se portoient à apprendre un art qui leur ouvroit le chemin aux honneurs & aux dignitez, attrait puissant qui manque à notre jeunesse, & qui lui manquera toujours, parce que tout étant vénal en France, il reste peu d'espérance au mérite. Ajoûtez à cela que les excellens maîtres étoient aussi communs parmi les Romains, qu'ils sont rares parmi nous : d'ailleurs ils étoient secondez par les parens, qui savans eux-mêmes se faisoient les premiers précepteurs de leurs enfans. Témoin Cicéron, qui au milieu de ses occupations & des affaires les plus importantes, trouvoit le temps de vaquer à l'éducation de son fils & de son neveu. Enfin cette éloquence qui avoit tant de charmes pour les Romains, n'étoit point une éloquence étrangere, ce n'étoit que l'art de par-

ler éloquemment leur propre langue ; un Maître qui en donnoit des leçons, étoit entendu de tous ceux qui l'écoutoient, rien n'étoit perdu pour eux, d'où s'enſuivoit naturellement un progrès & facile & certain.

Figurons-nous un homme tel que Deſpréaux qui enſeigneroit l'Eloquence & la Poëſie Françoiſe à de jeunes gens déja parfaitement inſtruits de leur langue, & accoutumez à la bien parler ; qui liroit avec eux tout ce que nous avons de bons écrivains, & leur en feroit remarquer les beautez & les défauts ; qui paſſant en revûe les écrits des divers âges, leur feroit voir que notre langue longtemps barbare, n'a été capable d'aucune Eloquence avant le régne de Louis XIII ; mais que depuis cette époque, parvenue au point de netteté, d'élégance, & même de richeſſe où elle eſt à préſent, il n'y a rien qu'elle ne puiſſe heureuſement exprimer ; qu'ainſi tous ces minces écrits qui amuſent le public pour quelques momens, ne doivent s'imputer qu'au mauvais goût des Auteurs, qui pé-

chent par le choix du ſujet, ou par la maniére de le traiter, & dont la manie eſt de courir après des traits d'eſprit, aux dépens du bon ſens. Avec quel plaiſir & quel fruit, de jeunes gens recevroient-ils ces leçons, & tant d'autres, d'un ſi judicieux Critique ? Or ce n'eſt là qu'une foible image de l'inſtruction que la jeuneſſe Romaine prenoit à l'école d'un maître tel, par exemple, que Quintilien, qui vingt ans durant, fut écouté à Rome comme un oracle. On en peut juger par ſes écrits, qui ne contiennent que ce qu'il avoit enſeigné, & qui certainement ne laiſſent rien à deſirer de ce qui pouvoit faire d'un jeune homme un Orateur parfait, c'eſt-à-dire, un perſonnage capable de gouverner ſes concitoyens par le charme de la perſuaſion, & par la force de ſes exemples. On comprend aiſément que ces jeunes gens au ſortir d'une telle école avoient l'eſprit tout autrement cultivé, orné, que nous ne l'avons au ſortir de nos Colléges.

Mais ce n'étoit encore là qu'une partie de leur éducation. Car en même

temps qu'ils étudioient sous de si grands Maîtres, ils fréquentoient le barreau, ils s'attachoient à l'Orateur qui avoit alors le plus de réputation, ils le prenoient pour leur modele, ils le consultoient en tout : & lui réciproquement par cette inclination naturelle que l'on a pour une jeunesse bien née, il leur communiquoit ses lumiéres, & les aidoit de ses conseils.

Avoient-ils atteint l'âge d'adolescence, ils joignoient à l'étude tous les exercices qui pouvoient & leur fortifier le corps, & leur donner de la grace. Manier un cheval & le pousser à toutes brides dans la carriére, disputer le prix de la lutte, passer le Tibre à la nage, lancer le javelot, jetter le palet avec une grande force de bras, s'endurcir au froid & au chaud, se couvrir de poussiére en courant dans le champ de Mars, s'accoutumer à supporter l'ardeur du Soleil, voilà quels étoient leurs délassemens ordinaires. C'est ce que nous apprend Horace dans une Ode à une fameuse courtisanne, où il lui

reproche que depuis que son jeune amant languit dans ses fers, il ne paroît plus au champ de Mars, & qu'il se tient caché, comme le fils de Thétys à la Cour du Roi Lycomede. Reproche qui cesseroit de l'être, si l'usage n'avoit pas été tel que je le dis.

Lydia, dic, per omnes
Te Deos oro, Sybarin cur properes amando
Perdere? cur apricum
Oderit campum patiens pulveris, atque solis?
Cur neque militaris
Inter æquales equitet, &c.

Mais je ne dois pas oublier deux choses, par où les Romains achevoient de façonner leurs jeunes gens; l'une étoit de les envoyer voyager en Grece, sur-tout à Athenes, pour s'y perfectionner dans l'Eloquence, & pour y prendre le goût des beaux Arts.

Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ,

disoit Horace en parlant de lui-même,

& en s'applaudiſſant de ſon voyage : l'autre, de leur faire faire quelques campagnes, avant qu'ils entraſſent dans les Charges. Par-là, ces jeunes gens ſe défaiſoient de l'air bourgeois, dont on n'eſt pas exempt même dans les Capitales, & à la place duquel ils acquéroient cet air militaire, qui a je ne ſai quoi de noble & d'aiſé ; outre qu'en ſervant quelques années ils apprenoient le métier de la guerre, & pouvoient payer de leur perſonne dans le beſoin. Car ces Romains qui pour habit diſtinctif portoient toujours une robe, & qui par cette raiſon étoient appelez *gens togata*, ne perdoient pas pour cela de vûe leur prétendue origine, ni leur haute deſtinée,

His ego (4) *nec metas rerum, nec tempora pono,*
Imperium ſine fine dedi.

C'eſt pourquoi ils inſpiroient de bonne heure à leur jeuneſſe l'amour de la gloire, le mépris de la mort, &

(4) *Virgil. Æneid.* I. 282.

pour la patrie un dévouement ſans bornes.

Des ſentimens ſi nobles, ſoutenus des lumiéres de l'eſprit & du talent de la parole, comme ils l'étoient au temps dont je parle, donnoient certainement aux Romains la ſupériorité ſur tous les peuples, & devoient, ce ſemble, aſſurer la durée de leur empire; mais ils avoient fait, ſelon moi, une faute irréparable; c'étoit en prenant des Grecs, & leurs loix & leurs arts, de ne pas retenir auſſi leur oſtraciſme, regle de politique qui avoit ſes inconvéniens, mais qui probablement les auroit préſervez du luxe prodigieux qui inonda Rome, & des guerres inteſtines excitées par l'ambition de Citoyens trop puiſſans, qui cauſérent enfin le renverſement de la République. Mais toujours eſt-il certain que la maniére dont ils élevoient leurs jeunes gens, en faiſoit des hommes propres à tout, également capables de ſervir l'Etat en temps de paix & en temps de guerre.

Au ſortir des Ecoles tous étoient ſavans, tous poſſédoient parfaite-

ment

ment leur langue ; leur esprit étoit orné de tout ce que la Littérature & Grecque & Latine avoit de plus beau. De-là cette multiplicité de talens, qui faisoit d'un Romain un homme presque universel. Tel, qui avoit commandé des armées, gagné des batailles, conquis des provinces & des royaumes, de retour à Rome, disputoit le prix de l'Eloquence à Cicéron, manioit la parole comme il avoit manié l'épée, & haranguoit le peuple ou le Sénat avec autant de force & de succès qu'il avoit combattu. De-là cette variété de fonctions, si ordinaire alors dans un même sujet, qui se trouvoit souvent Consul, Général d'armée, Orateur, Ministre de la Religion, c'est-à-dire, Augur ou Pontife tout à la fois. De-là encore ces conversations philosophiques & savantes que les Romains avoient si souvent entre eux, & dont ils sortoient toujours plus instruits ; témoin ces beaux Traitez de Cicéron, qui en sont une preuve & une image bien sensible. De là enfin cette facilité prodigieuse à bien écrire, qui leur fai-

ſoit produire tant d'excellens Ouvrages malgré les occupations les plus accablantes. Céſar dans le tumulte d'un camp, & au milieu du bruit des armes, écrivoit ſes Mémoires, & faiſoit des remarques ſur la Langue. Cicéron au milieu des horreurs d'une guerre civile, dont il ſentoit bien qu'il ſeroit la victime, compoſoit ces admirables écrits que la poſtérité a toujours regardez comme des chef-d'œuvres. Nous vantons les Lettres de Balzac, de Voiture, du Comte de Buſſi, de Madame de Sevigné : qu'eſt-ce que ces Lettres auprès de celles de Cicéron à Atticus & aux autres perſonnages de ſon temps ? Du clinquant, d'agréables ſornettes, des complimens bien tournez, de jolies phraſes & rien de plus. Mais dans celles de Cicéron quelle beauté de ſtile, quelle juſteſſe de penſées, quelle ſolidité de raiſonnement, quel fond de politique, de mœurs, de ſentimens ? & tout cela ne coutoit rien à cet heureux génie.

Voilà quel étoit le fruit de la noble & grande éducation que les Romains

ſavoient donner à leur jeuneſſe. Je l'ai décrite aſſez ſuperficiellement, parce que c'eſt un diſcours, non un livre que je prétens faire. Comparons maintenant à cette éducation celle qui eſt en uſage parmi nous.

On donne à un enfant pour nourrice une payſanne. Cet enfant eſt né avec un penchant à imiter, qui demande des précautions infinies. Son langage, ſon accent, ſon maintien, ſes inclinations, ſes mœurs, ſa religion même, ou du moins ſon culte ſeront une ſuite de l'imitation. Dès qu'il pourra bégayer, il s'efforcera de rendre les paroles qu'il aura ouï prononcer à ſa nourrice; par conſéquent il commencera par mal parler. A cette nourrice ſuccéde une gouvernante, qui pour l'ordinaire n'eſt guère plus polie, ni mieux inſtruite: ainſi continuation de mauvais langage, &, ſans doute, d'autres habitudes auſſi vicieuſes. Car d'où viennent ces ſottes ſuperſtitions, ces tics, ces grimaces, ces mouvemens irréguliers ſi communs dans des hommes faits, ſi ce n'eſt de l'habitude contractée dans

l'enfance ? Voilà auſſi pourquoi les Sages de l'antiquité ont tant recommandé l'attention dans le choix des perſonnes que l'on met auprès des enfans.

Mais, dira-t-on, quel reméde, & où trouver des nourrices, des gouvernantes, des précepteurs & des maîtres qui ayent toutes les qualitez néceſſaires ? Je répons à cela premiérement, que mes réflexions s'adreſſent à l'élite de la nation, aux perſonnes qui par leur naiſſance, leur rang ou leur fortune, peuvent plus que les autres, & qui ont le plus d'intérêt à faire de leurs enfans des hommes d'un mérite diſtingué. Je répons en ſecond lieu, que ſi les peres avoient autant à cœur de donner une excellente éducation à leurs enfans, que de leur laiſſer de grands établiſſemens, de grands biens, ils trouveroient non pas tout ce qui ſeroit à deſirer, mais beaucoup mieux que ce qu'ils prennent. De quoi ne vient-on pas à bout, quand on ne plaint point la dépenſe ? Je le dis à la honte de notre ſiécle, les grands, les riches du Royaume,

preſque toujours prodigues, quand il s'agit de ſatisfaire leurs fantaiſies ou leur goût, ne ſont économes que dans ce qui concerne l'éducation de leurs enfans. S'ils ſavoient récompenſer le mérite & les ſervices, faire leur ami de l'homme à qui ils confient ce qu'ils ont de plus cher au monde, lui adoucir ce que la domeſticité a d'humiliant, vivre avec lui, comme les Romains après qu'ils eurent conquis la Gréce, vivoient avec ces Grecs fugitifs, qu'ils attiroient chez eux, pour profiter de leurs lumiéres & de leur ſavoir, il ſe formeroit en France des Rollins, des ſujets capables de bien élever notre jeuneſſe, & qui ſe conſacreroient volontiers à un emploi que l'on auroit en quelque ſorte annobli; au lieu que par une raiſon toute contraire, cette eſpéce d'hommes eſt ſi rare, que dans une grande Ville comme Paris, on a aujourd'hui toutes les peines du monde à trouver un homme de mérite, que l'on puiſſe donner pour Précepteur ou pour Gouverneur à un enfant de qualité.

C'eſt apparemment l'une des rai-

ſons pourquoi les peres mettent leurs enfans au Collége ; mais il y en a d'autres, qui ne ſont pas à leur honneur : car c'eſt auſſi qu'ils cherchent à ſe décharger ſur autrui d'un ſoin qu'ils devroient prendre eux-mêmes, c'eſt qu'ils veulent ſe débarraſſer de leurs enfans, & n'être pas gênez par leur préſence dans la vie libre & ſouvent libertine qu'ils menent chez eux. Je regarde donc les Colléges comme des azyles pour l'innocence des enfans, & dans ce point de vûe, je les crois néceſſaires, pourvû qu'ils ne ſe chargent point d'un trop grand nombre ; car autrement ils ne ſeroient rien moins que des azyles, n'étant pas poſſible que dans une maiſon où il y a une ſi grande multitude de jeuneſſe, les mœurs & les études n'en ſouffrent. Mais je voudrois que ces Ecoles publiques ſe rendiſſent plus utiles, en ſe départant d'une certaine routine, qui reſſerre l'éducation des enfans dans une ſphére extrêmement étroite, & qui en fait dans la ſuite des hommes très-bornez. Car au bout de dix ans que ces enfans ont

passez au Collége, temps précieux & le plus précieux de leur vie, qu'ont-ils appris? que savent-ils? Quelque peu de latin, que la plupart oublient bien-tôt après. Ce que je dis là n'est que trop vrai & que trop connu. Pourquoi ne leur pas apprendre leur propre langue, cette langue dans laquelle ils doivent faire briller leur esprit & leurs talens, s'ils en ont, cette langue qui a pris l'ascendant sur toutes les autres, cette langue qui se parle dans toutes les Cours, qui est devenue, ou peu s'en faut, la langue universelle de l'Europe, & qui a produit tant de bons ouvrages, aussi goûtez des Etrangers, que des François mêmes?

Mais qu'y auroit-il aussi de plus naturel & de plus sensé que de leur apprendre notre Littérature Françoise? La jeunesse Romaine, qui dans ses écoles étudioit le Grec comme langue savante, en étudioit-elle moins Cicéron, Virgile, Horace, Tite-Live, Térence, Plaute & tous les bons écrivains de Rome? Ceux-là valoient bien la peine d'être lus & étudiez,

ſans doute, mais nous avons les nôtres qui ont leur mérite. N'eſt-il pas honteux que nos jeunes gens après dix & douze ans d'étude n'ayent aucune notion ni de l'Hiſtoire de leur pays, ni de la Géographie, ni de la Chronologie, ni de l'Hiſtoire univerſelle, ni de notre théatre, ni de nos écrivains François? La belle occaſion que ce ſeroit pour un maître qui liroit ceux-ci avec ſes jeunes diſciples, de leur en faire la comparaiſon avec ces grands modéles de l'antiquité, dont ils ont des eſſais entre les mains, & de leur faire ſentir combien nous ſommes encore au-deſſous d'eux, combien Cicéron l'emporte ſur nos Boſſuets & ſur nos Bourdaloues! Une critique de cette nature leur formeroit le jugement & le goût, & par une ſuite néceſſaire les préſerveroit de mille erreurs, à quoi ils ſont expoſez en entrant dans le monde. Ils ſe trouveroient tout d'un coup capables de converſation, au lieu qu'ils en ſont totalement incapables; ils pourroient juger d'une piéce de théatre; ils ne liroient pas indiſtinctement tout

ce qui s'imprime, toutes ces brochures qu'enfante la malignité, tous ces écrits ſuperficiels, fruit hatif d'une plume mercénaire ou famélique, l'amuſement des gens oiſifs, & la pâture des ignorans. Ils s'en tiendroient à ces bons écrivains tant anciens que modernes, qu'on leur auroit fait goûter au Collége; & comme ils auroient bien appris leur langue à un âge où tout s'imprime profondément dans la mémoire, ils ne ſeroient embarraſſez ni pour écrire une lettre dans l'occaſion, ni pour s'expliquer ſur quelque matiére que ce fût.

Qu'arrive-t-il au contraire de l'uſage qui a prévalu, de ne leur point enſeigner leur langue? Il en arrive qu'ils ne la ſavent jamais bien, excepté un très-petit nombre qui dans la ſuite s'adonnent à écrire; encore quel temps ne leur faut-il pas pour former leur ſtile, par combien de doutes & d'incertitudes ne ſont-ils point arrêtez tout court dans la chaleur de la compoſition, & quelle peine ne leur coûte point une diction pure & réguliere? Tout cela parce que dans leur

jeune âge ils n'ont pas lu nos bons écrivains, & qu'au lieu d'avoir dans la tête toutes les expreſſions de notre Langue, ils n'y en ont que la moindre partie.

D'où vient donc qu'une pratique ſi peu raiſonnable eſt néanmoins ſi généralement ſuivie dans nos écoles? C'eſt que toute coutume ancienne ſe perpétue par le ſeul titre de ſon ancienneté, & que peu d'hommes ſe donnent la peine de penſer que ce qui étoit bon dans un temps, peut ceſſer de l'être dans un autre. Nos Colléges ſont fondez depuis pluſieurs ſiécles pour la pluſpart. Au temps de leur inſtitution, un mauvais latin étoit la langue ſavante: la Cour de Rome & les gens d'Egliſe l'avoient tellement mis en honneur, que l'on en faiſoit uſage non-ſeulement dans les Univerſitez, mais même au Parlement & au Conſeil d'Etat de nos Rois; ce mauvais latin tenoit lieu du bon que l'on ne connoiſſoit pas. Notre François, alors jargon informe & groſſier, ne méritoit pas d'être enſeigné. Sous le régne de François premier, la vraie

langue Latine attirée d'Italie par les soins & par les libéralitez de ce Prince magnanime, parut en France ornée de toutes ses graces, & plut, moins par sa nouveauté que par ses charmes. A force de l'étudier & de lire les excellens écrivains de l'ancienne Rome, on devint savant, & nos Savans à leur tour augmentérent le nombre des grands écrivains, en se servant de la même langue pour transmettre le fruit de leurs veilles à la postérité. A dire le vrai, ce seroit bien dommage que les de Thou, les Cujas, les Sirmonds & les Pétaux eussent écrit en un jargon, tel que notre François de ce temps-là. Cependant l'élégance Latine ne laissoit pas d'influer sur la langue Françoise. Celle-ci devint plus châtiée, plus polie; & bientôt il y eut une grande différence entre les Poësies de Clément Marot & celles de Villon, entre les écrits d'Amyot & ceux de Froissart. Quelque temps après, Malherbe, Racan, Maynard, Balzac, Voiture & Vaugelas, portérent notre langue à un haut point de perfection; ils la rendi-

rent non-seulement correcte, agréable & fleurie, mais encore nombreuse, harmonieuse. Ce fut alors que le Cardinal de Richelieu, dont le puissant génie embrassoit tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de la Nation, institua sous l'autorité de Louis XIII. une Compagnie d'hommes éclairez & polis, qui travaillassent à perfectionner cette langue de plus en plus, & ensuite à la fixer autant qu'il seroit possible; à quoi cette illustre Compagnie auroit pû, je crois, parvenir, si au lieu de donner la loi, elle ne l'eût pas reçûe; je veux dire, si elle n'avoit pas quelques fois confondu l'abus avec l'usage, & qu'elle se fût montrée moins accessible à la nouveauté.

Cependant au milieu des éclatans & rapides progrès de la langue Françoise, la Latine régnoit toujours: elle faisoit encore les délices de ceux mêmes qui écrivoient le mieux en François; nous avions de grands Poëtes, de beaux génies qui préféroient le langage de Virgile & d'Horace à celui de Corneille & de Racine; enfin

on peut dire que la langue Latine, malgré quelques perſécutions, a fleuri en France juſque vers la fin du regne de Louis le Grand. Mais depuis cette fatale époque, elle eſt tellement tombée, que les queſtions les plus ſavantes, les plus épineuſes, les plus abſtraites, même celles de Religion, ne ſe traitent plus qu'en François, & que quiconque écriroit aujourd'hui en Latin, trouveroit à peine des Imprimeurs & des Lecteurs; tant il eſt vrai que toutes les choſes du monde n'ont qu'un temps, & que le ſort des hommes eſt de ne pouvoir acquérir un avantage, qu'aux dépens d'un autre.

Ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'eſt que l'on ait porté la fauſſe délicateſſe au point de ne pouvoir ſouffrir dans un ouvrage d'eſprit des citations latines, quelque heureuſes & quelque juſtes qu'elles ſoient. Il ſemble que l'on n'écrive aujourd'hui que pour les femmes ou pour les ignorans; on fait gloire d'éviter tout ce qui ſent cette teinture d'érudition, qui ſied néanmoins ſi bien aux plus

honnêtes gens, & que Quintilien définit, *Sumptam ex conversatione doctorum tacitam eruditionem.* Nous oublions que ce qui nous a fait le plus de plaisir dans la lecture de Rabelais, de Montagne, de Balzac, de Voiture, de Costar, ce sont les agréables citations dont ils sont pleins, & qu'ils appliquent si ingénieusement à leur sujet.

Pour moi je regarde comme un très-grand malheur la décadence des belles-Lettres en France & dans les autres parties de l'Europe; toute nation qui en perd le goût, est bien près de retomber dans la barbarie, d'où elle n'avoit été tirée que par leur secours. La Littérature Françoise & les belles-Lettres sont deux choses très-différentes; la premiére ne peut ni se perfectionner, ni même se soutenir qu'à l'aide de l'autre, & n'est véritablement estimable, qu'autant qu'elle part de la lecture & de l'imitation de ces grands modéles, qui vainqueurs des temps ne doivent leur durée qu'à leur ineffaçable beauté. On ne peut donc trop louer, trop encou-

rager les Professeurs qui enseignent les langues savantes à la jeunesse ; mais par l'exposition que je viens de faire, & par les solides raisons que j'ai apportées, supposé même, ce qui n'est pas, que la langue Latine fût aussi florissante en France qu'elle l'a été, il est hors de doute que dans nos Colléges on devroit joindre l'étude de la langue Françoise, à celle du Grec & du Latin.

J'ajouterai encore une raison. L'expérience nous fait voir que de cinquante enfans qui sont dans une classe, il n'y en a pas dix qui prennent du goût pour le Latin, ni qui se portent à l'apprendre. Comme néanmoins on ne leur enseigne pas autre chose, il s'ensuit que de ces cinquante enfans, il y en a quarante, qui après avoir passé des huit & dix ans au Collége, en sortent sans y avoir rien appris ; car ce Latin dont ils ont eu les oreilles rebattues, n'ayant pas jetté d'assez profondes racines en eux, se trouve bien-tôt effacé de leur esprit. Au contraire, si on leur enseignoit la langue & la Littérature Françoise,

la facilité qu'ils trouveroient à l'apprendre, feroit qu'ils s'y préteroient volontiers, & du moins de ce côté-là ils ne perdroient pas leur temps. Nous voyons tous les jours que faute de cette pratique la plusparт après dix ans de prétendues études, ne savent pas lire; proposition qui semble un paradoxe, mais qui n'en est pas moins vraie. Car je n'appelle pas savoir lire, de prononcer quelques mots ou quelques lignes de suite, si l'on ne sait observer la ponctuation, varier ses tons, faire sentir que l'on entend ce qu'on lit, & le faire entendre aux autres; talent fort mince assurément, qui par là même devroit être tout commun, & qui est néanmoins si rare que de trente personnes il n'y en a pas deux qui lisent bien, non pas seulement les vers, mais même la prose. Or une telle ignorance ne peut venir que d'une éducation négligée.

Pourquoi donc les Colléges ne changeroient-ils pas leur ancienne maniére d'enseigner? Ils ne doivent se proposer que l'utilité publique, & la gloire de bien élever notre jeunesse.

Dira-

Dira-t-on que le temps qu'y passent les enfans, ne suffit pas pour leur montrer tant de choses ? Et moi je dis qu'il est plus que suffisant. Qu'est-il nécessaire de tenir un enfant une année entiére en sixiéme, en cinquiéme, en quatriéme, en troisiéme ? Il pourroit apprendre en six mois ce qui lui est enseigné un an durant. Ce seroit deux ans de gagnez, que l'on pourroit employer à la Littérature Françoise. Car pour la Seconde & la Rhétorique, j'approuve fort qu'ils y soient le temps ordinaire, parce que pour lors il s'agit de leur former le jugement, & de leur donner du goût pour ces excellens Auteurs, dont ils doivent faire toute la vie leur regle & leurs modéles.

Ils finissent leur cours d'études au Collége par deux années de Philosophie ; je retrancherois la derniére, & je voudrois qu'ils appriſſent la Physique, je dis la Physique expérimentale, en même temps que la Logique, mais par maniére de divertissement, même de récompense ; car on sait de quel attrait est pour les jeunes gens

tout ce qui tient du ſpectacle. Un homme tel que M. l'Abbé Nolet feroit devant eux ces expériences qui l'ont rendu ſi célèbre, il leur en expliqueroit les raiſons, & ces raiſons confirmées par les expériences leur deviendroient ſenſibles. Ils finiroient donc par une année de Dialectique ou de Logique qui les diſpoſeroit à l'étude du Droit ou à celle de la Théologie, ſelon l'état auquel on les deſtineroit.

En général voici le plan que je conſeillerois. Depuis quatre ans juſqu'à ſept, un enfant apprendroit à lire & à écrire; deux choſes qu'il faut lui montrer conjointement, parce que l'une aide à l'autre; enſuite des fables de la Fontaine, quelques commencemens de l'Hiſtoire de France, & le Blazon. Pour ces ſortes de connoiſſances, il ne faut que de la mémoire, les enfans en ont étonnamment; d'ailleurs le Blazon ſeroit un amuſement, un jeu pour lui. Depuis ſept juſqu'à dix, il apprendroit les principes du Grec, du Latin & du François, c'eſt-à-dire, à décliner, à conjuguer, &

les régles de la conſtruction, ou ſyntaxe. On lui feroit faire ce que l'on appelle des themes, pour éprouver s'il ſait ſes principes, & pour les lui bien graver dans la mémoire, car tout ſon avancement dépend de là. Depuis dix juſqu'à ſeize, il étudieroit ces trois Langues, dont l'intelligence lui deviendroit facile, ſi à l'aide d'un Dictionnaire François on parcouroit avec lui tous les mots de notre Langue, & que l'on joignît à chaque mot le terme latin & le terme grec, j'entens le terme primitif ou la racine. Quand il ſe rencontreroit des noms & des verbes irréguliers ou défectueux, on les lui feroit décliner ou conjuguer. On le feroit auſſi diſputer avec ſes camarades, à qui réciteroit un plus grand nombre de ces mots, tant françois, que grecs & que latins. Cet exercice qui ne demande que de la mémoire & qui lui couteroit peu, ſeroit fortifié par l'explication qu'il feroit des bons Auteurs, & par de fréquentes verſions que l'on exigeroit de lui, beaucoup plus que des themes. Auroit-il traduit une page,

par exemple, de Quinte-Curce, on lui feroit comparer sa version avec celle de Vaugelas ; cette comparaison serviroit infiniment à lui apprendre & sa langue & à bien écrire.

Mais ce n'est encore là que jetter les fondemens de l'édifice. Un maître ne fait que la moitié de ce que l'on attend de lui, s'il ne trouve le secret d'embellir l'imagination de ses disciples, de leur élever l'esprit, & de leur donner une certaine finesse de goût, qui de toutes les qualitez de l'esprit, est peut-être la plus rare. Il embellira leur imagination en leur apprenant la fable par une savante explication des Métamorphoses d'Ovide, & des Poëmes d'Homere, à quoi il joindra le Télémaque de M. de Fenelon. Il leur élevera l'esprit en leur faisant lire les plus belles Oraisons de Démosthene & de Cicéron, les plus beaux morceaux de Virgile, quelques piéces de Corneille & de Racine, & quelque chose de ce que nous avons de plus éloquent en notre langue, comme le Discours de M. Bossuet Evêque de Meaux sur

l'Hiſtoire univerſelle. Enfin il leur donnera cette fineſſe de goût, qui eſt tout enſemble ſi néceſſaire & ſi rare, en leur faiſant goûter les Epîtres d'Horace, les Comédies de Térence, celles de Moliere, & la Poëtique de Deſpréaux, celui de tous nos Poëtes modernes que je crois qu'on peut faire lire à des enfans avec le moins de péril, & avec le plus de fruit.

Voilà enfin notre jeune homme parvenu à la fin de ſes humanitez, & à la fin de ſa ſeiziéme année. A dix-ſept ans il étudiercit la Logique, ou l'art de penſer & de raiſonner juſte, que l'on pourroit dégager de pluſieurs queſtions inutiles, qu'on a coutume de traiter dans les Colléges.

Mais pour aſſurer le ſuccès de l'éducation dont je viens de donner le plan, j'ai deux choſes à recommander. L'une, qu'un Précepteur, homme d'eſprit & aſſidu, rebatte ſans ceſſe à ſon éleve, ce que l'on veut qu'il apprenne; car le plus grand obſtacle au progrès des enfans, c'eſt l'inapplication & la légereté d'eſprit

naturelle à cet âge, obſtacle qu'on ne peut vaincre qu'à force de peine & de patience. L'autre, qu'après avoir conduit cet enfant juſqu'à la fin de ſes études, & au temps où l'on le retire du Collége, il demeure encore quelques années auprès de lui dans le monde, non plus avec le titre de Précepteur qui ſeroit odieux à un grand garçon, mais avec le titre de Gouverneur qu'il ſupporteroit plus volontiers, ſurtout dans un homme à qui il ſeroit tout accoutumé, & qui auroit pris de l'empire ſur ſon eſprit. De quel ſecours cette eſpéce de Mentor ne lui ſeroit-il pas ? Il l'entretiendroit dans ſes études ; il le préſerveroit des mauvaiſes compagnies, écueil ſi dangereux ; il l'accompagneroit à l'Académie, aux Spectacles, aux promenades, même dans ſes premiéres campagnes ou dans ſes voyages. Car l'éducation dont je me fais ici l'idée, demande qu'un jeune homme employe quelques années à voyager dans les pays étrangers, ſi l'on veut qu'il ſe façonne, & qu'il acquierre

au moins une partie de cette expérience qu'Homere a tant vantée dans un de ſes Héros,

Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.

C'eſt pourquoi il ſeroit à ſouhaiter que ceux, qui ſe deſtinent à élever de jeunes gens, priſſent non l'habit Eccléſiaſtique, mais l'habit commun, dans la vûe de faire auprès d'eux la fonction de Gouverneur, après avoir fait celle de Précepteur.

Du côté de la Religion, les enfans ſont ſi bien inſtruis dans nos Colléges, que je me crois diſpenſé de traiter ce point, quelque important qu'il ſoit. Les maîtres ne ſouffrent dans ces maiſons ni vices, ni mauvais exemples, en quoi ils ſont infiniment louables. Auſſi je me contenterai de hazarder deux réflexions; l'une, qu'ils font, ce me ſemble, trop dépendre les mœurs de la Religion; l'autre, qu'ils ne précautionnent pas aſſez les enfans contre de certains vices dominans, auxquels chaque Nation eſt

ſujette. Je m'explique. Quelque ſoin qu'on prenne d'inſpirer des ſentimens de Religion aux enfans, il vient un âge où la fougue des paſſions, le goût du plaiſir, les tranſports d'une jeuneſſe bouillante, étouffent ces ſentimens. Alors un jeune homme, je parle ſurtout de ceux qui ont à vivre dans le grand monde, un jeune homme ſe croit tout permis; il devient un compoſé de tous les vices, ſans preſque aucun mélange de vertu. Il n'a pour tout mérite au plus que de l'eſprit avec cette politeſſe aimable que l'on prend à la Cour, & qui deſtituée de probité, n'eſt, pour la bien définir, qu'un beau maſque. Si on lui avoit bien dit que les mœurs ſont de tout pays & de toute religion, que l'on entend par ce mot ces vertus morales que la nature a gravées dans le fond de nos cœurs, la juſtice, la vérité, la bonne foi, l'humanité, la bonté, la décence; que ces qualitez ſont auſſi eſſentielles à l'homme que la raiſon même, dont elles ſont une émanation: ce jeune homme en ſecouant le joug de la Religion,

gion, ou en s'en faisant une à sa mode, conserveroit au moins ces vertus morales, qui dans la suite pourroient le rapprocher des vertus Chrétiennes ; mais parce qu'on ne lui a prêché qu'une religion austére, tout tombe avec cette religion.

Ma seconde réflexion est une suite de la premiére. Chaque Nation a ses vices dominans. Sur la fin de la République Romaine, & un long temps après, le vice dominant du peuple Romain étoit une passion effrenée pour les Spectacles, *panem & Circenses*, & parmi les Grands, c'étoit un luxe & une dépense sans bornes. Aujourd'hui en France, pour ne parler que de nous, le vice le plus ordinaire des Grands, c'est de ne point régler leur dépense sur leur revenu, c'est de compter pour rien de s'endetter, & de ne point payer leurs dettes, c'est de jouer à un jeu ruineux, c'est de partager leur vie entre deux rôles, celui de courtisan, & celui d'homme de plaisir ; & le vice dominant de nos jeunes gens de Paris, c'est de mener une vie frivole & des-

occupée, qui n'eſt mêlée de rien d'honnête ni de ſérieux.

Quand un enfant, parvenu à un certain âge de raiſon, eſt près d'entrer dans le monde, ne ſeroit-il pas de la prudence de le prévenir ſur ces vices ſi autoriſez, où il ne manquera pas de tomber comme les autres, ſi l'on n'eſt extrêmement ſoigneux de l'en préſerver ? Seroit-il ſi difficile de lui faire comprendre que l'honneur & la probité ſont incompatibles avec une dépenſe au deſſus de nos forces ; qu'il y a peu de différence entre ne pas payer ſes créanciers & leur faire banqueroute ; que les plus grandes maiſons ſe ruinent par de folles dépenſes ; que c'eſt ce qui les oblige enſuite à faire des meſalliances qui ont deux grands inconvéniens, l'un de priver leur poſtérité d'avantages conſidérables, l'autre de mettre à la Cour une bigarrure qui la dépare, & de porter l'air & le parler bourgeois dans le centre même de la politeſſe ; que le gros jeu, toujours inſpiré par l'avarice, eſt la choſe du monde la plus contraire à la ſociété ; qu'il nous ex-

poſe à ruiner les autres, ou à nous ruiner nous-mêmes ; que le premier eſt inhumanité, & le ſecond extravagance ; que plus on eſt élevé au deſſus des autres, plus on doit être utile à l'Etat, plus on doit s'inſtruire & ſe rendre capable des grands emplois ; qu'une vie frivole & deſoccupée produit néceſſairement l'ignorance & l'incapacité ; qu'enfin une grande Charge, dont on s'acquitte mal, quoi qu'en penſe le vulgaire, eſt un grand opprobre.

C'eſt à peu près ainſi que le pere d'Horace inſtruiſoit ſon fils,

His me formabat puerum dictis,

& en même temps il lui propoſoit des modéles vivans, *Voyez-vous*, lui diſoit-il, *ce Sénateur, il a l'eſtime & la confiance de tous les honnêtes gens ; c'eſt à lui, mon fils, qu'il faut tâcher de reſſembler. Voyez-vous cet autre, il eſt tombé dans le mépris, ſon nom & ſa dignité n'ont pû l'en garentir.* „ Par „ ce moyen, ajoute Horace, il vint „ à bout de me ſauver des grands „ écueils, & je ne fus guère ſujet

„ qu'à des défauts très-pardonnables.

Ex hoc ego ſanus ab illis
Perniciem quæcumque ferunt, mediocribus & queis
Ignoſcas vitiis, teneor.

Pourquoi donc un pere n'auroit-il pas le même ſuccès à l'égard de ſon fils, s'il prenoit la même peine ? Je me ſuis peut-être trop étendu ſur ce dernier article ; mais après tout, n'eſt-il pas viſible que nous dégénérons, que preſque perſonne ne ſe diſtingue plus ni dans l'épée, ni dans la robe, ni dans l'Egliſe, ni dans les Lettres ; que la France, qui a produit tant de grands hommes ſous le dernier régne, eſt aujourd'hui dans une eſpèce d'aſſoupiſſement. C'eſt pour l'en tirer, qu'en bon citoyen j'ai jetté ſur le papier ce qui m'eſt venu dans l'eſprit touchant l'éducation qu'il conviendroit de donner à la jeuneſſe, & je n'ai eu d'autre vûe, que d'être utile à une Nation, qui lorſqu'elle le voudra ſérieuſement, l'emportera en tout genre ſur toutes les autres.

VIE
D'EPAMINONDAS.

EPaminondas, fils de Polymnis, étoit Thébain. Avant que d'en rien dire, j'avertirai le Lecteur qu'il ne doit pas juger des mœurs étrangeres par celles de son pays, ni croire que ce qui lui paroît peu important, doive aussi paroître tel à tous les autres hommes. Car je sai que dans nos mœurs la Musique ne sied pas fort à un Général d'armée, encore moins de savoir danser; mais il n'en étoit pas de même des Grecs; ces deux choses avoient pour eux & leur agrément & leur mérite. Comme donc j'ai dessein d'écrire la vie d'Epaminondas, je ne dois rien oublier de tout ce qui peut servir à le faire connoître. C'est pourquoi je

parlerai premiérement de sa naissance ; en second lieu, des sciences dont il fut instruit, & des maîtres qu'on lui donna ; troisiémement, de ce qu'il y eut de plus remarquable dans son caractére ; enfin de ses exploits, dont bien des gens feront plus de cas que de ses vertus mêmes.

Il étoit donc, comme j'ai dit, fils de Polymnis, d'ancienne extraction, mais d'une maison pauvre depuis long-temps. Cependant il reçut une si bonne éducation, que jamais aucun Thébain n'en eut une meilleure. Car il apprit à jouer de la Lyre, & à chanter de Denys, le plus grand Musicien de son temps, comparable à Damon & à Lamprus, dont les noms sont célèbres. Il eut pour maître de flûte Olympiodore, pour maître à danser Calliphron, & pour maître de Philosophie Lysis Tarentin, de la Secte de Pythagore. Il s'attacha tellement à celui-ci, que l'âge & la gravité du vieux Philosophe n'empêchérent point le jeune disciple de préférer son commerce à celui de tous ses camarades ; aussi

les passa-t-il de si loin dans l'étude de la philosophie, que l'on put aisément augurer qu'il auroit la même supériorité dans tout le reste. Ces avantages pour un Romain seroient légers, & plustôt à mépriser qu'à rechercher ; mais en Grece ils étoient fort estimez.

Quand Epaminondas fut parvenu à l'âge de faire ses exercices, il préféra ceux qui rendent le corps ferme & dispos, à ceux qui peuvent simplement en augmenter les forces : regardant ceux-ci comme plus propres à un athléte, & ceux-là comme plus convenables à un homme de guerre. Il s'appliqua donc particuliérement à la lutte & à la course, pour se rendre capable de saisir fortement un homme au corps dans le besoin, & de disputer de légereté avec les plus agiles. Ensuite il s'adonna sérieusement au métier de la guerre.

A ces dispositions du corps, il joignoit les plus belles qualitez de l'ame : car il étoit modeste, prudent, maître de lui-même, habile à prendre conseil du temps & de l'occa-

sion, entendu dans l'art militaire, homme d'exécution & d'un grand courage ; avec cela chaste, tempérant, doux, ami de la vérité, jusqu'à ne se pas permettre le mensonge le plus innocent ; d'une patience admirable, souffrant sans émotion tout ce qui lui arrivoit de fâcheux de la part de ses amis, comme de la part du peuple ; sachant se taire & garder inviolablement un secret, à quoi il y a souvent plus de mérite qu'à parler le mieux du monde ; enfin parlant peu, écoutant beaucoup, & par-là se prêtant toujours à l'instruction. Aussi, quand il se trouvoit dans ces cercles, où, suivant la coutume des Grecs, on disputoit sur la maniére de gouverner une République, ou sur quelque point de philosophie, il n'en sortoit qu'après que la matiére avoit été épuisée, & que l'on avoit cessé de parler.

Sa pauvreté lui fut si chere, que jamais il ne voulut tirer de l'Etat autre chose que la gloire de l'avoir bien servi, ni de ses amis, autre chose que le plaisir d'en être aimé. En vain vou-

loient-ils partager avec lui leurs richeſſes. Mais s'il arrivoit qu'ils euſſent beſoin de lui, alors il agiſſoit en homme perſuadé qu'entre amis, tout doit être commun. Qu'un de ſes concitoyens fût priſonnier de guerre, ou qu'il ne pût marier ſa fille faute de bien, Epaminondas aſſembloit tous ſes amis, impoſoit une taxe à chacun d'eux ſelon ſes facultez, leur préſentoit enſuite l'indigent, & lui faiſoit compter ſon argent en leur préſence, afin qu'il sût à qui il avoit obligation, & à quel point. C'eſt ainſi qu'il en uſoit dans ces occaſions.

Un jour Diomedon de Cyſique entreprit de le corrompre à la priére d'Artaxerxès Roi de Perſe. Il vint à Thebes avec une grande quantité d'or, & commença par gagner Micythus en lui donnant * cinq talens; c'étoit un jeune homme alors fort attaché à Epaminondas. Diomédon préſenté au Général Thébain par Micythus, lui ayant dit les grandes ſom-

* Environ quinze mille livres de notre monnoie.

mes qu'il étoit chargé de lui offrir de la part du grand Roi ; Il n'eſt pas beſoin d'argent, répondit Epaminondas, ſi ce que vous avez à me propoſer eſt avantageux aux Thébains, je le ferai gratuitement ; mais s'il eſt contre leurs intérêts, votre Roi n'a pas aſſez d'or & d'argent pour me le faire faire ; car pour toutes les richeſſes du monde, je ne manquerois à ma patrie. Vous me connoiſſez mal, & vous avez cru trouver en moi votre ſemblable, je ne m'en étonne pas, & je vous le pardonne : mais ſortez de la Ville au pluſtôt, car vous pourriez en corrompre d'autres. Et vous, Micythus, rendez l'argent que vous avez reçû, autrement je vous dénoncerai au Magiſtrat. Diomédon le pria, que du moins il pût partir avec ſureté, & remporter les grandes ſommes qu'il avoit apportées. Hô ! pour cela, dit Epaminondas, je vous l'accorde, non pour l'amour de vous, mais pour l'amour de moi : car ſi l'on vous dépouilloit de vos richeſſes, quelqu'un pourroit croire que j'en aurois eu ma part, moi qui ai refuſé

le tout, & qui en ai les mains nettes. Cela dit, non seulement il lui tint parole, mais il lui donna une escorte pour le conduire à Athenes, où il témoignoit vouloir aller, & par le moyen de son ami Chabrias il le fit transporter par mer en son pays avec tous ses effets. Ce seul trait suffit pour donner une idée du désintéressement & de la grandeur d'ame d'Epaminondas. Je pourrois en rapporter plusieurs autres, mais je suis obligé de me prescrire des bornes.

Aucun Thébain ne fut jamais plus favorisé du don de la parole, aucun ne parla en meilleurs termes dans un discours suivi, ni n'eut la repartie plus prompte & plus agréable. Un certain Ménéclide, jaloux de sa gloire, se déclara son ennemi & son rival dans le gouvernement de la République. C'étoit un homme assez disert pour un Béotien; car on sait que ces peuples se piquoient moins d'esprit que de force de corps. Comme il voyoit que le grand talent d'Epaminondas étoit la guerre, il ne cessoit d'exhorter les Thébains à la paix,

afin que ce grand homme demeurât inutile. Epaminondas lassé de ses déclamations, Vous abusez de moi, lui dit-il, & vous trompez vos citoyens en les détournant de faire la guerre; ce n'est point la paix que vous conseillez, c'est la servitude; car on ne fait bien la paix qu'en se préparant à la guerre, & nul Etat n'en jouira long-temps, qu'autant qu'il sera redoutable à ceux qui la voudroient troubler. Ainsi, Thébains, si vous voulez être considerez dans la Gréce, songez plustôt à avoir des Soldats que des athlétes, & préférez un camp à vos jeux & à vos paleſtres.

Le même Ménéclide lui reprochoit d'être sans enfans, de n'avoir pas voulu se marier, & de s'imaginer que ses explois égaloient ceux d'Agamemnon. Effectivement, lui répliqua Epaminondas, j'ai tort de ne pas prendre conseil de vous sur le chapitre du mariage; (c'est que Ménéclide avoit une femme dont la conduite étoit fort suspecte.) A l'égard d'Agamemnon dont vous me supposez le rival, y pensez-vous, Méné-

clide ? Ce Roi avec le ſecours de toute la Gréce, a pris une ſeule ville en dix ans, & moi en un ſeul jour, avec les ſeules forces de Thebes, j'ai affranchi toute la Gréce de l'eſclavage de Sparte.

Epaminondas avoit été député de ſa République, pour aller aſſiſter aux Etats d'Arcadie, & pour tâcher d'engager ces peuples à embraſſer l'alliance de Thebes & d'Argos. Là ſe trouva Calliſtrate député d'Athenes, & l'homme le plus éloquent de ſon temps, qui vouloit perſuader aux Arcadiens de préférer l'alliance d'Athenes à toute autre. Celui-ci dans ſa harangue, après avoir beaucoup invectivé contre Thebes & contre Argos, pria l'Aſſemblée de conſidérer quels hommes ces deux villes avoient portez, afin de juger du préſent par le paſſé ; *Un Oreſte & un Alcméon*, diſoit-il, *deux infames parricides, un Œdipe, qui après avoir aſſaſſiné ſon pere, a eu des enfans de ſa propre mere ?* Epaminondas harangua à ſon tour, & après avoir répondu à tous les autres points du diſcours

de Calliſtrate, venant à ſes invectives, Je vous l'avoue, Meſſieurs, dit-il, j'admire le peu de ſens de ce Rhéteur, qui ne voit ſeulement pas, que ces grands criminels ſont à la verité nez parmi nous, mais qu'ils ſont nez innocens; qu'auſſi-tôt qu'ils ont été criminels, nous les avons chaſſez de nos Etats, & que chaſſez, Athenes les a reçûs dans ſon ſein. Devoit-il donc m'obliger à lui dire une vérité ſi dure?

Mais ce fût ſur-tout dans ſon Ambaſſade de Sparte, & peu de temps avant la bataille de Leuctres, qu'il fit paroître ſon éloquence. Car en préſence de tout ce que les Alliez de Sparte avoient là d'Ambaſſadeurs, & dans une très-nombreuſe aſſemblée, il fit ſi bien ſentir la tyrannie que les Lacédémoniens exerçoient ſur toute la Gréce, qu'on peut dire, que dès-lors il les ſubjugua par la force de ſes paroles, comme il fit enſuite par ſa valeur à la journée de Leuctres, où l'on vît le ſuccès de ſon Ambaſſade, par le peu d'Alliez qu'il reſta aux Lacédémoniens.

Il regardoit comme une impiété d'avoir du reſſentiment contre ſa patrie. Sur ce principe il ſembloit être inſenſible à toutes les mortifications qui lui venoient de la part des Thébains : j'en rapporterai une ou deux preuves entre pluſieurs autres. Ses citoyens allarmez de ſon mérite & de l'autorité qui en étoit la ſuite, avoient caballé pour empêcher qu'il n'eût le commandement de l'armée, & ils l'avoient fait tomber à un autre. Il arriva que le nouveau Général, peu expérimenté au métier de la guerre, ſe laiſſa reſſerrer par les ennemis, de ſorte qu'il ne pouvoit éviter d'être défait. Dans cette extrémité toutes les troupes jettent les yeux ſur Epaminondas qui ſervoit en qualité de volontaire ; elles le prient, le conjurent de ſauver l'armée, de ſauver l'Etat ; lui, ſans laiſſer échapper la moindre plainte, il ſe rend à leurs prieres, prend le commandement de l'armée ; par ſa grande capacité la dégage, & la ramene bagues-ſauves ſur les terres de la République.

C'eſt ainſi qu'il ſe conduiſit non

pas une fois, mais plusieurs ; entre autres lorsqu'il faisoit la guerre dans le Péloponnese contre les Lacédémoniens. Il avoit pour lors deux collégues, dont l'un étoit Pélopidas, homme valeureux & grand Capitaine. La faction qui leur étoit contraire, ayant prévalu dans le Conseil de Thébes, tous les trois furent rappelez, & on nomma d'autres Préteurs pour leur succeder. Epaminondas dans cette conjoncture ne jugea pas à propos de déférer au Decret du peuple, & il persuada à ses collégues de suivre son exemple. C'est qu'il voyoit que par l'incapacité des nouveaux Chefs l'armée périroit infailliblement. Cependant il y avoit à Thebes une loi qui condamnoit à mort tout Préteur qui retiendroit le commandement des troupes au de-là du terme à lui prescrit. Mais Epaminondas ne croyoit pas qu'une loi sagement établie pour le bien de la République, dût tourner à sa ruine. Tellement qu'au risque de sa vie il prolongea son autorité quatre mois entiers après sa révocation.

Quand il fut revenu à Thebes, on ne

ne manqua pas d'instruire le procès de ses collégues ; il leur permit de rejetter toute la faute sur lui, & de dire hardiment que c'étoit lui qui les avoit empêchez d'obéir à la loi. Ils employérent en effet ce moyen de défense, & furent absous. Pour Epaminondas, on ne voyoit pas trop ce qu'il pourroit alléguer, & l'on étoit persuadé qu'il succomberoit. Mais lui avec cette noble assurance, qui est ordinairement le fruit de la bonne conscience, s'étant présenté devant le peuple assemblé, Oüi, Messieurs, dit-il, ce que vous ont dit mes collegues, est véritable, c'est moi qui les ai détournez d'obéir à la loi, & je lui ai désobéi moi-même ; vous pouvez me faire porter la peine, je suis prêt à la subir ; mais au moins je vous demande une grace que vous ne sauriez me refuser, c'est d'inférer dans votre arrêt, que vous avez condamné à mort Epaminondas, parce qu'il vous a forcez de remporter à Leuctres une victoire signalée sur les Lacédémoniens, qu'aucun Béotien avant lui n'avoit osé regarder en bataille ran-

gée ; parce que du même exploit il a sauvé Thebes, & rendu la liberté à toute la Grece ; parce qu'il a tellement changé la fortune de l'un & de l'autre peuple, que les Thébains ont assiégé Sparte, & que les Lacédémoniens se sont vûs trop heureux de n'être pas poussez à la derniere extrémité ; parce qu'enfin il n'a cessé de faire la guerre jusqu'à ce qu'il ait vû Messene rebatie, & Sparte réduite aux abois. Ce peu de paroles fut suivi de l'applaudissement de tout le peuple ; l'accusation se tourna en risée, & aucun des Juges n'osa donner son suffrage contre un homme qui étoit en effet l'épée & le bouclier de sa patrie. Voilà comment il se tira d'un jugement où il ne s'agissoit de rien moins pour lui, que de se voir condamné à perdre la vie.

Sa derniere campagne ne fut pas moins glorieuse que les autres ; mais elle coûta cher aux Thébains. Car au combat de Mantinée, où il commandoit les troupes Thébaines & leurs Alliez, les Lacédémoniens ayant remarqué le poste qu'il occupoit, tour-

nerent tous leurs efforts contre lui en gens déſeſperez, qui croyoient que de ſa perte dépendoit leur ſalut. Il ſoutint cette furie avec un courage intrépide, juſqu'à ce qu'après un grand carnage de part & d'autre, il fut enfin atteint d'un coup de javelot, & mortellement bleſſé. Ce malheur découragea pour un moment les Thébains, mais animez du deſir de la vengeance, ils reprirent cœur, & repouſſérent l'ennemi avec avantage. Epaminondas qui ſavoit que ſa bleſſure étoit mortelle, & que s'il tiroit le fer de ſa playe, il perdroit infailliblement la vie avec ſon ſang, l'y retint quelque temps, juſqu'à ce qu'on vint lui annoncer que la victoire ſe déclaroit pour les Thébains: *Si cela eſt*, dit-il, *j'ai aſſez vêcu, puiſque je meurs victorieux.* Alors il débanda ſa playe, en tira le tronçon du javelot dont il étoit percé, & mourut auſſi-tôt après.

Epaminondas ne voulut jamais ſe marier; ſurquoi ſon ami Pélopidas qui avoit un fils fort décrié, lui diſoit que ce n'étoit pas aimer l'Etat, que de ne lui point laiſſer d'enfans: *Pre-*

nez garde, repliqua-t-il, *mon cher Pélopidas, que ce ne ſoit l'aimer encore moins, de lui laiſſer un fils tel que le vôtre. Pour moi*, ajouta-t-il, *je ne puis manquer de poſtérité; le combat de Leuctres m'en ſervira, car il ne ſe peut faire que la gloire de cette journée ne me ſurvive, & ne ſoit immortelle.*

Durant tout le temps que la ville fut partagée entre deux factions, dont l'une favoriſoit les Lacédémoniens; l'autre, ſous la conduite de Pélopidas, tenoit le parti de la République, Epaminondas mena une vie retirée & ne prit aucune part aux affaires. C'eſt qu'il ne vouloit ni protéger les mauvais citoyens, ni auſſi prendre les armes contre eux, de crainte de tremper ſes mains dans leur ſang; car il croyoit que dans une guerre civile, toute victoire eſt funeſte, & demande des larmes. Mais ſi-tôt qu'il fut queſtion de combattre contre les Lacédémoniens, pour les empêcher de rentrer dans la Cadmée, ou Citadelle de Thebes, nul autre Thébain ne montra plus de zele que lui.

J'aurai, je crois, achevé le por-

trait de ce grand homme en y ajoutant un seul trait, auquel on sera toujours forcé de le reconnoître : c'est qu'avant lui & après sa mort, les Thébains furent toujours soumis à quelque autre puissance, & que tant qu'il fut à la tête de leurs affaires, ils donnerent la loi à toute la Grece ; tant il est vrai qu'un seul homme vaut quelquefois plus que tout un peuple.

DES ANCIENS, ET DES MODERNES.

IL ne s'agit point ici de savoir, si les écrits des Grecs & des Romains méritent l'estime dont ils sont en possession depuis tant de siécles, ni si Homere & Virgile, Démosthene & Ciceron l'emportent sur tout ce que nous avons eu de Poëtes & d'Orateurs. Cela n'est révoqué en doute que par ceux qui n'ont jamais lu ces grands originaux, ou qui ne les entendent point, ou qui ne les lisent que par rapport aux faits & à la substance des choses, sans se soucier ni de la beau-

té de l'esprit, ni de l'agrément du style; gens sans esprit eux-mêmes & sans agrément, qui sont peu touchez de trouver en autrui les avantages que la nature leur a refusez. Il est constant, & en douter c'est annoncer son ignorance, il est constant que les Anciens nous ont passez de beaucoup dans l'art d'écrire, soit en prose, soit en vers. Plus on les lit, plus on sent que, sur-tout dans les ouvrages d'agrément, comme sont ceux d'Eloquence, d'Histoire & de Poësie, ils ont saisi la vraie maniere de penser & d'exprimer sa pensée; qu'ils se sont étudiez à copier la belle nature, & qu'ils y ont réussi. Ne les pas prendre pour modéles, ne se pas former sur eux, c'est abandonner cette source féconde du beau; la nature, qui tantôt simple, tantôt grande & noble, tantôt forte & véhémente, tantôt riante & gracieuse, est toujours admirable dans ses divers caractères, dont l'expression fait le mérite de tout écrivain, comme de tout peintre. Chacun de ces caractères a un vice à craindre, qui en est tout près, & qu'il n'est pas aisé d'évi-

ter. C'eſt, à mon avis, par s'en être conſtamment préſervez, que les bons écrivains de l'Antiquité ſont ſur-tout recommandables. Ils ont ſû être abondans ſans ſuperfluité, concis ſans obſcurité, ſimples ſans négligence, élégans ſans affectation, nobles & élevez ſans enflure, véhémens ſans emportement ni déſordre, gracieux ſans mignardiſe ni affetterie. Au contraire les Modernes ont communément donné dans ces écueils, & y donnent encore tous les jours.

Mais notre admiration pour les Anciens doit avoir des bornes, parce que leur mérite eſt borné. Je n'en connois que quatre, qui ſans être exempts de défauts, ſont au deſſus de toutes louanges, Homere & Virgile, Demoſthene & Ciceron. Je dis ſans être exempts de défauts; car faillir eſt inſéparable de l'humanité. Ces quatre-là n'ont point de pair, & ont laiſſé bien loin derriere eux tous ceux qui ont couru la même carriere. Pour les autres, quelques perfections qu'ils ayent, je crois qu'on y peut atteindre. J'avancerai ici un ſentiment qui paroîtra hardi,

hardi, même téméraire à quelques-uns, judicieux à d'autres, c'eſt qu'en général nous faiſons plus d'honneur aux Anciens qu'il ne leur en eſt dû. Ils n'ont pas fait tout ce qu'ils pouvoient faire. Ils ont négligé beaucoup de connoiſſances qu'ils pouvoient acquérir; ils ont peu connu les études pénibles & laborieuſes. Les Modernes ſe ſont donné plus de peine; aucune difficulté ne les a rebutez; ils ont fait pour s'inſtruire tout ce qu'il étoit poſſible de faire; ils ont une infinité de connoiſſances que les Anciens n'ont pu avoir: d'où il s'enſuit que les Modernes ſont plus ſavans, plus univerſels que les Anciens n'ont été. La preuve de chaque propoſition particuliere fera la preuve de mon ſentiment général.

Quand nous liſons un Auteur Grec, ou Latin, tel par exemple, que Platon, qu'Hérodote ou que Tite-Live, nous admirons la beauté de ſon ſtyle, la pureté, la clarté de ſa diction: nous entendons cet Auteur, & par une ſecrette complaiſance nous lui ſavons gré de s'être fait entendre à nous,

pour qui ſa langue eſt étrangere. Nous ne ſongeons pas qu'après tout, cet Auteur ne fait que bien parler ſa langue, & nous lui faiſons un grand mérite d'une choſe, qui au fond n'eſt pas fort difficile: car pour celui de raconter des faits avec ordre & netteté, d'y mêler de courtes réflexions, ſenſées & morales, de faire parler ſes perſonnages ſelon leur caractère & leurs mœurs, c'en eſt un aſſurément, mais je n'y vois rien de merveilleux. Imaginons-nous un François, homme d'eſprit, qui ne ſauroit que ſa langue, mais qui la ſauroit bien; qualité aſſez rare parmi nous, faute d'éducation, parce que nous paſſons des dix années à faire ſemblant d'apprendre les langues ſavantes, & que nous négligeons entierement la nôtre. Ce François auroit lû tout ce que nous avons de bons écrivains, Poëtes, Orateurs, Philoſophes & Hiſtoriens; je ſuppoſe qu'ayant ainſi l'eſprit cultivé, il écrive un morceau d'Hiſtoire. Quelque ſuccès qu'eût ſon ouvrage, mettrions-nous l'auteur au nombre des Savans? Nullement; nous le regarderions com-

me un bon écrivain, & rien de plus. Tels étoient les Grecs au temps de Platon, c'eſt-à-dire, lorſqu'Athenes étoit la plus floriſſante. Ils ne connoiſſoient que leur langue ; ils ne ſavoient que leur langue ; tous les peuples de la terre, à commencer par les Romains, étoient barbares pour eux, & l'étoient en effet ſi vous en exceptez les Juifs qu'ils négligeoient de connoître, les Egyptiens avec qui ils avoient aſſez peu de commerce, & les Chinois dont ils n'avoient jamais entendu parler. Toute leur Littérature conſiſtoit dans quelques ouvrages de Poeſie, comme ceux d'Homere, d'Héſiode, d'Alcman, de Stéſichore, d'Alcée, d'Archiloque, dans les apologues d'Eſope, & dans quelques legers Traitez de Phyſique faits par leurs premiers Philoſophes. Car depuis Thalès le plus ancien d'eux juſqu'à Platon, il n'y avoit que ſix-vingts ans, & en ſi peu de temps la Phyſique ne pouvoit pas avoir fait de grands progrès, dénuée comme elle étoit, des ſecours que le temps & l'expérience nous ont procurez. Il faut bien des ſiécles pour me-

ner les hommes un peu loin dans l'étude de la nature. L'éloquence avoit eu un progrès plus rapide : auſſi demande-t-elle moins d'art que de naturel. En moins de cent ans elle fut portée au plus haut point par Periclès & par Démoſthene.

Platon fut le premier des Philoſophes Grecs, au moins de ceux dont il nous reſte quelque choſe, qui tourna ſes penſées du côté des mœurs. Il étoit né éloquent ; il parloit parfaitement bien ſa langue ; il avoit même le feu, l'élevation & l'enthouſiaſme d'un Poëte, quand il vouloit. Plein des loix de Minos, de Solon, de Licurgue, il forma le plan d'une République, & conçut le noble deſſein de rendre les hommes meilleurs, par conſéquent plus heureux. Socrate, dont il avoit été diſciple juſqu'à l'âge de vingt-huit ans, venoit de mourir. C'étoit l'homme le plus juſte qui eût encore paru dans le Paganiſme, un homme né pour ſervir d'exemple aux ſiécles futurs, un vrai Sage, qui ſous les apparences d'une vie commune, & ſous un extérieur négligé, cachoit la

plus solide vertu, qu'il rendoit aimable par l'enjouement de son esprit, & par la douceur de ses mœurs. Platon en fit son héros, c'est-à-dire, son principal interlocuteur dans les dialogues qu'il nous a laissez. Il mit dans sa bouche ses propres sentimens, & les grandes leçons de vertu qu'il vouloit donner à ses concitoyens. Ces dialogues sont écrits avec tout l'art que demande ce genre d'ouvrage; vous y trouvez tout ce sel Attique, toute cette politesse qui distinguoit les Athéniens des autres peuples de la Grece; & la morale en est fort belle. Mais, dépouillons-nous de tout préjugé. Platon n'est-il pas quelquefois un peu trop discoureur? Ne va-t-il pas à son but par des circuits trop longs? Son épineuse dialectique ne fait-elle point de peine au lecteur? & sa maniere de procéder par demandes & par réponses, n'est-elle point un peu trop uniforme, un peu ennuyeuse? A l'égard de sa morale, en verité est-elle comparable à celle du Télémaque de l'illustre Archevêque de Cambrai, M. de Fenelon? Si cet ouvrage étoit écrit

en Grec, & qu'il eût deux mille ans, nous le regarderions comme un chef-d'œuvre de l'Antiquité. Pourquoi transporter à un Philosophe si éloigné de nous une admiration qui est due avec plus de justice au grand homme que j'ai nommé, & que nous avons vû de nos jours? Jamais autre n'a pensé si noblement, ni si vertueusement, & son Télémaque, dont les principes sont liez à une religon purement naturelle, est par-là même propre à tout lecteur, & sera toujours du goût de quiconque en aura pour la vertu. Ciceron, il est vrai, admiroit Platon, & le qualifioit d'*homme divin*: c'étoit avec raison; il ne connoissoit rien de meilleur: les Romains jusqu'au temps de Cicéron n'avoient rien produit que de médiocre, & lui-même il ne savoit pas qu'en travaillant à imiter le divin Platon, il parviendroit à l'égaler, si ce n'est à le surpasser.

La Littérature des Grecs dans les plus beaux jours d'Athenes étoit donc fort bornée, comme je le disois. Et où auroient-ils pris leurs sciences? La barbarie, l'ignorance, la superstition

sa compagne nécessaire, couvroient toute la face de la terre; le monde étoit encore alors dans son enfance, ils ne s'en appercevoient pas. Tout leur en marquoit la nouveauté & chez eux & à l'entour; ils aimoient mieux se croire dans la rigueur du terme & au pied de la lettre *autochthons*, *enfans de la terre qu'ils habitoient*, que d'aller chercher dans les livres des Juifs, des traces de leur origine. Nous ne voyons pas qu'aucun Grec ait su l'Hébreu, ni même le Phénicien. Leurs Philosophes discouroient beaucoup, soit au Lycée, soit au Portique, soit dans les promenades de l'Académie; mais au fond ils étoient peu curieux, peu desireux d'apprendre. Hérodote avoit voyagé en Egypte, & sa relation est précieuse; mais nous instruit-il de la religion, du gouvernement & des mœurs de ces peuples si célèbres, comme nos voyageurs François nous ont instruits de ce qui regarde la Chine? Il ne nous apprend rien, ni de la langue des Egyptiens, ni de leur écriture, ni de leurs hierogliphes, ni de l'état des arts & des sciences parmi

eux, ni de la raiſon pourquoi ils rendoient une eſpece de culte à de certains animaux, eſpece de culte qui a fait croire contre toute vraiſemblance qu'ils les adoroient effectivement.

Ariſtote parut après Platon. Qui dit Ariſtote, ſemble dire la Science même. En effet ce Philoſophe a prodigieuſement écrit, & a traité bien des ſortes de matieres; ſon ſtyle eſt ſerré, ſec & ſans ornemens; malgré cela ſes traitez de Politique, de Rhétorique, & de Poëtique ſont admirables: auſſi pour ces ſortes d'ouvrages ne faut-il qu'un grand ſens, & ce grand ſens eſt de tous les temps & de tous les pays. Pluſieurs de ſes autres écrits ſont ſi inférieurs à ceux-là qu'on les croit ſuppoſez. On ne peut s'empêcher de reconnoître qu'Ariſtote a eu une plus grande étendue de connoiſſances, que tous ceux qui ont été avant lui; mais il n'a jamais du paſſer pour un oracle, ſurtout en Phyſique. Son nom a trop long-temps impoſé dans les Ecoles; aujourd'hui on ſe rend à la raiſon, & non plus à l'autorité. Comment les Grecs au-

roient-ils été véritablement ſavans ? Ils n'avoient ni Critique, ni Théologie, ni Juriſprudence, ni Chronologie, ni Hiſtoire, ſi ce n'eſt de ce qui s'étoit paſſé autour d'eux.

Quintilien parlant des anciens Grammairiens Grecs, nous dit que s'érigeant en cenſeurs ils paſſoient en revûe les écrits des différens Auteurs, démêloient ceux qui étoient ſuppoſez d'avec les véritables, & rangeoient ceux-ci en meilleur ordre ; il entendoit apparamment Ariſtarque & quelques autres célèbres Grammairiens. Mais je ne vois pas que ces cenſeurs ayent porté leur travail & leur critique bien loin. Nous ont-ils dit ſi la Batrachomyomachie & toutes les Hymnes que nous avons ſous le nom d'Homere, ſont de ce grand Poëte ? ſi la Théogonie eſt d'Héſiode ? ſi les Vers d'Orphée doivent porter ce nom, & qui en eſt l'Auteur ? ſi parmi les Lettres de Platon il n'y en a point quelqu'une de ſuppoſée ? ſi tant de Traitez attribuez à Ariſtote, ſont véritablement de ce Philoſophe ? On dira peut-être que ces piéces ont été fabriquées dans

des temps postérieurs ; mais au moins pouvoient-ils donner une notice des ouvrages de chaque Auteur ; par-là ils auroient obvié à la fraude des siécles à venir. Ces Grammairiens ont-ils remarqué le fabuleux d'Hérodote & de Ctésias ? ont-ils bien arrangé les actes, les scenes, les vers d'Euripide, de Sophocle, d'Aristophane ? nous ont-ils donné les vers de Pindare suivant leur juste mesure ? Enfin ont-ils éclairci, expliqué tant d'endroits difficiles qui se trouvent dans les écrits des Anciens ? Puisqu'ils étoient si passionnez pour la gloire de leurs écrivains, si amoureux de leur langue, si indifférens pour toutes les autres, ne devoient-ils pas du moins nous laisser quelque Grammaire & quelque Vocabulaire, qui facilitassent l'intelligence de leurs écrits, & conservassent leur langue à la postérité ? Il est vrai que bien antérieurement à Suidas, à Hesychius, à Pollux, à Harpocration, quelques autres dont il est parlé dans Photius, avoient composé des especes de Glossaires, & de Léxiques ; mais ces ouvrages em-

braſſoient ſeulement une partie de la langue Grecque, non toute la langue; ainſi ils ne ſeroient nullement comparables aux dictionnaires de nos Etiennes, ni à celui de l'Académie Françoiſe; ſans compter qu'ils n'ont pas été faits dans le bon temps de la Grece, qui eſt le ſeul dont il s'agiſſe ici. Je n'ai donc pas eu grand tort de dire que les Grecs n'ont pas fait tout ce qu'ils pouvoient pour l'avancement des Lettres.

Ces peuples avoient des Dieux, une religion, un culte; ils étoient infiniment ſpirituels & policez; n'étoit-il pas naturel qu'ils euſſent une Théologie, pour maintenir les ſaines idées contre tant d'erreurs populaires & d'abus groſſiers? Car au temps de Cécrops ils n'adoroient que Jupiter très-haut, Ζεὺς ὕπατος, ils lui faiſoient des offrandes de gâteaux, qui parce qu'ils étoient cornus, s'appelloient βους, d'où eſt venue l'opinion qu'ils lui ſacrifioient un bœuf, mais c'eſt une erreur. Dans la ſuite ils imaginerent ou adopterent tant de fables, que le fonds de leur ancienne re-

ligion en fut étouffé. Les dieux des Egyptiens, des Phéniciens & des Crétois partagerent avec le très-haut un culte qui n'étoit dû qu'à lui, & les Grecs s'en firent une infinité d'autres. Cependant plusieurs de leurs divinitez n'étoient qu'allégoriques, plusieurs autres n'étoient que des génies tutélaires, des patrons; d'autres étoient des héros, qui s'étant rendus utiles au genre humain, avoient par-là mérité le séjour des bien-heureux, & dont ils croyoient devoir honorer la mémoire. Il ne faut pas croire que leurs Sages regardassent Neptune, Pluton, Mars, Vulcain, Bacchus, comme des dieux, encore moins Hercule, Castor & Pollux, ni Junon, Minerve, Cerès & Venus comme des déesses, ni que ces ridicules métamorphoses de Jupiter & des autres dieux trouvassent créance dans leur esprit. Un Grec jaloux de l'honneur de sa nation, & qui auroit eu un peu de critique, nous auroit démêlé tout cela. Il auroit montré que leur religion dégagée des fictions & des fables que les Poëtes & le peuple y avoient in-

troduites, étoit une religion naturelle, qui ne choquoit point la raiſon humaine ; il nous auroit dévoilé beaucoup de ſymboles & d'emblêmes, qui cachoient ou une vérité, ou une moralité, comme la pierre de Rhea, la chute de Phaëton, & tant d'autres. Un tel ouvrage étoit néceſſaire. L'ont-ils fait ? Aucun d'eux ne s'en eſt aviſé.

Leur Juriſprudence étoit, ce me ſemble, auſſi fort bornée ; ils ne connoiſſoient que les loix de Dracon, de Solon, de Lycurgue, les Decrets des Amphictyons, les uſages de leurs tribus ; ils n'avoient ni Juriſconſultes, ni Corps de Droit, ni rien qui approchât de cette admirable compilation que les Romains nous ont laiſſée, & que nous appellons le Digeſte.

Quelle Chronologie pouvoient avoir des peuples qui ne ſavoient où placer les évenemens, faute d'un point fixe, d'où ils puſſent commencer à compter les années ? Car les Grecs n'avoient aucune connoiſſance de la création du monde, ni de ſa durée

jusqu'à eux. Mais étoit-il si difficile de convenir d'une hypothèse, qui leur eût servi comme de base dans la science des temps? Ils n'imaginérent rien d'approchant. Tout ce qu'ils pouvoient donc faire, c'étoit de rapporter les faits au régne de leurs Rois, ou à la Magistrature de leurs Archontes; mais de savoir en quelle année du monde avoit commencé ou fini la Magistrature ou le régne de ces Rois, de ces Archontes, c'est ce qui n'étoit pas possible. Ils auroient pû faire de la prise de Troye une époque générale, c'est ce qu'ils n'ont pas fait; il a fallu que nous nous en soyons avisé pour eux.

Après tout, qu'étoit-il besoin de Chronologie à des peuples qui avoient si peu de connoissances historiques? Durant près de douze cents ans les Grecs ont été sans Historiens. Le premier qui ait eu une grande réputation, c'est Hérodote, que Thucydide a suivi de près; d'Histoire universelle, ils n'en ont point connu jusqu'à Diodore de Sicile. Aussi tout ce qui s'est passé chez eux avant la guer-

te de Troye, n'eſt que ténèbres & que fables. Depuis ce fameux évenement, on commença à voir plus d'ordre & de certitude dans l'hiſtoire particuliére de chacun des peuples qui compoſoient la Nation. Enfin ils inſtituérent les Olympiades, & par là trouvérent ce point fixe qu'ils auroient dû chercher pluſtôt ; mais leur premiére Olympiade tombe en l'an du monde trois mille deux cent huit, & de là juſqu'à l'Ere Chrétienne, il n'y a que 193 Olympiades qui ne font pas huit cents ans, eſpace de temps peu conſidérable par rapport aux quatre milliers d'années que l'on comptoit à la naiſſance de J. C.

Au reſte, en ne nommant qu'Hérodote & Thucydide pour Hiſtoriens juſqu'à la guerre du Péloponneſe, je ne prétens pas dire qu'il n'y en a point eu d'autres. Je ſuis bien éloigné du ſentiment de ceux qui ſur la foi de quelques paſſages pris trop à la rigueur, aſſurent qu'avant Thérécyde & Hellanicus, les Grecs n'écrivoient qu'en vers. Il y a eu dans tous les temps parmi les Nations policées, des

hommes ſoigneux de tranſmettre à la poſtérité les grands évenemens, dont ils avoient été témoins ; on ne peut douter qu'il n'en ait été de même chez les Grecs. Autrement, comment des écrivains poſtérieurs de beaucoup, tels que Diodore de Sicile, Pauſanias & Plutarque, auroient-ils pu nous donner l'Hiſtoire des temps les plus éloignez ? Ils ne l'ont pu faire que ſur des Mémoires compoſez dans ces temps-là-mêmes ; or il n'eſt pas vraiſemblable que ces mémoires fuſſent écrits en vers. J'ai donc ſeulement voulu dire que juſqu'à Hérodote les Grecs n'avoient pas eu un ſeul Hiſtorien d'un certain mérite.

La Géométrie fût peut-être de toutes leurs ſciences celle qui fît le plus de progrès. Euclide ſous le premier des Ptolomées la porta à ſa perfection, & ſes élemens ſont encore aujourd'hui la baſe & le fondement de toute Géométrie. Pour l'Aſtronomie, quoique Méton, & enſuite Eudoxe s'y fuſſent appliquez avec ſuccès, il ne paroît pas que les lumiéres de cette ſcience fuſſent fort répandues

dues parmi les Grecs, puiſque Periclés eut beſoin de toute ſon éloquence pour raſſurer les Athéniens contre une éclipſe de Soleil, dont ils étoient conſternez, & que Nicias qui n'en ſavoit pas tant, ne pût remédier à l'allarme que prirent ſes troupes en Sicile pour un accident pareil.

Mais ſous Alexandre & ſes ſucceſſeurs, les Grecs acquirent de nouvelles connoiſſances, dont ils ſurent profiter. Ce conquérant mena une armée de trente-cinq mille Grecs au delà de l'Inde & juſqu'au Gange. Pluſieurs d'eux firent des découvertes conſidérables dans les pays immenſes qu'ils traverſerent; ils remarquérent la ſituation des lieux, la poſition des Provinces & des Villes, leur diſtance entre elles & par rapport à Athenes, la différence des climats, les mœurs des peuples, enfin ce qu'il pouvoit y avoir de rare & de ſingulier dans chaque région. Calliſthene vit de ſes yeux à Babylone les anciennes obſervations faites par les Chaldéens, & en fit part à Ariſtote. Tout cela contribua beaucoup au progrès de la

Géographie, de l'Aſtronomie, & de l'Hiſtoire. Auſſi peu de temps après Eratoſthene fut-il célèbre dans ces ſciences; les gens de ſon temps l'appeloient le ſecond en tout genre; je ne ſai pas qui ils mettoient le premier: mais autant que l'on en peut juger par les témoignages des Anciens, Eratoſthene eut plus d'érudition que tout ce qui avoit été avant lui. Les Ptolémées, Grecs d'origine eux-mêmes, attirérent à leur Cour des Grecs qu'ils comblérent de bienfaits, & à qui ils confiérent le ſoin de cette fameuſe bibliothéque qu'ils s'étoient faite à Aléxandrie. Là ces Grecs connurent Béroſe & Manéthon, & purent s'inſtruire dans leur commerce & dans leurs livres, de mille antiquitez qui juſques-là leur étoient inconnues. A meſure que les connoiſſances ſe multipliérent, il y eut des écrivains, qui plus éclairez & plus laborieux que les premiers, entreprirent des ouvrages importans. Ainſi Polybe, Hiſtorien qui ne le cede à pas un en mérite & en autorité, compoſa une Hiſtoire générale,

partagée en quarante livres, ſans compter pluſieurs autres ouvrages, dignes d'un grand Capitaine, & d'un ſage politique, tel qu'il étoit. Dans la ſuite les Romains s'étant rendu maîtres de la Gréce, pluſieurs Grecs vinrent s'établir à Rome, où ils ſe diſtinguérent par leur ſavoir & par des écrits que l'on ne peut trop eſtimer, entre autres, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnaſſe, Strabon, Pauſanias, Dion & Plutarque. Ce dernier étoit un homme d'une prodigieuſe érudition; de quoi n'a-t-il pas traité? Mais il étoit plus ſavant qu'agréable, il écrivoit peſamment & ſans graces. Ses hommes illuſtres ſont de tous ſes ouvrages le plus eſtimé; pour ſes traitez de Morale, ils ont toujours été peu lus, & la Sageſſe de Charon eſt beaucoup au deſſus, pour qui n'eſt point préoccupé, & ſait rendre juſtice à qui il appartient.

Ce que nous avons le plus à reprocher aux Grecs, c'eſt de n'avoir pas aſſez penſé à la poſtérité, & de nous avoir privez de pluſieurs connoiſſances, faute de s'en être expliqué aſſez

clairement, ou de ne les avoir pas rendues assez sensibles. Telles sont leurs machines de guerre, leurs galéres à neuf, douze, & quinze rangs de rameurs, la construction de leurs temples, l'usage du chœur dans leurs tragédies, & celui des flûtes dans leurs Comédies, leurs quadriges, leur barriére d'Olympie, & plusieurs circonstances concernant leurs jeux. On diroit qu'ils n'écrivoient que pour eux, ou comme si le temps qui détruit tout, eût dû respecter & leurs usages & leurs monumens. Il est vrai que les planches & les estampes sont une suite de l'Imprimerie, qui est une invention moderne ; mais ils pouvoient au moins se servir de traits & de figures linéaires, qui nous auroient mis au fait de bien des choses, & c'est à quoi ils n'ont pas pensé. Je passe aux Romains.

Ce que la nature a été aux Grecs, les Grecs l'ont été aux Romains ; je veux dire que les Grecs n'ont eu d'autre exemplaire que la nature même, puisqu'aucune nation qu'ils connus-

ſent, n'étoit ſavante & polie avant eux. Les Romains au contraire ont eu les Grecs pour modéles : ceux-ci ſont donc originaux à l'égard de ceux-là, comme ceux-là le ſont à notre égard. Auſſi voyons-nous que les Romains n'ont commencé à réuſſir dans les Lettres & dans les Sciences, qu'au moment qu'ils ont imité les Grecs ; rien de plus groſſier auparavant. L'Hiſtoire nous en fournit une preuve bien ſenſible. Le Conſul Mummius après avoir pris & ſaccagé Corinthe, fit charger un bâtiment de ce qui s'étoit trouvé de plus belles ſtatues & de plus rares tableaux dans cette malheureuſe ville. Aux yeux des connoiſſeurs, c'étoit autant de chefd'œuvres de l'art ; mais aux yeux du Romain, c'étoit du marbre, du bronze, & du bois mis en couleur. Cependant comme on lui avoit vanté ces raretez, il avertit fort ſérieuſement le pilote, que s'il n'amenoit ſon vaiſſeau à bon port, il feroit faire à ſes dépens d'autres ſtatues & d'autres tableaux. Y eut-il jamais pareille igno-

rance. On comptoit pourtant alors l'an de Rome 601.

Ce fut environ ce temps-là, que les Romains virent fleurir leurs premiers Poëtes, Névius, Livius Andronicus, Ennius, Accius, Pacuve & Lucilius, qui peuvent être comparez, les uns à nos Desportes, à nos Ronsards, & à nos Regniers, les autres à nos Tristans & à nos Rotrous. Si quelque partisan outré des Anciens, est blessé de ces comparaisons, je le prie de considérer que dans tous les temps, & dans tous les pays, les commencemens de quelque art ou de quelque science que ce soit, ont été foibles, & que les hommes ne s'élevent à la perfection que par degrez. Plaute vint ensuite, qui valut mieux, sans valoir encore beaucoup, du moins au sentiment d'Horace, qui s'y connoissoit bien. Térence dut le succès de ses piéces à Ménandre, dont il fut moins l'imitateur que le copiste, & aux avis de Scipion & de Lélius, les deux hommes les plus polis qu'il y eût alors dans la Capitale.

Caton le Cenſeur écrivit beaucoup ; il apprit même le Grec dans ſa vieilleſſe : un ſeul de ſes traitez a échappé à l'injure des temps ; mais eu égard au ſiécle où il a vécu, quand nous comparerons ſes écrits aux Recherches de Paſquier, nous lui ferons honneur.

Lucréce enſuite animé de l'eſprit de Démocrite, d'Epicure, & du Poëte d'Agrigente Empédocle, mit la Phyſique en aſſez mauvais vers, au travers deſquels par d'heureuſes & vives ſaillies il ſe montra grand Poëte. Mais que ne peut point l'émulation ? En moins de cinquante ans, les Romains polirent leur langue, & la rendirent capable d'égaler les écrits des Grecs. Antoine, Craſſus, Catulus, les deux Gracques, Hortenſius, diſputérent aux Grecs le prix de l'éloquence ; & Cicéron la porta ſi haut, qu'après lui, elle ne pouvoit plus que décheoir, comme elle fit. Ce grand homme ſe propoſa deux modéles tout à la fois, Platon & Démoſthene, & sût réunir en ſa perſonne le mérite de l'un & de l'autre.

Virgile peu après, compoſa ſon Enéïde à l'imitation d'Homere, & donna lieu à la poſtérité de douter s'il ne l'avoit point ſurpaſſé. En effet, s'il y a plus de feu, d'imagination & de fécondité dans le Poëte Grec, il y a en récompenſe plus de juſteſſe, de correction, & de régularité dans le Poëte Latin, outre que ſon deſſein eſt infiniment plus grand que celui d'Homere, & que ſon quatriéme & ſon ſixiéme livres ont des beautez toutes neuves, qui paſſent de beaucoup tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Iliade & dans l'Odyſſée.

Il y eut parmi les Romains même émulation pour l'Hiſtoire, & même ſuccès. Tite-Live égala Hérodote pour le moins, & Salluſte ne fut point inférieur à Thucydide; pour ne rien dire de pluſieurs autres, qui ſe diſtinguérent en différens temps par des qualitez différentes, comme Cornelius Nepos, Velleius Paterculus, Tacite, Trogue Pompée, Juſtin, ſon abbréviateur, & Quinte-Curſe. Je ne prétens pas diminuer le mérite des Romains; il faut convenir que d'i-

gnorans

gnorans & grossiers qu'ils étoient, ils devinrent bientôt aussi polis, aussi éclairez que les Grecs mêmes, & qu'à la gloire de les avoir soumis à leur empire, ils ajoûtérent celle de s'être rendu propre tout ce que les vaincus avoient de goût, de savoir, & de lumiéres. Mais il faut avouer aussiqu'ils trouvérent dans leur langue des facilitez, & des avantages qui ne se trouvent point dans les langues modernes.

La langue que parloient les Romains, étoit toute composée de mots, dont les syllabes étoient longues ou brèves, de même que la Grecque. Par là elle devint susceptible du même nombre, & de la même harmonie que la Grecque, & par une suite nécessaire, elle devint susceptible aussi des mêmes genres de Poësie, & des mêmes sortes de vers que celle des Grecs. Aussi les Romains adoptérent-ils tous ces genres de poësie, toutes ces sortes de vers. Horace par une audace dont il se fait tant de gré, transporta le premier l'Ode, & le vers lyrique dans sa langue; Virgile em-

ployа le vers héroïque qui convient ſi bien à l'Epopée; Catulle, l'Hendécaſyllabe, qui eſt infiniment propre pour les petits ſujets; Ovide, Tibulle & Properce en faiſant uſage du pentamétre, donnérent à la débile élégie tout le ſoûtien qu'il lui faut; enfin le même Ovide, Varius & Pomponius Secundus, firent parler leurs perſonnages en vers iambes dans la tragédie, tous trois avec un égal ſuccès, mais ſeulement pour montrer de quoi ils étoient capables.

Il en eſt tout autrement de nous. Les langues modernes au contraire de la Grecque & de la Latine, ſont toutes compoſées de mots, dont les ſyllabes, à le bien prendre, ne ſont ni longues ni brèves, c'eſt-à-dire, dont la prononciation n'eſt aſtrainte d'une maniére aſſez ſenſible, à aucun temps fixe & marqué. Ainſi il eſt impoſſible que notre proſe ait le même rytme, le même nombre, la même marche que la proſe des Grecs & des Romains; encore plus impoſſible que nos vers ayent la même cadence, la

même harmonie que les leurs ; par conſéquent, que nous ayons les mêmes genres de Poeſie, & les mêmes ſortes de vers. A proprement parler, nous n'avons en notre langue, ni poeme épique, ni ode, ni élégie, ni tragédie, ni comédie ; nous avons gardé les mêmes dénominations, mais au fond la choſe eſt différente. Car tous nos vers ne ſont différenciez que par le nombre des ſyllabes, d'où il s'enſuit que rien ne ſeroit plus aiſé que de faire des vers en notre langue, & en toute langue moderne, ſi l'on n'avoit impoſé au Poëte la néceſſité de rimer, qui le gêne, le contraint, & fait en même temps ſon mérite, quand il y réuſſit. Mais cette rime, reſte d'un goût gothique, qui nous plaît tant, eſt de la nature du miel, qui à force d'être doux, bientôt nous dégoûte, nous affadit. Comme elle conſiſte à faire que deux vers ſe répondent par une chûte, une terminaiſon ſemblable, elle tourne en un défaut de variété, en une eſpéce d'uniformité, ou de monotonie, ou d'écho, qui par un mouvement ma-

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

chinal fatigue l'oreille, nous ennuye & nous rebute. De-là vient que quiconque sait bien le Latin, lira plus volontiers tout un livre de l'Enéide de Virgile, qu'il ne lira deux cents vers François, quelque beaux qu'ils soient.

En second lieu, il faut considérer que le Grec, qui est si difficile pour nous, ne l'étoit point du tout pour les Romains; ils l'apprenoient naturellement par le commerce qu'ils avoient avec les Grecs. Au temps de Cicéron, il n'y avoit pas à Rome un citoyen aisé, qui ne fît le voyage d'Athenes, & qui n'y envoyât ses enfans, pour apprendre la politesse dans le sein de la politesse-même. Et depuis que la Grece fut devenue une province de l'Empire Romain, il y eut peu de Romains distinguez, qui n'eussent chez eux des Grecs ou pour esclaves, ou pour affranchis, ou pour amis. Ces Grecs avoient eu une excellente éducation, avantage qui étoit aussi commun en Grece, qu'il est rare parmi nous; ils entretenoient leur patron, leur maître, leur ami

de la Littérature qu'ils avoient acquise, & en instruisoient les enfans, qui apprenoient le Grec en même temps que leur langue naturelle. Il ne faut donc pas s'étonner si les Romains en si peu de temps vinrent à bout d'égaler leurs modéles, & s'ils ne leur laissérent d'autre gloire que celle de l'invention.

Cependant ils ne réussirent pas en tout genre ; nous ne voyons point qu'ils ayent eu de Poëtes tragiques, ni de comiques d'une grande réputation. Quintilien dit que la langue Latine ne pouvoit atteindre ces graces naives du langage Attique, en quoi les Comédies de Ménandre excelloient. Mais si les Romains avoient au moins eu plusieurs Poëtes du mérite de Térence, la postérité en auroit fait cas : & pour la Tragédie, ils n'ont pas la même excuse. Nous ne voyons non plus parmi eux, ni Géométres, ni Astronomes, ni Philosophes d'un grand nom : je dis, Philosophes adonnez à l'étude de la nature. D'un autre côté, ils portérent la science du Droit aussi loin que l'Elo-

quence, & aujourd'hui encore les déciſions de leurs Juriſconſultes ſervent de regle à toutes les nations policées de l'Europe. Ils ont eu auſſi des Grammairiens pour le moins auſſi habiles & auſſi utiles que ceux des Grecs, témoin Servius, Aſconius Pedianus, & Donat. Du reſte, même négligence dans les Romains que dans les Grecs pour bien des choſes ; ils ne nous ont laiſſé ni grammaire, ni dictionnaire de leur langue ; ils ne nous ont inſtruit ni de leurs monnoyes, ni de leurs inſcriptions, ni de leurs amphithéatres, ni de leur Cirque. Ils avoient ſoûmis l'Egypte à leur domination ; ils y envoyoient tous les ans une eſpéce de Gouverneur, qui traînoit après lui nombre d'Officiers de toute ſorte. Quelles recherches ne pouvoient-ils pas faire dans un pays ſi fécond en merveilles ? Ils ne nous en ont rien appris.

On peut dire en général, qu'après la gloire des armes, les Romains tournérent leurs penſées du côté de l'éloquence, pluſtôt que du côté des ſciences. L'éloquence les menoit à

tout, & n'étoit pas moins néceſſaire au Général d'armée, qu'à l'Orateur. Ils s'appliquérent donc infiniment à l'art de bien parler, de bien penſer, & de bien écrire. Le premier eſt le fruit de l'éducation, le ſecond demande beaucoup d'eſprit, & le troiſiéme eſt une ſuite de l'un & de l'autre. Ils y réuſſirent admirablement, toute la Grece n'eut rien de comparable à Cicéron & à Quintilien dans l'art d'apprendre à bien parler; mais cela ne fait pas des ſavans. Auſſi ne connoiſſons-nous guère que trois hommes qui ayent pû mériter ce nom parmi les Romains, Cicéron, Varron, & Pline. Cicéron avoit l'eſprit orné de toutes les connoiſſances que l'on pouvoit avoir alors; Varron d'une commune voix, étoit regardé comme le plus ſavant homme de ſon ſiécle; pour Pline, nous avons ſon Hiſtoire naturelle, où il y a une érudition immenſe. Mais c'eſt une compilation faite ſur des mémoires qu'on lui fourniſſoit, ou qu'il avoit ramaſſez, ſorte d'ouvrage ſujet à bien des mépriſes. Je crois Pline plus eſti-

mable encore par la beauté de ſon eſprit, par ſa maniére de penſer, grande & forte, que par ſa pénible & laborieuſe entrepriſe. Toute compilation dénuée de ces traits lumineux que nous remarquons en lui, ou qui manque de ſagacité & de critique, fait peu d'honneur à ſon auteur, quoique toujours utile au Public.

A l'égard des beaux Arts, tels que l'Architecture, la Peinture & la Sculpture, il faut convenir que ç'a été l'endroit foible des Romains. Ils ont eu beau décorer Rome des chef-d'œuvres de la Grece, c'eſt-à-dire, des plus belles ſtatues & des plus excellens tableaux qu'il y eût dans le monde, ils n'ont jamais pu approcher de ces grands modéles. Vitruve fut à la vérité, profond dans la ſcience des proportions & de l'Architecture; mais il eut plus de théorie que de pratique. Je croirois volontiers que pour exceller dans ces arts, il ne ſuffit pas de ſe former ſur des originaux, il faut ſaiſir le vrai, le naturel; ce n'eſt pas aſſez, il faut ſaiſir la nature

même. Les Grecs qui avoient l'esprit vif & délicat, étoient propres pour cela; les Romains ne l'étoient pas. Souvent la différence des climats fait la différence des hommes, comme celle des plantes. Venons présentement aux Modernes.

On entend par ce mot tout ce qu'il y a eu d'écrivains de quelque mérite depuis la renaissance des Lettres. Car durant huit ou neuf siécles jusqu'à cette époque, les Arts, les Sciences & les Lettres ont été tellement éclipsées, qu'à peine en a-t-on vû luire un rayon de temps à autre. Nous vantons quelquefois le régne de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, de Robert, de Charle cinq, comme des temps où les Sciences ont fleuri; je le veux bien, pourvû qu'on m'accorde qu'il en est de ce qu'ils ont produit de meilleur, comme de ces étincelles qui sortent d'une épaisse fumée, & qui tiennent moins de la lumiére que des ténèbres. Quand on est réduit à chercher les lettres humaines en des écrivains tels que Gré-

goire de Tours, Eginart, Alcuin, Guillaume de Nangis & ſes continuateurs, Froiſſart même & Monſtrelet, Raoul de Preſle, ou dans un tas de vieux Romanciers, de Poëtes, & de traducteurs qui ont paru dans cet intervalle, on eſt bien près de paſſer condamnation ſur la profonde ignorance où l'Europe entiére s'eſt trouvée comme enſevelie durant un ſi long temps. Il ne s'agit donc ici que des écrivains qui ſe ſont diſtinguez depuis environ le milieu du quinziéme ſiécle juſqu'à nos jours; ce ſont les ſeuls que l'on puiſſe comparer aux Auteurs Grecs ou Romains, qui ſont d'une bien plus grande antiquité, & que par cette raiſon, nous appellons *les Anciens*.

Il y auroit de l'injuſtice à vouloir juger de tout le mérite de ceux-ci, par les ſeuls monumens qui nous en reſtent; ces monumens ne ſont pas la vingtiéme partie de ceux qu'ils nous avoient laiſſez. Nous en avons perdu pluſieurs, où nous trouverions des connoiſſances non-ſeulement précieuſes par elles-mêmes, mais capables

de répandre du jour sur d'autres ouvrages qui se sont conservez, & qui faute de ce secours, ne sont ni entendus, ni goutez comme ils le seroient. Il y a même des genres de Littérature, sur lesquels nous ne pouvons sans témérité prononcer contre les Anciens en faveur des Modernes. Le parti le plus sage est de suspendre son jugement, parce qu'en effet nous ne sommes pas en état de juger, soit que nous manquions absolument de piéces de comparaison, soit que nous n'en ayons pas assez, ou que nous ne puissions nous fier à celles que nous avons.

Tel est le théatre Grec. Nous n'en avons plus qu'un échantillon; encore au sentiment des plus habiles Critiques, est-il assez informe. Quand on fera réflexion que de quatre-vingt-douze tragédies d'Euripide, il ne s'en est sauvé que dix-neuf; que de six vingt compostées par Sophocle, il ne nous en reste plus que sept; que de plus de cinquante comédies d'Aristophane, il ne nous en est venu qu'onze; que toutes les piéces de Cratinus,

d'Eupolis, de Philémon, & de plusieurs autres Poëtes comiques de mérite & de réputation, sont perdues; que Ménandre, auteur de la nouvelle Comédie, & le Poëte comique le plus estimé de l'Antiquité, avoit fait cent huit ou dix piéces, qui toutes ont péri : quand on fera, dis-je, cette réflexion, l'on sera bien éloigné de porter son jugement sur le théatre Grec. La plusart des François s'imaginent qu'il n'y a jamais eu rien de si beau que notre Opéra; nos piéces de théatre, soit tragédies ou comédies leur paroissent admirables; & dans leur esprit, Quinaut, Corneille, Racine, & Moliére sont bien au dessus de tout ce que la Grece a eu de Poëtes dramatiques. Le théatre, dit-on, étoit alors dans son enfance, il est aujourd'hui dans sa perfection. Je pense fort différemment, & au défaut de preuves convaincantes, la présomption est en ma faveur. Car après tout, nous savons, à n'en pouvoir douter, que les Athéniens ont été un peuple aussi spirituel, & d'un goût aussi fin, qu'il y en ait eu dans

le reſte du monde. Nous ſavons auſſi qu'ils étoient paſſionnez pour les ſpectacles ; qu'ils en faiſoient une affaire ſérieuſe ; que l'intendance ou la direction en étoit confiée à un homme de poids ; qu'ils n'épargnoient ni ſoins ni dépenſe, pour en aſſurer le ſuccès ; qu'il y avoit des prix établis pour le Poëte & pour le Muſicien, qui l'emportoit ſur ſes concurrens ; que leurs théatres étoient magnifiques, qu'un grand peuple y étoit placé commodément, que par des vaſes d'airain mis de diſtance en diſtance, ils avoient le ſecret de porter la voix d'une extrémité à l'autre ; que leur grand talent étoit l'imitation ; enfin que c'eſt d'eux que nous ſont venues les régles du théatre, régles ſi éprouvées, que nos Poetes encore à préſent ne réuſſiſſent qu'autant qu'ils les obſervent. De tout cela, il s'enſuit, ce me ſemble, que les Grecs devoient exceller dans le dramatique, comme il n'eſt pas douteux qu'ils excelloient dans tous les autres genres de Poëſie.

Si de ces conſidérations générales,

on vient aux particuliéres, on verra que les défauts du théatre Grec ne nous sont pas assez connus, pour en pouvoir parler ; & que les défauts du nôtre sautent aux yeux. Car premiérement nos théatres sont si négligez, si mal placez, qu'il paroît bien que le gouvernement les protege moins, qu'il ne les tolere. En second lieu, il faut convenir que notre Opéra, quelque enchanteur qu'il soit, est un spectacle de très-mauvais goût, qui choque visiblement la vraisemblance, de toutes les régles celle qu'il faut le plus respecter. On y met en chant les choses les moins faites pour être chantées, tout ce qu'inspire le dépit, la colére, la fureur, le déséspoir, même le sentiment d'une mort prochaine, & cela par un abus si grossier, qu'il n'y a qu'une longue accoutumance qui puisse nous le faire supporter. L'amour, passion si dangereuse & si tyrannique, le seul amour en est l'ame & le sujet éternel. Dans un Etat bien policé, & dans l'intention d'un vrai Poëte, toute poësie dramatique doit se propo-

ſer de rendre les hommes meilleurs à quelques égards, & de faire paſſer l'inſtruction ſous l'appât du plaiſir. A l'Opéra, le plaiſir eſt le ſeul but qu'on ſe propoſe : auſſi tout l'effet qu'il produit, c'eſt d'enchanter les ſens, d'amollir l'ame, de gâter les mœurs, & de tourner toute une nation vers les choſes frivoles. Je pourrois ajoûter que l'ennui eſt inſéparable de cette continuité de chant & de ſymphonie, qui fait le fond de nos Opéra ; car l'œil ne ſe laſſe point de voir, mais l'oreille ſe laſſe d'entendre, ſur-tout ſi elle eſt ſouvent frappée des mêmes ſons. Voyons ſi nos autres piéces de théatre ſont plus parfaites.

Moliére, & à ſon imitation, pluſieurs autres Poëtes comiques, ſe ſont donné la liberté de faire des comédies en proſe : c'eſt une choſe inouie dans l'Antiquité, de qui pourtant nous tenons & l'idée & les régles de ce poëme ; car la Comédie eſt une eſpéce de poëme, & tout poëme veut être écrit en vers. S'il eſt permis de faire une comédie en proſe, pour-

quoi ne fera-t-on point auſſi une tragédie, une éclogue, une élégie, une ode, même un poeme épique ? Inſenſiblement on ſe trouvera penſer comme un Moderne que nous avons connu, & qui avoit infiniment d'eſprit, mais qui s'en ſervoit quelquefois à renverſer les principes les mieux établis, & les idées les plus généralement reçûes, homme ſans principes lui-même, & à qui l'eſprit tenoit lieu de tout, bien qu'il ne ſuffiſe pas. Je ſuis perſuadé pour moi, que toute Comédie doit s'écrire en vers; mais en quelle ſorte de vers ? C'eſt la difficulté. Ce ne devroit être ni en vers Aléxandrins, vers peſans & nullement faits pour l'action, ni en vers rimez, qui ſont contre toute vraiſemblance. Car les perſonnages que le Poëte met ſur la ſcene, réellement & de fait, ne parlent point en rimes. Pourquoi donc leur préter ce langage dans la tragédie & dans la comédie, qui ſont une imitation, une image de leur véritable entretien ?

On dira qu'ils ne parlent pas plus en vers, & que par la même raiſon, les

les Anciens ne devoient pas les faire parler en vers, ni les bergers non plus dans des éclogues. Cette objection, toute spécieuse qu'elle est, ne peut faire illusion qu'à ceux qui n'approfondissent rien. En effet, l'art qui imite la nature, peut l'embellir, & l'embellit toujours sans la changer; c'est précisément ce que faisoient les Grecs dans le tragique & dans le comique, en se servant du vers iambe, dont la mesure extrémement propre pour l'action, ne faisoit que donner un peu plus de poids & de soûtien à la conversation des personnages qu'ils mettoient sur la scéne. A l'égard du genre bucolique, on sait qu'il est né en Sicile, & que Théocrite en a été l'inventeur & le modéle. Or il n'est point hors de la vraisemblance, que des bergers sous un beau Ciel, dans une contrée riante & fertile, chantassent leurs peines & leurs plaisirs sur leurs chalumeaux, ni qu'instruits par Daphnis, la fleur des bergers, ils fussent faire des vers champêtres & rustiques sur le ton de Théocrite, qui est autant au dessus de Virgile en ce

genre, que Virgile lui-même eſt au deſſus de quelques-uns de nos Poëtes, qui ont fait parler à leurs bergers le langage de la ville & de la Cour. Mais il y a bien loin du vers ïambe & de la poëſie paſtorale à la ſotte affectation de rimer, qui change la nature ſans l'embellir.

Ce que je dis ici, n'eſt point pour blâmer nos Poëtes dramatiques, dont pluſieurs ont eu des talens admirables, dignes de Rome & d'Athenes; ils n'ont pû faire autrement que de s'aſſujétir à la conſtitution de notre poëſie, & à nos uſages. J'ai ſeulement voulu montrer que les Anciens étoient bien d'autres imitateurs que nous, non qu'ils euſſent plus d'eſprit, mais parce qu'ils s'appliquoient davantage à conſidérer la nature des choſes, & que la langue qu'ils parloient, ſe prétoit toute entiére & à leurs idées & à leurs beſoins; au lieu que la nôtre dénuée de longues & de brèves, nous force de recourir pour les vers à la puérilité de la rime, qui devient par là d'un grand mérite. Il faut donc la ſouffrir; mais je vou-

drois du moins que nos Comédies fuſſent écrites en vers libres ; elles en auroient, je crois, un air plus aiſé, plus naturel. Au reſte le défaut que je touche, n'eſt pas le ſeul qu'ait notre théatre ; nos piéces dramatiques bornées à la ſimple déclamation, ſans mélange de chant ni d'inſtrumens, ne ſauroient faire qu'un ſpectacle imparfait & languiſſant. Chez les Anciens, au contraire, le ſon des flûtes mêlé à la Comédie, lui donnoit un nouvel agrément, ſans compter que l'uſage du maſque ajoutoit beaucoup au jeu de théatre. Pour la tragédie, ils avoient le chœur, qui s'intéreſſant à tout, & s'exprimant toujours par des chants, devoit rendre leurs piéces infiniment touchantes. On en peut juger par l'Eſther & l'Athalie de Racine, où le chœur fait un ſi bel effet, tout détaché qu'il eſt du fonds de la piéce. Nous ne pouvons donc être trop réſervez, quand il s'agit de condamner des choſes, dont nous n'avons qu'une demi-connoiſſance. Car on juge d'ordinaire du théatre Grec par de foibles tradu-

ctions en prose, qui ôtent d'abord au Poëte tout le mérite de l'expression, & celui de la versification ; pour peu que le reste soit obscur, ou contraire à nos mœurs, à nos usages, on le trouve misérable ; mais ne se trompe-t-on point ? Que seroit-ce des meilleures tragédies de Corneille & de Racine, si rendues en prose, même Françoise, elles paroissoient tout à coup dénuées du mérite des beaux vers & des rimes les plus heureuses ?

Il en est de même de la musique des Anciens ; c'est encore un point sur lequel il n'est guère possible de décider. D'un côté, nul monument subsistant, qui puisse nous faire juger jusqu'où ils avoient porté cet art. De l'autre, toutes les apparences du monde qu'ils l'avoient porté au plus haut point de perfection, comme tous les arts qui leur étoient connus, particuliérement ceux qui consistent dans l'imitation. Cette question a été traitée si savamment & si bien par de célèbres écrivains de nos jours, que ce seroit une témérité à moi, d'en

parler * après eux. Je me contenterai de dire que jamais nation n'a cultivé la Muſique avec tant de ſoin que les Grecs. Cet art faiſoit une partie eſſentielle de l'éducation des enfans, qui l'apprenoient avec les Lettres; & par là elle devenoit une connoiſſance ſi générale, qu'à proprement parler, les Grecs étoient un peuple de Muſiciens.

Auſſi voyons-nous que la Muſique régnoit non-ſeulement dans leurs divertiſſemens, mais encore dans preſque toutes les ſortes de poëſies qui étoient en uſage parmi eux : donnant une nouvelle force au ſens des paroles, & mêlant ſa propre harmonie à celle du vers. L'élégie ſe récitoit au ſon des flûtes, le poëme épique ſe chantoit ſur la lyre, & l'ode encore plus eſſentiellement, à la différence des nôtres, qui ſont ſi peu faites pour chanter, qu'il n'y a aucune raiſon de les appeller de ce nom.

* Voyez dans les Mémoires de l'Académie des Belles-lettres pluſieurs Diſſertations de M. Burette, & de M. l'Abbé Fraguier.

C'eſt ce qui me fait croire, que nous ne pouvons plus juger de la beauté des odes de Pindare, propoſition qui ne plaira pas aux admirateurs outrez de l'Antiquité, mais qui n'en eſt pas moins vraie. Car toute poëſie qui eſt faite pour le chant, & qui ne s'y peut plus mettre, a dès-là perdu la moitié de ſon prix. Je ſuis perſuadé que Pindare étoit un grand Poëte, mais c'eſt ſur la foi des écrivains de l'Antiquité qui nous l'ont donné pour tel, & qui s'y connoiſſoient bien. Ceux qui l'admirent aujourd'hui, ne ſont que l'écho de ces autres. Ici, leur admiration n'a d'autre fondement que le préjugé. Il faut toujours être de bonne foi avec ſoi-même, & ne pas s'imaginer ſavoir parfaitement ce que l'on ne peut ſavoir qu'à demi. Après cela, qu'on s'étonne que je n'aye pas mis Pindare au nombre de ces grands modéles dont nous connoiſſons à peu près toute l'excellence, Homere & Virgile, Démoſthene & Cicéron. Pour revenir à mon ſujet, ce n'eſt aſſuré-

ment pas dans la musique qu'il faut chercher l'avantage des Modernes sur les Anciens.

Sera-ce donc dans l'Eloquence ? Je ne pense pas que nous soyons assez aveugles pour ne pas reconnoître que de ce côté-là, nous ne sommes que des enfans en comparaison d'eux. Non que nous ne pussions peut-être les atteindre, mais parce que l'on ne nous forme point du tout à l'éloquence. Et à dire le vrai, qu'en ferions-nous ? & à quoi nous serviroit-elle, dans un gouvernement où nous ne devons avoir aucune part aux affaires publiques, & où il ne s'agit plus, comme autrefois à Rome & à Athenes, de faire passer un decret, une loi, une résolution, dans le Sénat, ou dans l'assemblée du peuple ? Ceux de nos Magistrats qui sont chargez du Ministére public, & de porter la parole, s'en acquittent si bien, & ont les qualitez nécessaires à leurs fonctions dans un degré si éminent, qu'il est à croire que les autres ne leur manqueroient pas, s'ils en avoient besoin. J'en dis autant de nos Avocats, dont

pluſieurs ont pour le barreau tout le mérite qu'il leur eſt permis d'avoir ; car on ſait que non-ſeulement le pathétique & les grands mouvemens, mais que même les fleurs, la pompe, & les ornemens du diſcours, leur ſont interdits. Si l'éloquence étoit auſſi utile & auſſi glorieuſe pour nous, qu'elle l'étoit pour les Grecs & pour les Romains, nous aurions, comme eux, n'en doutons point, nous aurions nos Cicérons & nos Démoſthenes. Le beſoin qui a tiré le feu des veines du caillou, nous inſpireroit le talent de la parole, & le perfectionneroit.

Véritablement il ſemble que ce grand talent devroit briller dans la Chaire, où l'Orateur a le champ libre, & peut déployer toutes les forces de l'Eloquence. Mais quels obſtacles n'a-t-il point à vaincre ? d'une part l'inſenſibilité ou l'incrédulité de l'Auditeur ; & de l'autre, l'obſcurité, pour ne pas dire l'incompréhenſibilité du myſtére. Le plus ſur & le mieux, ſeroit de gagner l'eſprit par le cœur, de jetter le trouble dans l'ame, & d'exciter

d'exciter ces grands mouvemens, qui ſont ſi propres à opérer la converſion. Mais de tous les talens, le plus rare eſt celui de toucher ; il a manqué au plus grand Orateur de nos jours, ainſi qu'à Démoſthene : & depuis un ſiécle, je ne connois qu'un ſeul * Prédicateur en qui il ſe ſoit trouvé. Pour celui-là, il parloit au cœur ; difficilement ſe défendoit-on des charmes que la perſuaſion avoit dans ſa bouche. Je ne finirois point, ſi je voulois dire tout ce que me ſuggere une matiére ſi abondante : il me ſuffit d'avoir fait obſerver que ni les Anciens ne ſont auſſi admirables qu'on le penſe, pour avoir porté l'art oratoire à la plus haute perfection, ni les Modernes auſſi blamables qu'ils le paroiſſent, pour être demeurez infiniment au deſſous, chaque temps ayant ſes uſages toujours fondez ſur le beſoin.

Pour les Sciences ſpéculatives, c'eſt autre choſe. Il y faut diſtinguer deux ſortes de progrès ; l'un moins apparent, qui eſt le fruit du génie ; l'autre

* Le P. Cheminais.

plus sensible, dont on est redevable au temps. Le premier fait honneur aux Anciens; le second est le partage des Modernes. Ceux-ci ont eu le secours de l'expérience & des découvertes; ceux-là n'ont été guidez que par leur génie. On ne sait pas assez de gré aux Anciens d'avoir inventé; on tient trop de compte aux Modernes d'avoir ajouté, perfectionné; & eux-mêmes oubliant, ou peut-être ignorant ce qu'ils doivent à l'Antiquité, ils ne la payent que d'ingratitude. Seroient-ils donc aussi éclairez, aussi profonds qu'ils le sont dans l'Astronomie, dans la Géométrie, dans l'Algébre, si Méton, Aristote, Eudoxe, Hipparque, Euclide, Archimede, Diophante, n'avoient pas jetté les fondemens de ces Sciences, & dégrossi des matiéres si confuses. Nos Géometres, à quelque point de perfection qu'ils soient arrivez, feroient-ils aujourd'hui ce qu'a fait Archimede? Connoissent-ils mieux l'étendue des forces mouvantes, & joindroient-ils aussi utilement la pratique à la théorie? Il est au moins permis

amples, de si exacts, qu'il ne s'y peut rien ajouter. Quels hommes que nos Etiennes, soit qu'on les regarde comme imprimeurs, ou comme auteurs ! Et quelle entreprise que ces immenses dictionnaires Grecs & Latins qu'ils nous ont donnez, sorte de travail inconnue aux Anciens, & aussi utile qu'il s'en puisse imaginer ? Erasme avoit déja étonné toute l'Europe par la multitude & la beauté de ses écrits : cependant je ne parle encore que du premier âge des Lettres depuis leur résurrection.

L'âge suivant nous présente bien d'autres merveilles, des prodiges d'érudition, des hommes universels, pour qui l'antiquité n'avoit rien de caché, rien d'obscur ; à qui tous les siécles étoient présens, & dont le moindre mérite étoit de savoir l'Hébreu, le Grec & le Latin comme leur propre langue. Un Petau, un Sirmond, un Grotius, les deux Scaligers, un Bochart. Avec le respect que je fais profession d'avoir pour l'Antiquité, je ne crains point de

[illegible], qui n'a rien vu de comparable à ces illuſtres Modernes ; cette Encyclopédie tant vantée par Quintilien, eſt proprement leur partage, & nullement celui des Anciens. Je l'ai déja dit ; les Grecs ne connoiſſoient que leur langue, que l'hiſtoire de leur pays, que les écrivains de leur nation. Les Romains avoient ajouté la Littérature Grecque à la leur propre ; mais en fait d'hiſtoire & de chronologie, comme en beaucoup d'autres choſes, les uns & les autres étoient extrêmement bornez, & devoient l'être par leur façon de penſer. Ils n'avoient que du mépris pour tous les autres peuples ; ce n'étoit pas le moyen d'aller chercher des connoiſſances bien loin.

A vrai dire, la pluſpart de ces autres peuples méritoient aſſez le nom de barbares qu'on leur donnoit ; mais à préſent que ſur les débris de l'Empire Romain il s'eſt élevé tant d'Etats policez, qui tous font une figure conſidérable dans l'Europe, qui ont eu leurs Souverains, leurs guerres, leurs alliances, leurs perſonnages ; un

proché des Anciens, & qui ont écrit dans leur goût : semblables à ces Peintres & à ces Sculpteurs, qui à force d'étudier l'antiquité dans les monumens précieux que le temps nous a conservez, sont parvenus à les égaler, quelquefois même à les surpasser.

Trop prévenus en notre faveur, nous imputons assez souvent aux écrivains de l'Antiquité, des défauts qui ne sont que dans notre imagination. Je me souviens que l'an passé, comme je lisois à quelques gens d'esprit la traduction du banquet de Platon, qui est de tous ses dialogues, sans contredit, le plus philosophique & le plus beau ; plusieurs demeurérent persuadez que ce Philosophe donnoit dans un sophisme ridicule, en confondant l'amour pris pour un desir, une affection de l'ame, avec l'amour pris pour une Divinité. *Voilà comme raisonnoient les Anciens*, se récrioit-on, avec un étonnement mêlé de pitié. Cependant on se trompoit ; ce n'est point Platon qui fait un sophisme, c'est Agathon, qui tout habile

qu'il se croit, donne dans le piége ; & bien loin que Platon soit répréhensible, il peint ses personnages au naturel, & met dans son dialogue une finesse de l'art, une beauté, dont nous ne nous aviserions pas.

C'est encore par une suite de ce principe, que nous nous croyons beaucoup plus éclairez que les Anciens, parce que nous pensons mieux qu'eux sur certaines matiéres, comme l'unité d'un Dieu, la Providence, l'immortalité de l'ame, le souverain bien, &c. Rien de plus injuste ; nous faisons honneur à notre esprit des lumiéres que nous devons uniquement à notre religion. Si l'on ne nous avoit pas appris qu'il n'y a qu'un Dieu, & qu'il gouverne tout ; nous serions, avec cette prétendue supériorité d'esprit, comme les Grecs & les Romains, flottans entre les différentes opinions des Philosophes; ou nous donnerions avec le vulgaire, dans tout ce que les fables ont de plus absurde. Le Christianisme que nous avons sucé avec le lait, influe sur nos idées, sur nos sentimens, sur nos mœurs ; en un mot,

sur notre façon d'agir & de penser. L'ouvrage de M. de Fenelon, que j'ai tant vanté dans la premiére partie de ce discours, son Télémaque ne seroit pas ce qu'il est, si l'auteur n'avoit pas été Chrétien ; & quoiqu'il n'y parle point en Chrétien, la noblesse & la pureté de sa morale sont le fruit de sa religion, bien plus que de son esprit. Ainsi ce n'est point en tout cela, que se trouve la supériorité des Modernes sur les Anciens. Où la trouverons-nous donc ? C'est où d'ordinaire on ne la cherche point ; dans la multiplicité de leurs connoissances, dans la critique qu'ils y ont jointe, & dans les difficultez infinies qu'ils ont eu le courage de surmonter pour s'instruire eux-mêmes, & pour instruire les autres. Car voilà proprement ce qui fait la gloire des Modernes.

Représentons-nous en quel état étoient les Lettres & les Sciences avant le quinziéme siécle. Presque effacées de la mémoire des hommes, elles ne subsistoient plus que dans de vieux parchemins transcrits anciennement

par des Moines peu ſavans, mais laborieux, & enſuite négligez par d'autres Moines ignorans, qui en connoiſſoient ſi peu le prix, qu'ils les faiſoient ſervir aux uſages les plus vils. Car c'eſt ainſi que nous en avons perdu un ſi grand nombre. La langue ſavante d'alors étoit un latin corrompu, ou de la baſſe latinité, comme on l'appelle, qui n'auroit pas été entendu à Rome ſous les premiers Empereurs. C'étoit en ce beau langage qu'étoient conçues les Chartres de nos Rois, leurs Déclarations, les Arrêts de leurs Cours de Parlement; & les Clercs ou Eccléſiaſtiques étoient réputez ſavans, quand ils avoient pu parvenir à le parler ou à l'entendre. Par la langue ſavante, on peut imaginer ce qu'étoit la langue vulgaire, un jargon informe & groſſier, tel qu'on l'avoit reçû de ſes peres, & ſans qu'il vînt à l'eſprit, qu'on pouvoit le purger de ce qu'il avoit de barbare, le polir, le perfectionner, & le rendre ſuſceptible de quelque ſorte d'harmonie. Cependant on écrivoit alors comme à préſent; chaque

nation avoit ſes Annaliſtes, ſes Romanciers, ſes beaux eſprits, ſes Poëtes. De-là ces vieilles chroniques, qui au défaut de monumens plus authentiques & plus ſurs, ont ſervi de guides à nos hiſtoriens; de-là ces livres de Chevalerie, mélange groteſque de dévotion, de galanterie, & de goût pour les avantures & les combats, ſuivant le caractére des hommes d'alors, ſur-tout de nos François; de-là enfin ces miſérables poëſies, les unes romaneſques, les autres allégoriques, les autres galantes, où le plus ſouvent la raiſon s'égare en courant après la rime, & dont quelques traits naïfs font tout le mérite.

Les Lettres languiſſoient dans cet état d'ignorance & d'aſſoupiſſement, quand au milieu du quinziéme ſiécle, on les vît ſe ranimer & paroître avec un nouveau luſtre. Les Grecs étoient deſtinez à éclairer une ſeconde fois les Romains, & ceux-ci à répandre la lumiére dans toutes les autres parties de l'Occident. Après la priſe de Conſtantinople en 1453, quelques

Grecs fugitifs viennent chercher un asyle en Italie, & y portent leur trésor avec eux. Ce trésor consistoit uniquement dans la Littérature dont ils avoient l'esprit orné, & dans des manuscrits grecs où ils l'avoient puisée. Alors, pour le bonheur du monde, siégeoit sur la Chaire de S. Pierre un Pape recommandable à jamais, un Pape ami des Lettres, du mérite & de la vertu, quelque part qu'il les trouvât. Nicolas V. reçoit ces illustres malheureux avec bonté; les connoître, les chérir, leur faire du bien, fut pour lui une même chose. Par un autre bonheur, l'Italie se trouva pleine d'excellens esprits, à qui il ne manquoit que l'occasion pour faire éclater de grands talens. Cette occasion se présente; ils la saisissent; ils conversent avec ces Grecs: ils trouvent en eux une sorte de Littérature, de savoir, de goût, que l'Italie ne connoissoit plus; ils en sont charmez. De l'estime de leur personne, ils passent à celle de leurs livres: c'étoit un chiffre pour ces nouveaux disciples; on leur en donne la clef,

peu après l'intelligence. Auſſi-tôt une noble émulation s'empare des eſprits ; c'eſt à qui apprendra la langue Grecque. Le ſouverain Pontife eſt le promoteur de ce louable deſſein, & en couronne le ſuccès : lui-même il fait chercher de tous côtez des manuſcrits ; il n'épargne ni ſoins ni dépenſe pour en recouvrer. On lui en trouve de toute eſpéce, de Grecs, de Latins, d'Hébreux, de Syriaques, d'Arabes. Par là, il jette les fondemens de la précieuſe Bibliothèque du Vatican. Tout concourt au progrès & à la gloire des Lettres ; l'art d'imprimer, ſi heureuſement inventé peu d'années auparavant, devient bientôt floriſſant par les ſoins des Aldes, plus dignes encore du nom de ſavans, que de celui d'imprimeurs célèbres. A l'aide d'un art ſi utile, ces manuſcrits à demi effacez, pleins d'abbréviations, & ſi difficiles à déchiffrer, produiſent des copies imprimées en ſi beaux caractéres, que les plus indifférens les admirent, & s'empreſſent d'en pénétrer le ſens. Les copies ſe multiplient, le deſir d'apprendre

croît en même temps. Déjà la réputation des Savans d'Italie vole en tous lieux : enfin les Lettres renaissantes dédaignent leur berceau, franchissent les Alpes, sont accueillies en France par un Roi, également spirituel, magnifique & bienfaisant. Elles s'étendent de proche en proche, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne, dans le Nort : l'Europe entiére change de face ; à l'ignorance & à la grossiereté qui y régnoient, succéde le savoir & la politesse.

Mais imagine-t-on ce qu'il en a coûté de peines & de veilles aux savans Modernes, qui ont tiré les Lettres de leur obscurité, & fait revivre des langues mortes depuis tant de siécles ? Quelles difficultez ne leur a-t-il pas fallu surmonter ? Ils n'étoient secondez que de leur courage & de leur application : cependant non-contens d'être parvenus à entendre ces langues, par un zele qu'on ne peut assez reconnoître, assez louer, ils entreprennent d'en faciliter l'usage à la Postérité. Il n'y avoit ni méthodes, ni grammaires, ni vocabu-

d'en douter. Une chose assez humiliante pour ceux qui cultivent ces sortes de Sciences, c'est que les instrumens qui ont le plus servi à leur progrès, ayent été inventez par des gens d'une profession toute différente. Ainsi ni la boussole n'a été trouvée par un marin, ni le télescope par un Astronome, ni le microscope par un Physicien, ni l'Imprimerie par un homme de Lettres, ni la poudre à canon par un Militaire. La plupart de ces inventions ont été un effet du hasard ; nous en avons habilement profité. Mais il a été plus difficile & plus glorieux d'amener l'Astronomie au point où elle étoit du temps d'Hipparque, qu'il ne l'a été de la porter ensuite infiniment plus loin, comme on a fait, avec l'aide du télescope ; & le premier, qui pour faire un trajet de cent lieues, a affronté les périls de la mer sur un frêle vaisseau, a eu besoin de plus de courage, que ceux qui font aujourd'hui des voyages de long cours.

Je ne m'accoutume point à entendre dire que c'est Descartes qui nous

a appris à penſer ; comme ſi tout ce qui l'a précédé, avoit raiſonné de travers ; comme ſi Platon, Euclide, Archimede, n'avoient pas ſu auſſi-bien que lui, ne ſe rendre qu'à la clarté des idées. Les Anciens, à dire le vrai, étoient fort ignorans dans la Phyſique, où l'on n'a commencé à voir un peu clair, que depuis les expériences ſenſibles qu'on a faites de la peſanteur de l'air, de ſa vertu élaſtique, de ſa condenſation & de ſa raréfaction. Mais en la pluſpart des Sciences, dont le progrès ne dépend que de l'eſprit humain, je crois qu'ils nous ont paſſez. Leurs écrits ſont plus judicieux que les nôtres ; on y trouve autant de métaphyſique qu'il en faut, plus de dialectique & de logique que nous n'en avons, ſans préjudice de l'agrément dont ils aſſaiſonnoient preſque tous leurs ouvrages ; au lieu que ſouvent les nôtres manquent ou d'agrément ou de ſolidité. Et ce qui eſt une preuve inconteſtable de ce que je dis, c'eſt que parmi les écrivains modernes, les plus univerſellement eſtimez, ſont ceux qui ont le plus ap-

Moderne, pour être savant, doit joindre l'histoire de chacun de ces Etats à l'histoire générale du monde. C'est un prodigieux surcroît de connoissances, qui ira toujours en augmentant, à mesure que les siécles se multiplieront. Il n'y a donc aucune comparaison à faire entre un Varron, le plus savant des Romains, & un Pere Pétau, le plus savant des Modernes.

Horace disoit des Poëtes latins, qu'ils avoient tout essayé, tout tenté,

Nil intentatum nostri liquere poëtæ.

C'est une louange que l'on peut appliquer aux Modernes avec bien plus de justice. Quel est en effet le genre de Littérature, qu'ils n'ayent pas traité, épuisé ? Le sacré, le profane, le fabuleux, l'historique, la Géographie ancienne & moderne, le droit, la diplomatique, les inscriptions, les médailles, les monumens de toute espéce, versions, traductions, commentaires, rien ne leur a échappé ; au point qu'aujourd'hui nous ne faisons, pour ainsi dire, que glaner

après ces laborieux écrivains, qui d'âge en âge, depuis la renaissance des Lettres, ont produit des ouvrages si excellens; ou que mettre, peut-être, un peu plus d'ordre & de netteté dans les prodigieuses compilations qu'ils nous ont données en tout genre.

Ce qui rend cet amas de connoissances infiniment précieux, c'est la sage critique qui en a fait le discernement; critique peu connue aux Anciens, si ce n'est en matiére d'Eloquence & de Poësie. Combien de choses rapportées légerement dans Pline sur la foi des voyageurs, ou sur le témoignage d'Aristote, de Théophraste, de Dioscoride, de Columelle, que ce grand naturaliste n'a point vérifiées, & qui se trouvent fausses? Nous ne voyons point aujourd'hui nos Astronomes, nos Physiciens, nos Botanistes, nos Chymistes se copier les uns les autres, ni supposer des faits incertains, ou des phénomenes imaginaires. Ils n'en croyent qu'à leurs yeux, qu'à leur propre expérience; ils ont appris à douter, & à s'assurer du vrai par une espéce d'incrédulité,

crédulité. Car il faut en convenir à leur gloire, jamais la nature n'a été si bien observée, qu'elle l'est par ces industrieux génies. Les plus vils insectes ne se dérobent point à leurs recherches; & si quelques-unes de leurs découvertes paroissent aujourd'hui plus curieuses qu'utiles, il y a pourtant lieu de croire, que c'est un germe qui produira son fruit avec le temps.

Que conclurre de tout ce discours? Ce qu'a dit si bien le Poëte le plus sensé de l'Antiquité. *Le temps qui s'écoule, nous ravit * toujours quelque avantage; le temps qui succéde, nous en apporte d'autres.* Nos acquisitions compensent nos pertes. Laissons aux Anciens la gloire d'avoir mieux réussi que nous en Eloquence & en Poësie; reconnoissons-les pour nos maîtres dans les choses qui ne sont que de goût, que d'agrément ou de sentiment, comme tout ce qui est du ressort des Belles-Lettres; c'est là leur

* *Multa ferunt anni venientes commoda secum,*
Multa recedentes adimunt. Horat.

triomphe. Apprenons d'eux à penſer judicieuſement, ſans courir après les traits d'eſprit, & à nous exprimer toujours d'une maniére ſimple & naturelle, ſans donner dans l'affectation, ni dans le précieux. Tranſportons dans nos écrits la nobleſſe ou l'agrément des leurs, la beauté du ſtyle, les graces de l'élocution, le nombre & l'harmonie, autant qu'il nous eſt poſſible. Tenons-nous-en aux principes qu'ils ont établis ſur le choix & l'emploi des mots, ſur les deux uſages, l'un général & conſtant qu'il faut reſpecter, l'autre douteux qui ſe doit décider par l'autorité de perſonnes éclairées, non par la pluralité, parce qu'en fait de langue, comme en fait de mœurs, le plus grand nombre n'eſt pas celui qu'il faut ſuivre. Mais en même temps convenons que les Modernes ont été plus laborieux, plus avides de connoiſſances, plus exacts obſervateurs de la nature, plus attentifs & plus profonds dans leurs recherches; en un mot, incomparablement plus univerſels & plus ſavans. De cette maniére, nous au-

rons pour les uns & pour les autres, le degré d'eſtime qu'ils méritent.

Voilà, Meſſieurs, ce qu'un eſprit d'équité m'a ſuggéré ſur une queſtion cent fois agitée, jamais bien examinée, & toujours injuſtement débattue de part & d'autre.

ENTRETIEN SUR HORACE.

L'Aimable Poëte qu'Horace, & quel dommage qu'il ſoit lû ſi peu ? J'ai vu un temps où il faiſoit les délices des courtiſans qui avoient quelque teinture de Lettres ; ils le ſavoient par cœur ; ils ſe piquoient de l'entendre ; ils le citoient à propos. J'ai ouï dire à M. le Maréchal d'Eſtrées, que lorſqu'il ſervoit ſur mer, & qu'il étoit à bord d'un vaiſſeau, il ne s'ennuyoit point avec Horace. Préſentement ce Poëte a le ſort des autres écrivains de l'Antiquité : à peine eſt-il lu de ceux même qui ſe donnent pour gens de Lettres ; tant le goût du latin s'en va perdu. Malgré

cette proſcription, j'ai relu ce Poëte à la campagne, & je veux, Meſſieurs, vous en entretenir, non en Poëte, ni en Grammairien; je ne ſuis ni l'un ni l'autre; mais ſimplement en homme ſenſible aux vraies beautez qu'il trouve dans ſes lectures. Ainſi j'avouerai de bonne foi, que l'eſpéce de mérite, dont Horace s'applaudiſſoit le plus, eſt en lui ce qui me touche le moins; car il nous apprend lui-même que la qualité de Poëte lyrique étoit le comble de ſes vœux.

Quod ſi me (1) Lyricis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

Il tiroit ſa principale gloire d'avoir ſçu diſputer le prix de l'ode aux Grecs, & d'en avoir tranſporté le nombre & l'harmonie dans ſa langue.

Ex humili (2) potens
Princeps Æolium carmen ad Italos
Deduxiſſe modos; ſume ſuperbiam
Quæſitam meritis, & mihi Delphicæ
Lauro cinge volens, Melpomene, comam.

(1) *Ode* I. *lib.* I.
(2) *Ode* XXX. *lib.* III.

De-là cette immortalité qu'il se promettoit avec tant d'assurance, & dont il jouit en effet,

Exegi (3) monimentum ære perennius,
Regalique situ Pyramidum altius,
Quod non imber edax, non Aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series & fuga temporum.

Cependant, pour avoir aujourd'hui quelque idée de la beauté & des difficultez des vers lyriques, nous sommes presque réduits à considérer combien Horace étoit flatté d'y avoir réussi, ou à faire cette réflexion, qu'il est en effet le seul des Romains qui ait osé l'entreprendre. La Gréce avoit produit un grand nombre de Poëtes lyriques, & Rome ne pouvoit lui opposer que son Horace; encore se reconnoissoit-il lui-même fort inférieur à Pindare, qu'il compare à un cygne, qu'un vol rapide porte jusqu'aux nues, se comparant lui à une

(3) *Ode* XXX. *lib.* III.

abeille, qui, ſans s'élever, va ramaſſant ſur les fleurs de quoi compoſer ſon miel à force de peine & de travail,

Multa (4) Dyrcæum levat aura cycnum,
Tendit, Antoni, quoties in altos
Nubium tractus; ego apis Matinæ
More modoque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus, uvidique
Tiburis ripas, operoſa parvus
Carmina fingo.

Je ſai qu'il y a beaucoup de modeſtie dans cette comparaiſon, mais il y a auſſi beaucoup de vérité; non qu'Horace n'eût autant d'élévation, & plus de beauté d'eſprit que Pindare: mais il ne trouvoit pas dans ſa langue le même avantage que le Poëte grec trouvoit dans la ſienne. La grandeur d'expreſſion étoit naturelle à la langue Grecque, qui compoſoit heureuſement, & avec énergie, un mot de deux ou trois autres; au lieu que

(4) Ode II. *lib.* IV.

la langue Latine plus timide, ne prenoit guère cette liberté, qui pourtant lui réuſſiſſoit en quelques occaſions, mais nullement en d'autres. Ainſi les Romains, en même temps qu'ils envioient aux Grecs cette heureuſe compoſition de mots, ſe mocquoient de Pacuve, qui forgeoit beaucoup de mots compoſez ; à peu près comme nous nous mocquons de notre Poëte Ronſard, qui, au mépris de ſa langue, s'étoit fait un jargon compoſé de françois, de grec & de latin.

Quoi qu'il en ſoit, il faut convenir que la poëſie lyrique des Anciens, ſoit grecque, ſoit latine, fait peu d'impreſſion ſur nous : cela vient, ſans doute, de ce qu'en jeuneſſe nous avons pris du goût pour leur vers hexamétre, & point du tout pour leur vers lyrique, dont la meſure & les regles nous ſont peu familiéres, bien moins encore les fineſſes. Par cette raiſon, l'harmonie des beaux vers d'Homere & de Virgile nous plaît infiniment, pendant que ces dithyrambes libres & hardis de Pindare, qu'Horace admiroit tant, ne

frappent

frappent seulement pas notre oreille, & que nous ne tenons aucun compte à Horace lui-même, de ce que ses odes ont de plus lyrique. Il n'y a personne qui ne sente qu'en plusieurs de ses odes il a voulu imiter Pindare, même par des digressions & des écarts que Quintilien traite d'heureuses hardiesses; & qu'au contraire en d'autres, il ne perd point de vûe son sujet, il est plus juste & moins Pindarique : mais au milieu de cette différence, la beauté du vers nous échappe, c'est tout ce que je veux dire.

Comme donc Horace n'est Poëte que dans ses odes, & que, selon son propre témoignage, ses autres écrits n'ont presque rien que de prosaïque, à la versification près, il s'ensuit que nous ne le lisons plus aujourd'hui que par rapport aux pensées & à l'expression. Pour moi je n'y cherche rien de plus : mais aussi de ce côté-là, je ne vois pas de Poëte plus propre à satisfaire un lecteur sensé, & qui a du goût. Vous y trouvez toutes les sortes d'esprit & de caractéres. Tantôt précis & serré; il dit beaucoup

en peu de mots, & n'en eſt pas moins clair, comme dans ces vers,

Damnoſa (5) quid non imminuit dies?
Ætas parentum pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitioſiorem.

Car je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de dire plus de choſes en moins de paroles. Tantôt riche & abondant, il s'égaye en des deſcriptions riantes & fleuries, comme dans l'ode,

Beatus (6) ille qui procul negotiis,

où il fait une ſi agréable peinture de la vie champêtre. Tantôt il releve les plus petits ſujets par une élégance & une juſteſſe d'expreſſion que l'on ne trouve qu'en lui : comme dans ſa fable du rat de ville & du rat des champs, & dans ſa lettre à Torquatus, où il l'invite à un repas, dont la ſimplicité, la propreté, & l'union des convives, devoient faire tout l'agrément ;

(5) *Ode* V. *lib.* III.
(6) *Epod. lib. Ode* II.

Ne turpe (7) toral, ne sordida mappa
Corruget nares; ne non & cantharus & lanx
Ostendat tibi te; ne fidos inter amicos
Sit, qui dicta foras eliminet. Ut coëat par,
Jungaturque pari.

Tantôt il peint les objets avec force, comme quand il parle de Regulus.

Fertur (8) pudicæ conjugis osculum,
Parvosque natos, ut capitis minor,
A se removisse, & virilem
Torvus humi posuisse vultum.

Et dans cet autre endroit, où il oppose l'air efféminé des jeunes gens de son temps, à la force de corps de ces anciens Romains, qui avoient vaincu Annibal, & dompté Carthage.

Non his (9) juventus orta parentibus
Infecit æquor sanguine Punico;
Sed rusticorum mascula militum

(7) *Epist.* V. *lib.* I.
(8) *Ode* V. *lib.* III.
(9) *Ode* VI. *lib.* III.

Proles, Sabellis docta ligonibus
Verſare glebas, & ſeveræ
Matris ad arbitrium reciſos
Portare fuſtes.

Et dans cet autre encore, où il compare les Romains à un grand arbre, qui plus on l'élague, plus s'éleve, & qui ſemble tirer ſon accroiſſement de ſes pertes mêmes.

Duris (1) ut ilex tonſa bipennibus
Ab ipſo
Ducit opes animumque ferro.

Ou à l'hydre de la fable, qui abattu, terraſſé, s'acharnoit toujours contre ſon vainqueur.

Merſes (2) profundo, pulcrior evenit.
Luctere, multa proruet integrum
Cum laude victorem; geretque
Prælia conjugibus loquenda.

Il n'y a pas là un mot qui ne porte, & l'on n'y trouve point de ces épithétes oiſeuſes que la rime arra-

(1) *Ode* IV. *lib.* IV.
(2) *Ibid.*

che à nos meilleurs Poëtes. S'agit-il d'objets plus tendres, il leur donne de la grace & les peint avec délicateſſe.

Quem ſi (3) puellarum inſereres choro,
Mirè ſagaces falleret hoſpites,
Diſcrimen obſcurum, ſolutis
Crinibus, ambiguoque vultu.

Autre exemple :

Quanquam (4) ſidere pulcrior
Ille eſt, tu levior cortice, & improbo
Iracundior Adria,
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

De ce mélange de caractéres, il réſulte une variété infinie, qui rend ſes poëſies charmantes. Car Horace n'étoit pas de ces Poëtes, dont la lyre toujours montée ſur le même ton, ne chantoit que les amours, comme Anacréon & Sappho ; ou que les combats, comme Alcée & Tyrthée ;

(3) *Ode* V. *lib.* II.
(4) *Ode* IX. *lib.* III.

ou que des élégies, comme Simonide; ou que les vainqueurs aux jeux de la Grece, comme Pindare. Il traitoit toute sorte de sujets, & toujours avec la beauté convenable; bien différent de quelques-uns de nos Poëtes, qui ne réussissent qu'à rimer un trait de satyre, ou de libertinage, ou d'obscénité; plus différent encore de quelques autres, qui véritablement ont beaucoup d'esprit, mais qui ne brillent qu'aux dépens des loix, du gouvernement & de la religion de leur pays. Horace avoit ses foiblesses, ses vices même, & de grands vices; mais bien loin de se donner pour un impie, avec quel respect & quelle dignité parle-t-il du souverain des Dieux dans ces beaux vers?

Regum (5) timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis,
Clari Giganteo triumpho,
Cuncta supercilio moventis.

(5) *Ode* I. *lib.* III.

Nos Poëtes tout Chrétiens qu'ils ſont, auroient honte de célébrer ſainte Géneviéve ou ſaint Louis dans leurs Poëſies. Avec quelle religion Horace dans ſon petit poëme ſéculaire invoque-t-il tous les Dieux tutélaires de l'Empire Romain ?

Alme (6) Sol, curru nitido diem qui
Promis & celas, aliuſque & idem
Naſceris, poſſis nihil urbe Roma
Viſere majus.

Et le reſte. Les Poëtes d'alors faiſoient profeſſion de piété, bien loin d'en rougir.

Ab Jove (7) principium, Muſæ, Jovis
omnia plena,

diſoit Virgile. Il n'eſt guère poſſible que des hommes éclairez fuſſent la duppe des divinitez du paganiſme ; mais ils croyoient que le Sage, s'il penſe différemment des autres ſur le fait de la religion, doit au moins

(6) *Carmen ſecul.*
(7) *Virgil. Eclog.* III. 60.

parler comme les autres. Et voilà le principe de toutes les superstitions qui sont répandues dans Hérodote, dans Tite-Live, dans Pausanias, & dans la plupart des Anciens; superstitions par rapport à nous, mais nullement par rapport à eux. A l'égard d'Horace, si l'on juge de lui par ses poësies, on ne peut douter qu'il n'eût un grand fond de religion. Non content de craindre, de révérer les dieux, il recommande par-tout leur culte & leurs cérémonies avec un zele digne d'une meilleure cause. Rappellez-vous comment il parle aux Romains dans l'ode sixiéme du troisiéme Livre.

Delicta majorum immeritus lues,
Romane, donec templa refeceris,
Ædesque labantes deorum, &
Fœda nigro simulacra fumo.
Dîs te minorem quòd geris, imperas.
Hinc omne principium, huc refer exitum.
Dî multa neglecti dederunt
Hesperiæ mala luctuosæ.

Un Poëte François qui parleroit ainsi

dans ſes vers, ne ſeroit pas fort goûté du Public ; d'où je conclus que les Romains, quoique païens, étoient au fonds plus religieux que nous. Vous voyez auſſi qu'Horace n'étoit pas auſſi Epicurien qu'il le diſoit, & qu'on ne doit pas prendre au pied de la lettre ce qu'il écrivoit à ſon ami Tibulle,

Me (8) pinguem & nitidum bene curata cute viſes,
Cùm ridere voles Epicuri de grege porcum.

A la vérité, lui-même il nous apprend qu'il avoit été partiſan de cette ſecte inſenſée ; mais il nous apprend auſſi qu'il avoit changé, s'il faut ainſi dire, de religion,

Parcus (9) deorum cultor & infrequens,
Inſanientis dum ſapientiæ
Conſultus erro, nunc retrorſùm
Vela dare, atque iterare curſus
Cogor relictos.

Et ſon changement fut ſincere ; car

(8) *Epiſt.* IV. *lib.* I.
(9) *Ode* XXXIV. *lib.* I.

jamais Poëte ne recommanda tant la vertu, ni ne l'enseigna si bien. De son temps l'adultére étoit commun à Rome. Ce désordre que la loi naturelle & la divine condamnent également, est traité par nos Poëtes de bonne fortune & de galanterie. Pour Horace, il ne feint point de dire aux Romains que le violement de la foi conjugale étoit ce qui les avoit fait dégénerer de la vertu de leurs ancêtres, ce qui avoit abatardi les meilleures races, & ce qui attiroit sur leur patrie un déluge de maux,

Fœcunda (1) culpæ sæcula, nuptias
Primum inquinavere, & genus, & domos.
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.

Pour leur faire honte de leur déreglement, il leur cite l'exemple de peuples qu'ils regardoient comme barbares, & qui pouvoient néanmoins leur donner des leçons de vertu,

(1) *Ode* VI. *lib.* III.

Campeſtres (2) melius Scythæ,
Quorum plauſtra vagas ritè trahunt
domos,
Vivunt, & rigidi Getæ.
Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens;
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.
Dos eſt magna parentium
Virtus, & metuens alterius viri
Certo fœdere caſtitas:
Et peccare nefas, aut pretium eſt mori.

Qu'y avoit-il en effet de plus humiliant qu'un tel exemple; & en même temps de plus puiſſant pour corriger de ſes vices une nation qui ſe croyoit ſi ſupérieure aux autres? Le reſte de cette ode eſt de la même force,

Scelerum ſi benè pœnitet,
Eradenda cupidinis
Pravi ſunt elementa, & teneræ nimis
Mentes aſperioribus
Formandæ ſtudiis.

(2) *Ode* XXV. *lib.* III.

On diroit qu'Horace n'écrivoit que pour rendre ſes concitoyens plus gens de bien ; & le grand motif qu'il leur propoſoit, en homme qui connoiſſoit parfaitement le cœur humain, c'étoit leur propre intérêt ; c'étoit la récompenſe qu'ils devoient attendre des dieux, toujours proportionnée au ſacrifice qu'on leur fait,

Quanto (3) quiſque ſibi plura negaverit,
A Dis plura feret

Quelle maxime pour un païen ! Et n'eſt-ce pas celle du Chriſtianiſme le plus parfait ? C'eſt donc avec juſtice qu'on peut dire d'Horace, ce qu'il diſoit lui-même d'Homere, que ce Poëte enſeignoit mieux la vertu que ni Crantor, ni Chryſippe.

Qui (4) quid ſit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non
Plenius ac melius Chryſippo & Crantore dicit.

(3) *Ode* XVI. *lib.* III.
(4) *Epiſt.* II. *lib.* I.

En effet, ce n'eſt pas ſeulement dans quelques-unes de ſes piéces qu'il témoigne un zele ſi louable, c'eſt dans la pluſpart ; ſans que la condition des perſonnes à qui il les adreſſe, l'empêche de leur dire librement ce qu'il penſe. Par exemple, dans ſon ode a Lollius, qui avoit été Conſul plus d'une fois, il lui dit hardiment que ce ne ſont pas les richeſſes & les honneurs qui rendent heureux ; & que celui-là ſeul eſt heureux qui ſait jouir ſagement de la fortune, endurer la pauvreté, s'il le faut, & moins craindre de mourir, que de faire une mauvaiſe action,

Non (5) poſſidentem multa vocaveris
Rectè beatum : rectiùs occupat
Nomen beati, qui deorum
Muneribus ſapienter uti,
Duramque callet pauperiem pati,
Pejuſque letho flagitium timet.

Il dit à un autre grand Seigneur, *Comme vous ſoutiendrez (6) votre fortu-*

(5) *Ode* IX. *lib.* IV.
(6) *Ut tu fortunam, ſic nos te, Celſe, feremus.* Epiſt. VIII. lib. I.

ne, nous vous supporterons. A un autre : *Tout Rome* (7) *parle de votre bonheur ; mais je crains bien que vous ne fassiez dépendre ce bonheur plutôt de l'opinion d'autrui, que de vous-même ; & pour moi je ne vous estime heureux, qu'autant que vous serez aussi honnête homme qu'on dit que vous l'êtes.* Et parlant à Mécénas, le Ministre, le favori d'Auguste, avec quelle noblesse lui insinue-t-il que l'homme est bien plus grand par le mépris des richesses, que par leur possession toujours compagne de l'avarice ?

Contemptæ (8) dominus splendidior rei,
Quàm si, quidquid arat non piger Appulus,
Occultare meis dicerer horreis,
Magnas inter opes inops.

(7) *Tu rectè vivis, si curas esse quod audis.*
Factamus jampridem omnis te Roma beatum,
Sed vereor ne cui de te plus, quàm tibi credas,
Ne putes alium sapiente bonoque beatum.
Epist. XVI. lib. I.

(8) *Ode* XVI. *lib.* III.

Les louanges mêmes qu'il donne à Auguſte, toutes flatteuſes qu'elles ſont, ne ſont-elles pas autant d'avis ſur la maniére dont il devoit ſe conduire pour ſe faire aimer de ſes peuples par ſa bonté, & en même temps pour les contenir dans leur devoir par une juſte ſévérité?

Inſtar (9) veris enim vultus ubi tuus
Affulſit, populo gratior it dies,
Et ſoles meliùs nitent.
Nullis polluitur caſta domus ſtupris;
Mos & lex maculoſum edomuit neſas,
Laudantur ſimili prole puerperæ,
Culpam pœna premit comes.

Mais c'eſt particuliérement dans ſes ſatyres & dans ſes épîtres, qu'il traite ce que la morale a de plus important. C'eſt en liſant les unes & les autres, que vous croyez lire Socrate, Platon, Epictete, & tout ce que le Portique & l'ancienne Académie ont produit de plus excellent en fait de mœurs; avec cette différence, que

(9) *Ode* V. *lib.* IV.

les Platoniciens alloient à leur but par des détours & des longueurs insupportables, les Stoïciens avec une sécheresse rebutante; au lieu qu'Horace nous propose des véritez si claires, si sensées, & si bien assaisonnées, qu'il n'y a point de lecteur qui ne s'y rende avec plaisir. Il dit quelque part qu'il y a des paroles qui ont la force de guérir les maladies de l'ame; qu'il y a tel livre, qui bien lû est souverain pour nous rendre l'esprit sain & tranquille.

Sunt (1) verba & voces, quibus hunc lenire dolorem
Possis, & magnam morbi deponere partem.
. . . . Sunt certa piacula quæ te
Ter purè lecto poterunt recreare libello.

Mais s'il y a un un livre au monde, duquel on puisse attendre cet effet, c'est assurément le sien. Le grand art d'Horace est de ne dire que des choses tirées de cette lumiére naturelle,

(1) *Epist.* I. *lib.* I.

que

qui nous éclaire même en dépit de nous. Il parle toujours raiſon ; or l'homme qui ſe révolte contre l'autorité, eſt toujours docile à la raiſon, quand on la lui préſente comme il faut. Voilà pourquoi les réflexions purement morales ſont généralement goûtées. Telle eſt celle-ci que fait Horace :

Vilis (2) amicorum eſt annona, bonis ubi quid deeſt.

Car chacun ſe plaint de n'avoir point d'amis, ou déplore ſon malheur de paſſer la vie ſans pouvoir faire un ami. *Rien de plus aiſé*, dit-il, *que de ſe faire des amis, tant qu'il y a des gens de bien & de mérite dans l'indigence*; & il faut convenir que cela eſt vrai. Il en eſt de même de cette autre.

Cœlum, non animum (3) mutant, qui trans mare currunt.

Le monde eſt plein de gens inquiets,

(2) *Epiſt.* XII. *lib.* I.
(3) *Epiſt.* XI. *lib.* I.

ou inconſtans & légers, qui voudroient ſans ceſſe changer de lieu, & qui ne ſe trouvent bien nulle part : ils s'en prennent à l'air du pays, au climat, aux perſonnes. *Ne vous en prenez qu'à vous-même*, leur dit Horace, *& à votre caractére que vous portez par tout.*

In culpa (4) eſt animus, qui ſe non effugit unquam.

Navibus (5) atque
Quadrigis petitur benè vivere ; quod petis, hìc eſt.
Eſt Ulubris, animus ſi te non deficit æquus.

C'eſt en ramenant à la raiſon tous ceux qui ſe gouvernent par leurs paſſions, qu'il entreprend de les corriger ; le prodigue, l'avare, l'ambitieux, le ſuperſtitieux, l'hypocrite : il fait de chacun d'eux une peinture ſi reſſemblante, qu'ils ne peuvent s'empêcher de s'y reconnoître, & d'avoir

(4) *Epiſt.* XIV. *lib.* I.
(5) *Epiſt.* XI. *lib.* I.

honte d'eux-mêmes. Mais de quels aimables traits au contraire, ne peint-il point l'homme vertueux,

Sibi (6) qui imperiosus;
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent,
Respondere cupidinibus, contemnere honores
Fortis, & in seipso totus teres atque rotundus.

Et le vrai sage, aussi éloigné de la superstition que de l'impiété,

Caret (7) tibi pectus inani
Ambitione? caret mortis formidine, & ira?
Somnia, terrores magicos, miracula, sagos,
Nocturnos Lemures, portentaque Thessala rides?
Natales grate numeras? ignoscis amicis?
Lenior & melior fis accedente senecta?

Et l'homme sociable qui sait se plier

(6) *Sat.* VII. *lib.* II.
(7) *Epist.* II. *lib.* II.

ſuivant le beſoin, & s'accommoder à tout.

Omnis (8) Ariſtippum decuit color,
& ſtatus, & res,
Tentantem majora, ferè præſentibus
æquum.

Ce caractére moral & vertueux, qui nous eſt ſi recommandé ſous le nom de *bene morata oratio*, & qui a tant de charmes pour les gens bien nez, eſt peut-être ce qui manque le plus aujourd'hui à nos écrivains, & ſur-tout à nos poëtes : auſſi n'y en a-t-il guère qui puiſſe dire comme Horace,

Quid verum (9) atque decens, curo &
rogo, & omnis in hoc ſum.

Le ſel & l'agrément de ſes ſatyres montrent aſſez qu'il ſavoit rire & plaiſanter pour le moins auſſi-bien qu'eux ; mais après avoir amuſé, réjoui un temps ſon lecteur, il le ra-

(8) *Epiſt.* XVIII. *lib.* I.
(9) *Epiſt.* I. *lib.* I.

mene toujours au point essentiel, & qu'il regardoit comme le plus important aux hommes,

Id quod (1)
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Æquè neglectum pueris senibusque nocebit.

Il nous fait sentir le faux & le frivole de tout entretien qui ne roule que sur des bagatelles.

Ergò
Sermo (2) oritur, non de villis, domibusve alienis,
Nec benè, necne Lepus saltet: sed quod magis ad nos
Pertinet, & nescire malum est, agitamus; utrumne
Divitiis homines, an sint virtute beati,
Et quæ sit natura boni, summumque quid ejus.

Si des vraies vertus vous passez

(1) *Epist.* I. *lib.* I.
(2) *Sat.* VI. *lib.* II.

aux devoirs de la vie civile, vous le trouverez encore admirable de ce côté-là. Il eſt plein des maximes les plus propres à nous rendre d'un commerce aimable : c'eſt véritablement entre ſes mains que les Lettres ont le privilége d'adoucir les mœurs, & qu'elles méritent le titre d'*humanitas*, qu'elles ont par cette raiſon. Qu'y a-t-il de plus ſenſé, que ce qu'il dit pour nous faire ſupporter avec bonté les défauts d'autrui ? *Vous ne paſſez* (3) *rien aux autres ; tout vous bleſſe en eux ; ſongez-vous que cette ſévérité retombe ſur vous-même ?*

Eheu !

(3) *Quam temerè in noſmet legem ſancimus iniquam ?*
Nam vitiis nemo ſine naſcitur : optimus ille eſt
Qui minimis urgetur. Amicus dulcis, ut æquum eſt,
Cùm mea compenſet vitiis bona, pluribus hiſce,
Si modo plura mihi bona ſunt, inclinet, amari
Si volet ; hâc lege in trutina ponatur eadem.

Sat. III. lib. I.

On ne peut lire sans attendrissement les témoignages d'estime & de reconnoissance qu'il rend à la mémoire de son pere. C'étoit le fils d'un affranchi, & l'on prenoit de là occasion de mépriser Horace,

Quem rodunt (4) omnes libertino patre natum.

Comment se défend-il contre ce reproche? *Je ne dirai pas*, dit-il, *comme font la plupart : Si je ne suis pas né de parens nobles & illustres, ce n'est pas ma faute. Le peu que je vaux, je le dois à mon pere, à l'éducation qu'il*

(4) *Nil me pœniteat sanum patris hujus; eoque*
Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,
Quòd non ingenuos habeat, claroſque parentes,
Sic me defendam... nam si natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere ad fastum, quoscumque parentes
Optaret sibi quisque: meis contentus, onustos
Fascibus & sellis nollem mihi sumere.
Sat. VI. lib. I.

m'a donnée, au soin qu'il a pris de veiller sur ma conduite. Il dépendroit de moi de me faire une généalogie à mon gré, que je ne changerois pas un tel pere pour un autre.

Je transcrirois ses ouvrages d'un bout à l'autre, si je n'en voulois rien omettre ni d'agréable, ni d'instructif. Nous avons eu deux écrivains que l'on peut lui comparer, du moins à certains égards, Voiture & Despréaux : Voiture par son bel esprit, & par le merveilleux talent qu'il a eu de plaire aux Grands, & de vivre familierement avec eux, sans jamais s'oublier ; car enfin,

Principibus (5) placuisse viris non ultima laus est.

Despréaux par l'enjouement de ses satyres & par la finesse de sa critique : tous les deux par la grande estime où ils ont été de leur temps, & par la réputation dont ils ont joüi. Mais du reste quelle différence ? Voi-

(5) *Epist.* XVII. *lib.* I.

ture

ture conſtamment a écrit de belles lettres ; ceux qui les rabaiſſent aujourd'hui, n'en feroient pas de ſi belles ; ils n'auroient jamais ce goût de politeſſe, de ſavoir-vivre, & de fine galanterie qui en font le caractere ; mais ce ſont de belles paroles, & rien de plus ; vous n'y trouvez jamais rien de moral, ni de ſolide. Il y fait quelque part ſon portrait ; mais il ſe donne bien de garde de toucher rien de ſa naiſſance : tout ce qui l'en faiſoit ſouvenir, lui étoit inſupportable ; il n'étoit pas homme à dire avec Horace,

Non ego (6) pauperum
Sanguis parentum, non ego quem vocas,
Dilecte, Mæcenas, obibo.

Pour Deſpréaux, on ſent qu'il n'étoit que Poëte, & nullement homme du monde.

Je ne vous parlerai point de l'art poëtique d'Horace : on convient que c'eſt un chef-d'œuvre de bon ſens,

(6) *Ode* XX. *lib.* II.

qu'il ſervira éternellement de régle à tout Poëte qui voudra faire quelque choſe de durable. Auſſi ai-je vu que nos Poëtes François en faiſoient une étude particuliére, & qu'ils le ſavoient par cœur. Ceux d'aujourd'hui, comme la pluſpart des gens du monde, l'ont abandonné pour ne lire qu'un fatras de brochures qui ſe ſuccédent les unes aux autres, & qui ſont toutes faites pour gâter l'eſprit, ou pour corrompre les mœurs. Ils les liront tant qu'ils voudront : pour moi, fidéle à mon premier goût, je finirai comme j'ai commencé, en diſant, l'aimable Poëte qu'Horace, & quel dommage qu'on le liſe ſi peu !

DE L'URBANITÉ ROMAINE.

LE terme d'urbanité en François, celui même d'*urbanus* & d'*urbanitas* en latin, sont de ces termes dont l'idée est très-confuse. Je me propose de la développer, d'expliquer ce que c'étoit que l'urbanité Romaine, d'indiquer même les principaux auteurs qui l'ont eue en partage; & comme tout écrivain doit toujours avoir en vûe l'utilité publique autant qu'il peut, & que d'ailleurs ce caractére d'urbanité est une perfection considérable, je traiterai aussi des moyens qui peuvent nous aider à l'acquérir. S'il y a un sujet qui convienne à une Académie de

gens de Lettres, c'eſt ſans doute celui-ci, puiſque l'urbanité dont je parle, eſt comme la fleur de la belle Littérature, & une fleur ſans laquelle il en eſt de la ſcience & des bonnes qualitez de l'eſprit, comme de ces fruits qui, quoique très-bons au goût, n'attirent point les yeux, faute d'une certaine grace qu'ils devroient avoir, & qu'ils n'ont point.

Il eſt ſurprenant que dans une langue, & chez une nation auſſi polie que la nôtre, le mot d'urbanité ait eu tant de peine à s'établir. Car bien que d'excellens écrivains s'en ſoient ſervi, & que le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe l'autoriſe, on ne peut pas dire qu'il ſoit fort en uſage, même encore aujourd'hui. J'ai pris plaiſir à examiner quelle en pouvoit être la raiſon; & il m'a paru que ce n'étoit ni parce que ce mot eſt trop long, comme quelques-uns ont cru, ni parce qu'il eſt purement Latin. En effet, combien y a-t-il de mots qui ont même nombre de ſyllabes, qui ſont auſſi viſiblement tirez du Latin, & que notre langue a néanmoins

adoptez ! *Civilité*, *humanité*, pour n'en pas nommer une infinité d'autres, ne ſont-ils pas de cette eſpéce ? Il faut donc chercher une autre raiſon ; car de recourir à la bizarrerie des langues, c'eſt faire à peu près comme ceux qui en matiére de Phyſique ont recours à des qualitez occultes.

Je crois pour moi que nos François, qui examinent rarement les choſes à fond, n'ont pas jugé ce mot fort néceſſaire ; ils ont cru que leurs termes de *politeſſe* & de *galanterie* renfermoient tout ce que l'on entend par *urbanité ;* en quoi pourtant ils ſe ſont trompez, le terme d'*urbanité* ſignifiant non ſeulement beaucoup plus, mais quelquefois toute autre choſe. D'ailleurs *urbanitas* chez les Romains étoit un mot propre, qui ſignifioit cette politeſſe de langage, d'eſprit, & de maniéres, attachée ſinguliérement à la ville de Rome, qui, comme la capitale de l'Empire, s'appeloit par excellence *URBS*, *la Ville :* au lieu que parmi nous cette politeſſe n'étant le privilége d'aucune ville en

particulier, pas même de la Capitale, mais uniquement de la Cour, le terme d'*urbanité* devient, à vrai dire, un terme métaphorique, dont on peut absolument se passer. Enfin l'idée qu'il présente à l'esprit n'étant pas bien nette, c'est encore une raison de son peu d'usage.

Mais ce qui doit paroître assez étrange, c'est que chez les Latins, l'urbanité Romaine recevoit plusieurs définitions ; par conséquent ils n'en avoient pas eux-mêmes une idée fort distincte, jusque-là que le mot *urbanus* se prenoit quelquefois en mauvaise part. Nous en avons un exemple dans Horace, quand il dit dans son épître à Cl. Néron,

> Sed timui mea ne finxisse minora putarer,
> Dissimulator opis propriæ, mihi commodus uni ;
> Sic ego majoris fugiens opprobria culpæ,
> Frontis ad urbanæ descendi præmia.

où l'on voit que *frons urbana*, veut dire *effronterie*. A l'égard du mot *urbanitas*, autant que je l'ai pu remar-

quer, il se prend toujours en bonne part; mais de se faire une idée juste de ce qu'il signifie, ou pour mieux dire, de savoir précisément en quoi consistoit cette urbanité Romaine, c'est ce qui n'est pas si aisé, par la raison que les Auteurs Latins, qui ont écrit sur cette matiére, ne sont pas eux-mêmes d'accord entre eux. J'entens par ces Auteurs, Cicéron, Quintilien, & Domitius Marsus qui avoit fait un traité de l'urbanité, & dont le sentiment ne nous est connu aujourd'hui, que parce que Quintilien a été soigneux de nous le conserver. C'est dans ces écrivains qu'il faut chercher la véritable idée de l'urbanité Romaine. Commençons par Cicéron, à qui aussi-bien en fait d'Auteurs savans & polis, nous ne pouvons refuser le premier rang.

Quelques Modernes qui n'ont fait qu'effleurer le sujet que je traite, nous ont dit hardiment que ce caractére d'urbanité dont il s'agit ici, consistoit dans un je ne sai quoi, que Cicéron lui-même n'avoit su expliquer; & c'est presque tout ce qu'ils

en ont dit. Il eſt vrai que dans le traité des Orateurs illuſtres, Brutus ayant demandé à Cicéron quelle différence il mettoit entre les Orateurs Romains & ceux des provinces, *Aucune*, répond Cicéron, (1) *ſi ce n'eſt que nos Orateurs ont une certaine teinture d'urbanité, que les autres n'ont point;* ſur quoi Brutus faiſant inſtance pour ſavoir ce que c'étoit que cette teinture d'urbanité, Cicéron lui répond, *Je ſai ſeulement qu'il y en a une, ſans pouvoir bien dire ce que c'eſt; Et Brutus, quis eſt, inquit, tandem urbanitatis color! Neſcio, inquam, tantùm eſſe quemdam ſcio.* Mais dans la ſuite Cicéron fait parfaitement entendre ſa penſée : car adreſſant la parole à Brutus ; „ Si jamais vous „ venez en Gaule, lui dit-il, vous „ comprendrez ce que je veux dire. „ Il s'y dit des mots que l'on ne con„ noît ſeulement pas à Rome ; & „ paſſe encore pour ces mauvais mots, „ car on peut s'en déſaccoutumer ;

(1) *Quid cenſes, inquam, niſi idem quod urbanis, præter unum, quod non eſt eorum urbanitate quâdam quaſi colorata oratio?*

„ mais un point bien plus important,
„ c'eſt que nos Romains ont un ſon
„ de voix, & une maniére de pro-
„ noncer qui eſt infiniment plus dou-
„ ce & plus polie, qu'on ne l'a dans
„ cette province. Je me ſouviens,
„ continue-t-il, d'avoir vû un T. Tin-
„ ca qui étoit de la ville de Plaiſan-
„ ce : c'étoit un homme fort agréa-
„ ble, & qui pour le talent de rail-
„ ler, ne le cédoit pas à notre ami
„ Granius. Il y avoit du plaiſir à les
„ voir quelquefois aux priſes ; c'é-
„ toit à qui diroit le plus de jolies
„ choſes, & de bons mots ; & véri-
„ tablement ce T. Tinca étoit bien
„ auſſi plaiſant que Granius, mais
„ celui-ci l'effaçoit par je ne ſai quel
„ air d'urbanité qu'il avoit reſpiré,
„ pour ainſi dire, en naiſſant. C'eſt
„ pourquoi, continue toujours Cicé-
„ ron, je ne m'étonne plus de ce que
„ l'on conte de Théophraſte : il de-
„ mandoit à une vieille d'Athénes
„ combien elle vendoit quelque cho-
„ ſe qu'il vouloit acheter, la vieille
„ lui en dit le prix, & ajouta, *Etran-*
„ *ger, marchandez tant qu'il vous plai-*

„ra, *vous ne l'aurez pas à moins.*
„ Théophraſte qui étoit depuis long-
„ temps à Athenes, & en réputation
„ de bien parler, fut fort ſurpris de
„ voir que ſon accent le déceloit, &
„ qu'il ne pouvoit encore éviter de
„ paſſer pour étranger. Je crois donc,
„ ajoute Cicéron, qu'il y a une ma-
„ niére de prononcer notre langue,
„ qui nous eſt particuliére, comme
„ pour le Grec il y en a une qui eſt
„ particuliére aux citoyens d'Athé-
„ nes.

Par ces endroits que j'ai extraits de ce dialogue, & par les exemples que Craſſus rapporte dans le 11e. livre de l'Orateur, celui entr'autres de Lelia, qui parloit ſi bien, dit-il, que quand il l'entendoit, il croyoit entendre Plaute ou Nævius; celui de Cornelie, dont les enfans ſembloient avoir été élevez moins dans le ſein de leur mere, que dans la douceur & l'agrément de ſon entretien; celui encore de Catulus qu'il donne pour le modéle d'un parler aimable, & dont il oppoſe les graces à la ruſticité de Cotta: par tout cela, dis-

je, on voit premiérement que les véritables Romains avoient les oreilles bien autrement délicates que nous ; en second lieu, que leur langue étoit incomparablement plus difficile à bien parler que la nôtre, & enfin que l'urbanité dont il s'agit, avoit alors un prix qu'elle n'a pas aujourd'hui. Mais ce qui fait plus que tout le reste à mon sujet, on voit manifestement aussi, que Cicéron mettoit l'urbanité dans la pureté du langage, jointe à la douceur & à l'agrément de la prononciation : car c'est particuliérement ce qui le charmoit dans Catulus, *me autem tuus sonus & suavitas ista delectat, omitto verborum, quanquam est caput, sed hanc dico suavitatem quæ exit ex ore :* & dans Lelia, dont le son de voix, dit-il, étoit si simple & si naturel, qu'il ne tenoit rien ni de l'ostentation ni de l'imitation, *sono ipso vocis ita recto & simplici, ut nihil ostentationis aut imitationis afferre videatur.* C'est pourquoi il conclut ainsi : „ Puisqu'il y a donc un parler „ tellement propre aux Romains de „ naissance, qu'il les distingue de tous

„ les autres Latins, & que ce parler „ consiſte à n'avoir rien qui puiſſe „ choquer ou déplaire, ou ſe faire „ trop remarquer, ou ſentir le provin- „ cial ou l'étranger, attachons-nous- „ y, & n'évitons pas ſeulement la „ groſſiéreté, mais tout ce qui pour- „ roit ſembler tant ſoit peu étrange. On a vû quel étoit le ſentiment de Cicéron touchant l'urbanité Romaine; paſſons maintenant à celui de Domitius Marſus.

Cet Auteur qui fleuriſſoit quelque temps après Cicéron, & quelque temps avant Quintilien, donne beaucoup plus d'étendue à l'urbanité, en lui aſſignant pour objet non pas ſeulement les mots, comme fait Cicéron, mais les perſonnes & les choſes. Selon lui il y a une ſorte d'urbanité pour le ſerieux, comme il y en a une autre pour la plaiſanterie. Si nous l'en croyons, tout eſt ſuſceptible de cette perfection, qu'il prétend au reſte avoir été connue des Romains aſſez tard, & depuis que, pour dire Rome, on avoit dit ſimplement *la ville*; & juſque-là il a raiſon: mais

quand il vient à définir l'urbanité, on s'apperçoit qu'il ne la connoît pas. *C'eſt*, dit-il, *une* (2) *qualité qui ſe renferme dans la juſteſſe & la briéveté d'un bon mot, également propre néanmoins à plaire & à toucher, à attaquer & à ſoutenir, ſuivant la différence des perſonnes & des occaſions.* Et dans un autre endroit expliquant, comme il s'imagine, le ſentiment de Caton : *Celui-là*, dit-il, *aura l'urbanité en partage, qui dira ſouvent de bons mots, qui fera des reparties agréables, & qui, ſoit dans la converſation, ſoit à table, ſoit dans les cercles & les compagnies, ſoit enfin dans les harangues & les diſcours publics, ſaura dire à propos des choſes plaiſantes, & qui réjouiſſent l'auditeur.* Il eſt aiſé de voir que ces définitions ne ſont pas fort bonnes : car premiérement, pourquoi renfermer l'urbanité dans la briéveté

(2) *Urbanitas eſt virtus quædam in breve dictum coacta, & apta ad delectandos movendoſque in omnem affectum animos, maximè idonea ad reſiſtendum vel laceſſendum, prout quæque res ac perſona deſiderant.* Quint. Inſt. Orat. lib. 6.

d'un mot ? En second lieu, il s'ensuivroit que tout bon mot seroit un trait d'urbanité ; ce qui néanmoins est si peu vrai, que, comme le remarque Quintilien, il y a même des bons mots que l'urbanité ne permet ni de dire, ni de citer d'après les autres. Aussi Quintilien ne rapporte-t-il ces définitions que pour les réfuter en même temps, bien qu'au reste il parle de Domitius Marsus avec estime, comme d'un écrivain exact, & d'un fort savant homme.

Puisque nous ne trouvons ni dans ces Auteurs, ni dans Cicéron même, une idée juste de l'urbanité, cherchons-la dans Quintilien ; c'est en effet celui qui s'est le mieux expliqué sur cette matiére. Ce Rhéteur aussi bel esprit qu'homme de grand sens, n'a pas oublié cette perfection dans le beau chapitre qu'il a intitulé, *De Risu*, *du Rire*. Et comme l'urbanité ne paroît mieux nulle part, que dans la maniére de railler & d'entendre raillerie, il commence par distinguer plusieurs mots que l'on confond d'ordinaire, & dont on use presqu'in-

différemment, pour signifier tout ce qui est plaisamment dit. Il marque la différence délicate qu'il y a entre tous ces mots, qui sont *venustus*, *salsus*, *facetus*, *jocosus*, *dicax*, *urbanus*; *car*, dit-il, *une raillerie fine & délicate se traite d'urbanité; & par urbanité*, ajoute-il, *je suis bien trompé si nous n'entendons* (3) *une politesse de discours, qui dans les termes, dans la maniére de les mettre en œuvre, & de les prononcer, dans le son de la voix, enfin dans l'air dont on accompagne ce que l'on dit, fait sentir un goût délicat, joint à une secrete teinture d'érudition, prise dans le commerce des gens de Lettres; quelque chose enfin dont le contraire est la grossiéreté*: Et sur la fin de ce chapitre, en réfutant l'opinion de Marsus, voici comme il expose la sienne. „ A „ mon sens, dit-il, l'urbanité consi„ ste en ce que les choses que nous

(3) *Nam & urbanitas dicitur, quâ quidem significari video sermonem præ se ferentem in verbis & sono, & usu proprium quemdam gustum urbis, & sumptam ex conversatione doctorum tacitam eruditionem; denique cui contraria sit rusticitas.*

„ disons, soient telles, qu'on n'y re-
„ marque rien de choquant, rien de
„ grossier ou de plat, rien d'étranger,
„ ou qui sente la province, ni dans
„ les termes, ni dans la prononcia-
„ tion, ni dans le geste; de maniére
„ qu'il la faut moins chercher dans
„ un bon mot, que dans tout l'air
„ du discours, s'il est permis de par-
„ ler ainsi, comme chez les Grecs
„ l'Atticisme est une certaine délica-
„ tesse qui sentoit l'esprit & le goût
„ particulier de la ville d'Athénes.
„ Que si, contre mon sentiment,
„ ajoute-t-il, on cherche l'urbanité
„ dans un beau mot, plustôt que dans
„ tout l'air du discours, je crois que
„ rien ne la marquera mieux, que
„ certains traits, qui sans faire rire,
„ sont néanmoins dans le genre de
„ ceux qui font rire; par exemple,
„ celui-ci, *que Pollion étoit un homme*
„ *de toutes les heures*, pour dire, qu'il
„ étoit également propre aux plaisirs,
„ aux sciences, & aux affaires; & ce
„ qui a été dit d'un Savant qui par-
„ loit de tout admirablement bien
„ sur le champ, *qu'il avoit toute la*
richesse

„ *richeſſe de ſon eſprit en argent com-*
„ *ptant*, *ingenium eum in numerato ha-*
„ *bere* ; & ce que Cicéron écrivoit à
„ Cerelia, en lui rendant compte
„ pourquoi il ſouffroit ſi patiemment
„ la domination de Céſar, *Hæc aut*
„ *animo Catonis ferenda ſunt*, *aut Ci-*
„ *ceronis ſtomacho*, *il faut avoir ou le*
„ *cœur de Caton*, *ou l'eſtomac de Ci-*
„ *céron.*

Ajoutons à ces notions, celle que nous donne Horace, quand il dit,

Interdum urbani parcentis viribus, atque
Extenuantis eas conſultò :

& nous aurons le vrai caractére de l'urbanité. En effet, comme Quintilien ſemble ne donner à cette vertu pour tout mérite, qu'un goût délicat joint à une ſecrette teinture d'érudition, priſe dans le commerce des gens de Lettres, quelques-uns trompez par ces derniéres paroles, pourroient croire que l'urbanité ne ſauroit être la vertu d'un Savant. Mais Horace nous fait entendre qu'elle ſied bien auſſi à un Savant, qui toujours

modeſte, doit ſe meſurer à ceux à qui il parle, & ne jamais faire étalage de ſon ſavoir ſans néceſſité. C'eſt pourquoi la feinte & l'ironie ont preſque toujours été les qualitez favorites des plus grands perſonnages. Témoin parmi les Grecs ce ſage mortel qui a été la gloire & l'ornement du paganiſme, Socrate en un mot; & parmi les Romains Scipion l'Africain, je dis le ſecond Africain, fils d'Emilius Paulus : tous deux ont été célèbres par de rares vertus ; mais tous deux ne l'ont pas moins été par ce caractére ironique, qui eſt, à proprement parler, le ſel de l'urbanité. Il ne faut que ſe ſouvenir de ce que Cicéron dit de l'un & de l'autre dans le ſecond livre de l'Orateur, *In hoc genere Fannius in annalibus ſuis Africanum hunc Æmilianum dicit fuiſſe, & eum verbo Græco appellat* Εἴρωνα ; *ſed uti ferunt qui melius hæc norunt, Socratem opinor in hac ironia diſſimulantiaque longè lepore & humanitate omnibus præſtitiſſe.*

Pour donner donc une idée nette de l'urbanité Romaine, voici en peu

de mots ce que l'on en peut dire. *Urbanus* eſt un mot, qui pris dans le ſens propre, ſignifie *un homme de la ville*, de même qu'*agreſtis* & *ruſticus*, ſignifient *un homme des champs*. Comme les gens de la ville parlent ordinairement mieux que ceux de la campagne, on s'eſt ſervi du mot *urbanitas*, pour caractériſer le langage des premiers. Et parce que la langue Latine ne ſe parloit nulle part ſi bien qu'à Rome, & que Rome en qualité de la capitale de l'Empire, s'appeloit par excellence *Urbs*, *la ville*, comme pour dire Homére, on diſoit *le Poëte Grec*, & comme depuis on a dit *le Poëte Latin*, pour dire Virgile, il eſt arrivé que le terme d'*urbanitas* a été conſacré en quelque façon, pour ſignifier cette pureté de langage, ce parler doux & agréable qui diſtinguoit les vrais Romains de tous les autres peuples de l'Italie. L'urbanité Romaine n'a été que cela dans le commencement, & l'Atticiſme n'étoit pas autre choſe non plus. Cicéron nous en fournit une preuve bien convaincante, quand

il dit que depuis long-temps (4) Athénes ne produiſoit plus de Savans, & n'avoit d'autre gloire, que d'être encore le domicile des ſçiences, que ſes propres citoyens avoient abandonnées, & que les Etrangers venoient étudier dans ſon ſein, attirez par la réputation d'une ville autrefois ſi floriſſante. *Cependant*, ajoute t-il, *le plus ignorant bourgeois d'Athénes parlera encore mieux que les plus ſavans Aſiatiques, non qu'il uſe d'autres mots, mais il prononcera avec une douceur & un agrément qui ſeront tout autres.* Quintilien ne s'en explique pas moins clairement : il fait conſiſter tout le mérite de l'Atticiſme dans les graces naïves du langage Attique, à quoi il attribue cette ſupériorité que les Poëtes comiques Grecs ont eue ſur tous

(4) *Athenis jam diù doctrina ipſorum Athenienſium interiit, domicilium tantùm in ea urbe remanet ſtudiorum, quibus vacant cives, peregrini fruuntur, capti quodammodo nomine urbis & autoritate. Tamen eruditiſſimos homines Aſiaticos quivis Athenienſis indoctus, non verbis, ſed ſono vocis, nec tam benè quàm ſuaviter loquendo facilè ſuperabit*, de Orat. lib. 2.

ceux qui se sont mêlez d'écrire dans le même genre. La comédie étant une imitation du ridicule des hommes, pour le bien peindre, ces Poëtes trouvoient dans leur langue des avantages que nulle autre langue ne peut avoir. *Car* (5) *pour nous*, dit-il, *avec nos Cecilius, nos Plautes, nos Térences, à peine avons-nous l'ombre de la comédie, & notre langue me paroît si peu susceptible des graces du langage Attique, & si peu propre pour la comédie, que les Grecs eux-mêmes n'y ont pas eu le même succès, lorsqu'ils ont employé un autre idiome.*

Il doit donc passer pour constant, que d'abord l'urbanité Romaine a consisté uniquement dans la douceur & la pureté du langage. Mais ensuite ce mot eut une signification plus étendue, & il servit à exprimer ce caractére de politesse, qui se fait remarquer non-seulement dans le parler,

(5) *Vix levem consequimur umbram, adeò ut mihi sermo ipse Romanus non recipere videatur illam solis concessam Atticis venerem, quando eam ne Græci quidem in alio genere linguæ obtinuerunt.*

mais dans l'esprit, dans l'air, & dans toutes les maniéres d'une personne; encore ne fut-il pas long-temps renfermé dans des bornes si étroites : car cette politesse prenant souvent la place des vraies vertus, & au fond ne nous rendant guère meilleurs, on a fait insensiblement de l'urbanité une qualité morale, ou, pour mieux dire, une vertu, dont l'usage est de rendre l'homme aimable, & propre pour la société. De sorte qu'à le bien prendre, l'urbanité est presque devenue ce que les Grecs entendoient par ἦθος, & les Latins par *Mores*, les *mœurs*. On en peut juger par la définition que Quintilien donne de ce que nous appellons *les mœurs*. Il me semble, dit-il, que ce que l'on entend par *mœurs*, est sur-tout un certain caractére de bonté, non-seulement doux & facile, mais prévenant & humain, que les personnes qui ont à faire à nous, trouvent aimable & charmant; & la perfection dans un écrivain, consiste à si bien établir ce caractére, que tout ce qu'il dit, semble suivre de la nature des choses & des personnes. Ne

s'imagineroit-on pas que c'eſt l'urbanité même qu'il a voulu définir, & n'eſt-ce pas là l'idée que nous nous en faiſons ? Si l'on y prend garde de près, il paroîtra que Cicéron lui-même n'en avoit point d'autre, malgré ce que j'ai rapporté. En effet, ni lui, ni Quintilien, ni les autres Auteurs, n'ont preſque jamais employé les termes d'*urbanus* & d'*urbanitas*, ſans les appliquer aux mœurs, ſoit en y joignant quelque autre mot qui les détermine à cette ſignification, ſoit par le ſens naturel de la phraſe. Il n'en faut point d'autre preuve que le paſſage de Cicéron que j'ai déja cité, où il parle de l'ironie de Socrate, c'eſt-à-dire, de cette urbanité tournée à la plaiſanterie, qui faiſoit ſon caractére, *Socratem opinor in hac ironiâ diſſimulantiaque longè lepore & humanitate omnibus præſtitiſſe. Lepore*, voilà pour l'eſprit & pour les maniéres ; *humanitate* ſe rapporte aux mœurs. Et à dire le vrai, ce caractére ironique de Socrate ne conſiſtoit ni dans la dériſion, ni dans le mépris, mais dans un certain déguiſement qui n'a-

voit rien que de très-innocent ; auſſi ne voyons-nous pas que les gens de ſon temps s'en ſoient jamais plaint. Je pourrois rapporter d'autres exemples de Cicéron, comme lorſqu'écrivant à Appius Pulcher, il lui dit, *te hominem non ſolùm ſapientem, verùm etiam, ut nunc loquuntur, urbanum ;* car c'eſt lui dire qu'il n'étoit point de ces ſages auſtéres & mélancoliques, tout propres à décréditer la ſageſſe, mais de ceux qui ſavent prêter des charmes à la vertu. Et pour le remarquer en paſſant, on voit auſſi par cet endroit de Cicéron, que de ſon temps le mot *urbanus* étoit à peine établi ; ce qui a fait dire à Quintilien, *Cicero* favorem & urbanum *nova credit* : veut-on d'autres preuves ? Une raillerie fine & délicate, mais innocente, étoit *urbanité ;* mordante ou maligne, auſſi-tôt elle changeoit de nom, ce n'étoit plus *urbanitas*, c'étoit *dicacitas* : c'étoit auſſi, comme l'appelle Horace, *Sal nigrum, un ſel cauſtique*,

Ille Bionei ſermonibus, & ſale nigro.

De-là

De-là il s'enſuit deux choſes ; la premiére, que nos termes de *civilité*, de *politeſſe*, de *galanterie*, ſont, comme je l'ai déja dit, de fort mauvais équivalens pour exprimer l'urbanité des Romains ; la ſeconde, que cette urbanité étant, pour la bien définir, un certain caractére de politeſſe & de bonté tout enſemble, qui ſe fait ſentir dans le tour d'eſprit, dans les diſcours, & dans les ſentimens d'une perſonne ; c'eſt une qualité tellement néceſſaire à l'écrivain, à l'homme de Lettres, au ſavant, que s'il ne l'a, & s'il ne ſait la rendre ſenſible dans ſes écrits, il pourra tout au plus donner bonne opinion de ſon eſprit & de ſon ſavoir, mais nullement de ſa perſonne.

Avec les notions que j'ai données de l'urbanité, il eſt aiſé de juger qui ſont les Auteurs tant anciens que modernes, qui en ont été ornez. Si nous la faiſions conſiſter ſeulement dans cette politeſſe d'eſprit & de langage, dont j'ai parlé d'abord, nous ne la pourrions refuſer à preſque pas un de ceux que leur mérite a ſauvez de

l'injure des temps, ni à un grand nombre de modernes. Mais comme, autant que j'en puis juger, c'eſt une perfection qui étend auſſi ſon empire ſur les ſentimens & ſur les mœurs, je crois qu'il y a peu d'écrivains qui puiſſent y prétendre. A la tête de ce petit nombre, je mettrai hardiment Homére : ces idées riantes & gracieuſes dont il eſt rempli ; ce choix qui paroît par-tout ſi aiſé, ſi naturel ; cette douceur du langage Ionique qu'il parle préférablement à tout autre ; ces belles ſentences qui ſont ſemées ſi à propos dans ſes Poëſies ; enfin ce mélange ſi judicieux de l'agréable & de l'honnête, qu'eſt-ce autre choſe que l'urbanité même, ou pour mieux dire, que l'ἀστειότης des Grecs ? En effet, ſi l'on en excepte quelques uſages de ſon ſiécle qui nous paroiſſent groſſiers, peut-être autant par notre faute, que par celle de ces temps ſi anciens, & dans la peinture deſquels Homére n'eſt pourtant pas plus répréhenſible, que l'eſt aujourd'hui Rubens ou Vandek, de nous avoir repréſenté les femmes de

leur temps avec des vertugadins & des collets-montez : du reſte, je ne vois point d'écrivain qui ait mieux sû allier ce caractére d'urbanité avec le grand & le ſublime. Pindare, quoique plus connu par ſon élévation, ne laiſſe pas d'avoir des traits d'urbanité qui plaiſent infiniment. Le ſavant Académicien (6) qui en a fait une ſi belle traduction, ne manquera pas de les faire ſentir. Euripide & Sophocle ont mis tant de graces & tant de mœurs dans leurs Tragédies, qu'il eſt aiſé de voir que l'urbanité leur étoit naturelle ; ce que l'on peut dire encore plus juſtement d'Anacréon. Nous ne la refuſerons certainement pas à Iſocrate, encore moins à Démoſthéne, après le témoignage que Quintilien lui rend, ou pluſtôt qu'il rapporte comme un témoignage unanime, *Demoſthenem urbanum fuiſſe dicunt, dicacem negant* : mais il faut avouer que cette qualité ſe fait particuliérement remarquer dans Platon. Jamais homme n'a ſi bien manié l'i-

(6) *M. l'Abbé Maſſieu.*

ronie, je dis cette ironie qui n'a rien que d'aimable. Juſque-là qu'au ſentiment de Cicéron, il s'eſt immortaliſé pour avoir tranſmis à la poſtérité le caractére de Socrate, qui en cachant la vertu la plus conſtante ſous les apparences d'une vie commune, & un eſprit orné de toute ſorte de connoiſſances ſous les dehors de la plus grande ſimplicité, a joué en effet un rôle ſingulier & digne d'admiration. Les Auteurs Latins étant plus connus, il ne ſeroit preſque pas beſoin d'en parler. Car qui ne ſait, par exemple, que Térence eſt ſi rempli d'urbanité, que de ſon temps même ſes piéces étoient attribuées à Scipion & à Lelius, les deux plus honnêtes hommes, & les plus polis qu'il y eût à Rome ? Et qui ne ſent que la beauté des Poëſies de Virgile, la fineſſe d'eſprit & d'expreſſion d'Horace, la tendreſſe de Tibulle, la merveilleuſe éloquence de Cicéron, la douce abondance de Tite-Live, l'heureuſe briéveté de Salluſte, l'élégante ſimplicité de Phédre, le prodigieux ſavoir de Pline le Naturaliſte, le

grand ſens & la force de Quintilien, la profonde politique de Tacite; qui ne ſent, dis-je, que ces qualitez, qui ſont répandues dans ces différens Auteurs, & qui font le caractére particulier de chacun d'eux, ſont toutes aſſaiſonnées de l'urbanité Romaine? Je paſſe donc aux modernes, & pour n'être point trop long, je me renferme dans la conſidération de nos écrivains.

Depuis l'établiſſement de l'Académie Françoiſe, écrire purement & poliment en notre langue, eſt devenu ſi commun, qu'aujourd'hui ce n'eſt preſque plus un mérite : mais écrire avec urbanité eſt autre choſe, je m'explique. Suivant les principes que j'ai établis, *homo urbanus* en Latin, ſignifie à peu près ce que nous entendons par notre *honnête homme*. Quand donc nous diſons de quelqu'un, *c'eſt un honnête homme*, *c'eſt un fort honnête homme*, qu'entendons-nous? Si nous prenons la peine d'éxaminer l'idée que nous avons dans l'eſprit, il ſe trouvera que nous voulons dire, *un homme qui ſent ſon bien*,

qui a de la politeſſe, de l'eſprit, qui a même l'eſprit cultivé, & qui joint a tout cela des mœurs. Ainſi écrire avec urbanité, c'eſt véritablement écrire avec politeſſe, mais pourtant d'une maniére aiſée & naturelle, qui ne ſent point l'Auteur, qui marque de la délicateſſe dans l'eſprit, de l'honneur & de la vertu dans l'ame. Quand je dis vertu, je n'exige pas cette vertu rigide qui fait le *vir probus* des Latins, & *l'homme de bien* parmi nous; mais une ſorte de vertu qui eſt faite pour la ſociété : d'où je conclus que ces Auteurs effrontez qui ſe deshonorent eux-mêmes, en comptant pour rien de bleſſer l'honnêteté publique, ces eſprits pervers qui ſont capables de corrompre toute une nation par le malheureux talent qu'ils ont de rimer ingénieuſement des traits impies & obſcènes, ne connoiſſent pas ſeulement l'urbanité. Je ne citerai donc ici ni Rabelais, ni Marot, ni Regnier, ni Scarron, ni la Fontaine, quelque mérite qu'ils ayent d'ailleurs; mais je citerai Voiture, Saraſin, Racine, le Pere Bouhours, &

plus particuliérement encore Vaugelas & Pelliſſon. Celui-ci a ſi bien exprimé ce caractére d'honnête homme dans ſon hiſtoire de l'Académie Françoiſe ; & l'autre qui étoit l'oracle de ſon temps pour la Langue, propoſe ſes doutes, & les réſout avec une politeſſe & une modeſtie ſi aimables, que je ne fais pas difficulté de les donner tous deux pour les plus parfaits modéles d'urbanité que nous ayons en notre langue. Quand vous liſez leurs écrits, vous ſentez que de l'amour de l'ouvrage, vous paſſez à l'amour de l'Auteur ; & tel eſt l'effet de cette rare qualité. A force de la définir & d'en parler, n'aurois-je point fait naître au lecteur l'envie de l'acquérir ? Il faut donc traiter auſſi des moyens qui nous y peuvent aider.

Il en eſt de l'urbanité Romaine, comme de toutes les autres qualitez, qui, pour être éminentes, veulent également du naturel & de l'acquis. Par le naturel, j'entens une heureuſe naiſſance ; car les uns naiſſent durs

& méchans, les autres bons & humains; les uns rudes & bruſques, les autres doux & faciles; les uns étourdis & légers, les autres attentifs & circonſpects : d'où s'enſuivent des diſpoſitions ou des obſtacles naturels pour la vertu dont je parle. Par acquis, j'entends une culture ſuivie, qui conſiſte dans une bonne éducation, & dans le ſoin qui ſuccéde à cette éducation. Voyons comment tout cela eſt néceſſaire pour former en nous ce caractére d'urbanité, que Cicéron vante tant dans les Romains de ſon temps, & qui eſt en effet très-eſtimable.

Les Grecs, pour dire qu'un homme excelloit dans un art, diſoient qu'il le ſavoit en homme qui l'avoit (7) appris dès ſon enfance; c'eſt ce que l'on peut fort juſtement appliquer à l'urbanité. Car ſi dans nos premiéres années, nous n'en prenons le goût, ou, pour me ſervir des termes de Cicéron, la teinture & la couleur, difficilement y revenons-nous. C'eſt

(7) παιδιαθεὶς.

auſſi pour cela que les grands hommes de l'antiquité, qui ont traité de l'éducation des enfans, ont porté leurs recherches juſqu'à des détails qui nous paroiſſent riſibles. Chryſippe, par exemple, ſouhaitoit que l'on pût trouver des nourrices qui fuſſent ſavantes ; & Quintilien veut au moins, que l'on prenne garde ſi elles parlent bien. *C'eſt la Nourrice*, dit-il, *qui ſe fait entendre d'abord à un enfant, ce ſont ſes paroles qu'il tâchera de rendre & d'exprimer par l'imitation ; or ce que l'on apprend à cet âge, s'imprime naturellement dans l'eſprit, & y demeure. Que l'on n'accoutume donc point un enfant, non pas même dans ſes plus tendres années, à un langage qu'il ſera obligé de déſapprendre.* S'il y a une raiſon confirmée par l'expérience, c'eſt celle qu'allégue cet Auteur. Il ne faut que conſidérer combien il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de ſe défaire des mauvais accens que l'on a pris. Quand vient-on à bout de perdre entiérement l'accent Normand, ou Gaſcon, ou Provençal, ou le Pariſien, qui n'eſt peut-être pas

le moins mauvais ? Cette difficulté ne peut venir que de l'habitude contractée dans l'enfance ; c'eſt que les premiers ſons qui viennent à frapper le tendre cerveau d'un enfant, & les premiéres idées que reçoit ſon ame, y font une impreſſion ſi profonde & ſi forte, que rien ne peut les effacer : d'où il eſt aiſé de juger de quelle importance il eſt, de former d'abord un enfant à cette correction & cette pureté de langage, qui eſt une des principales parties de l'urbanité. Cicéron n'étend pas ſes vûes tout à fait ſi loin que Quintilien ; mais il veut (8) du moins que les peres, les meres, les premiers inſtituteurs, tous conſpirent à donner ce goût de politeſſe à un enfant ; & c'eſt à ces exemples domeſtiques, qu'il attribue le mérite des

(8) *Magni intereſt quos quiſque audiat quotidiè domi, quibuſcum loquatur à puero, quemadmodum patres, pædagogi, matres etiam loquantur.*

Legimus epiſtolas Corneliæ matris Gracchorum ; apparet filios non tam in gremio educatos, quàm in ſermone matris. Auditus eſt nobis Lælia Caii filia, ergò illam patris elegantiâ tinctam vidimus.

Gracques, & de l'illuſtre fille de Lelius. En effet, il y a dans toutes les langues, des prononciations vicieuſes, dont on ne ſe garentit que par une extrême attention. Témoin Démoſthéne qui avoit tant de peine à prononcer l'*r*, à la place de laquelle il mettoit une *l*. Les plus choquantes de ces prononciations, ſont celles que Cicéron explique ſi bien dans le 111e. liv. de l'Orateur, quand il dit : *Je ne veux ni qu'on faſſe ſonner toutes les lettres* (6) *d'une maniére puérile & affectée, ni qu'on les laiſſe négligemment échapper, ni qu'on prononce les mots ſi foiblement, qu'ils ſemblent tomber de la bouche, ni auſſi qu'on leur donne trop de ſon & d'emphaſe.* Ces défauts ſe contractent preſque toujours dans l'enfance ; & c'eſt pourquoi Quintilien, qui n'a rien négligé de ce qui peut rendre agréable en nous le talent de la parole, recommande avec tant de ſoin de ne les pas

(9) *Nolo exprimi litteras putidiùs, nolo obſcurari negligentiùs, nolo verba exiliter examinata exire, nolo inflata & quaſi anhelata graviùs.*

laiſſer enraciner. *Afin*, dit-il, *qu'un enfant ait la prononciation plus nette, il faudra l'obliger à répéter avec le plus de vîteſſe & de volubilité qu'il ſera poſſible, certains noms barbares, dont les ſyllabes mal aſſorties ſemblent être enchaînées comme par force, pluſtôt qu'unies naturellement enſemble; de même certaines phraſes & certains vers compoſez de mots rudes qui ſe heurtent & s'entre-choquent.* De-là naît en effet cette prononciation douce & polie, que les Grecs appeloient du mot εὐφωνία, & que Cicéron admiroit particuliérement dans Catulus, *hanc dico ſuavitatem quæ exit ex ore.* Mais il ne ſuffit pas de bien prononcer, il faut bien parler : c'eſt peu que l'*euphonie* des Grecs, ſi l'on n'y joint ce qu'ils entendoient par ὀρθοεπία, *un parler correct & agréable*, comme les Latins l'expliquent, *emendata cum ſuavitate vocum explanatio.* C'eſt ce que l'on ne peut acquérir que par la connoiſſance des régles & de l'uſage : des régles, pour ſe défendre des principaux vices de l'oraiſon; il faut donc les étudier ces régles : de l'uſage,

pour éviter les mots qui ſont ou impropres, ou bas, ou groſſiers, ou obſcénes, par conſéquent directement contraires à l'urbanité ; il faut donc le ſavoir, cet uſage. Or on l'apprend par la lecture des bons écrivains, & encore plus par le commerce des perſonnes polies. Pourquoi en effet, les femmes parlent-elles ordinairement mieux que les hommes ? Cela étoit ainſi dès le temps de Cicéron, & lui-même en rend raiſon : c'eſt que (1) les femmes étant moins expoſées que les hommes à la fréquentation de toute ſorte de gens, il leur eſt plus aiſé de conſerver la pureté du langage.

Me ſera-t-il permis de faire ici une réflexion ſur l'éducation que nous donnons aux enfans ? Il faut convenir qu'elle eſt très-éloignée des préceptes que je viens de rapporter. On donne à un enfant pour nourrice une femme de la campagne, ou de la lie

(1) *Facilius enim mulieres incorruptam antiquitatem conſervant, quòd multorum ſermonis expertes ea tenent ſemper, quæ prima didicerunt.*

du peuple, c'eſt d'elle qu'il apprend à parler : à la nourrice ſuccéde une gouvernante qui ne parle guère mieux ; des mains de la gouvernante, cet enfant paſſe en celles d'un inſtituteur, à la capacité de qui l'on regarde ſi peu, que l'on ne croit pas même qu'il en ſoit beſoin. Cet enfant a-t-il atteint l'âge de ſix ou ſept ans, on le jette dans une foule d'autres enfans, dont l'éducation a été auſſi négligée, je veux dire qu'on le met au collége, où, ſous prétexte de lui apprendre le Latin, il n'eſt plus queſtion de ſa langue. Auſſi qu'arrive-t-il ? ce que nous voyons tous les jours, qu'un jeune homme après dix-huit ans d'une pareille éducation, ne ſait pas lire ; car je n'appelle pas ſavoir lire, d'articuler des mots, & de les joindre les uns aux autres, ſi l'on ne ſait les bien prononcer, obſerver les pauſes néceſſaires, varier ſes tons, enfin marquer une intelligence délicate des choſes qu'on lit. Il ne ſait pas mieux parler : une preuve de cela, c'eſt qu'il n'écrira pas une lettre de dix lignes, ſans y faire des fau-

tes groſſiéres ; & parce qu'il n'a pas appris ſa langue dans ſes premiéres années, il ne la ſaura jamais bien. Je n'excepte de cette peinture qu'un petit nombre de gens, qui engagez dans la ſuite par leur profeſſion, ou par leur goût particulier, s'adonnent à cultiver leur eſprit avec les Lettres ; encore s'ils ſe mettent à écrire, éprouveront-ils par la lenteur de leur compoſition, ce que c'eſt que d'avoir négligé leur langue, dans le temps qu'ils devoient l'apprendre. Les Romains en uſoient tout autrement : le Grec étoit pour eux la langue ſavante ; on en tenoit des écoles publiques, ils l'apprenoient ſoigneuſement, mais ils n'étoient pas moins ſoigneux d'apprendre la leur. Maîtres de grammaire leur en montroient les principes, les difficultez, les profondeurs ; maîtres de Rhétorique leur en étaloient les beautez & la richeſſe. Au ſortir de ces écoles, ils manioient leur langue comme ils vouloient, l'expreſſion ne leur coûtoit rien ; & je ſuis bien trompé, ſi ce n'eſt à cela qu'il faut attribuer la prodigieuſe facilité

qu'ils avoient à produire d'excellens ouvrages. Quand on considére les écrits qu'avoient laissez à la posté-rité Caton le Censeur, Cicéron, Varron, César, Brutus, Celsus, Pline, Séneque, eux qui pour la plus-part étoient si occupez d'ailleurs, & qui avoient tant de part aux affaires de leur temps, on ne peut comprendre comment ils ont pu suffire à tant de choses; & il n'y a que la raison que j'ai apportée, qui le puisse rendre croyable. Il ne faut donc pas s'étonner si l'urbanité qui consiste, premiérement dans la pureté du langage, étoit si commune parmi les Romains, & si elle est si rare parmi nous. Je finirai cet article, en rapportant ce que Quintilien dit dans le chap. 1er de son 1er livre : il conseille aux Romains de commencer par apprendre le Grec, puis il ajoûte, *non longè Latina subsequi debent, & citò pariter ire; ita fiet ut cùm æquali cura linguam utramque tueri cœperimus, neutra alteri officiat.* On ne peut trop étudier le Grec & le Latin, c'est la source du vrai savoir : mais en cultivant

tivant ces deux langues, il faut auſſi cultiver la ſienne propre ; de cette maniére, elles ne ſe nuiront point l'une à l'autre.

J'ai dit que l'urbanité Romaine dans ſes commencemens, n'étoit autre choſe qu'une grande pureté de langage, qui diſtinguoit les Romains des autres peuples d'Italie, & qu'elle ne différoit en rien de l'Atticiſme des Grecs ; mais que dans la ſuite on employa ce terme pour ſignifier ce caractére de politeſſe, qui régne dans les maniéres & dans tout l'air d'une perſonne. Or l'urbanité priſe en ce ſens, eſt encore le fruit d'une bonne éducation. Auſſi les grands hommes que j'ai déja citez, & que l'on peut regarder comme les Légiſlateurs de l'éducation des enfans, ont-ils grand ſoin de nous recommander la pratique de toutes les choſes qui peuvent façonner un jeune homme. Ils veulent que la muſique, que la danſe, que la gymnaſtique, que le théatre même, enfin que preſque tous les arts concourent à lui donner des graces, & à faire aimer en ſa perſonne

la ſcience & la vertu. *Dandum etiam aliquid Comœdo*, dit Quintilien ; *il faut qu'un enfant prenne auſſi des leçons d'un Comédien*, non-ſeulement pour apprendre à prononcer correctement, mais pour former ſa contenance, & tout ſon extérieur. A l'égard de la muſique, il en fait un art abſolument néceſſaire à tous ceux qui veulent paſſer pour bien élevez : c'eſt que la muſique, ſuivant Ariſtoxene, a deux ſortes de nombres, les uns qui réglent la voix, les autres qui réglent les mouvemens du corps, d'où réſulte la bonne (2) grace dans tout l'extérieur d'une perſonne. Quant à la gymnaſtique, on ſait le cas que les Anciens en faiſoient, & combien ils y étoient adonnez. Les Tournois ont tenu ſa place quelque temps en France ; & préſentement à cette gymnaſtique des Anciens, qu'un Académicien de cette compagnie a fait connoître par des Diſſertations ſi ſavantes, ont ſuccédé les exercices que nos jeunes gens apprennent à l'Aca-

(2) εὐρυθμία.

démie, & dont ils ne sont déja plus aussi amoureux qu'ils l'étoient autrefois. Mais Cicéron aime encore mieux qu'un jeune homme se forme sur le modéle des gens de guerre, qui, à vrai dire, ont je ne sai quelles graces beaucoup plus libres & plus aisées. Tels étoient les moyens dont les Romains se servoient pour acquérir cette urbanité qu'ils ont rendue si célèbre; moyens d'autant plus faciles, qu'il y en a plusieurs dont il ne faut qu'un léger usage, seulement pour répandre de l'agrément sur des qualitez plus solides & plus essentielles. Quintilien nous le dit expressément, & ses paroles méritent d'être rapportées, *neque enim gestum componi ad similitudinem saltationis volo, sed subesse aliquid ex hac exercitatione puerili, unde nos non id agentes furtim decor ille discentibus traditus prosequatur*, où l'on voit qu'il avoit en vûe ces vers de Tibulle :

Illam quidquid agit, quoquò vestigia flectit,
Componit furtim, subsequiturque decor.

Cependant il faut avouer que ces moyens ſont aujourd'hui fort négligez : on va même juſqu'à ſe perſuader qu'ils ne ſont pas néceſſaires pour toutes les conditions, & c'eſt ainſi que penſent pluſieurs de nos gens de robe. De-là vient auſſi que l'urbanité dont je parle, & qui leur ſiéroit ſi bien, n'eſt pas fort commune parmi eux : car pourquoi ne pas dire librement ce qu'on penſe, quand on ne ſe propoſe que l'utilité publique ? L'éducation triſte & auſtére qu'ils reçoivent pour la pluſpart, & que par une ſuite ordinaire ils donnent à leurs enfans, dégénére en cette eſpéce de gravité, que M. le Duc de la Rochefoucaut définit *un myſtére du corps, inventé pour cacher les défauts de l'eſprit*, je dirois moi, *de l'éducation*. Ils ne ſongent pas que ce manque d'urbanité ſuffit quelquefois pour faire haïr ou mépriſer de grands talens & de grandes vertus. Les Romains avoient encore de ce côté-là de grands avantages ſur nous : parmi eux les profeſſions n'étoient point diſtinguées, ni ren-

fermées dans des bornes étroites, comme elles le sont parmi nous. Ici un homme de palais, n'est qu'un homme de palais; un Magistrat, n'est qu'un Magistrat; un homme de Lettres, n'est qu'un homme de Lettres; un homme de guerre, n'est qu'un homme de guerre; un Ministre de la religion a ses fonctions particuliéres, & se mêle peu d'autres choses. Il en étoit tout autrement dans l'ancienne Rome; un même homme avoit toute sorte de talens: il étoit homme de Lettres, homme de barreau, homme de guerre, homme d'Etat, Prêtre, Augur, ou Pontife tout à la fois. Je m'imagine aisément qu'un tel homme qui suffisoit à tant de professions différentes, empruntoit des unes non-seulement de l'éclat, mais des graces qui se répandoient naturellement sur toutes les autres; & je comprens par-là, que cette urbanité Romaine n'étoit point un vain nom. En effet, presque tous les Romains alloient à la guerre, au moins durant quelque temps: la premiére de leurs charges étoit même autant militaire que ci-

vile, j'entens la Queſture que l'on peut comparer à nos charges de Tréſorier des troupes, ou d'Intendant d'armée. Quel homme fut jamais plus homme de robe, plus attaché au barreau que Cicéron? cependant il commanda une armée, il eut même le titre de Général, & le garda un temps conſidérable. Horace, tout poltron qu'il étoit, avoit ſervi ſous Brutus; ainſi des autres: mais ces mêmes hommes ſavoient ſe rendre recommandables en temps de paix comme en temps de guerre. Un Général d'armée après avoir étendu la domination Romaine par des conquêtes, gagné des batailles, obtenu les honneurs du triomphe, de retour à Rome, & redevenu ſimple citoyen, trouvoit dans la diverſité de ſes talens, une nouvelle carriére ouverte à ſon ambition. Il ſe portoit pour le protecteur des loix; il prêtoit ſa voix & ſon miniſtére à l'innocence opprimée, & ſoit au barreau, ſoit au Sénat, il diſputoit le prix de l'éloquence aux Orateurs les plus célèbres. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un tel homme plaidât

ou haranguât du même courage dont il avoit combattu, comme on le rapporte de Céſar, ni qu'il mêlât aux exercices du barreau ces graces militaires qu'il avoit priſes dans le commerce des gens de guerre, ni par conſéquent qu'il l'emportât de beaucoup ſur nous dans ce que j'appelle *urbanité*. Ajoûtez à cela, que tous les honnêtes gens de Rome voyageoient en Gréce, & alloient prendre le goût des beaux arts & de la politeſſe, dans le ſein de la politeſſe même, ſans compter qu'ils avoient chez eux & à leurs gages, des Grecs propres à leur donner ce goût, ou à les y entretenir; tous avantages qui nous manquent, & dont pluſieurs ne conviennent plus ni à nos mœurs, ni à nos uſages, ni à la forme de notre gouvernement, ni même à notre religion. Mais c'eſt cela même qui rend d'autant plus néceſſaire la culture dont je parle, & qui conſiſte, comme j'ai dit, dans une bonne éducation, & dans le ſoin qui y ſuccéde. Je veux donner un exemple ſenſible de ce que peuvent l'un & l'autre par

rapport à l'urbanité, & je tirerai cet exemple de la perſonne d'Horace, celui de tous les Poëtes Latins en qui ce caractére, autant que j'en puis juger, reluit davantage. Il ne faut que ſe ſouvenir de l'endroit où ce Poëte, après s'être loué modeſtement, & après avoir tiré vanité pluſtôt des vices qu'il n'avoit pas, que des vertus qu'il avoit, rend tout l'honneur de ſon mérite à l'éducation que ſon pere lui avoit donnée :

Cauſa (3) fuit pater his, qui macro pauper agello,
Noluit in Flavî ludum me mittere; magni
Quò pueri, magnis è Centurionibus orti,
Lævo ſuſpenſi loculos, tabulamque lacerto,
Ibant octonis referentes Idibus æra.
Sed puerum eſt auſus Romam portare, docendum
Artes, quas doceat quivis eques, atque ſenator,
Semet prognatos: veſtem, ſervoſque ſequentes
In magno ut populo ſi quis vidiſſet, avitâ

(3) *Lib.* I. *Sat.* VI.

Ex

Ex re præberi ſumptus mihi crederet illos.
Ipſe mihi cuſtos incorruptiſſimus omnes
Circùm doctores aderat.

Voilà une éducation digne d'être propoſée pour modéle ; voyons ce qu'Horace y ajoûta du ſien : non content des maîtres qu'il avoit eus à Rome, il en alla chercher à Athénes, lui-même nous l'apprend,

Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ.

Quoiqu'il ne ſe ſentît pas fort brave, il voulut faire quelques campagnes, apparemment pour ſe façonner dans le métier des armes ; celui de tous en effet où un jeune homme a le plus à gagner de ce côté-là. Mais ni la licence attachée de tout temps à cette profeſſion, ni les amuſemens & la diſſipation de la jeuneſſe, ne lui firent jamais perdre le goût de l'étude : il l'aima juſqu'à croire les livres preſque auſſi néceſſaires à la vie, que les choſes mêmes qui l'entretiennent :

Sit mihi librorum, & proviſæ frugis in annum
Copia.

Né Poëte, il fit des vers pluſtôt en galant-homme qu'en Poëte, comptant pour rien l'approbation du vulgaire, & ne ſe ſouciant que de celle d'un petit nombre de lecteurs,

Neque te ut miretur turba labores;
Contentus paucis lectoribus.

Auſſi en liſant Homére dont il étoit charmé, il étudioit bien moins le Poëte que le Philoſophe : c'étoit Chryſippe, c'étoit Crantor qu'il s'imaginoit lire, rapportant toujours tout aux bienſéances & aux mœurs,

Qui quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac meliùs Chryſippo & Crantore dicit.

La baſſeſſe de ſa naiſſance ne lui ab-

batit point le courage : enhardi par d'heureux talens, il fréquenta les Grands, & sût leur plaire. D'un côté admis à la familiarité de Pollion, de Messala, de Lollius, de Mécénas, d'Auguste même ; de l'autre, lié d'amitié avec Virgile, avec Varius, avec Tibulle, avec Plotius, avec Valgius, en un mot, avec tout ce que Rome avoit de meilleur, je ne m'étonne pas qu'il eût pris dans le commerce de ces grands hommes, cette politesse, ce goût fin & délicat qui se fait sentir dans ses écrits. Voilà ce que j'appelle une culture suivie, & telle qu'il la faut pour acquérir ce caractére d'urbanité. En effet quelque bonne éducation que l'on ait eue, pour peu qu'on se néglige, que l'on cesse de cultiver son esprit & ses mœurs par des réflexions, & par le commerce des honnêtes gens, sur-tout des personnes de la Cour, à qui la politesse est comme naturelle, on retombe bien-tôt dans la grossiéreté. Aussi rapporte-t-on que Cicéron ne pardonnoit pas un mauvais mot à son fils, *in filio rectè loquendi asper quoque exactor ;* & que

César, tout occupé qu'il étoit de ses grands projets, étudioit la pureté du langage jusque dans sa tente, & au milieu du bruit des armes. Quelqu'un traitera peut-être cela de bagatelles, & de ces petites choses qui détournent des grandes; mais je lui répondrai ce que dit Quintilien dans une occasion à peu près semblable : *Ces connoissances* (4) *ne nuisent pas à qui s'en sert comme d'un degré pour s'élever à d'autres, mais à qui s'y arrête & s'y borne uniquement.*

Passons maintenant à cette espéce d'urbanité qui est affectée à la raillerie : car on en peut distinguer de deux sortes avec Domitius Marsus, l'une pour le genre sérieux, l'autre pour le plaisant. Quant à celle-ci, elle n'est guère susceptible de préceptes; les deux guides que j'ai suivis, m'abandonnent ici, avouant l'un & l'autre que la maniére de railler ne s'enseigne point, bien moins donc la maniére de railler finement & délicatement, en quoi consiste cette espéce

(4) *Non obstant hæ disciplinæ per illas euntibus, sed circà illas hærentibus.*

d'urbanité ; *accedit difficultati, quòd ejus rei nulla exercitatio eſt, nulli præceptores*, dit Quintilien ; & Cicéron, dans ſon traité de l'Orateur, convient auſſi, qu'il n'y a nul art qui apprenne à railler, *nullam eſſe artem ſalis* : même un des interlocuteurs de ce dialogue nous dit formellement, qu'ayant vû quelques livres compoſez par des Grecs, & intitulez *l'art de railler*, il avoit cru d'abord pouvoir y apprendre quelque choſe ; qu'en effet il y avoit trouvé beaucoup de bons mots, & pluſieurs choſes fort plaiſamment dites ; car, ajoûte-t-il, les Siciliens, les Rhodiens, les Byſantins, & ſur-tout les Attiques, excellent en ce genre : cependant quand ils ont voulu réduire cette matiére en art, véritablement ils ont fait rire, mais à leurs dépens : car ils ſe ſont rendus ridicules eux-mêmes ; d'où il conclut que ce n'eſt point une choſe qui ſe puiſſe apprendre par régles, & il en donne une bonne raiſon, c'eſt que le talent de faire rire, eſt un talent qui naît avec nous, & auquel il faut être formé par la na-

ture même. Cependant Quintilien, qui excelle à traiter les choſes en détail, comme Cicéron excelle à les traiter en gros, eſtime que l'on pourroit auſſi tourner l'eſprit des jeunes gens de ce côté-là. Mais après tout, ces grands Maîtres ne font que nous preſcrire un certain tempérament, qu'il faut garder dans la plaiſanterie, afin qu'elle ait cet air d'urbanité qui ſied ſi bien à un honnête homme. Ce qu'ils nous recommandent ſurtout, c'eſt premiérement de ne jamais affecter de faire rire, & ils remarquent que les traits de raillerie ſeyent toujours mieux à celui qui ſe défend, qu'à celui qui attaque, parce que l'on n'y peut ſoupçonner d'affectation ni d'étude; outre qu'il eſt naturel à toute perſonne de ſe défendre avec des armes ſemblables à celles dont on ſe ſert pour l'attaquer; ſecondement, c'eſt d'épargner toujours les perſonnes à qui nous devons du reſpect, ou de l'amitié, *Parcendum eſt maximè caritati hominum, ne temerè in eos dicas qui diliguntur :* maxime qui ſemble aiſée à obſerver, & qui eſt pourtant

d'une pratique presque impossible à ceux qui ont l'esprit naturellement porté à la raillerie ; ce qui a fait dire à Ennius, que même (5) un homme sage étouffera plutôt dans sa bouche des charbons allumez, qu'un bon mot prêt à lui échapper. Aussi parmi les Romains ne cite-t-on que le seul Crassus, qui avec un talent singulier pour la raillerie, ait sû garder toutes les bienséances, ne manquer jamais à ce qu'il devoit & aux autres, & à lui-même, & s'abstenir d'être plaisant aussi souvent qu'il pouvoit l'être. Quintilien nous donne sur cela des préceptes admirables, & dignes de toute la sévérité de la morale Chrétienne : *Que nos jeux*, dit-il, *soient toujours innocens, & gardons-nous de cette manie d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot. Un honnête homme sait rire & plaisanter avec décence ; pas un mot ne lui échappe, qui puisse intéresser son honneur & sa dignité. C'est mettre la qualité de plaisant à trop haut prix, que de vouloir l'acquérir aux dé-*

(5) *Flammam à sapiente facilius ore in ardente opprimi, quàm bona dicta teneat.*

pens de la probité. D'où l'on peut juger avec quel soin on doit éviter toutes les plaisanteries qui sont basses ou grossiéres, & combien il faut prendre garde, qu'en voulant être plaisant, on ne devienne un bouffon, personnage qui ne convient jamais à un honnête homme. La bonne plaisanterie n'excite point des éclats de rire; elle ne fait, pour ainsi dire, que chatouiller l'ame. Plaute n'étoit point goûté d'Horace; c'est que Plaute donne assez souvent dans le bas comique, & qu'il est plus propre à faire rire le peuple que les honnêtes gens. Avec ces précautions, la raillerie n'aura de sel que ce qu'il en faut pour égayer le discours: purgée de tout ce qui pouvoit la rendre offensante & amére, elle se tournera en urbanité; ce qui prouve, comme je l'ai dit dans ma premiére partie, que l'urbanité, à le bien prendre, est une vertu morale qui nous rend d'un commerce aimable, & propres à la société. C'est pourquoi je finirai cet article par les mêmes paroles dont se sert Quintilien, après avoir ex-

pliqué ce qu'il entendoit par *mœurs* : *Denique hoc omne bonum & comem virum posçit : L'urbanité, outre les perfections dont j'ai parlé, demande encore un fond de bonté, qui ne se trouve que dans les personnes bien nées.*

Pour ne laisser rien à dire sur les moyens de l'acquérir, je remarquerai deux défauts qui lui sont très-opposez : le premier est une certaine timidité qui nous donne un air embarrassé, & qui dégénére en mauvaise honte. Le remède (6) qu'y trouve l'Auteur, que j'ai déja cité tant de fois, c'est une honnête assurance, ou plustôt l'intrépidité d'une bonne conscience. Je crois pour moi qu'il ne suffit pas d'une bonne conscience, & qu'il y faut ajoûter un grand usage du monde : sans quoi un honnête homme avec de l'esprit, payera fort mal de sa personne. L'autre défaut est une envie trop marquée de faire paroître ce caractére d'urbanité ; d'où

(6) *Optima est autem emendatio verecundia fiducia, & quamlibet imbecilla frons magnâ conscientiâ sustinetur*, Quint. lib. 12. cap. 5.

naît je ne ſai quoi de recherché, d'affecté qui gâte tout : car ſi ce caractére ne nous eſt comme naturel, j'aimerois preſque mieux une groſſiéreté qui auroit du moins le mérite de la ſimplicité. En effet, tout ce qui paroît peiné, ne ſauroit avoir de graces, & l'urbanité n'eſt point où il n'y a point de graces. Tout ce qui eſt exceſſif, meſſied néceſſairement, dit Quintilien ; c'eſt pour cela que ce qui de ſoi eſt bien, perd toute ſa grace, dès qu'il n'a point un certain tempérament, & de certaines bornes : mais c'eſt ce qu'il eſt plus aiſé de ſentir que d'expliquer, & dont l'obſervation dépend plus d'un certain goût, que de tous les préceptes. Quand je parle donc de l'urbanité, & des moyens de l'acquérir, c'eſt de celle qui n'a rien que d'aiſé, que de naturel ; c'eſt (7) de celle que Cicéron louoit en Curius dans une de ſes lettres à Atticus, & pour ne pas recourir à des exemples étrangers, quand nous en avons

(7) *Et mehercule eſt quam facilè diligas αὐτοχθὼν in homine urbanitas.*

de domeſtiques, c'eſt de cette même urbanité, dont ſans ſortir de cette Académie, je pourrois citer d'illuſtres modéles.

S'il arrivoit qu'on réimprimât mon Diſcours de l'Urbanité, *je deſirerois fort qu'on y ajoutât l'éloge de Madame la Comteſſe de Caylus, tel que je l'ai tranſcrit. De toutes les perſonnes que j'ai connues, il n'y en a point qui ait porté à un ſi haut degré ce que je conçois par le mot d'*Urbanité. *L'Auteur de l'Eloge, c'eſt M. Rémond, qui a l'eſprit orné de tout ce que les Grecs nous ont laiſſé de meilleur, & qui cependant n'écrit point, quoique ſa pareſſe lui ſoit éternellement reprochée par tous ſes amis.*

PORTRAIT

ou pluſtôt

EBAUCHE.

J'Ai lu qu'autrefois on avoit dit ſur le Poëte Ariſtophane, que les Graces voulant avoir un temple commun, avoient fait choix de ſon eſprit pour y recevoir le culte des Mortels. Il me ſemble qu'un éloge ſi galant convenoit encore mieux à feue Madame la Comteſſe de Caylus. Dès qu'on avoit fait connoiſſance avec elle, on quittoit ſans y penſer ſes maîtreſſes, parce qu'elles commençoient à plaire moins; & il étoit difficile de vivre dans ſa ſociété, ſans devenir ſon ami & ſon amant. Quelle divinité peut produire un effet plus extraordinaire?

Les anciens Poëtes en avoient ima-

giné une autre qui étoit bien auſſi aimable; ils la nommérent *la Perſuaſion*, & pour nous donner une grande idée de l'éloquence de Periclés, ils dirent qu'elle habitoit ſur ſes lévres. Hé tout le monde ne la voyoit-il pas dans toutes les paroles & dans toutes les actions de Madame de Caylus?

Le mot de *charmes* ſe prodigue, & les dons de Vénus & de Minerve réunis, ne me paroiſſent pas ſuffire pour le mériter. En un mot, ce qui ne ſait pas dégoûter du reſte du monde, n'en eſt pas digne. Or je demande à tous ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec elle, ſi en ſa préſence ils n'ont pas oublié le reſte de la nature, & s'ils ont jamais ſouhaité d'être ailleurs.

Elle étoit née avec beaucoup d'eſprit, & avoit eu l'avantage d'être élevée par * la femme du monde qui avoit le plus de connoiſſance des vrais agrémens. Auſſi perſonne n'avoit une politeſſe plus noble, plus aiſée, ni

* Madame de Maintenon.

une plus grande exactitude sur toutes les bienséances, que Madame la Comtesse de Caylus.

La curiosité & la société de plusieurs hommes de réputation, l'avoient rendue savante malgré elle, quoiqu'ils ayent, je crois, toujours été plus occupez de lui plaire, que de l'instruire. D'ailleurs son éloignement pour ce que l'on appelle *Beaux esprits*, répondoit à la beauté naturelle du sien, & à la délicatesse de son goût.

Elle ne mettoit point de rouge, & ne pensoit pas à son ajustement : ce qui peut-être, venoit autant de la connoissance qu'elle avoit de ses propres forces, que de son indifférence pour plaire.

Après qu'on avoit admiré la droiture de son bon sens dans les conversations sérieuses, si on se mettoit à table, elle en devenoit la déesse ; alors elle me faisoit souvenir de l'Hélene d'Homére ; on sait que ce Poëte, pour faire connoître les effets de sa beauté, & de son esprit, feint qu'elle jettoit dans le vin une plante rare qu'elle avoit apportée d'Egypte, &

dont la vertu faiſoit oublier tous les déplaiſirs qu'on avoit jamais eus. Madame de Caylus menoit plus loin qu'Hélene ; elle répandoit une joie ſi douce & ſi vive, un goût de volupté ſi noble & ſi élégant dans l'ame de ſes Convives, que tous les âges & tous les caractéres paroiſſoient aimables & heureux. Tant eſt ſurprenante la force, ou pluſtôt la magie d'une femme qui poſſéde de véritables charmes.

Je me ſouviens que Mademoiſelle de Lenclos, qui s'eſt rendue ſi illuſtre par ſon eſprit, & plus encore par avoir ſu conſerver les vertus morales avec des goûts qui communément dans les femmes les excluent, comparoit Madame de la Fayette à ces riches campagnes de Beauce, qui rapportent d'excellent froment, & Madame de la Sabliére à un joli parterre qui charme les yeux. On peut dire que Madame de Caylus joignoit la ſolidité de l'une aux agrémens de l'autre. Dans les temps de gayeté, ſon imagination reſſembloit aux délicieux jardins de Trianon, ſur-tout quand

au printemps la terre s'y couronne de fleurs ; & ſon diſcernement a toujours été ſi éclairé, qu'elle ne s'eſt jamais trompée que par ſentiment, la plus douce & la plus excuſable de toutes les erreurs.

La douleur & la mort nous l'ont enlevée, dans le temps que ſes vertus s'augmentoient, & que ſes agrémens ne diminuoient pas. Elle ſeule dans cet événement funeſte, a conſervé la fermeté d'une belle ame, & cette douceur céleſte qui avoit charmé en elle dans tout le cours de ſa vie. Nous ne la verrons plus ; mais nous l'aimerons & la regretterons toujours : & au lieu de fleurs, nous répandrons des larmes ſur un ſi cher & ſi précieux tombeau.

DES PLAISIRS DE LA TABLE CHEZ LES GRECS.

PAr les plaisirs de la table, la plupart entendront sans doute la bonne chère, les vins exquis, & tout ce que l'art & l'industrie humaine peuvent inventer de plus propre à flatter le goût. Quelques-uns moins sensuels & plus sobres, se rappeleront à l'esprit cette aimable lettre d'Horace à Torquatus, où il décrit si bien les conditions d'un repas frugal & philosophique. La simplicité,

Si potes Archaicis conviva recumbere lectis,
Nec modicâ cœnare times olus omne patellâ.

Un vin innocent.

Vina bibes iterùm Tauro diffusa.

La propreté.

Ne turpe toral, ne sordida mappa
Corruget nares, ne non & cantharus & lanx
Ostendat tibi te.

Le choix des Convives.

Ne fidos inter amicos
Sit quì dicta foras eliminet, ut coëat par
Jungaturque pari.

Sur-tout une table où l'on ne soit point pressé.

Nam nimis arcta premunt olidæ convivia capræ.

D'autres accoutumez à la fréquentation & au commerce des Grands, s'imagineront tout ce qui accompagne d'ordinaire chez eux les plaisirs de la table, magnificence, voix, in-

ſtrumens, ſymphonie, concerts. Et perſonne ne penſera peut-être à ce qui eſt néanmoins le principal charme de la table, je veux dire la converſation & l'entretien.

Æſtivam ſermone benigno tendere noctem.

Or c'eſt en ce point, que les Grecs ſont pour nous un modéle digne d'être imité. Ils n'étoient pas ennemis des autres agrémens de la table. Une nation ſi délicate ne pouvoit guère manquer de rechercher le beau & le bon en tout genre. Les Grecs qui étoient ſi amateurs des beaux Arts, & chez qui s'étoient formez les Myrons, les Phidias, les Praxiteles, les Polyctetes, avoient apparemment des buffets qui valoient bien les nôtres. L'art d'apprêter les viandes ne leur étoit pas plus inconnu; ils y avoient tellement raffiné, que Platon s'en plaint, & met cet art au nombre de ceux qui corrompent les meilleures choſes, prétendant qu'il eſt auſſi contraire à la Médecine, c'eſt-à-dire, à

la ſanté du corps, que l'art des Sophiſtes l'eſt à la droiture de l'eſprit. Ils ne manquoient pas non plus d'excellens vins. Qui ne ſait en quelle réputation étoient les vins de Mytilene, de Leſbos, d'Arniſio, de Naxi, de Chio, de Thaze ? Ce dernier que Virgile célèbre dans ſes Georgiques, eſt celui-là même dont on boit dans le banquet de Xénophon. Pour la muſique, c'étoit leur divertiſſement ordinaire durant le repas ; & les Grecs avoient une telle paſſion pour ce bel art, qu'ils le faiſoient apprendre aux enfans avec les lettres. Le Maître de Grammaire & le Maître de Muſique n'étoient point alors diſtinguez. Pour dire un ignorant, on diſoit, c'eſt un homme qui ne ſait (1) point la Muſique ; & en effet, ne la point ſavoir, étoit la marque d'une éducation négligée. Il ne faut que ſe ſouvenir de ce que Cicéron rapporte de Thémiſtocle à ce ſujet. Auſſi dans le banquet de Platon, une joueuſe de flûte ſe préſente pour di-

(1) En un ſeul mot, ἀμουσος.

vertir la compagnie. Mais les Convives préférant le plaisir de converser ensemble à celui d'entendre la musicienne, ils la renvoient aussi-tôt à l'appartement des femmes. Et dans le banquet de Xenophon, nous voyons non-seulement des instrumens, de la symphonie, des danses, mais encore une sauteuse qui se renverse par dedans & par dessus un cerceau tout hérissé d'épées nues, & qui fait des tours si prodigieux, que tout ce que l'on nous fait voir aujourd'hui de plus surprenant en ce genre, semble être copié d'après ce spectacle.

Ajoûtons enfin que cet usage si familier aux Grecs, de prendre le bain avant le repas, & de se mettre à table avec des couronnes de fleurs sur la tête, avoit non-seulement une propreté, mais un air de gayeté & de galanterie, dont nos mœurs sont encore fort éloignées. Mais je laisse tout cela pour ne parler que d'un plaisir de la table, qui est fort supérieur à tous ceux-là, & infiniment plus digne des gens raisonnables.

On dit ordinairement que le vin

eſt l'ame d'un repas ; & quelles louanges n'a-t-on pas données de tout temps au vin ? Les Poëtes & les Philoſophes l'ont célébré comme à l'envi. Sans doute ils n'ont pas prétendu louer la crapule & la débauche. Ils n'ont pas même prétendu vanter le vin pour l'amour du vin, ni parce qu'il pique, ou qu'il flatte le goût. Pourquoi donc les Sages ſont-ils d'accord là-deſſus avec la multitude ? Pourquoi le vin eſt-il ſi fort en honneur dans toutes les tables ? C'eſt qu'il répand la joie dans l'ame & ſur le viſage des convives ;

Et multo in primis hilarans convivia baccho ;

c'eſt qu'il éveille l'eſprit, qu'il anime la converſation, qu'il délie la langue, qu'il rend éloquens les plus ſilentieux, & fait oublier (2) aux plus malheureux leurs peines & leurs ennuis ; mais cela doit s'entendre du vin pris moderément, & dans le ſens de

(2) *Spes donare novas largus, amaraque curarum eluere efficax.*

Socrate, lorſque voyant ſes amis en train de boire dans le banquet de Xenophon, il leur adreſſe ces paroles : *Vraiement, mes amis, je ſuis fort d'avis auſſi que nous buvions ; car réellement, & de fait, le vin, en arroſant l'ame, non-ſeulement endort ſes inquiétudes, comme la mandragore endort nos ſens, mais il excite la joie, comme nous voyons que l'huile excite la flamme. Enfin il me paroît que le vin fait ſur nous le même effet que la pluie fait ſur les plantes. Car les plantes, quand Dieu les abbreuve d'une pluie exceſſive, ne ſauroient plus ſe ſoutenir, ni être agitées par le zéphir ; au lieu que quand elles ne ſont abbreuvées qu'autant qu'il convient, vous les voyez droites ſur leur tige ; elles croiſſent, elles portent des fleurs, qui bien-tôt ſe changent en fruits. Ainſi nous, ſi nous buvons avec excès, nous ſentirons auſſi tôt notre corps & notre eſprit chanceler : loin de pouvoir proférer une parole, à peine pourrons-nous reſpirer. Mais ſi nous prenons le vin comme une roſée, pour me ſervir de l'expreſſion de Gorgias ; ſi l'on a ſoin de nous en verſer ſouvent, mais à petits*

coups, au lieu de nous terraſſer par ſa violence, il aura pour nous le charme d'une douce perſuaſion, & nous portera inſenſiblement à tenir des propos agréables & plaiſans.

Il y a apparence qu'Horace ne vouloit rien dire autre choſe, quand il diſoit de Caton l'ancien, qu'il animoit quelquefois ſa vertu par une pointe de vin, *Narratur & priſci Catonis ſæpe mero caluiſſe virtus.* Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant que les plaiſirs de la table, groſſiers parmi nous, étoient plus épurez & plus délicieux pour les Grecs, par le charme de la converſation, qui en étoit chez eux l'ame & le ſoûtien. Ils trouvoient le ſecret de rendre leur vin innocent, & leurs débauches ſages & polies. On voyoit huit ou dix des plus honnêtes gens d'Athènes, Philoſophes, parce que les honnêtes gens d'alors étoient Philoſophes, ſe raſſembler chez un ami commun, manger chez lui, paſſer des huit & dix heures à table, non à boire, mais à s'entretenir. Et quels étoient leurs entretiens ? Les plus libres, les plus familiers, les plus aiſez,

aiſez, les plus enjouez, les plus variez, mais en même temps les plus polis, les plus doctes, & les plus ſolides qu'il ſoit poſſible d'imaginer. La converſation ſans le ſecours de l'obſcénité, ou de la médiſance, ne languiſſoit point, & ſe pouſſoit quelquefois juſques bien avant dans la nuit. Si quelqu'un abuſant de la liberté de la table, diſoit quelque choſe de licentieux, bien-tôt un des Convives auſſi chéri pour la douceur & la facilité de ſes mœurs, qu'honoré pour ſa vertu, prenoit la parole; &, ſans faire le critique ou le docteur, mais avec une adreſſe & une politeſſe merveilleuſe, relevoit ce qui s'étoit dit contre les bonnes mœurs, mettoit quelque point de morale ſur le tapis, & ſans ſortir ni du ton de la converſation, ni de l'enjouement qu'elle demande, traitoit ce point à fond, en démontroit la vérité, & le rebattoit juſqu'à ce que tous en fuſſent convaincus. Ainſi ces aimables Convives, après avoir été un temps conſidérable, à ne faire en apparence que boire & que manger, ſe trou-

voient en se quittant, non-seulement plus amis qu'auparavant, mais plus honnêtes gens & plus vertueux. Tels étoient les plaisirs de la table chez les Grecs.

Ces idées au reste ne sont point des idées chimériques ; je les ai tirées de deux célebres monumens de l'Antiquité, l'un de Platon, l'autre de Xenophon, qui tous deux portent le nom de *banquet*, parce qu'ils contiennent une peinture naïve de ce qui s'étoit passé à table entre un certain nombre d'amis.

On dira peut-être, que ces banquets & ces conversations sont de purs jeux d'esprit, qui n'eurent jamais de réalité. Mais je réponds que Platon & Xenophon nous les donnant comme choses arrivées de leur temps, & dont plusieurs personnes avoient été témoins, ils méritent bien d'être crû : joint que le Dialogue, qui est le genre d'écrire qu'ils ont choisi, pour nous rendre ces charmantes conversations, pécheroit contre la vrai-semblance, s'ils rapportoient des choses qui ne fussent pas

dans les mœurs de leur nation & de leur siécle. Car ces merveilleux dialogues, que nous voyons en si grand nombre dans Platon, dans Xenophon, dans Cicéron, & où se traitent par maniére de conversation les plus importantes questions de la Politique, de la Dialectique, de la Rhétorique, de la Physique, de la Morale, même de la Théologie & de la Religion, je tiens pour moi qu'ils sont une preuve incontestable, que les hommes d'alors, bien autrement instruits que nous à penser & à parler, faisoient en effet de ces grandes matiéres le sujet ordinaire de leurs entretiens.

Mais après tout, qu'importe que ce soient des idées ou des réalitez ? Si ce ne sont que des idées, il faut du moins convenir que ce sont de belles idées ; & qui empêche que nous n'en faſſions des réalitez, en y conformant nos mœurs ? Quel plus beau modéle puis-je donc proposer à notre siécle, dans un temps où les personnes qui ont encore quelque délicatesse & quelque goût, se plaignent

qu'il n'y a plus de converſation en France, & où le démon du jeu s'eſt ſi fort emparé de la nation, qu'à peine êtes-vous entré dans une maiſon, que l'on vous préſente des cartes ou un cornet ? Comme ſi les hommes d'aujourd'hui ne ſavoient plus ni penſer, ni parler. Quel témoignage plus humiliant & de la petiteſſe de notre eſprit, & de la baſſeſſe de nos mœurs ? C'eſt donc pour guérir nos François de cet indigne amuſement, que je donne au Public une partie du banquet de Platon : perſuadé que les écrits des Anciens, conſidérez par rapport aux mœurs, ne méritent pas moins l'attention du Public, & celle de l'Académie, que ces mêmes écrits conſidérez par rapport à l'eſprit & au ſavoir. Il y a même un temps dans la vie, où l'on eſt plus touché des mœurs, que de la beauté de l'eſprit, & que des avantages de la ſcience, qui après tout, ne feront jamais la principale partie du mérite de l'homme.

Ce repas ou banquet de Platon, ſe donne chez Agathon, à l'occa-

sion du prix de la tragédie qu'il venoit de remporter pour la premiére fois ; de même que le banquet de Xénophon se donne chez Callias, pour faire honneur à son fils Autolycus, qui avoit remporté les cinq prix aux Panathenées. Le soin que prennent Platon & Xénophon de marquer à quelle occasion ces deux repas furent donnez, semble nous insinuer que des hommes sages ne se livrent jamais à la débauche, même la moins effrénée, sans de grandes raisons. Et long-temps après, on voyoit encore un reste de cet usage chez les Romains, quoique le luxe de la table y eût été porté si loin, que l'on fut obligé de le réprimer par les loix somptuaires. En effet, si Horace s'abandonne à la joie & aux plaisirs de la table, c'est ou pour célébrer la victoire d'Auguste,

Nunc est bibendum, nunc pede liberò
Pulsanda tellus, &c.

ou pour honorer le jour de la naissance de Mécenas,

Jure ſolennis mihi, ſanctiorque
Penè natali proprio, quod ex hac
Luce Mœcenas meus affluentes
Ordinat annos.

ou pour ſuivre la coutume dans un jour de fête,

Feſto quid potius die
Neptuni faciam ? &c.

ou pour ſe réjouïr du retour de ſon ami, qui avoit été long-temps expoſé aux hazards de la guerre,

Ergo obligatam redde Jovi dapem,
Longâque feſſum militiâ latus
Depone ſub lauru mea, nec
Parce cadis tibi deſtinatis.

ou en action de graces de ce que lui-même il avoit été préſervé d'un grand danger,

Sume, Mœcenas, cyathos amici
Soſpitis centum, &c.

Preſque toujours ces petites débau-

ches ſont colorées de quelque prétexte. Mais revenons à notre ſujet.

Agathon qui donne à manger, eſt un jeune homme diſtingué par ſa condition, par ſon eſprit, par ſes talens, par ſa paſſion pour la Philoſophie, & par des graces naturelles, qui rendoient ſa jeuneſſe & ſa vertu encore plus aimables. Les Convives ſont Phédrus, Pauſanias, Ariſtophane, Eryximaque, Socrate, & Ariſtodeme. Alcibiade vient ſur la fin du repas, & y fait comme une nouvelle ſcéne. Après avoir été quelque temps à table, tous conviennent de boire en honnêtes gens, non pour s'enivrer, mais ſeulement pour le plaiſir. C'eſt alors, que ſans autres témoins que la bouteille & les verres, ils lient entre eux la fameuſe converſation, dont je veux vous rapporter quelques endroits, afin que vous jugiez, comme on dit, de la piéce par l'échantillon.

Eryximaque, célèbre Médecin d'Athénes, mais de ces Médecins polis & ſavans, qui tiennent auſſi-bien leur rang dans une Académie, que

dans une Ecole de Médecine. Eryximaque est celui que l'on prie de proposer un sujet d'entretien. Prenant donc la parole,

„ Je commencerai, dit-il, mes „ amis, comme fait Euripide dans sa „ Mélanippe; car ce ne sont point „ mes pensées que je vais vous pro- „ poser, mais celles de Phédrus que „ voilà. Il n'y a presque pas de jour „ qu'il ne se plaigne à moi d'une cho- „ se qu'il a depuis long-temps sur le „ cœur. Ne vous semble-t-il pas étran- „ ge, a-t-il coutume de me dire, que „ les Poëtes ayent fait des vers, des „ hymnes, des cantiques en l'hon- „ neur de tous les autres Dieux, & „ que l'Amour, ce Dieu si grand, si „ puissant, soit le seul qu'ils ayent „ oublié? Que dans cette grande fou- „ le de Poëtes qu'il y a eu, il ne s'en „ soit pas trouvé un, qui ait donné „ la moindre louange à l'amour, voilà „ ce que je ne conçois pas. Si vous „ considérez nos meilleurs Sophistes, „ comme, par exemple, Prodicus, „ cet excellent homme, vous trouve- „ rez qu'ils ont fait des Panégyriques

„ en proſe d'un Hercule, & d'autres
„ ſemblables Demi-dieux : à dire le
„ vrai, cela n'eſt pas étonnant ; mais
„ croiriez-vous que moi qui vous par-
„ le, j'ai vû un livre fait par un bon
„ Auteur, où il y avoit un éloge ma-
„ gnifique du ſel. Les choſes les plus
„ viles & les plus communes ont été
„ louées par les hommes, & aucun
„ d'eux n'a encore oſé célébrer l'a-
„ mour. Un Dieu ſi grand ſera né-
„ gligé à ce point-là ! Il me ſemble
„ que j'entends encore Phédrus me
„ faire ces plaintes. Je veux donc,
„ mes amis, & pour lui faire plaiſir,
„ & parce que cela convient au temps
„ & au lieu où nous ſommes, je veux
„ que vous contribuyez tous à faire
„ l'éloge de l'amour : voilà, ſi vous
„ le trouvez bon, quel ſera le ſujet de
„ notre converſation. Il faut que cha-
„ cun parle à ſon tour, en commen-
„ çant par la droite, & que nous faſ-
„ ſions tous à la louange de l'amour,
„ le plus beau diſcours que nous pour-
„ rons. Phédrus parlera le premier,
„ puiſqu'il eſt aſſis à la premiére pla-
„ ce, outre qu'à le bien prendre,

„ il eſt la cauſe, & comme l'Auteur
„ de cet entretien.

„ Perſonne ne vous déſavouera,
„ Eryximaque, reprit Socrate; car
„ vous jugez bien premiérement, que
„ ce ne ſera pas moi, qui rapporte
„ toute ma ſcience à l'amour. Ce ne
„ ſera pas Agathon non plus, ni Pau-
„ ſanias, ni Ariſtophane certaine-
„ ment, lui qui donne tous ſes ſoins
„ à Bacchus, & à Vénus. En un mot,
„ je ne vois perſonne ici, qui n'ac-
„ cepte avec plaiſir la propoſition que
„ vous nous faites. Il eſt vrai que la
„ partie n'eſt pas égale pour nous au-
„ tres, qui ſommes aſſis aux dernié-
„ res places. Mais pourvû que ceux
„ qui parleront avant nous, diſent de
„ bonnes choſes, nous ſerons con-
„ tens. Phédrus n'a donc qu'à com-
„ mencer, & je prie Dieu qu'il l'in-
„ ſpire.

Je ne vous rapporterai pas le diſcours de chacun des Convives, parce que cela ſeroit trop long, & qu'il y a même quelques-uns de ces diſcours qui ſont un peu licentieux; mais je veux vous montrer ce que je diſois

tantôt, comment une conversation toute profane, pour ne rien dire de plus, devient insensiblement dans la bouche de Socrate, je ne dis pas seulement morale, mais toute céleste, & digne de la plus sublime Philosophie. Agathon avoit parlé immédiatement avant lui, & il avoit traité la matiére plustôt en jeune homme & en Sophiste, que solidement & avec justesse. Aussi avoit-il dit beaucoup de choses en riant, & ne les donnoit-il pas pour bonnes. Socrate par le privilége de l'étroite amitié dont il étoit lié avec lui, ne laisse pas de combattre ses idées, & de les rectifier. Ensuite adressant la parole à tous, il entreprend de les élever par degrez, de l'amour des créatures à l'amour de Dieu. C'est là que ce grand homme vous paroîtra tout ce qu'il est, le plus sage, le plus éclairé mortel de la Gentilité, & que vous entendrez des choses qui sont véritablement dignes de votre attention.

Après donc qu'Agathon eût cessé de parler, Socrate regardant Eryximaque „ Hé bien, lui dit-il, que vous

„ en ſemble à cette heure ? Ma crain-
„ te étoit-elle mal fondée tantôt ? ou
„ pluſtôt, n'étois-je pas bon prophé-
„ te, quand je vous diſois qu'Aga-
„ thon alloit dire des merveilles, &
„ que je ſerois fort embarraſſé en-
„ ſuite ?

„ Je vous tiens bon prophéte pour
„ le premier article, répondit Eryxi-
„ maque ; mais pour le ſecond, non :
„ vous ne me perſuaderez pas celui-
„ là.

„ Comment, reprit Socrate, hé
„ qui ne ſeroit embarraſſé auſſi-bien
„ que moi après un diſcours ſi rem-
„ pli, ſi éloquent ? Tout n'eſt pas de
„ la même force ; mais cette fin, y
„ a-t-il rien de plus beau ? Qui eſt-ce
„ qui n'en ſeroit pas enchanté com-
„ me nous ? Quelle beauté, quelle
„ abondance de termes, & d'expreſ-
„ ſions ! Je vous avoue que je me ſuis
„ ſenti ſi petit en comparaiſon, que
„ je me ſerois caché de honte, ſi j'a-
„ vois pû. J'ai bien ſenti alors ma
„ témérité, de m'être engagé à faire
„ le panégyrique de l'amour à mon
„ rang, & de m'être crû quelque fa-

„ cilité à parler sur ce sujet. Avec tou-
„ te ma présomption, je ne savois
„ seulement pas comment il s'y faut
„ prendre : car j'étois assez simple,
„ pour m'imaginer qu'il faut toujours
„ dire la vérité de la personne ou de
„ la chose que l'on veut louer ; & que
„ pour la louer dignement, il n'y a
„ qu'à choisir entre toutes les véritez
„ qu'on en peut dire, celles qui sont
„ les plus belles & les plus éclatantes,
„ & ensuite les mettre dans un beau
„ jour. Comme je croyois donc sa-
„ voir la vraie maniére de louer,
„ j'étois plein de confiance, & il ne
„ me venoit seulement pas en pensée
„ que je pusse dire mal. Mais je me
„ trompois bien. Car vous m'appre-
„ nez qu'il ne s'agit pas de la vérité,
„ pour bien faire un éloge, mais seu-
„ lement d'attribuer à ce que nous
„ voulons louer, tout ce qu'il y a de
„ plus grand & de plus magnifique,
„ sans nous mettre en peine si c'est
„ avec fondement, ou non. Il est vrai
„ que l'on court risque de mentir ;
„ mais ce n'est pas une affaire. Car ici,
„ à ce que je vois, ce n'est pas à qui

„ louera le mieux l'amour, mais à qui
„ paroîtra le louer davantage ; c'eſt
„ pour cela que vous remuez ciel &
„ terre. Vous voulez qu'il paroiſſe le
„ meilleur & le plus beau des Dieux
„ à ceux qui ne le connoiſſent point :
„ car pour ceux qui le connoiſſent,
„ ils ne trouveront aſſurément pas cet
„ éloge fort modeſte. Pour moi, mes
„ amis, j'ignorois entiérement cette
„ maniére de louer, quand j'ai promis
„ de célébrer ce Dieu à mon tour : je
„ puis fort bien ne la pas ſuivre ſans
„ être parjure. Je laiſſe donc cette
„ maniére aux autres : quand je vou-
„ drois m'en ſervir, je ne le pourrois
„ pas préſentement. Mais ſi vous
„ voulez entendre des choſes vraies,
„ je vous ferai un diſcours, non pas
„ comme les vôtres, pour vous faire
„ rire à mes dépens, en tâchant inu-
„ tilement d'enchérir ſur les louan-
„ ges que vous avez données à l'a-
„ mour, mais un diſcours à ma ma-
„ niére, comme vous ſavez que j'en
„ fais ordinairement. C'eſt à vous de
„ voir, mon cher Phédrus, ſi vous
„ vous contentez de quelques véri-

„ tez toutes nues, ſans ornement, „ ſans art, ſans choix de mots, telles „ qu'elles ſe préſenteront à mon eſ- „ prit.

Phédrus & tous les autres répondirent qu'il n'avoit qu'à parler comme il voudroit. „ Je vous demande „ encore une grace, reprit Socrate, „ c'eſt que vous me permettiez de fai- „ re quelques queſtions à Agathon. „ Je voudrois que nous fuſſions d'ac- „ cord lui & moi ſur certains points, „ avant que d'entrer en matiére. Je vous donne toute permiſſion, dit Phédrus : enſuite Socrate commença.

Agathon avoit dit entre autres choſes, que l'amour étoit ſouverainement beau, & ſouverainement bon. C'eſt là-deſſus particuliérement que Socrate l'entreprend : il lui fait cinq ou ſix queſtions, & de réponſe en réponſe, il le conduit à dire tout le contraire de ce qu'il avoit avancé, & à reconnoître que l'amour n'eſt ni beau, ni bon. Après cet aveu, Socrate le laiſſe, & paſſe au diſcours que vous allez entendre : mais il va dire des choſes ſi profondes & ſi ad-

mirables, que s'il les disoit comme de lui-même, elles ne conviendroient nullement à cette simplicité apparente, dont il faisoit profession. C'est pourquoi il les dit comme d'après une femme fort éclairée, de qui il feint de les avoir appriſes; en quoi il y a un art merveilleux. Car premierement, il feint de tenir ces choſes d'une femme, pluſtôt que d'un homme, parce qu'en effet, l'amour eſt proprement la ſcience des femmes. En ſecond lieu, il rapporte ces choſes, comme d'après un autre, afin que toutes magnifiques qu'elles ſont, elles rentrent dans le ton de la converſation, par le dialogue qui ſe forme entre lui & cette femme ſi ſavante dans les myſtéres de l'amour. Voici donc comme il s'y prend.

„ Je vous raconterai, mes amis, „ un entretien que j'ai eu autrefois „ ſur l'Amour avec une certaine Dio- „ time : c'étoit une devineresſe fort „ éclairée, non-ſeulement ſur cette „ matiére, mais ſur beaucoup d'au- „ tres. Dix ans avant la peſte dont nous

„ nous avons été affligez, elle ordonna
„ aux Athéniens de faire un sacrifice,
„ & par-là, elle arrêta la colére du
„ Ciel pour un temps. C'eſt elle qui
„ m'a appris tout ce que je ſai ſur le
„ chapitre de l'amour. Je m'en vais
„ donc vous rapporter comme de
„ moi-même ce que j'ai ouï dire à
„ cette habile femme, autant que je
„ m'en pourrai ſouvenir.

„ Il faut commencer, comme a fort
„ bien dit Agathon, par vous expli-
„ quer la nature de l'amour, & en-
„ ſuite je viendrai à ſes effets. Mais je
„ crois que j'aurai pluſtôt fait de vous
„ dire tout l'entretien que j'eus avec
„ cette étrangére, & comment en
„ voulant ſavoir ce que je penſois,
„ elle m'apprit ce qu'elle penſoit elle-
„ même, & ce qu'il faut penſer de
„ l'amour. Car je lui diſois à peu près
„ ce qu'Agathon vient de nous faire
„ entendre, que l'amour étoit un
„ grand Dieu, ſouverainement beau,
„ & ſouverainement bon; & elle ré-
„ futa ce ſentiment avec les mêmes
„ raiſons dont je me ſuis ſervi contre
„ Agathon; me faiſant voir que ſe-

„ lon mes propres principes, l'amour
„ ne pouvoit être ni beau ni bon. Mais
„ Diotime, lui disois-je, comment
„ l'entendez-vous ? L'amour est donc
„ une chose mauvaise & honteuse se-
„ lon vous ? Doucement, me dit-elle ;
„ croyez-vous que tout ce qui n'est
„ pas honnête, soit nécessairement
„ honteux ? Oui, lui dis-je. Mais,
„ reprit-elle, tout ce qui n'est pas sa-
„ vant, est-il ignorant pour cela ? Ne
„ voyez-vous pas bien qu'il y a un
„ milieu entre la science & l'ignoran-
„ ce ? Et quel est-il, lui dis-je ? Quel
„ il est ? C'est de bien juger, de bien
„ penser, sans pouvoir rendre raison
„ de ce que l'on pense. Vous ne pou-
„ vez pas dire non plus que c'est là
„ être savant, puisqu'il n'y a point de
„ science sans raison. Vous ne pou-
„ vez pas dire non plus que c'est être
„ ignorant : car l'ignorance ne se trou-
„ ve point avec la vérité. Il faut donc
„ demeurer d'accord que c'est un mi-
„ lieu entre la science & l'ignorance.
„ Vous avez raison, lui dis-je. Cela
„ nous apprend, reprit-elle, que ce
„ n'est point une nécessité, que ce qui

„ n'eſt pas honnête, ſoit honteux, &
„ que ce qui n'eſt pas bon, ſoit mau-
„ vais. Vous pouvez donc fort bien
„ avouer que l'amour n'eſt ni bon,
„ ni honnête, ſans être obligé de
„ conclurre pour cela qu'il ſoit mau-
„ vais & honteux. Il faut dire ſeule-
„ ment qu'il tient le milieu entre les
„ deux.

„ Mais cependant, lui dis-je, tout
„ le monde demeure d'accord que l'a-
„ mour eſt un grand Dieu. Tout le
„ monde, reprit Diotime ? Voulez-
„ vous dire tous les ignorans, ou tous
„ les ſavans ? Tout le monde, lui dis-je.
„ Elle ſe prit à rire. Hé comment tout
„ le monde demeureroit il d'accord
„ de cela, me dit-elle, puiſqu'il y en
„ a qui prétendent que l'amour n'eſt
„ pas même un Dieu. Qui ſont ces
„ gens-là, lui dis-je ? Quand il n'y
„ auroit que vous & moi, me dit-
„ elle.

SOCRATE.

Expliquez-vous, Diotime, je ne vous entends pas.

DIOTIME.

Cela eſt pourtant aiſé à compren-

dre. Je vous demande, Socrate, les Dieux ne sont-ils pas tous heureux ? Oserez-vous dire qu'il y en ait quelqu'un qui ne le soit pas ?

SOCRATE.

Je n'ai garde de proférer un tel blasphême.

DIOTIME.

Mais qui sont ceux que vous appelez heureux ? Ne sont-ce pas ceux qui possédent ce qu'il y a de beau & de bon dans la nature ?

SOCRATE.

Sans doute.

DIOTIME.

Or est-il que selon vous, l'amour desire sur-tout ces deux qualitez, la beauté, & la bonté, parce qu'il en a besoin, & qu'elles lui manquent.

SOCRATE.

Il est vrai.

DIOTIME.

Comment donc, Socrate, l'amour sera-t-il un Dieu, n'ayant ni beauté, ni bonté ?

SOCRATE.

Vous avez raison, cela ne se peut.

DIOTIME.

Vous voyez donc que même dans vos principes l'amour n'eſt pas un Dieu.

SOCRATE.

Mais quoi, l'amour ſera-t-il au rang des mortels ?

DIOTIME.

Non pas. Comme il y a un milieu entre le ſavant & l'ignorant, il y a auſſi un milieu entre le mortel & l'immortel, & ce milieu eſt pour l'amour. Il faut donc dire que l'amour eſt un Ange. Car l'Ange eſt entre Dieu & l'homme.

SOCRATE.

Mais quel emploi lui donnerons-nous ?

DIOTIME.

Quel emploi ? L'emploi d'Introducteur des hommes auprès des Dieux, & d'Interpréte des Dieux auprès des hommes ; l'emploi de préſenter aux Dieux les priéres & les ſacrifices des hommes, & d'apporter aux hommes la récompenſe de leurs ſacrifices, avec les ordres des Dieux. Comme il tient le milieu entre eux, il remplit par-

faitement ces deux fonctions, & il eſt, pour ainſi dire, le lien qui unit les hommes avec les Dieux. Car les Dieux ne ſe communiquent pas immédiatement aux hommes ; mais par le moyen des Anges, il ne laiſſe pas d'y avoir un commerce continuel entre eux & nous, ſoit que nous veillions, ſoit que nous dormions. Et ceux d'entre les hommes qui ont connoiſſance de cet admirable commerce, ſont en quelque façon des hommes angéliques ; au lieu que ceux qui donnent toute leur application aux autres ſciences, & aux arts méchaniques, ſont de vils artiſans & des mercénaires. Au reſte les Anges ſont en grand nombre, & il y en a pluſieurs eſpéces. L'amour en eſt donc un, comme je vous ai dit.

SOCRATE.

Mais, Diotime, apprenez-moi, je vous prie, comment & de qui il a pris naiſſance.

DIOTIME.

Cela eſt un peu long à raconter ; cependant je le ferai, puiſque vous le voulez.

Vous saurez donc que le jour de la naissance de Vénus, il y eut un grand festin chez les Dieux. Ils s'y trouvérent tous, entre autres Porus, qui est le Dieu de l'abondance, & fils de Mitis le Dieu du conseil. Quand ils eurent dîné, comme le repas avoit été magnifique, la Pauvreté vint à la porte demander les restes. Porus avoit un peu trop bu de nectar; car en ce temps-là, il n'y avoit point encore de vin. Il entra dans le jardin de Jupiter, & les fumées lui montant à la tête, il s'endormit. La Pauvreté crut que si elle pouvoit avoir un enfant du Dieu de l'abondance, elle étoit riche à jamais. Elle alla donc se coucher auprès de lui, & devint grosse de l'amour. Et parce que l'amour fut conçu le jour que naquit Venus, c'est pour cela qu'il s'est attaché à son service, & qu'il a toujours été depuis son fidéle compagnon; outre qu'étant naturellement desireux de tout ce qui est beau, il ne peut pas manquer d'aimer une aussi belle Déesse que Venus. Comme il est donc fils de la Pauvreté, & du

Dieu de l'abondance, voici quelle eſt ſa fortune & ſa condition. Premiérement, il eſt toujours pauvre, & bien loin d'être beau, tendre, & délicat, comme le vulgaire s'imagine, il eſt endurci à la miſére, toujours mal vétu, & fait comme un gueux qu'il eſt, allant nuds pieds, n'ayant ni feu ni lieu; il n'a pas même un lit, couchant à terre, le plus ſouvent ſur le pas d'une porte, expoſé à l'air, & à toutes les rigueurs des ſaiſons; en un mot, ſemblable à ſa mere, toujours dans la miſére & dans l'indigence, comme elle. Voici maintenant les inclinations qu'il tient de ſon pere. Il a envie comme lui, de tout ce qu'il voit de beau & de bon. Il eſt hardi, entreprenant, téméraire, emporté, violent, adroit, tendant continuellement des piéges, fertile en expédiens, éloquent, habile, philoſophant éternellement, grand ſophiſte, un enchanteur, un franc impoſteur. Il n'eſt ni mortel, ni immortel; quelquefois on le voit naître, croître, & arriver à ſa perfection en un même jour; quelquefois auſſi lorſqu'il

qu'il a le plus de force, & de vie, on le voit mourir tout d'un coup. Mais comme il eſt fils d'un Dieu, il ſe ranime enſuite, & prend une nouvelle vie. Aujourd'hui il eſt dans l'abondance, demain dans la néceſſité; c'eſt le tonneau des Danaïdes, il ne peut rien garder; de ſorte qu'à proprement parler, l'amour n'eſt ni pauvre, ni riche. De même on peut dire qu'il n'eſt ni ſavant, ni ignorant; c'eſt quelque choſe entre la ſcience & l'ignorance. Voilà donc, Socrate, quelle eſt la nature de cet Ange: quant à l'opinion que vous en aviez, je ne m'en étonne pas. Car autant que j'en puis juger par vos paroles, vous penſiez que c'eſt le propre de l'amour d'être aimé, & non pas d'aimer. C'eſt pour cela, je m'imagine, qu'il vous paroiſſoit ſi beau: car ce qui eſt fait pour être aimé, doit être en effet non-ſeulement beau, tendre, & délicat, mais parfait, & capable de rendre heureux; au lieu que ce qui eſt fait pour aimer, eſt d'une nature bien différente, comme je vous l'ai fait voir.

SOCRATE.

Il faut vous accorder tout ce que vous voulez ; car vous dites des merveilles. Mais apprenez-moi, je vous prie, de quelle utilité l'amour eſt aux hommes avec les qualitez que vous lui donnez.

DIOTIME.

C'eſt ce qui me reſte à vous dire.

L'amour eſt donc tel que je viens de vous le dépeindre : telle eſt ſa nature & ſon origine. Au reſte il n'aime que ce qui eſt beau, comme vous dites fort bien. Que ſi quelqu'un s'aviſoit de nous demander pourquoi il aime ce qui eſt beau, je l'interrogerois moi-même à mon tour, afin de rendre cela plus clair, & je lui dirois : En aimant une belle choſe, que veut-on, que deſire-t-on ?

SOCRATE.

Ce que l'on deſire ? On deſire d'en jouïr, de la poſſéder.

DIOTIME.

Oui : mais votre réponſe ſouffre encore une difficulté. Car lorſque vous ſerez parvenu à cette jouiſſance, qu'en arrivera-t-il ?

SOCRATE.

Je vous avoue que je ne sai que répondre à cela.

DIOTIME.

Changeons d'exemple, & mettons le bon à la place du beau. Je vous demande maintenant : Un homme qui aime une bonne chose, à quoi tend-il ?

SOCRATE.

Il tend à en jouïr.

DIOTIME.

Et pourquoi à en jouïr ?

SOCRATE.

Ho je vous répondrai bien à présent. C'est que cet homme veut être heureux, & que l'on n'est heureux que par la possession d'une bonne chose.

DIOTIME.

Me voilà contente présentement ; on ne peut pas vous pousser davantage, & il faut nécessairement en demeurer là.

SOCRATE.

Il est vrai.

DIOTIME.

Mais croyez-vous que ce desir d'ê-

tre heureux soit commun à tous les hommes ? Qu'en pensez-vous, Socrate ?

SOCRATE.

Oui, je crois que tous les hommes veulent être heureux.

DIOTIME.

Mais si cela est, pourquoi est-ce que nous ne disons pas que tous les hommes sont amoureux, puisqu'ils aiment tous la même chose & en tout temps ? Pourquoi est-ce qu'au contraire, nous disons que les uns sont amoureux, les autres non ?

SOCRATE.

Je m'en étonne.

DIOTIME.

C'est que vous ne savez pas que cet amour qui est commun à tous les hommes, & qui n'est autre chose que le desir d'être heureux, se divise en plusieurs espéces particuliéres, parmi lesquelles nous en choisissons une, que nous appelons amour, à l'exclusion des autres. Ainsi nous donnons le nom du tout à la partie, & nous réservons d'autres noms aux autres espéces.

SOCRATE.

Faites-moi comprendre cela par un exemple.

DIOTIME.

Vous savez, par exemple, que dans la langue Grecque le mot de ποίησις convient à une infinité de choses. Car tout ce qui est cause qu'une chose existe, est, à proprement parler, ποίησις, & tous les chef-d'œuvres des arts sont autant de ποιήσεις, & tous les artisans autant de ποιηταὶ.

SOCRATE.

Cela est vrai.

DIOTIME.

Cependant vous voyez que les artisans ne s'appellent point ποιηταί, mais que nous leur donnons d'autres noms. Et entre toutes les choses qui pourroient s'appeler ποίησεις, il n'y en a qu'une seule qui ait le privilége de porter ce nom; savoir l'art qui a les vers & la musique pour objet, & à qui nous donnons le nom du tout, quoiqu'il ne soit qu'une partie de ce tout. Car il n'y a que cet art qui s'appelle ποίησις, & il n'y a que ceux qui l'exercent, qui ayent le nom de ποιηταί.

SOCRATE.

Vous avez raiſon.

DIOTIME.

Il en eſt de même de l'amour : on peut dire en général que ce deſir d'être heureux, eſt un amour dangereux & violent, avec lequel naiſſent tous les hommes ; mais on s'y porte différemment. Car les uns tâchent de ſatisfaire cette inclination par le moyen des richeſſes, les autres par le moyen de la philoſophie, les autres par la gymnaſtique ; & tout cela ne s'appelle point aimer, ni être amoureux. Mais il y a une maniére particuliére de rechercher la félicité, à laquelle nous avons reſtraint l'amour ; & ce ſont ceux qui s'attachent à cette maniére, que nous diſons être amoureux. Ainſi nous donnons, comme vous voyez, le nom du genre à l'eſpéce, ou, ſi vous voulez, le nom du tout à la partie.

SOCRATE.

Je trouve que vous parlez juſte.

DIOTIME.

Il y en a qui prétendent qu'aimer, c'eſt chercher la moitié de ſoi-même.

Je crois pour moi que l'amour ne se soucie ni de la moitié ni du tout, mais seulement de ce qui est bon, & de ce qui est aimable. Car nous voyons qu'un homme ne fait pas difficulté de se faire couper un bras, ou une jambe quand la gangrene s'y met ; ce qui me fait croire qu'il ne se met pas fort en peine, si ce qu'il aime, est une partie de lui-même ou non ; à moins que vous n'entendiez par une partie de nous-mêmes généralement tout ce qui est bon, & par étranger, tout ce qui est mauvais. Car, encore une fois, ceux qui aiment, cherchent seulement ce qui est beau, & rien davantage. Que vous en semble, Socrate ?

SOCRATE.

C'est mon sentiment.

DIOTIME.

Il faut donc dire simplement que les hommes aiment ce qui est aimable.

SOCRATE.

Oui.

DIOTIME.

Mais ne faut-il pas ajouter qu'ils

desirent d'en jouïr, & d'en jouïr toujours ?

SOCRATE.

Oui, il faut encore ajouter cela.

DIOTIME.

On peut donc dire en général que l'amour est un desir de posséder ce qui est aimable, & de le posséder toujours.

SOCRATE.

Il est vrai.

DIOTIME.

Mais après avoir dit ce que c'est que l'amour, me diriez-vous bien quelle est la maniére de tendre vers son objet; quelle est l'action qui lui est propre & particuliere: plus clairement encore, quelle est la derniére fin qu'il se propose ?

SÓCRATE.

Si je savois ce que vous me demandez là, je ne serois pas venu vous chercher pour l'apprendre de vous, & je n'aurois pas la haute idée que j'ai de votre savoir.

DIOTIME.

Il faut donc que je vous l'apprenne.

Ce que l'amour se propose, c'est de parvenir à la génération par le moyen du beau : où vous remarquerez qu'il y a une génération qui est l'ouvrage de l'esprit, comme il y en a une qui est l'ouvrage du corps ; & l'amour aspire également à l'une & à l'autre.

SOCRATE.

Il faudroit avoir l'art de deviner pour entendre cela : c'est une énigme pour moi.

DIOTIME.

Je me ferai entendre. Tous les hommes, mon cher Socrate, conçoivent non-seulement, mais tout conçoit en eux, l'esprit & le corps. Et quand ils sont parvenus à un certain âge, ils sont naturellement poussez du desir d'enfanter. Or ce qui est laid, n'a pas la force de les faire enfanter ; il n'y a que ce qui est beau, qui ait cette vertu. La génération corporelle se fait par l'union des deux sexes. C'est un ouvrage tout divin, qui passe notre intelligence, & l'on peut dire que la conception & la génération sont dans l'animal qui est

mortel, quelque chose d'immortel ; mais ces deux actions supposent nécessairement la convenance des objets. Or il ne peut y avoir de convenance entre ce qui est laid & ce qui est divin ; mais entre le beau & le divin il y en a. Ainsi la beauté est comme la Parque & la Déesse Lucine, qui préside à la génération. Car l'amour n'est pas, comme vous pensez, Socrate, l'amour de ce qui est beau précisément.

SOCRATE.

Qu'est-ce donc, Diotime ?

DIOTIME.

C'est l'amour de la génération ; c'est le desir d'enfanter par le moyen du beau.

SOCRATE.

Comme il vous plaira.

DIOTIME.

Je ne vous dis rien que de bien vrai.

SOCRATE.

Mais pourquoi l'amour de la génération ?

DIOTIME.

C'est que, comme je vous ai déjà

dit, la génération eſt dans un animal mortel, quelque choſe d'immortel & d'éternel. Or ſi ce que vous m'avez accordé eſt vrai, que l'amour eſt un deſir de poſſéder ce qui eſt aimable, & de le poſſéder toujours, il s'enſuit néceſſairement que l'amour eſt un deſir de l'immortalité.

Voilà, mes amis, ce que m'enſeignoit Diotime, lorſque je la mettois ſur le chapitre de l'amour. Mais, Socrate, me diſoit-elle, d'où penſez-vous que vienne cet amour, ce deſir? Quelle en eſt la cauſe? N'avez-vous jamais pris garde à ce qui ſe paſſe dans les animaux, quand l'amour ſe fait ſentir à eux? Avec quelle violence ils ſont portez à ſe multiplier par la génération, tant ceux qui volent dans l'air, que ceux qui ſont ſur la terre? Ne diriez-vous pas que l'amour eſt une eſpéce de maladie, qui les tranſporte, & les met hors d'eux-mêmes? Cela paroît non-ſeulement quand ils ſont en chaleur, mais encore lorſqu'ils nourriſſent leurs petits. Vous verrez les animaux les plus foibles combattre contre les plus

forts, & s'expoſer courageuſement à la mort pour la défenſe de leurs petits. Vous en verrez d'autres, qui, pour les nourrir, ſe privent eux-mêmes de nourriture, & ſe laiſſent mourir de faim. On pourroit dire que cela ſe fait dans les hommes par raiſon : mais dans les bêtes, d'où dira-t-on que cela vient ? Je vous demande à vous, Socrate, qui eſt-ce qui produit en elles un ſi violent amour ? Je lui répondois que je n'en ſavois rien. Mais croyez-vous, me diſoit-elle, que vous puiſſiez jamais être ſavant en cette matiére, tant que vous ignorerez cela ? Auſſi Diotime, lui diſois-je, je confeſſe mon ignorance, & je ſuis venu vous trouver exprès, pour recevoir de vous l'inſtruction dont j'ai beſoin. Apprenez-moi donc la raiſon de ces violens deſirs, & de tous les autres effets de l'amour, qui ſont ſi admirables. Vous n'en ſerez plus étonné, me diſoit-elle, ſi vous conſiderez que c'eſt la nature qui donne à l'amour cette inclination que nous avons reconnu être en lui ; je veux dire, ce deſir de l'im-

mortalité : car il en faut dire autant de la nature, que de l'amour. La nature cherche à ſe perpétuer, & à ſe rendre immortelle, autant qu'il eſt poſſible. Or c'eſt par la génération ſeule, qu'elle en peut venir à bout, en faiſant ſuccéder continuellement les jeunes aux vieux ; car nous mourons imperceptiblement tous les jours. Tant qu'un homme vit, depuis ſon enfance juſqu'à ſa vieilleſſe, il eſt regardé comme le même homme ; cependant il eſt bien différent. Il perd ou il acquiert quelque choſe à chaque moment. Ce ne ſont point les mêmes cheveux, les mêmes os. Ce n'eſt point la même chair, ce n'eſt point le même ſang, ce n'eſt point le même corps ; & l'ame change comme le corps. Conſiderez un homme dans ſa jeuneſſe ; conſiderez-le dans un âge plus avancé : ſes maniéres, ſes mœurs, ſes ſentimens, ſes deſirs, ſes plaiſirs, ſes chagrins, ſes craintes, rien de tout cela ne demeure le même. Toutes ces choſes changent ; les unes meurent, & d'autres viennent en la place. C'eſt une viciſſitude perpétuelle : mais ce

qui eſt plus ſurprenant, c'eſt que nos connoiſſances ne ſont pas plus exemptes de changement : nous en perdons, & nous en acquérons de nouvelles tous les jours. Non-ſeulement toutes nos connoiſſances en général ſont ſujettes au changement, mais chacune d'elles y eſt ſujette encore. En effet, ce que nous appelons méditer, n'eſt rien autre choſe, que rappeler une connoiſſance qui s'en va. Car par l'oubli la ſcience ſe perd, & par la méditation, il ſe fait une réminiſcence, laquelle réminiſcence conſerve la ſcience, ou pluſtôt ſemble n'être autre choſe que la ſcience même. C'eſt ainſi que tout ce qui eſt mortel, ſe conſerve & ſe perpétue, non pas en demeurant toujours le même ; car il n'y a que Dieu qui ait ce privilége ; mais en ſubſtituant ſans ceſſe un nouvel être, à la place de celui qui ſe détruit, & qui périt ; & c'eſt par ce moyen, mon cher Socrate, qu'une choſe qui de ſa nature eſt mortelle, participe à l'immortalité, ſoit nos corps, ſoit tout autre être. Car ce qui de ſoi eſt immortel, poſſéde l'im-

mortalité d'une autre maniére. Ne vous étonnez donc pas si chaque chose a naturellement tant d'amour pour ce germe & ce rejetton qui sort d'elle ; c'est en vûe de l'immortalité, que la nature a donné cette forte passion à tous les êtres.

J'écoutois tout cela avec admiration ; & je demandois à Diotime, si ce qu'elle me disoit, étoit aussi vrai, qu'il me paroissoit beau. Elle me répondoit en habile Sophiste, que je n'en devois pas douter. En effet, continuoit-elle, sans ce que je viens de vous dire, vous ne comprendrez jamais pourquoi les hommes sont si entêtez de la gloire ; & rien ne vous paroîtra plus fou, que cette furieuse passion qu'ils ont de laisser un nom après eux, & de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Vous leur voyez faire pour cela, ce qu'ils ne feroient pas pour leurs propres enfans ; car il n'est point de dangers, auxquels ils ne s'exposent, point de dépenses qu'ils ne fassent, point de peines & de fatigues qu'ils ne supportent avec joie ; la mort même leur

ſemble douce, quand elle les mene à la gloire. Croyez-vous en effet qu'Alceſte eût voulu mourir pour Admete, qu'Achille eût mieux aimé ſe faire tuer, que de ſurvivre à Patrocle, que votre Codrus ſe fût dévoué pour faire régner ſes enfans, ſi tous trois n'euſſent été perſuadez que leur mort devoit être ſuivie d'une gloire immortelle, & que le ſouvenir de leur grand courage dureroit toujours, comme en effet il dure encore. Non, Socrate, ils ne ſe ſeroient jamais livrez à la mort ſans cette eſpérance : mais, pour ſe rendre illuſtre & recommandable, il n'y a rien que l'on ne faſſe : & plus on a de vertu, plus on eſt poſſédé de cet amour de la gloire, parce que l'on ne ſonge qu'à s'immortaliſer.

Il y a des hommes dont le corps eſt plus fécond que l'eſprit, & il y en a d'autres, en qui l'eſprit eſt plus fécond que le corps. Les premiers ſont plus portez à aimer les femmes ; ce qui fait dire qu'ils ſont plus amoureux. Mais les uns & les autres aſpirent également à mettre des enfans au

au monde ; persuadez que de là dépend leur bonheur, leur gloire, & leur immortalité. Car il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les premiers à qui il soit donné d'avoir des enfans. Les autres qui n'ont que la fécondité de l'esprit en partage, ne leur cédent en rien ; & cette divine semence qui fait concevoir & enfanter l'esprit, bien loin qu'elle ait moins de force que celle qui sert à la génération des corps, en a beaucoup davantage. Vous me demandez quel est cet admirable germe qui fait concevoir & enfanter l'esprit, c'est la prudence ; ce sont toutes les autres vertus, & les grandes qualitez de l'ame. Or entre toutes les parties qui composent la prudence, la plus noble & la plus excellente, est celle qui sert au gouvernement des républiques & des familles. On lui donne le nom de tempérance & de justice. Quand un homme naît avec ces divines semences dans l'ame, c'est un homme divin, qui n'attend que l'âge pour se faire admirer par les productions de son esprit. Et parce qu'un laid objet n'a pas

la force de faire sortir ces précieux trésors qu'il a cachez dans l'ame, il n'est amoureux que de ce qui est beau. Pressé donc du desir d'enfanter, il s'attache aux jeunes gens bien nez, préférablement aux autres ; & s'il est assez heureux que d'en rencontrer un qui joigne la beauté de l'ame à celle du corps, c'est alors qu'épris de ses charmes, il se donne entiérement à lui ; il n'est occupé que du soin de le former, de lui apprendre les devoirs de l'honnête homme. Dans la conversation il est éloquent, les paroles ne lui coûtent rien. C'est ainsi qu'il enfante, pour ainsi dire, ce qu'il avoit conçu longtemps auparavant ; & delà naît un fruit qu'ils cultivent mutuellement l'un & l'autre, & qu'ils tâchent de porter à sa maturité. Aussi leur liaison est bien plus grande, & leur amitié bien plus ferme que celle des peres & des enfans, parce que le lien qui les unit, est incomparablement plus saint & plus durable, que le lien de la chair qui unit les peres avec les enfans. Il n'y a personne qui ne préférât de tels enfans à ceux qui

viennent par la voie ordinaire. Et qui peut faire réflexion sur un Homére, sur un Hesiode, & sur tant d'autres Poëtes, sans être touché de la gloire de leurs enfans, qui ont immortalisé leurs peres en s'immortalisant eux-mêmes ? Ou si vous voulez, sur les enfans d'un Lycurgue, de qui Sparte, ou, pour mieux dire, toute la Gréce, tient sa gloire & son salut ? Vous avez chez vous Solon, qui s'est rendu recommandable par ses loix. Je pourrois vous en dire une infinité d'autres qui se sont distinguez par des actions immortelles chez les Grecs, & chez les Barbares. Ce ne sont pas des enfans qu'ils ont laissés au monde, c'est la vertu en personne ; & ce sont ces enfans-là qui procurent à leurs peres des honneurs divins, qui leur font bâtir des temples & des autels. Pour les autres, on n'en a point encore vu, qui ayent acquis cette gloire à leurs peres.

Jusqu'ici, Socrate, me disoit Diotime, je n'ai rien dit que vous ne puissiez savoir comme moi : ce sont des mystéres de l'amour, où vous

pourriez être initié ; mais cela me mene à d'autres choſes bien plus relevées, que je ne ſai ſi vous pourrez comprendre. Je vous les dirai pourtant, afin de ne manquer à rien de ce qui vous peut être utile : redoublez votre attention, & comprenez-moi, ſi vous pouvez. Premiérement, Socrate, pour bien réuſſir dans les myſtéres de l'amour, un jeune homme s'attachera d'abord à conſiderer les beautez corporelles, & plein d'un bel objet, il commencera par enfanter de belles paroles. Enſuite il fera cette réflexion, que la beauté qui paroît dans un objet corporel, n'eſt pas fort différente de celle qui paroît dans tous les autres ; par conſéquent, que s'il faut s'attacher à la beauté de l'eſpéce, il y auroit de la folie à croire que la beauté qui eſt dans un objet, n'eſt pas à peu près la même, que celle qui ſe trouve dans tous les autres de la même eſpéce. Sur ce fondement, il ſera épris de toutes les beautez corporelles en général ; la paſſion qu'il avoit d'abord pour une ſeule, lui paroîtra peu de choſe, & il ne

daignera plus s'attacher à un objet en particulier.

Après cela, il ne sera pas long-temps à s'appercevoir que la beauté de l'ame est infiniment au dessus de celle du corps; en sorte que s'il trouve un jeune homme qui soit doué d'un beau naturel, encore qu'il ne soit pas autrement bienfait de sa personne, il l'aimera, il en prendra soin, & il n'y aura sorte de moyens qu'il n'invente, qu'il n'enfante, s'il faut ainsi dire, pour le porter à la vertu. Cela le conduira nécessairement à une autre sorte de beauté, je veux dire, celle qui naît de l'observation des loix & des devoirs de la vie civile. Il sera obligé de reconnoître que c'est cette sorte de beauté, qui a le plus de convenance avec la nature de l'homme, & dès-lors il sera fort peu touché de la beauté du corps. Des loix & des devoirs de la vie civile, il passera aux sciences, il en découvrira la beauté, & envisageant cette nouvelle espéce de beau qui est bien d'une autre étendue que les premiéres, on ne le verra plus s'assujétir en esclave aux char-

mes d'une beauté mortelle, ni même s'attacher à quelque institution humaine. Mais abîmé dans cette mer de beauté, il ne s'occupera plus que du soin d'enfanter de beaux raisonnemens, & dignes de la plus sublime Philosophie ; jusqu'à ce que nourri & fortifié de ces grandes considérations, il vienne à découvrir une science entre toutes les autres, qui est proprement la science du beau que nous cherchons.

C'est ici, Socrate, me disoit Diotime, que j'ai besoin de toute votre attention ; car quiconque en est venu là dans les mystéres d'amour, en considerant comme il faut, & par degrez, toutes les différentes sortes de beauté qu'il y a dans la nature, quand il approche de la fin, il découvre tout à coup une nouvelle espéce de beau, qui efface toutes les autres, & qui n'a rien que de merveilleux, & c'est à quoi se rapportent toutes les peines que nous avons prises jusqu'ici. Premiérement, c'est une beauté éternelle, qui n'a ni fin, ni commencement, ni progrès, ni déclin. En

ſecond lieu, ce n'eſt point de ces beautez qui changent ſelon le temps, les lieux, les circonſtances, & les différens points de vûe dans leſquels on les enviſage; de ſorte qu'elles ſont belles aux yeux des uns, & nullement aux yeux des autres. Ce n'eſt point encore de ces beautez que l'on ſe repréſente par imagination, ainſi que l'on fait un beau viſage, de belles mains, ou quelque autre beauté corporelle, ou, comme l'on ſe figure, une ſcience, ou un beau diſcours. Ce n'eſt point une beauté non plus qui exiſte dans un autre ſujet, comme dans quelque animal, ou dans le ciel, ou ſur la terre, ou dans quelque autre endroit, mais c'eſt une beauté qui exiſte par elle-même, & dans elle-même; toujours ſimple, toujours uniforme, de qui toutes les autres tiennent tout ce qu'elles ont de beau: avec cette différence, qu'elles ſont ſujettes à de continuelles viciſſitudes, à naître, à mourir; au lieu que celle-ci demeure toujours la même, & ne ſait ce que c'eſt que le changement. Quand un homme s'eſt ainſi élevé

de l'amour des beautez corporelles bien entendu, juſqu'à la connoiſſance de cette ſouveraine beauté, il touche preſque au terme, qui n'eſt autre, que de ſe porter comme il faut à l'amour, où de s'y laiſſer conduire par un autre, en parcourant toutes les différentes ſortes de beau, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à la beauté increée; paſſant comme par degrez de l'amour d'un objet corporel à l'amour de pluſieurs; de l'amour de pluſieurs à l'amour de toutes les beautez corporelles en général: des beautez corporelles à l'amour des loix & des devoirs de la vie civile: des devoirs & des loix aux ſciences, & des ſciences en général, à une en particulier, qui eſt la vraie & unique beauté, dans laquelle il doit ſe repoſer. S'il y a choſe au monde, me diſoit-elle, qui convienne à l'homme, & qui le puiſſe rendre heureux, c'eſt aſſurément la contemplation de cette admirable beauté. Dès qu'elle aura lui à vos yeux, mon cher Socrate, vous avourez que ni les richeſſes, ni la pompe, ni la magnificence, ni toutes les beautez.

tez mortelles, ne ſont rien en comparaiſon ; vous ne daignerez ſeulement pas les regarder, quand une fois vous connoîtrez la beauté dont je vous parle. Le beau ſpectacle, s'écrioit-elle, de voir dans toute ſa ſplendeur, cette beauté telle qu'elle eſt, pure, ſans mélange, ſans ce compoſé de chair, de couleurs, & tout ce vain appareil de mortalité qui accompagne l'homme ; mais dans ſa pureté, dans ſa ſimplicité, qui eſt le vrai caractére de l'être Divin. Dites-moi, je vous prie, Socrate, eſtimez-vous malheureuſe la vie d'un homme qui rapporte là toutes ſes penſées, c'eſt-à-dire, qui s'occupe de la ſeule choſe dont il doit s'occuper, & qui a le bonheur d'en jouir ? Ou pluſtôt, ne croyez-vous pas que ce qui arrive à un homme qui s'eſt ainſi ſouſtrait à toutes les choſes du monde, pour s'unir, autant qu'il eſt poſſible, à cette ineffable beauté, c'eſt d'enfanter non pas des phantômes de vertu, ainſi que ceux qui s'attachent à des phantômes, mais de vraies vertus, parce qu'il s'eſt attaché à la vérité ? Enfan-

tant de vraies vertus, & les portant à leur perfection, il devient ami de Dieu; par conſéquent immortel; ou perſonne ne l'eſt.

Voilà, mon cher Phedrus, voilà, mes amis, ce que me diſoit Diotime. Elle me perſuada, & depuis cela je tâche auſſi de perſuader aux autres, que rien ne peut rendre les hommes heureux, comme l'amour. C'eſt pourquoi je veux que tout le monde l'honore; je l'honore moi-même d'une façon toute particuliére; j'en fais mon étude principale; je recommande aux autres d'en faire autant, & je conſacre de tout mon cœur le reſte de mes jours à célébrer, comme j'ai fait juſqu'ici, la puiſſance de l'amour.

Cette converſation, toute belle qu'elle eſt, ne laiſſeroit pas de raſſaſier, & de fatiguer l'eſprit à la longue. Vous l'allez voir changer par l'arrivée d'Alcibiade, qui fait ici une ſcene charmante. C'eſt cet Alcibiade que les Hiſtoriens (5) nous dépei-

(5) *In hoc natura quid efficere poſſit, vi-*

gnent comme le plus beau jeune homme, & le mieux fait qu'il y eût dans toute la Gréce. Il étoit d'une naiſſance illuſtre, d'un eſprit ſupérieur aux autres, éloquent, ambitieux, également propre à tout entreprendre, & à réuſſir dans toutes ſes entrepriſes; homme enfin en qui il ſemble que la nature eût voulu éprouver ſes forces, par le concours de toutes les grandes qualitez bonnes & mauvaiſes qu'elle avoit miſes en lui. Car il réuniſſoit en ſa perſonne tous les vices & toutes les vertus; ſe diſtinguant tantôt par les uns, tantôt par les autres, ſuivant le temps & l'occaſion, ou ſuivant l'humeur des gens avec qui il ſe trouvoit. Tel étoit Alcibiade. Il entre chez Agathon, trouve ſes amis à table, & s'y met auſſi: on veut l'engager à faire l'éloge de l'amour, comme ont fait tous les autres; il s'en défend, & proteſte qu'il ne peut louer que Socrate. Il fait donc l'éloge de Socrate: c'eſt encore

detur experta. Conſtat enim inter omnes qui de eo memoriæ prodiderunt, nihil illo fuiſſe excellentius, nec in vitiis, nec in virtutibus.

un des plus beaux endroits de Platon, & un morceau fort curieux. Je reprens donc le fil de la converſation.

Tous applaudiſſoient au diſcours de Socrate, lorſqu'ils entendirent tout à coup un grand bruit à la porte du veſtibule, comme un bruit de jeunes gens qui font les fous; & il y avoit une joueuſe de flûte, qui ſe faiſoit entendre par deſſus tous les autres. Agathon dit à ſes valets de voir ce que c'étoit, & ſi c'étoit des gens de connoiſſance, qu'on les fît entrer: ſinon qu'on leur dit qu'ils avoient dîné, & qu'ils s'alloient lever de table. Un moment après, ils diſtinguérent la voix d'Alcibiade, qui avoit un peu de vin dans la tête, & qui crioit de toute ſa force dans la ſalle, demandant où étoit Agathon, & qu'on le fît parler à lui. Il marchoit appuyé ſur la joueuſe de flûte, & ſur quelques autres de ſa bande. Enfin il parut à la porte de la chambre, avec une groſſe couronne de lierre & de violette, & quantité de rubans qu'il avoit ſur la tête.

Quand il fut entré, Bon jour, mes

amis, leur dit-il : recevez, s'il vous plaît, un pauvre yvrogne, qui veut encore boire avec vous ; sinon, nous nous en allons après avoir couronné Agathon, c'est le sujet qui nous amene. Il ne me fut jamais possible d'approcher hier d'ici. Je viens donc aujourd'hui avec les ornemens que vous me voyez, pour rendre mes hommages au sage, au bel Agathon, & pour le couronner de la même couronne que j'ai sur la tête. Vous vous mocquerez peut-être de moi, parce que je suis yvre ; mais je sens bien que je ne le suis pas si fort, que je ne parle encore de bon sens. Dites-moi donc nettement si vous voulez que je sois des vôtres, & si vous êtes en débauche, ou non.

Ils s'écriérent tous qu'ils vouloient qu'il fût des leurs, & qu'il se mît à table avec eux. Agathon l'en pria fortement. Il s'avança donc conduit par ses gens ; & la premiére chose qu'il fit, ce fût d'ôter les rubans qu'il avoit sur sa tête, pour en couronner Agathon, sans prendre garde à Socrate qui étoit pourtant devant ses

yeux, & il s'assit entre Agathon & lui ; car Socrate s'étoit reculé pour lui faire place. Après qu'il se fût assis, il embrassa Agathon, & lui mit sa couronne sur la tête.

Alors Agathon adressant la parole à ses valets, Qu'on le déchausse, dit-il, afin qu'un de nous trois soit au moins couché. Fort bien, dit Alcibiade : mais quel est ce troisiéme ? & se retournant en même temps, il fut fort surpris de trouver Socrate auprès de lui. Bon Dieu, s'écria-t-il, est-il possible ? N'est-ce point encore quelque piége ? Je me défie étrangement de vous, Socrate ; vous me surprenez toujours, & c'est l'ordinaire que je vous trouve où je vous attendois le moins. Mais que faites-vous ici, je vous prie ? Pourquoi cette place plutôt qu'une autre ? Que ne vous êtes-vous mis auprès d'Aristophane, ou de quelque autre plaisant, qui aime à faire rire ?

Socrate prenant la parole, Au nom de Dieu, dit-il, mon cher Agathon, défendez-moi : ce n'est pas une petite affaire d'avoir à contenter Alci-

biade. Depuis que je me ſuis attaché à lui, il ne m'eſt ſeulement pas permis d'en regarder un autre. Il eſt ſi jaloux, qu'il n'y a ſortes d'injures qu'il ne me diſe, & je crois qu'il me battroit volontiers. Je vous prie donc, Agathon, prenez-y garde, réconciliez-moi avec lui, ou s'il fait tant le méchant, défendez-moi.

Point de réconciliation, dit Alcibiade; tout ce que je puis faire, c'eſt de remettre ma vengeance à une autre fois. Pour le préſent, mon cher Agathon, donnez-moi quelques-uns de vos rubans, afin que je couronne cet homme incomparable, & qu'il ne me faſſe point de procès, pour vous avoir couronné, & ne lui avoir pas fait cet honneur, à lui qui ſurpaſſe tous les hommes du monde en éloquence, & qui ne remporte pas pour une victoire, comme vous avez fait, mais autant qu'on lui en diſpute. En même temps prenant des rubans ſur la tête d'Agathon, il en couronna Socrate. Enſuite il ſe remit à table, & adreſſant la parole à tous les Conviez, Hé quoi, mes amis, vous me

paroiſſez bien ſobres, leur dit-il : pour moi, je ne puis ſouffrir que vous ſoyez ſi ſages, il faut boire puiſque vous êtes ici pour cela ; je m'en vais vous donner l'exemple. Agathon, faites-moi donner un grand verre ; & appercevant une caraffe qui tenoit pour le moins chopine, Il n'y a que faire de verre, dit-il : qu'on m'apporte cette caraffe ; & l'ayant fait emplir juſqu'au bord, il la but. Enſuite il appella un eſclave, & lui dit de donner à boire à Socrate : avec Socrate, mes amis, il ne faut point uſer de fineſſe, pour le faire boire ; il boira tant qu'on voudra, & n'ayez pas peur que vous le voyez yvre. L'eſclave verſe du vin à Socrate, & Socrate de boire.

Alors Eryximaque prenant la parole, Quelle maniére de boire, dit-il, Alcibiade, ſans parler, ni chanter ? On diroit, à nous voir, que nous aurions bien ſoif. Mon cher Eryximaque, je ſuis votre ſerviteur, reprit Alcibiade. Vous aviez un pere qui étoit un galant homme, & vous ne valez pas moins que lui. Eryxi-

maque, après lui avoir rendu ſa civilité, Que ferons-nous donc, dit-il, Alcibiade ? Tout ce qu'il vous plaira, répondit Alcibiade, il faut vous obéir ; car, comme dit Homére, un Médecin vaut lui ſeul plus que mille autres hommes enſemble. Vous n'avez donc qu'à commander.

Hô bien, Alcibiade, reprit Eryximaque, écoutez-moi donc. Nous ſommes convenus avant que vous fuſſiez entré, que tout ce que vous nous voyez de gens ici, nous ferions chacun à notre rang, un diſcours à la louange de l'amour, & le plus beau que nous pourrions. Cela s'eſt fait ; nous avons tous célébré l'amour le mieux que nous avons pû. Puiſque vous êtes de notre débauche, & que vous avez bu de notre vin, il faut, s'il vous plaît, que vous ſubiſſiez la même loi.

Eryximaque, reprit Alcibiade, vous dites fort bien ; mais il n'y a pas de juſtice qu'un homme yvre hazarde un diſcours en préſence de gens qui ſont ſi ſobres, & qu'il entre en lice avec eux. Mais dites-moi,

je vous prie, Eryximaque, avez-vous été si bon, que d'ajoûter foi aux paroles de Socrate ? Et seriez-vous encore à savoir qu'il faut toujours prendre le contrepied de ce qu'il dit ? Je vous avertis premiérement, mes amis, qu'il n'y a ni Dieu, ni homme que j'ose louer en sa présence. Non il n'y feroit pas sûr pour moi. Voulez-vous bien, dit Socrate, vous taire ? Ho, Socrate, reprit Alcibiade, vous avez beau dire, je ne louerai personne que vous en votre présence. Hé bien soit, dit Eryximaque, louez donc Socrate.

ALCIBIADE.

C'est-à-dire, mes amis, que vous m'abandonnez cet homme-là, & que vous voulez que je me vange de lui tout devant vous.

SOCRATE.

Quel est donc votre dessein, Alcibiade ? Vous me louerez de quelque impertinence, n'est-ce point ?

ALCIBIADE.

Ne vous mettez point en peine, je ne dirai rien que de vrai. Voyez

seulement si vous voulez que je parle à cette condition.

SOCRATE.

Moi ? non-seulement je veux bien que vous disiez la vérité, mais je vous y exhorte.

ALCIBIADE.

Vous ne me trouverez point en faute de ce côté-là. Si vous m'y trouvez, je vous permets de m'interrompre aussi-tôt, & de me donner un démenti. Je serois bien fâché de parler contre ma conscience. Au reste, mes amis, s'il y a un peu de confusion dans mon discours, ne vous en étonnez pas : il n'est pas aisé, dans l'état où je suis, de louer dignement & avec ordre, un homme aussi extraordinaire que Socrate. Je tâcherai de faire son éloge par des images & des similitudes ; il croira peut-être, que c'est pour rire, ce que j'en fais : mais si je me sers de ces images, c'est seulement pour faire entendre la vérité. Je dis donc premiérement, qu'il ressemble à ces Silenes que l'on voit entre les Mercures qui sont sur les chemins, & que les Sculpteurs repré-

ſentent une flûte ou un flageollet à la main. Ouvrez-les ; vous êtes tout étonné de voir qu'ils ont la reſſemblance des Dieux par dedans. Que vous leur reſſembliez par l'extérieur, vous en conviendrez vous-même, Socrate ; mais je ſoutiens que vous leur reſſemblez en tout, & vous l'allez voir. N'êtes-vous pas mocqueur & malin comme eux ? Si vous le niez, j'ai mes témoins, je vous convaincrai. Ne peut-on pas dire auſſi que vous êtes un joueur de flûte, & incomparablement plus habile que Marſyas ? Car lui il charmoit les hommes par la douceur de ſa flûte, comme font encore à préſent ceux qui jouent de cet inſtrument, & comme faiſoit Olympus, qui avoit eu Marſyas pour maître. Et vous, Socrate, n'en faites-vous pas autant ? Je n'y vois qu'une différence, qui eſt que vous ne vous ſervez pour cela ni de flûte, ni d'aucun autre inſtrument, mais de ſimples paroles. En effet, quand quelqu'un veut nous raconter ce qu'il a ouï dire à un autre, ou que nous entendons quelque orateur,

je dis même un bon orateur, à peine daignons-nous écouter. Mais vous, Socrate, que vous parliez, ou qu'un autre nous raconte ce que vous avez dit, quel qu'il ſoit, homme, femme, enfant, nous écoutons avec une attention incroyable, & nous ſommes ravis en admiration. Pour moi, mes amis, ſi je ne craignois que vous me priſſiez pour un homme yvre, je prendrois plaiſir à vous dire l'impreſſion qu'ont fait ſur moi les diſcours de Socrate, & qu'ils font encore tous les jours. Car il eſt vrai que toutes les fois que je l'entends, le cœur me bat, les larmes me coulent des yeux, enfin les Corybantes ne ſont pas plus tranſportez que je le ſuis; & ce n'eſt pas à moi ſeul que cela arrive. J'ai ſouvent entendu Periclés, & nos meilleurs orateurs, mais ils ne m'ont jamais rien fait ſentir d'approchant. Ils ne remuent point mon ame, comme Socrate: elle demeure libre, & ne ſe laiſſe point captiver par leurs diſcours. Mais pour ce Marſyas, il m'a fait ſentir mille fois que ce n'étoit être rien moins qu'heureux, que de

vivre comme je vis. Vous ne direz pas Socrate, que cela n'eſt point, & je ſens fort bien encore que pour peu que je vouluſſe prêter l'oreille, je ne pourrois jamais réſiſter à la force de vos raiſons. Car je ſuis obligé d'avouer que manquant de ce qu'il y a de plus néceſſaire pour être heureux, j'ai ſoin de la République, & n'ai pas ſoin de moi-même. C'eſt pourquoi, mes amis, je me bouche les oreilles pour ne le point entendre : c'eſt une Sirene que j'évite de peur de me laiſſer charmer par la douceur de ſa voix, & de ne le pouvoir plus quitter. Mais il fait encore ſur moi un effet, que l'on ne croiroit pas ; c'eſt qu'il m'imprime de la crainte & du reſpect : c'eſt aſſurément le ſeul homme que je révere à ce point-là. Je ne ſaurois le contredire en rien, & je ſens qu'il faut effectivement faire tout ce qu'il preſcrit. Je ne ſors point d'avec lui, que ma conſcience ne me reproche ma vanité & mon ambition : auſſi je le fuis, & quand je l'apperçois, je ſuis tout honteux de n'avoir pas fait ce que je lui avois promis. Je ſouhai-

terois presque sa mort, pour n'être plus exposé à ces reproches secrets. Cependant je sens bien que si nous le perdions, personne n'en auroit plus de déplaisir que moi. Enfin, mes amis, je ne suis point d'accord avec moi-même sur le chapitre de cet homme-là. Voilà après tout, ce que bien d'autres que moi ont souvent éprouvé des charmans accords de cet admirable Satyre.

Mais j'ai encore bien des choses à vous dire, qui vous feront connoître que j'ai eu raison de le comparer aux Silenes, & qui vous convaincront en même temps de l'empire qu'il a sur ses passions. Car vous ne le connoissez point tous tant que vous êtes : mais je vais l'exposer à vos yeux, tel qu'il est. Vous voyez comme il fait l'amoureux de la belle jeunesse ; comme il est éternellement avec elle, & les charmes qu'elle a pour lui. Avec cela, il faut vous dire qu'il n'en fait pas plus qu'un enfant, & qu'il est là-dessus justement comme ces Silenes. Les apparences qui sautent aux yeux, c'est la forme exté-

rieure du Silene. Creuſez-le, ouvrez-le ; quelle tempérance, quelle modeſtie, quelle retenue n'y trouverez-vous pas ? Non-ſeulement il n'eſt point touché de la beauté, mais il la mépriſe plus qu'on ne ſauroit penſer. J'en dis autant des honneurs, des richeſſes, & de tous les autres avantages en quoi le vulgaire fait conſiſter la béatitude. Il foule tout cela aux pieds, & nous, mes amis, il nous met au même rang. Cependant il eſt avec nous & avec tout le monde, riant, plaiſantant, & ſe déguiſant continuellement lui-même. Je ne ſai ſi jamais quelqu'un de vous a eu la curioſité de le démaſquer, & d'approfondir ce qu'il a véritablement dans l'ame. Pour moi je l'ai eue cette curioſité, j'ai ouvert le Silene. Je vous l'avoue, mes amis, tout y eſt beau, tout y eſt magnifique, tout y eſt divin ; & j'en ſuis ſi frappé, que j'ai réſolu de faire déſormais tout ce que Socrate voudra. J'ai cru un temps qu'il étoit épris de ma beauté, & je regardois cela comme une bonne fortune pour moi : je comptois que moyennant

moyennant quelque complaisance, j'aurois du moins le plaisir de l'entendre, & d'apprendre tout ce qu'il savoit : car dès ce temps-là, j'avois déja fort bonne opinion de moi. Un jour me trouvant seul avec lui, je résolu de lui dire dans quelle disposition j'étois à son égard. Savez-vous, lui dis-je, Socrate, ce que je pense de vous ? Et quoi, me dit-il ? Que de tous mes amis, vous êtes le seul qui soyez digne de moi. Ce n'est pas que je vous aye vu beaucoup d'empressement pour moi jusqu'ici. Mais, à mon égard, avec les sentimens que j'ai pour vous, je serois un fou, si je différois à vous dire, que je suis tout prêt à faire ce que vous pouvez souhaiter de moi. Car je n'ai point de plus grande passion, que de devenir honnête-homme; & il me paroît que vous pouvez m'y aider mieux que personne. Il m'écouta jusqu'au bout ; & avec cet air de dissimulation que vous lui connoissez, Vraiment, me dit-il, Alcibiade, je trouve qu'on peut faire quelque chose de bon de vous, s'il étoit vrai ce que vous dites, que

j'eusse quelque vertu secrette, qui pût vous rendre honnête-homme, & que vous apperçussiez en moi une beauté au-dessus de la vôtre. Si par hazard cela étoit, & que vous vouluſſiez troquer de beauté avec moi, je trouve que vous ne perdriez pas au change. Vous prétendez, Alcibiade, avoir une beauté réelle & solide, pour une beauté purement superficielle : cela s'appelle proprement donner du clinquant pour de l'or. Seulement, Alcibiade, prenez garde à une chose, que vous ne vous trompiez dans la bonne opinion que vous avez de moi. Vous me croyez peut-être un grand personnage, & je ne suis rien. Les yeux de l'ame ne voyent jamais bien clair, que lorsque les yeux du corps commencent à perdre de leur vivacité : mais à votre âge, on n'en est pas encore là. Je vous ai dit les choses comme je les pense, lui répondis-je : vous savez présentement mes sentimens, c'est à vous à prendre vos mesures là-dessus, & à faire ce qui vous semblera le meilleur pour vous & pour moi. C'est bien parlé, re-

prit-il : car dans la suite en consultant ensemble, nous ferons sur cela & sur toutes les autres choses, ce que nous jugerons le plus à propos pour l'un & pour l'autre.

Ici Alcibiade raconte les piéges qu'il avoit tendus à Socrate, & tout ce qu'il avoit fait pour ébranler sa vertu ; & il finit par ce témoignage : „ Sachez donc, mes amis, & j'en „ atteste les Dieux & les Déesses, sa„ chez que Socrate est toujours sorti „ d'avec moi, comme un pere sortiroit (6) d'avec son fils. Paroles remarquables, qui se trouvent confirmées par le témoignage de Xénophon, le rival, & selon toutes les apparences, l'ennemi secret de Platon. Cela nous donne de Socrate une idée bien différente de celle qu'en ont voulu donner quelques Poëtes, plus curieux de la beauté d'un vers, que de la justesse & de la vérité des pensées.

Alcibiade continue : „ Dans la suite „ nous fîmes la campagne de Potidée

(6) εὖ γὰρ ἴσε, μὰ θεοὺς, &c.

„ enſemble, & nous étions même ca-
„ marades. Il faut dire le vrai, mes
„ amis, ni moi, ni les autres, ne ſup-
„ portions point comme lui les fati-
„ gues de la guerre. S'il nous arrivoit
„ de manquer de vivres, comme cela
„ arrive quelquefois à l'armée, il en-
„ duroit gaiement la faim & la ſoif.
„ Les autres n'y faiſoient rien en
„ comparaiſon : mais auſſi quand l'a-
„ bondance étoit revenue au camp,
„ & que nous faiſions la débauche,
„ il avoit ſa revanche. Il ſe faiſoit
„ d'abord prier pour boire ; mais
„ quand une fois il y étoit, & qu'on
„ le vouloit, il buvoit mieux que
„ nous tous : & ce qui eſt admirable,
„ c'eſt qu'il eſt inouï que jamais per-
„ ſonne l'ait vû yvre. Le froid eſt ex-
„ ceſſif en ce pays-là : vous ne ſau-
„ riez croire à quel point il y étoit en-
„ durci. Dans le cœur de l'hiver qu'il
„ geloit à pierre fendre, lorſque tous
„ les autres ſe tenoient renfermez
„ dans le camp, ou que s'ils ſor-
„ toient, ce n'étoit qu'après s'être
„ précautionnez contre le froid, en ſe
„ couvrant bien, & en s'enveloppant

„ les pieds de bonnes peaux bien chaus-
„ des : Socrate montoit à cheval avec
„ un ſimple habit, ſans ſe vétir mieux
„ qu'à l'ordinaire ; & on le voyoit
„ même ſouvent marcher nuds pieds
„ ſur la glace, plus aiſément que ne
„ faiſoient les autres qui étoient bien
„ chauſſez & bien vétus. Nos ſoldats
„ qui le voyoient, croyoient que ce
„ qu'il en faiſoit, étoit pour leur in-
„ ſulter. Voilà pour vous faire con-
„ noître quelle eſt ſa conſtance. En-
„ core un trait, dont je fus témoin
„ cette même campagne. Un jour
„ après ſon lever, il ſe mit à réver je
„ ne ſai à quoi : il étoit dans la po-
„ ſture d'un homme qui médite pro-
„ fondément, droit & immobile ; ap-
„ paremment qu'il ne trouvoit pas ce
„ qu'il cherchoit : & non-ſeulement il
„ ne ſe rebutoit point, mais il redou-
„ bloit ſon application, & s'enfon-
„ çoit encore davantage dans ſes pen-
„ ſées, toujours debout & dans la
„ même place. Il étoit déja l'heure de
„ dîner, & nos ſoldats qui avoient
„ remarqué cela, s'entrediſoient tout
„ étonnez les uns aux autres, que

„ Socrate étoit là à réver depuis le
„ matin. Enfin comme la nuit appro-
„ choit, quelques Ioniens après sou-
„ pé, apportérent de la paille, & se
„ couchérent, car c'étoit en été. Ils
„ vouloient voir jusqu'où iroit sa pa-
„ tience ; & ils furent fort surpris de
„ le trouver encore le lendemain ma-
„ tin dans la même posture & à la
„ même place. Enfin l'aurore com-
„ mençant à paroître, il fit sa priére
„ au Soleil levant, & s'en alla.

„ Voulez-vous savoir maintenant
„ quel homme c'est dans le combat ?
„ car il est juste de lui rendre aussi
„ l'honneur qui lui est dû de ce côté-là.
„ Je dois donc vous dire, mes amis,
„ qu'à la journée, où nos Généraux
„ me donnérent le prix de la valeur,
„ c'est à Socrate que je fus redeva-
„ ble & de la victoire & de mon salut.
„ Car me voyant dangereusement
„ blessé, il ne voulut point me quit-
„ ter ; & je crois que sans lui, j'au-
„ rois perdu mes armes avec la vie.
„ Pour moi je voulois qu'on lui don-
„ nât le prix. Vous n'avez rien à me
„ reprocher là-dessus, Socrate, &

„ vous ne m'accuſerez pas ici de men-
„ ſonge non plus. Mais nos Généraux
„ eurent plus d'égard à ma dignité,
„ qu'à la juſtice: & vous-même, So-
„ crate, vous fîtes paroître encore
„ plus de zele qu'eux, pour me faire
„ avoir un honneur, que vous méritiez
„ mieux que moi.

„ Une occaſion encore, où il fai-
„ ſoit beau voir Socrate, c'étoit quand
„ nous levâmes le ſiége de Délium.
„ Nos troupes fuyoient à vau-de-
„ route: lui cependant il ſe battoit en
„ retraite avec Lachés. Le hazard
„ ayant permis que je les rencontraſ-
„ ſe, je leur dis d'avoir bon courage,
„ que je ne les quitterois point, &
„ que je voulois courir même for-
„ tune, qu'eux. Comme j'étois bien
„ monté, & que je craignois moins
„ pour moi, il me fut plus aiſé d'exa-
„ miner Socrate ce jour-là, que non
„ pas au combat de Potidée. Je re-
„ marquai donc qu'il avoit une pré-
„ ſence d'eſprit & un ſang froid, que
„ n'avoit point Lachés; & comme
„ vous dites fort bien quelque part,
„ Ariſtophane, il marchoit en cette

„ occasion du même pas qu'il feroit „ ici, avec une contenance fiére & „ assurée, regardant froidement tous „ ceux qui se présentoient à lui, amis „ & ennemis. Il étoit aisé de juger, „ même à ceux qui le voyoient de „ loin, qu'il ne faisoit pas bon l'at- „ taquer, & qu'il vendroit chérement „ sa vie. Ils se retiroient donc tran- „ quillement l'un & l'autre : & cer- „ tes, on peut dire qu'à la guerre tous „ ceux qui se portent ainsi vaillam- „ ment, se font respecter de l'enne- „ mi ; on n'ose les approcher. Mais „ ces lâches qui fuyent au moindre „ danger, on les poursuit à toute ou- „ trance, & la crainte qu'ils font pa- „ roître, est justement la cause de leur „ perte.

„ Il y a mille autres belles choses, „ qu'on pourroit louer dans Socrate, „ & que je laisse, parce que peut- „ être n'est-il pas le seul en qui elles „ se trouvent. Mais de n'avoir pas son „ semblable en tout ce qu'il y a jamais „ eu d'hommes au monde, voilà ce „ qui est vraiment digne d'admira- „ tion. Car Achille, par exemple,

„ on peut fort bien s'en former l'idée
„ ſur Braſidas, & ſur d'autres : Ne-
„ ſtor, Antenor, on ne les compare-
„ ra pas mal à Periclés ; ainſi des au-
„ tres. Mais qu'on cherche tant que
„ l'on voudra parmi tout ce que notre
„ ſiécle & les ſiécles paſſez nous of-
„ frent d'hommes illuſtres, on ne
„ trouvera les mœurs & la conver-
„ ſation de Socrate en perſonne ; à
„ moins qu'on ne le compare lui &
„ ſes diſcours, à ceux que j'ai dit : ſa-
„ voir, aux Satyres & aux Silenes,
„ & non pas aux hommes. Car j'avois
„ oublié de vous dire que ſes diſcours,
„ auſſi-bien que ſa perſonne, reſſem-
„ blent à ces Silenes qui s'ouvrent en
„ deux. En effet, qu'on l'entende par-
„ ler, on croira d'abord qu'il dit des
„ choſes ridicules. Ses termes, ſes ex-
„ preſſions, ſes penſées, tout cela eſt,
„ pour ainſi dire, couvert de la peau
„ d'un vilain Satyre : car il ne vous
„ parlera que d'ânes, que de bêtes de
„ ſomme, que de Cordonniers, que
„ de Serruriers ; & il ſemble qu'il
„ employe toujours les mêmes com-
„ paraiſons pour redire toujours les

„ mêmes choſes. De ſorte qu'un igno-
„ rant, ou un petit eſprit, n'auroit
„ que du mépris pour ſa converſa-
„ tion. Mais ouvrez le Silene, appro-
„ fondiſſez ces diſcours, vous trou-
„ verez que ce ſont des diſcours tout
„ divins, des diſcours qui renferment
„ mille beautez, qui ſont d'une utili-
„ té infinie, & qui comprennent gé-
„ néralement tout ce que l'on doit
„ ſe propoſer pour bien vivre.

Alcibiade finiſſoit l'éloge de Socrate, lorſqu'on entendit un grand bruit de gens qui crioient & qui chantoient. Quelqu'un de l'aſſemblée étant venu à ſortir en même temps, ces gens fondirent dans la ſalle, & trouvant que l'on étoit encore à table, ils s'y mirent auſſi. Alors ce ne fut plus que tumulte & que confuſion; ce qui obligea la pluſpart des Convives à ſe retirer chacun chez ſoi.

Voilà comme les honnêtes gens d'Athénes prolongeoient les plaiſirs de la table, & comme ils s'entretenoient enſemble. Ils pouvoient bien dire, ce qu'Horace a dit depuis:

Sermo oritur, non de villis, domibuſve alienis,
Nec bene, necne Lepos ſaltet, ſed quod magis ad nos
Pertinet, & neſcire malum eſt, agitamus, utrúmne
Divitiis homines, an ſint virtute beati;
Et quæ ſit natura boni, ſummumque quid ejus.

Leur converſation pour n'avoir rien de frivole, n'en étoit pas moins gaie, moins enjouée. On ne les voyoit point paſſer immédiatement de la table à un tapis verd, ou pour tuer, comme on dit, le temps qui eſt ſi précieux, ou pour s'entrégorger avec le poignard de l'avarice, comme nous faiſons tous les jours au jeu, ſouvent après avoir mangé enſemble, & bu à la ſanté les uns des autres. D'où il arrive que les uns trafiquent honteuſement du malheur d'autrui; & que les autres plus ſenſibles à leur perte, qu'à l'honneur qu'on leur a fait, ſe retirent

en maudiſſant une maiſon, où ils ont reçû toute ſorte de civilité. C'eſt maintenant au Lecteur, à juger ſi les mœurs des Grecs n'étoient pas, quant à ce point, beaucoup plus ſages, plus ſenſées, & plus polies que les nôtres.

APOLOGIE DES TRADUCTIONS.

ON vous a lu derniérement, Meſſieurs, un Diſcours peu favorable aux Traducteurs : j'y vais répondre, & avec d'autant plus de liberté, que l'Auteur eſt convaincu de l'eſtime toute particuliere que j'ai pour lui. Quelque intéreſſé que je ſois à prendre le parti des traductions, j'oſe dire que j'ai compté pour rien mon intérêt perſonnel, & que j'ai examiné la queſtion avec une parfaite indifférence, en homme qui n'a d'autre vûe que d'inſtruire le public, & de s'inſtruire lui-même ſur le degré d'eſtime que mérite ce genre d'ouvrage. On a prétendu que les traductions, bien loin d'être utiles, avoient

été préjudiciables aux Lettres, & comme la principale cause de leur décadence. Pour moi, je tiens au contraire qu'elles méritent encore plus de louanges qu'on n'a coutume de leur en donner; & que de traduire en notre langue ce que chaque siécle a produit d'excellent parmi les autres nations, est le moyen le plus sûr que nous ayons pour multiplier nos connoissances, pour entretenir le goût de la bonne litterature, pour le rappeller s'il se perdoit, & pour empêcher que nous ne retombions dans l'ignorance, dans la barbarie, où nous avons été plongez si long-temps. Voilà deux sentimens bien opposez: lequel des deux est à suivre, ce sera à vous, Messieurs, d'en juger.

Quand je me fais une idée avantageuse des Traductions en général, ce n'est pas que je n'en connoisse peut-être aussi bien que personne, & le foible & les inconvéniens. Je me suis trop exercé à ce genre d'écrire, pour ne pas sentir en quoi il pèche, & pour ne m'en être pas désesperé plus d'une fois. Je commen-

ce donc par convenir qu'il n'y a point de traduction parfaite, & qu'il n'y en peut avoir. Véritablement on pourroit dire la même chose de tout ouvrage humain ; mais je l'entens dans un autre sens, & pour m'expliquer sans ambiguité, je veux dire que toute traduction est nécessairement défectueuse ; que c'est une copie qui ne sauroit avoir de conformité parfaite avec son original. Vous, Messieurs, qui êtes éclairez, vous en concevez tout d'un coup les raisons ; mais comme j'écris pour le public, vous ne trouverez pas mauvais que je saisisse l'occasion de traiter un point important, qui, je crois, n'a pas encore été bien approfondi.

Qu'est-ce que traduire ? C'est rendre en une langue ce qui est écrit en une autre. Or nulle langue n'a dans son propre fond des équivalents suffisans pour exprimer parfaitement tout ce qu'il y a d'heureusement dit dans une autre langue. Car il ne faut pas s'imaginer que les langues savantes soient les seules pour lesquelles il n'y a point de parfaits équivalents. Si

nous ne pouvons pas rendre dans toute sa force en François le *pontem indignatus Araxes* de Virgile, ni le *vultus nimium lubricus aspici* d'Horace, on ne rendra pas mieux en Grec ou en Latin plusieurs images de Despréaux, ni le *qu'il mourût* de Corneille, ni l'aimable badinage des fables de la Fontaine. Toute expression qui fait une image à l'esprit, tout ce qui est dit avec une extrême précision, ou une extrême justesse, ou une élégance achevée, ne sauroit que perdre à être traduit.

Vous vous souvenez du conte que fait Horace d'un rat de ville qui avoit invité à souper chez lui un rat des champs, conte de vieille, comme il l'appelle par modestie, *garrit aniles ex re fabellas*, mais en effet conte digne d'un philosophe. Je ne crois pas qu'il y ait dans tout ce Poëte un endroit si travaillé, c'est-à-dire, exprimé en termes si propres, si élégans, & peint (1) avec de si vives couleurs, car

(1) *Aridum & ore ferens acinum, semeraque lardi*
Fruſta dedit, cupiens variâ faſtidia cœnâ

c'eſt moins un récit qu'une peinture. Penſe-t-on qu'il ſoit poſſible de la rendre en françois dans toute ſa beauté ? Qu'on l'eſſaye, on verra ſi l'on peut ſeulement en approcher. Cependant nous entendons parfaitement & la penſée du Poëte, & les termes qui l'expriment. D'où je conclus que cette impoſſibilité vient uniquement de la diſette de notre langue, non diſette abſolue, mais diſette rélative aux au-

Vincere tangentis male ſingula dente ſuperbo ;
Cùm pater ipſe domus, paleâ porrectus in hornâ
Eſſet ador loliumque, dapis meliora relinquens.

Et enſuite,

Ergo ubi purpureâ porrectum in veſte locavit
Agreſtem ; veluti ſuccinctus curſitat hoſpes,
Continuatque dapes, necnon vernaliter ipſis
Fungitur officiis, prælambens omne, quod offert.
Ille cubans gaudet mutatâ ſorte, bonisque
Rebus agit lætum convivam.

tres langues. Et en effet où trouver des mots qui répondent préciſément à *prælambens*, à *vernaliter*, à *ſuccinctus curſitat hoſpes*, à *tangentis malè ſingula dente ſuperbo* ? Ainſi défauts d'équivalents, premiere cauſe de la défectuoſité des traductions.

Il y en a une ſeconde, qui, à dire le vrai, n'eſt pas ſi importante, mais qui ne laiſſe pas d'être à conſidérer. Traduire, c'eſt mettre en langue vulgaire un Auteur ancien, ſoit Grec, ſoit Latin ; car il ne s'agit ici que de ces ſortes de verſions, & toutes les autres ne regardent pas la queſtion préſente. Il ſemble donc qu'un traducteur doive avoir une connoiſſance pleine & entiere de la langue en laquelle a écrit ſon original. Soyons de bonne foi, qu'en eſt-il ? Je ne parle ni de la maniere de prononcer cette langue, en quoi il eſt certain que nous ſommes ſujets à nous tromper, ni des termes d'art qui nous ſont ſi peu connus en Grec & en Latin, que nous les ignorons pour la plupart dans notre propre langue ; je parle des mots de l'uſage commun & ordinai-

re, & je dis qu'il y en a dont les différentes acceptions nous jettent dans des mépriſes inévitables. Par exemple, Quintilien liv. 1. chap. 4. parlant des anciens Grammairiens qui s'érigeoient en cenſeurs de livres, dit, *quo quidem judicio ità ſeverè ſunt uſi veteres grammatici, ut non verſus modò cenſoria quadam virgula notare, & libros qui falſo viderentur inſcripti, tanquam ſubdititios ſummovere familia permiſerint ſibi, ſed autores alios in ordinem redegerint, alios omninò exemerint numero.* Le ſens litteral de ces paroles m'a paru fort bon, & comme je ſuis perſuadé qu'une traduction doit toujours être littérale autant qu'il eſt poſſible, voici comme j'ai rendu cet endroit. *Les anciens Grammairiens exerçoient cette critique avec tant de ſévérité, que s'érigeant en Cenſeurs ils marquoient dans les livres les endroits qui ne leur plaiſoient pas: ils déméloient les véritables ouvrages d'un Auteur d'avec ceux qui lui étoient fauſſement attribuez, traitant ceux-ci comme des enfans ſuppoſez, qu'on chaſſeroit d'une maiſon pour faire place aux légitimes;*

ils paſſoient en revûe tous les Auteurs, mettoient les uns en meilleur ordre, & donnoient une entiere excluſion aux autres. Cependant M. Rollin avec quelques interprètes par *alios in ordinem redegerint* entend, *inter vulgares*, & médiocres *connumerarint*, & par *alios omninò exemerint numero*, il entend *eximios fecerint*: c'eſt un ſens tout contraire au mien; mais qui d'eux ou de moi a raiſon, c'eſt ce que ni eux ni moi nous ne pouvons deviner.

Un ſavant Académicien, dans ſes Réflexions critiques ſur la Poeſie & ſur la Peinture, prétend que *ſaltare* ſe prend quelquefois pour *déclamer*, *faire des geſtes*, & *ſaltatio* dans le même ſens. Il cite pluſieurs paſſages qui rendent ſon ſentiment au moins probable. Suppoſons que cela ſoit vrai, tout ce qu'il y a eu de traducteurs & d'interprètes y auront été trompez.

Je pourrois apporter cent autres exemples pareils, mais ceux-là ſuffiſent pour montrer que l'on n'apprend pas une langue morte, comme une langue vivante. Dans celle-ci on s'aſſure aiſément de la ſignification &

des différens usages de chaque mot; si l'on a des doutes, on peut les éclaircir & les résoudre. Dans celle-là on ne peut ni l'un ni l'autre. Comme donc malgré toutes nos lectures & notre application, nous n'avons qu'une connoissance imparfaite du Grec & du Latin, il s'ensuit que tout ouvrage écrit en l'une de ces deux langues ne sauroit être rendu qu'imparfaitement dans une autre. Voici une troisieme raison.

Cet auteur que l'on traduit, vivoit il y a dix-sept ou dix-huit cents ans, deux mille ans plus ou moins: il écrivoit pour les gens de son temps, & par une suite nécessaire on trouve dans son ouvrage beaucoup de choses qui ont rapport aux mœurs, aux loix, aux coutumes, à la religion, au gouvernement, à l'histoire & aux diverses institutions de ce temps-là; ce sont tous points que les plus savans commentateurs n'ont pas si bien débrouillez, qu'il n'y reste encore beaucoup d'obscurité.

Pausanias est le seul écrivain de l'antiquité, où l'on trouve quelque

détail des jeux de la Grece; ſon exactitude a même été juſqu'à nous donner la deſcription de la barriere d'Olympie, & de l'Hippodrome où ſe faiſoient les courſes de chevaux & les courſes de chars. Mais comme il parloit à des gens inſtruits, & qu'il retranchoit de ſa narration tout ce qu'il croyoit inutile, il n'a marqué ni la longueur, ni la largeur de cet Hippodrome, & cette omiſſion nous cauſe des difficultez inſurmontables. Car de là vient que nous ne pouvons ſavoir aujourd'hui ſi l'on étoit obligé de tourner douze fois autour de la borne. D'un côté Pauſanias ne dit pas un mot de cette prétendue néceſſité; de l'autre quelques paſſages de divers auteurs, & les termes de ἱππάδρομοι & ἱππάδραμοι qui ſe liſent dans Pindare, ſemblent la prouver. Pour moi, qui ai examiné la queſtion plus mûrement qu'un autre, par ce que j'y ai été plus obligé qu'un autre, je n'ai pu me perſuader que l'on aſſujétit les combattans à tourner douze fois autour d'une borne, avec un danger manifeſte de s'y briſer à

chaque fois ; quand je dis les combattans, c'eſt-à-dire, des Héros, des Princes, des Rois, & tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre en Grece. Quelques perſonnes de la Compagnie ont ſoutenu le ſentiment contraire ; les raiſons de part & d'autre n'ont pu lever toutes les difficultez, & la queſtion eſt demeurée indéciſe.

Il en eſt à peu près de même de ces galeres des Anciens, qui avoient des neuf, douze & quinze rangs de rameurs les uns ſur les autres. Pluſieurs Savans ont écrit pour prouver que cela étoit poſſible, mais tous leurs raiſonnemens ne nous en donnent pas une idée plus claire & plus diſtincte. C'eſt dans ces occaſions qu'un traducteur eſt fort embarraſſé ; il entend une partie du ſens de l'auteur, & il devine l'autre ; ou ſi vous voulez, une choſe lui en fait préſumer, conjecturer une autre ; mais *préſumer*, *conjecturer*, emporte toujours de l'incertitude, & voilà ce qui me fait dire qu'il ne ſauroit y avoir de traduction parfaite.

Juſqu'ici mon adverſaire doit être

content de moi. J'ai porté la bonne foi jusqu'à chercher toutes les raisons imaginables pour appuyer son sentiment. Mais malgré le sincere aveu que je viens de faire, je prétends que de traduire un excellent ouvrage est une des plus dignes occupations d'un homme de lettres, & qu'en cette qualité il ne peut guère rendre un plus grand service à sa nation, que de lui mettre sous les yeux en langue vulgaire ce que l'Antiquité nous a laissé de plus précieux. Cette proposition est d'une vérité si évidente que je ne pensois pas qu'elle pût jamais avoir besoin de preuves. Il faut pourtant la prouver puisqu'on le veut. Mais auparavant je dois avertir que je ne prétends parler ici que des bonnes traductions ; les autres sont mépriſables comme tout mauvais ouvrage en quelque genre que ce soit. Il y en a peu de bonnes, j'en demeure d'accord ; mais les condamner toutes par cette raison, ce seroit vouloir proscrire tous les livres, parce que pour un bon il y en a mille de mauvais. Le bon est toujours rare, il y a de bonnes

nes traductions, comme il y a de bons ouvrages en tout autre genre; & ce ſont celles-là que je ſoutiens être d'une très-grande utilité.

En effet on ne me niera pas, je crois, que les écrits des Grecs & des Romains ne ſoient ce que nous pouvons lire de plus utile, ſoit pour les mœurs, par les préceptes de ſageſſe & les grands exemples qu'ils contiennent; ſoit pour les lettres, dont ils ſont la ſource & le fondement; ſoit pour l'eſprit, par cette fineſſe de goût & cette élevation de penſées, qui les maintiennent dans la poſſeſſion d'une eſtime univerſelle depuis tant de ſiécles. Or ces écrits ſi utiles en eux-mêmes, comment peuvent-ils ceſſer de l'être pour avoir paſſé d'une langue en une autre? Car les traductions ſont autant de copies de ces originaux, copies imparfaites comme je l'ai dit, mais pourtant copies reſſemblantes & très-reſſemblantes.

Les inconvéniens qu'un excès de bonne foi m'a fait remarquer, peuvent bien être un obſtacle à la conformité parfaite, mais nullement à

la reſſemblance ; on auroit tort de s'en prévaloir contre moi. Le premier & le plus conſidérable des trois, qui conſiſte dans le défaut de parfaits équivalens, ne ſe fait guère ſentir que lorſqu'on traduit un Poëte, tel qu'Homere ou que Virgile, tel que Pindare ou qu'Horace dans ſes Odes, je dis dans ſes Odes, parce que rien n'empêche qu'on ne rende fort bien en françois & ſes Satires, & ſes Epitres, & ſon art Poëtique, qui pour être écrits en vers n'en ſentent guère plus la poëſie.

A l'égard des deux autres inconvéniens, ils ſont pour tout lecteur, même pour le plus ſavant & le plus éclairé, comme pour le traducteur. Je ſuppoſe celui-ci homme intelligent, appliqué, & aſſez laborieux pour profiter du ſecours que l'on trouve dans les divers commentaires. Avec ces qualitez ce qu'il n'aura pas entendu dans ſon auteur, un ſavant du premier ordre ne l'entendra pas mieux. Je l'ai déja avoué, il y a quelques endroits qui ſe dérobent à notre pénétration & à toutes nos re-

cherches ; mais heureusement ces endroits ne sont jamais les plus nécessaires ni les plus intéressans de l'ouvrage ; ce sont quelques allusions, quelques faits, quelques détails, dont la connoissance est plus curieuse qu'utile.

Quintilien, dans son premier livre, parle des changemens arrivez à la langue latine, & de la maniere dont on prononçoit anciennement quelques mots de cette langue. Dans l'onzieme, il parle de la toge Romaine, & de la maniere dont il convenoit à l'orateur de la porter durant l'action ; dans ces deux endroits il est inintelligible, mais il ne l'est pas plus pour le traducteur, que pour le plus profond grammairien, & pour les savans qui ont traité *de re vestiaria*. Parce que quelques lignes de son ouvrage nous échappent sur une matiere qui ne nous intéresse point, en a-t-on moins en françois l'*Institution de l'Orateur*, c'est-à-dire, de tous les livres, sans en excepter aucun, celui qui est le plus propre à nous former le goût, l'esprit & les mœurs ? Parce

que de fois à autre, au hazard de ſe tromper, on a été obligé de deviner le ſens de Pauſanias, écrivain fort obſcur par lui-même, & plus encore par le vice des manuſcrits, en a-t-on moins en notre langue un voyage très-exact de l'ancienne Grece, & un détail infini de toutes les choſes rares & ſingulieres que renfermoit cette contrée de l'Europe, la plus renommée qu'il y eut alors dans le monde ? Ce que ces inconvéniens nous font perdre n'eſt donc ni eſſentiel, ni fort important, & quoique l'on ne poſſede pas les langues ſavantes, comme on poſſede la ſienne propre, nous ne laiſſons pas d'avoir d'excellentes traductions de livres écrits en ces langues.

Le Quinte-Curce de Vaugelas eſt de ce nombre ſans contredit. Le temps y a apporté quelques défauts, & les amis du traducteur, qui n'avoient ni ſa capacité, ni ſon goût, & qui ont été les éditeurs de cette œuvre poſthume, y ont laiſſé des négligences qui en diminuent le prix; mais avec de legers changemens on en feroit

ſans peine un auſſi bel ouvrage qu'il s'en puiſſe lire en françois. Je dis à peu près la même choſe de quelques traductions de M. d'Ablancourt, car il y en a quelques-unes où il s'eſt donné trop de licence, & n'a pas été aſſez littéral. Ces ouvrages ont été regardez juſqu'ici comme des modéles en fait de traductions, & c'eſt avec raiſon, ſur-tout le Quinte-Curce de Vaugelas, dont le ſtile eſt inimitable.

Cependant, Meſſieurs, ſi vous y prenez garde, vous trouverez que depuis trente ans ce genre d'écrire a été porté à une perfection que l'on ne connoiſſoit pas auparavant. Juſques-là on n'avoit guère vû que de ſimples verſions; il s'eſt formé dans le ſein de nos Académies des hommes de lettres, qui tout autrement verſez dans le Grec, & dans le Latin, qu'Amyot, que Vigenere, que Vaugelas, que d'Ablancourt, nous ont donné des traductions d'une nouvelle eſpece, & fort ſupérieures à tout ce qui avoit paru en ce genre. Non contens de rétablir le texte en pluſieurs endroits, de l'éclaircir par des remar-

ques critiques & sensées, ils ont mis à la tête de leurs ouvrages des préfaces qui nous font sentir que ces traducteurs ne sont pas du nombre de ceux qui ne savent penser que d'après autrui. A ces traits vous reconnoissez sans doute la nouvelle traduction des Oraisons de Demosthene par M. de Tourreil ; vous reconnoissez l'Œdipe de Sophocle, & les Oiseaux d'Aristophane, si bien traduits par feu M. Boivin ; vous reconnoissez ces Odes de Pindare, dont la hardiesse n'a pas fait peur à feu M. l'Abbé Massieu, & qu'il a rendues si noblement en notre langue. Vous reconnoissez enfin ce traité de Plutarque sur la musique, qui tout hérissé d'épines dans l'original, s'embellit visiblement entre les mains de son traducteur. Je suis certain que vous mettez au même rang tout ce qui a été traduit de Cicéron, ou par M. l'Abbé d'Olivet, ou par M. l'Abbé Mongaut. Dire que ces ouvrages sont peu utiles, peu propres à entretenir le goût des lettres, ne seroit-ce pas fermer les yeux à la clarté du jour ? Ils

l'entretiennent, & dans le traducteur, & dans le lecteur ; dans le traducteur, par l'heureuse nécessité où il est d'étudier son original, & de lire tout ce qui peut lui en faciliter l'intelligence ; dans le lecteur, par le sentiment des beautez qu'on a su conserver dans la copie, & qu'il n'est pas capable de goûter dans l'original.

Je conclus de là, que plus on s'attachera à ce genre d'écrire, plus les lettres fleuriront. Car il y aura d'un côté un nombre de véritables gens de lettres, qui les étudieront dans leur source, & de l'autre un nombre encore plus grand d'hommes qui les étudieront de la seule façon dont ils les peuvent étudier. Quelle erreur en effet de s'imaginer que Démosthene, Cicéron, Hérodote, Tite-Live, Thucydide, Salluste, ne sont ce qu'ils sont que quand ils parlent leur langue ? Un Poëte comme Homere ou Virgile, traduits en prose, n'est que la moitié de lui-même, parce que la prose ne peut atteindre à la grandeur & à la magnificence de leur poësie,

ſans compter que l'harmonie de leurs vers fait encore une partie de leur mérite. Ceux qui les traduiſent en proſe, comme la célèbre Madame Dacier, ſont les premiers à avertir de la diſproportion, & à la faire ſentir dans leurs remarques ; ainſi ils ne trompent perſonne. Mais à l'égard d'un Orateur, d'un Hiſtorien, d'un Philoſophe, ils peuvent être en françois, à peu de choſe près, ce qu'ils ſont en Grec ou en Latin. Si le traducteur entend leur langue, autant qu'il eſt poſſible de l'entendre, s'il ſait parfaitement la ſienne ; s'il joint à cela une certaine fineſſe d'eſprit & de goût, ſans quoi il ne ſe doit pas mêler d'écrire ; je maintiens que dans les écrits de ces grands hommes, il ne lui échappera guère que quelques applications, quelques obſcuritez, dont nous n'avons plus la clef.

Notre langue, il eſt vrai, n'a ni l'harmonie, ni la variété, ni l'abondance, ni l'énergie des langues ſavantes. Que s'enſuit-il de-là ? que la copie eſt en quelques endroits plus foible que l'original ; mais pour être plus

plus foible, elle ne laiſſe pas d'en repréſenter tous les traits, & c'eſt l'eſſentiel. Nous avons une traduction des Philippiques de Démoſthene par M. de Tourreil, & nous en avons une auſſi du Panégyrique de Pline par M. de Sacy. Dans la premiere, malgré les défauts qui viennent du caractère d'eſprit de M. de Tourreil, & qui ont fort dégradé l'original, on reconnoit Démoſthene pour le plus grand Orateur qu'il y ait eu; & dans la ſeconde on reconnoit Pline pour ce qu'il étoit, pour un Orateur affecté, qui ne ſongeoit qu'à avoir de l'eſprit, & qui avoit médiocrement d'éloquence. Donc le caractere de l'un & de l'autre n'eſt point mal conſervé dans l'une & dans l'autre copie.

Au reſte, chaque langue a ſes propriétez, ſes avantages; & la nôtre a les ſiens comme le grec & le latin. Si ces deux-ci ont plus de force, la nôtre en récompenſe eſt plus modeſte, plus ſcrupuleuſe, plus amie de la clarté, & plus ennemie des répétitions. Dans le grec, γὰ, δὴ, μὲν, γὰρ, ces monoſyllabes reviennent à

tout moment, comme dans le latin, *nam*, *verùm*, *etenim*, pendant que nous, nous n'osons répéter la parole *mais* deux fois en dix lignes, ni le mot *car* plus d'une fois en deux ou trois pages. Ainsi les écrits des Anciens ne perdent pas tant qu'on pense à être traduits. J'en excepte toujours ceux des Poëtes.

Le grand point est de bien traduire; car il en est des traducteurs comme des auteurs : il y en a de toute espéce. Les uns sont malheureux ou peu délicats au choix de l'original; le Panégyrique de Pline, fastidieux en latin, n'est pas devenu plus agréable en françois; & les Déclamations de Quintilien, si faussement attribuées à celui qui a fait les douze livres de l'Institution de l'Orateur, seront mauvaises en toute langue. Je ne conseillerois à personne de traduire des piéces du Théatre Grec. Ces piéces ont de beaux endroits : mais à tout prendre, notre goût ne peut s'en accommoder, non pas même de l'Œdipe de Sophocle, que tout l'esprit & le savoir de M. Boivin n'ont pas rendu fort supporta-

ble, & qui l'eſt encore moins dans M. Dacier. C'eſt, je crois, dans ces occaſions qu'il faut profiter de l'avis d'Horace, *Quæ deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.* D'autres ſont de ces gens qui ne travaillent que pour le gain, & point du tout pour l'honneur; d'autant plus à plaindre, qu'ils ont quelquefois de vrais talens. Preſſez par le beſoin, ils dépêchent une traduction pour en entreprendre une autre. Ainſi faiſoit Duryer; ce n'eſt pas le moyen de réuſſir. S'il y a un travail qui demande du temps & du ſoin, c'eſt celui de traduire. La moindre peine eſt d'entendre le ſens de l'auteur; avec une attention ſuivie on y parvient: mais l'embarras eſt de le rendre d'une maniere convenable, toujours clairement, toujours d'un air naturel & aiſé; tantôt noblement, tantôt avec force, tantôt avec une élégance & une grace qui n'ayent rien d'affecté. Car ce livre que l'on traduit, de même qu'un tableau, a ſes différentes teintes, dont les unes ſont plus douces, les autres plus fortes. Dans Quint-eCurce, par exemple,

nous avons le récit des avantures d'Alexandre, qui eſt ſimple : nous avons des deſcriptions qui ſont riantes & fleuries, & nous avons des harangues qui ſont nobles & ſoutenues. Quiconque n'ajuſtera pas ſon ſtile au caractere particulier de ces différens endroits, fera une traduction toute d'une couleur, & ne rendra pas les diverſes beautez de l'original. On ne s'imagine point ce qu'il en coute de peine, pour bien traduire ; il faut l'avoir éprouvé pour le ſavoir. Vaugelas à été trente ans ſur ſon Quinte-Curce, & l'a laiſſé imparfait. Quintilien dit que ſon ouvrage de l'Inſtitution de l'Orateur ne lui avoit pas couté deux ans ; j'en ai paſſé dix à le mettre en françois, & je voudrois y en avoir employé quelques-uns de plus ; j'aurois appris de vous, Meſſieurs, à mieux faire. Tout traducteur qui hâtera ſon travail, échouera.

Je ne parle point de ceux qui ſans aucun talent, comme l'Abbé de Marolles & l'Abbé de Pure, entreprennent de traduire un auteur. Juger du mérite des traductions par leurs ou-

vrages, c'eſt juger du mérite d'une nation par la plus vile populace.

De l'utilité des bonnes traductions & de leur difficulté, il réſulte qu'elles ſont très-eſtimables; car tout ce qui eſt utile aux hommes, & qui peut rebuter par la peine qui y eſt attachée, mérite bien que l'on ſache gré à quiconque l'exécute avec ſuccès. Auſſi voyons-nous que ce qui eſt marqué au bon coin en ce genre, a toujours ſa réputation & ſon prix. Le Plutarque d'Amyot, malgré le grand nombre de fautes que Meziriac y a remarquées, malgré les nouvelles verſions par où l'on a cru faire tomber l'ancienne, ſe maintient en eſtime depuis près de deux ſiécles. Nos livres françois de même date ou à peu près, je dis les bons, n'ont pas tant duré, ſi l'on en excepte les Mémoires de Comines, & quelques autres Mémoires, qui bons ou mauvais, ſont néceſſaires pour l'étude de l'Hiſtoire. Notre nation, plus qu'une autre, court après la nouveauté: tout ce qui n'en a pas la grace, lui paroit inſipide. Cependant ſon goût pour les

traductions d'Amyot persévere encore. On sait aussi fort bien distinguer celles de nos jours, qui en valent la peine ; nous ne les voyons point traîner sur les quais. Il est vrai que le débit n'en est pas aussi rapide, que de ces brochures, qui doivent leur principal mérite à la satyre, à la malignité, à une licence de mœurs & de sentimens. Mais il en est de ces productions frivoles, comme des vaudevilles, qu'on ne chante qu'un temps ; au lieu qu'on revient toujours aux bons livres, parmi lesquels on met certaines traductions, comme certains originaux.

Je ne laisse pas de rendre justice au zele du savant Académicien, dont je combats ici l'opinion : car ce qu'il a voulu dire principalement, c'est que les copies font tort aux originaux ; en quoi, contre son intention, il fait plus d'honneur à ces copies, qu'elles ne méritent. Il faut donc le rassurer sur ce point, en lui faisant voir que les traductions n'empêchent point qu'on ne lise les originaux, & que la décadence des Lettres, dont il se

plaint a une autre cauſe. Voilà ce que je me propoſe de prouver, avant que de finir ce diſcours.

Il eſt vrai que les Lettres qui ont fleuri en France durant près de deux ſiécles, n'y ſont plus cultivées ni goûtées, comme elles l'étoient : il eſt vrai auſſi qu'elles ne ſont pas plus en honneur dans aucune autre partie de l'Europe. L'Italie n'a plus de Politiens, de Bembes, de Manuces, de Maffées ; ni la Hollande d'Eraſmes, de Grotius, de Voſſius ; comme nous n'avons plus nous de Budez, d'Etiennes, de Turnebes, de Caſaubons, de Murets, de Sirmonds, de Pétaus. La décadence des Lettres eſt donc générale : quelle eſt la cauſe d'un ſi grand changement ? Car après tout, c'eſt un malheur que l'on ne peut aſſez déplorer, & qui devroit ranimer le zele de tout ce qu'il y a encore de gens ſenſibles aux charmes de la belle & vraie Littérature. On comprend aiſément que par ce terme j'entens l'étude du Grec & du Latin, c'eſt-à-dire, des excellens écrits que

les Anciens nous ont laissez en l'une & en l'autre langue. Ainsi quoique j'aye pris le parti des traductions, je suis bien éloigné de vouloir inspirer le dégoût des originaux. J'ai seulement prétendu montrer que les traductions étoient infiniment utiles, & que tant qu'il y aura en France des écrivains habiles & intelligens qui s'appliqueront à ce genre d'exercice, il s'y conservera du moins un petit nombre de véritables gens de Lettres, qui empêcheront les autres de tomber dans la barbarie. Mais à présent il s'agit de faire voir que les traductions ne sont nullement cause de la décadence des Lettres.

Leur imputer un effet si pernicieux, c'est vouloir nous persuader que la copie d'un beau tableau de Raphaël peut dégoûter de l'original : c'est n'avoir pas réflechi sur la disposition présente & des esprits & des mœurs. En effet depuis la renaissance des Lettres, on n'a cessé de traduire tout ce qu'il y a de bons Auteurs, soit Grecs, soit Latins ; & la plupart de ces versions ont eu leur mérite, leur vogue ;

on n'en peut disconvenir à l'égard de celles d'Amyot, de Vaugelas, de d'Ablancourt, & de plusieurs autres. En a-t-on moins vû en France un très-grand nombre d'hommes consommez dans l'étude des Belles-lettres, se succéder les uns aux autres, Passerat, Méziriac, Paulmier, du Cange, les deux Valois, Ménage, Vavasseur, Jouvency, Huet, Fraguier, Boivin, tant d'autres que je pourrois nommer. Les traductions ne les ont pas dégoûtez du Grec & du Latin; pourquoi en dégoûteroient-elles aujourd'hui?

Rien au contraire, ce me semble, n'est si propre à en inspirer le goût; car il n'y a point de lecteur sensé, qui, en lisant une belle traduction, ne comprenne que l'original vaut encore mieux, & ne soit fâché de n'en pouvoir juger par lui-même. Aussi les traductions ne sont-elles que pour les ignorans: tout homme qui saura bien le grec & le latin, ne s'avisera pas de lire Homére dans Madame Dacier, ni Horace dans le P. Tarteron, ni Tacite dans M. d'Ablancourt. Un

Savant qui voudra joindre la politeſſe à l'érudition, & qui ne ſera pas tellement amoureux des langues ſavantes, qu'il en néglige la ſienne propre, lira fort bien Vaugelas & d'Ablancourt : mais il les lira comme excellens écrivains, non comme traducteurs. Il ne faut donc pas s'en prendre aux traductions, ſi le goût du Grec & du Latin ſe perd en France, comme dans le reſte de l'Europe. Plût à Dieu, qu'un ſi grand mal n'eût point d'autre cauſe, le reméde ſeroit aiſé : mais je n'y en vois aucun, parce que la cauſe eſt toute autre, & que tout conſpire à la fois au changement dont nous nous plaignons.

Premiérement, notre langue a prévalu, & ſi fort prévalu, que des ouvrages de nature à être compoſez en Latin, ſe compoſent aujourd'hui en François. Je n'en veux point d'autres preuves que les Mémoires de nos Académies, que tant de traitez de Métaphyſique, de Phyſique, de Théologie, de Géométrie, de Botanique, de Chymie, qui ont paru depuis trente ans. De ſorte que ces Savans

du dernier siécle, qui ont fait en Latin des ouvrages immortels, s'ils vivoient, écriroient en François, pour se conformer au temps, & parce qu'autrement, on ne les liroit pas. Tel est l'ascendant que la langue Françoise a insensiblement pris sur les langues savantes.

Quatre ou cinq choses, autant que j'en puis juger, y ont sur-tout contribué. La premiére, les conquêtes du feu Roi, qui ont beaucoup étendu sa domination; & par une suite nécessaire, ont accoutumé divers peuples à parler notre langue préférablement à la leur. La seconde, la dispersion des Huguenots, qui, chassez du Royaume, se sont réfugiez en Angleterre, en Hollande, en Prusse, & en d'autres Etats, où ils ont porté notre langue, en ont tenu école; en un mot, l'ont communiquée à leurs nouveaux hôtes, à peu près comme ces colonies Grecques répandirent autrefois leur langue en Asie. La troisiéme, le soin que l'on prenoit en même temps en France de perfectionner notre langue: soin dont nous

ſommes redevables à l'Académie Françoiſe, ſous Louis XIV, dont le régne ſera toujours l'époque du bon goût en France. La quatriéme, l'heureuſe hardieſſe de quelques-uns de nos écrivains, qui en traitant des arts, ſe ſont fait une langue à part, mais une langue polie, riche, abondante, enſorte que nous avons préſentement un fond de mots plus que ſuffiſant, pour bien écrire ſur toute ſorte de matiéres, même les plus abſtraites, & les moins ſuſceptibles d'agrément. La cinquiéme enfin, le grand nombre de bons livres François qui ont paru en tout genre depuis un ſiécle, & que les Etrangers liſent & goûtent avec autant de plaiſir que nous. Or on ne cultive bien une langue, qu'aux dépens d'une autre. A meſure donc qu'on s'eſt adonné à l'étude de la langue Françoiſe, & à la lecture des ouvrages qui ſont écrits en cette langue, on a néceſſairement négligé le Grec & le Latin. Et voilà la premiére cauſe de la décadence des Lettres; mais il y en a bien d'autres.

L'éducation des enfans n'eſt plus la même qu'autrefois, & l'éducation influe ſur toute la vie. Dans la pluſpart des hommes, le plus ou le moins de mérite vient de la premiére inſtitution, bonne ou mauvaiſe, qu'ils ont reçûe en jeuneſſe. Aujourd'hui les peres croyent ne pouvoir mettre leurs enfans trop tôt au Collége, non dans la vûe de les y tenir plus long-temps, mais dans celle au contraire, de les en retirer plus tôt, pour leur faire embraſſer un état. Suivant ce plan, on voit des enfans entrer au Collége à ſix ou ſept ans, & en ſortir à quatorze ou quinze. Dans un âge ſi tendre, la mémoire a plus de part que le jugement à leurs études; ils les quittent avant que d'avoir l'eſprit formé, avant que d'avoir pu goûter les Lettres dont on a tâché de leur donner quelque teinture; & c'eſt ſans retour, parce que nous ne cultivons jamais par choix, des connoiſſances qui ſont pour nous ſans attrait. Les Maîtres de leur côté ſe ſont laſſez de n'étudier que des livres qui n'avoient plus la faveur du Public. Et comme

on a joué sur nos théatres ces Savans tout hérissez de Grec & de Latin, qui n'avoient nul usage du monde, nulle politesse : les gens de Collége, pour éviter ce ridicule, ont pris peu à peu le goût moderne, & séduits par quelques-uns de nos beaux esprits, qui faisoient gloire de mépriser l'antiquité, ils l'ont négligée, & se sont jettez dans la Littérature Françoise.

Passons à une troisiéme cause de la décadence des Lettres. Les esprits se sont partagez ; je m'explique. Depuis François I, jusqu'à Louis XIV, on n'avoit guère connu en France d'autre étude que celle des Belles-lettres ; on étoit dans une profonde ignorance de l'Astronomie, de la Géométrie, de la Physique, & de mille découvertes qui sont aujourd'hui l'objet de l'Académie des Sciences. La Théologie, la Jurisprudence, & même la Médecine eurent trois grandes lumiéres, Fernel, Maldonat, & Cujas, qui fleurirent presque en même temps; mais le mérite de ces illustres Savans consistoit aussi dans les Belles-lettres. Gassendi & Descartes qui parurent

peu de temps après, furent les premiers qui donnérent à la Nation le goût des sciences spéculatives. Leurs disciples, à l'aide des expériences, développérent & confirmérent leurs principes. Alors la Philosophie de l'Ecole, ou, comme on l'appelloit assez mal-à-propos, la Philosophie d'Aristote, pleine de vaines subtilitez plus propres à gâter la raison, qu'à l'éclairer, se vit entiérement bannie. Enfin Louis XIV, qui alloit en tout au grand, & qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à la splendeur de son régne & de l'Etat, institua l'Académie des Sciences. Cet établissement enleva aux Lettres un infinité de bons esprits qui auroient pû leur faire honneur, & il s'enrichit tous les jours de nos pertes. A présent, soit amour de la nouveauté, soit ce plaisir secret que l'on sent à pénétrer les mystéres de la nature, ou à croire qu'on les pénétre, l'étude de la Physique a plus de partisans que l'étude des Belles-lettres. Voilà, puisqu'il le faut dire, ce qui fait qu'elles sont tombées. Non

que parmi ceux qui s'adonnent à la Physique & aux Mathématiques, il n'y en ait qui joignent les fleurs & l'agrément de la belle Littérature aux ronces & aux épines des questions les plus abstraites : mais pour l'ordinaire, il est vrai de dire que ces sortes de connoissances dessèchent l'esprit, & le rendent peu propre à goûter les finesses du style, les charmes de l'éloquence & de la poésie.

Je terminerai cet article par une réflexion ; c'est que nous finissons par où les Grecs commencèrent. Ils eurent d'abord leurs Philosophes qui s'appliquèrent à connoître les principes des choses naturelles, & ils eurent ensuite leurs Orateurs & leurs Rhéteurs. Thalès, Anaximene, Pythagore, précédèrent de beaucoup Gorgias, Isocrate, & Démosthene. Nous au contraire, nous avons commencé par l'étude des Belles-lettres, & nous finissons par celle de la nature. Mais ce goût passera : pourquoi n'éprouveroit-il pas la même vicissitude ? Et comme on néglige fort les Lettres, je ne sai ce qui nous restera ; car il

y a une quatriéme cauſe de la décadence, dont je parle, qui me fait appréhender que le mal n'aille toujours en augmentant ; c'eſt le prodigieux changement qui s'eſt fait dans nos mœurs.

Les richeſſes ſe ſont multipliées, & en ſe multipliant, elles ont enfanté le luxe & le goût de la dépenſe ; nous nous ſommes fait mille beſoins inconnus à nos peres, non beſoins réels, mais beſoins de fantaiſie, que l'on veut pourtant ſatisfaire à quelque prix que ce ſoit, & qui font ſentir une eſpéce d'indigence, même aux plus riches. Deux paſſions partagent aujourd'hui la pluſpart des François, ſur-tout dans cette Capitale, celle d'acquérir & celle de dépenſer ; toutes deux ſans bornes, & qui ſe réuniſſent ſouvent dans une même perſonne. Or il eſt clair que l'amour des Sciences & des Lettres ne ſauroit compatir avec une pareille diſpoſition. Horace écrivant à un de ſes amis, qui étoit une eſpéce de Financier, lui dit tout naturellement, qu'il s'étonne comment un homme

de sa sorte, dans la crasse de la finance, & au milieu de la contagion des richesses, a pû conserver du goût pour la Philosophie;

Cùm tu inter scabiem tantam & contagia lucri,
Nil parvum sapias, & adhuc sublimia cures.

C'étoit en effet un prodige. Et à l'égard de ces dissipateurs, à qui des revenus immenses ne suffisent pas, quel goût trouveroient-ils dans les Lettres, qu'ils regardent comme des ennemis de leurs plaisirs, & des censeurs de leur conduite?

Ce n'est pas au reste que l'on n'aime encore les Livres; il y a peu de gens riches qui ne se piquent d'en avoir, & en grand nombre: rien de si commun que de belles Bibliothéques, qui servent d'ornement dans un cabinet, ou même dans une gallerie, mais l'esprit du maître en est-il plus orné? Anciennement avec une centaine de livres on devenoit savant, & aujourd'hui avec dix mille volumes

on trouve le secret d'être ignorant ; c'est qu'anciennement on lisoit, on possédoit cette centaine de livres, & qu'aujourd'hui les dix mille volumes sont *ad honores*.

Il ne faut que comparer l'état présent de la ville de Paris, avec ce qu'elle étoit au commencement du régne de Louis XIII, pour comprendre qu'il devoit y avoir alors plus de gens appliquez aux Lettres, qu'il n'y en a de nos jours. Paris alors mal policé, bâti à l'antique, moins grand & moins peuplé de moitié qu'il n'est aujourd'hui, n'avoit rien de fort séduisant. Les rues mal pavées, sales à l'excès, jamais éclairées ; nulle sureté la nuit ; le jour, pour tout spectacle quelques mauvaises Comédies, courues du peuple, & mépriſées des honnêtes gens. Les tables, frugales comme elles l'étoient & sans délicatesse, attiroient peu de convives ; outre que chaque particulier, n'ayant qu'une fortune très-bornée, étoit obligé de mettre sa richesse dans son économie. De carosses, il y en avoit peu ; l'invention en étoit trop récen-

te : on alloit à pied avec des galoches ou avec des botines, qu'on laiſſoit dans l'antichambre, quand on rendoit quelque viſite. J'ai vû, moi enfant, un reſte de cet ancien uſage. L'homme de robe alloit au Palais, monté ſur une mule, & en revenoit de même. Rentré chez lui, il n'étoit guère tenté d'en ſortir pour aller ſe crotter ; il ſe renfermoit donc dans ſon cabinet, où ſes livres faiſoient toute ſa compagnie. Il avoit fait de bonnes études au Collége, parce qu'il y avoit été mis dans un âge plus mûr & plus raiſonnable ; il y avoit pris du goût pour les Belles-lettres, & ce goût il le cultivoit dans toute la ſuite de ſa vie, ſoit pour le plaiſir qu'il y prenoit, ſoit pour faire, comme on dit, de néceſſité vertu. C'eſt à cette ancienne ſévérité de mœurs que nous avons été redevables d'un Chancelier de l'Hôpital, d'un Préſident de Thou, d'un Briſſon, d'un Morvilliers, d'un Paſquier, d'un Loiſel, de ces deux illuſtres freres Meſſieurs Pithou, & d'une infinité d'autres ſavans perſonnages : car il ne faut que lire les Poëſies du Chancelier

de l'Hôpital, pour voir que le Parlement alors étoit plein de Magistrats fort versez dans les Lettres. Ce temps n'est plus, & la raison en est, que présentement à Paris la dissipation est extrême. A peine un jeune homme a-t-il atteint l'âge de dix-huit ou vingt ans, qu'on le met en charge, & qu'on lui donne un équipage. Avec cette facilité d'aller & de venir, comment peut-on espérer qu'il résiste à l'envie de courir ?

Il n'est pas imaginable à quel point la Musique seule, dont le goût s'est si fort répandu, & ce spectacle enchanteur que nous appelons du nom d'Opéra, ont nui aux Lettres. L'un & l'autre ont tourné l'esprit de la Nation au frivole, & lui ont entiérement ôté le goût du sérieux, & de tout ce qui est solidement bon. *Malarum rerum industria invasit animos*, disoit Sénèque ; *cantandi saltandique nunc obscena studia effeminatos tenent.* Il eut beau dire, il ne corrigea pas son siécle ; & voici la peinture qu'Ammien Marcellin faisoit de Rome plus de deux cents ans après. *Le peu de*

maisons (6) où l'on cultivoit encore les Lettres, sont devenues le théatre de la molleſſe, & des folles joies qui sont à sa suite. On n'y entend plus que le son des voix & des instrumens; à la place d'un Philosophe ou d'un Orateur, on veut avoir un Comédien, un Musicien, ou un Danseur. Les Bibliothéques sont fermées ainsi que des tombeaux; il n'est plus question de livres, mais de flûtes, de lyres, & d'instrumens de musique de toute espéce; en un mot, de tout l'attirail d'une farce ou d'une Comédie.

Voilà, Messieurs, ce qui arrivera parmi nous, si les Académies n'en détournent l'augure par l'attention qu'elles auront à s'attacher de bons esprits, à qui les ouvrages de la savante Antiquité soient familiers. Vous connoissez le Recueil qui vient d'être

(6) *Pauca domus studiorum seriis cultibus anteà celebratæ, nunc ludibriis ignaviæ torrentes exundant, vocali sono, perflabili tinnitu fidium resultantes. Denique pro philosopho cantor, & in locum oratoris doctor artium ludicrarum accitur, & bibliothecis sepulcrorum ritu in perpetuum clausis, fabricantur hydraulica, & lyræ, tibiæque, & histrionici gestus instrumenta.* Ammian. Marcell.

imprimé sous ce titre : *Poëtarum ex Academia Gallica, qui Græcè aut Latinè scripserunt, Carmina.* Il ne contient que des Poësies, dont les Auteurs ont vécu sous le régne de Louis XV ; & par là du moins on voit que même dans le temps présent, dont nous nous plaignons, il se trouve encore des hommes qui savent autre chose que notre langue. Le mal cependant n'est pas qu'elle l'ait enfin emporté sur la langue Latine, & qu'à présent on n'écrive plus guère qu'en François. En vain voudrions-nous nous y opposer, & rappeler l'usage des Savans du dernier siécle, nous n'y réussirions pas. Après tout, il n'est pas étonnant qu'une nation aussi polie que la nôtre, & aussi considérable dans l'Europe, ait eu l'ambition de faire de sa langue la langue dominante. Nous ne voyons point que les Romains, tout adorateurs qu'ils étoient des Grecs, ayent jamais abandonné le Latin, pour écrire en Grec. Ils firent à l'égard de leur langue, ce que nous faisons à l'égard de la nôtre ; ils l'épurérent, & la per-

fectionnérent le plus qu'ils purent ; mais en même temps ils avoient sans cesse entre les mains les écrits des Grecs, & ils en faisoient tous l'objet de leur imitation :

Vos exemplaria Græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ,

disoit Horace ; & dans quel temps disoit-il cela ? Lors même que les Romains avoient un Cicéron, un Virgile, un Salluste, un Tite-Live, un Varron, c'est-à-dire, lorsqu'en tout genre de Littérature, ils étoient pour le moins égaux à ces Grecs qu'ils regardoient comme leurs maîtres. Avec de si excellentes copies, il leur étoit permis de croire qu'ils pouvoient se passer des originaux ; cependant ils pensoient bien différemment. Le tort que nous avons, c'est de ne pas suivre cet exemple, & de négliger les Lettres Grecques & Latines, quand nous n'avons encore en notre langue aucun modéle achevé, ni pour l'histoire, ni pour l'éloquence, ni pour la poësie, j'entens la grande poësie,

ou

ou l'épopée ; car assurément notre amour propre ne nous fera pas voir dans nos écrivains, des Cicérons, des Virgiles, ni des Tites-Lives. Cependant faute de lire ces sortes de livres, qui sont presque les seuls où l'on apprenne à bien penser & à bien écrire, nos productions deviennent tous les jours plus foibles & plus inégales. N'est-il pas surprenant que d'un côté dans tout Cicéron, où il est traité de tant de matiéres différentes, on ne trouve rien que de beau, que de sensé, que de bien exprimé ; qu'à peine il y ait lieu de faire une seule bonne critique ; & que de l'autre dans des discours prononcez à l'Académie Françoise, discours d'apparat, discours d'un demi quart d'heure, & l'ouvrage d'un mois, il se trouve tant de pensées fausses, tant d'expressions vicieuses, tant de choses communes, triviales, & justement répréhensibles ? On dira ce que l'on voudra ; mais je soutiens, moi, qu'à l'égard du talent d'écrire nous ne sommes que des enfans en comparaison de ces grands hommes de l'Antiquité, dont

nous négligeons les ouvrages, quoique si capables de diriger & nos pensées & nos expressions. Car il ne faut pas s'imaginer que pour être écrits en Grec ou en Latin, ils ne puissent pas influer sur notre stile, & nous être d'un grand secours. C'est chez les anciens Rhéteurs, tels que Cicéron & Quintilien, que l'on prend des principes & des regles touchant l'analogie, touchant le bon & le mauvais usage, touchant les différentes sortes de stile, touchant l'emploi des figures, & mille autres choses qui sont communes à toutes les nations & à toutes les langues. Aussi voyons-nous que nos meilleurs écrivains ont presque toujours été ceux qui à l'étude de leur propre langue, ont sû joindre l'étude des Lettres Latines, & qu'aujourd'hui qu'on s'y adonne moins, on écrit moins bien.

J'aurois bien d'autres réflexions à faire sur les causes de la décadence des Lettres : mais quant à présent, je n'ai traité ce sujet, que par occasion, & sans chercher à dire tout. Si dans le peu que j'en ai dit,

j'ai laissé échapper quelques vérités, qui ne soyent pas du goût de tout le monde, je puis du moins, Messieurs, assurer que je n'ai eu intention d'offenser personne.

JUGEMENT DE PHOTIUS,

Sur les dix plus célèbres Orateurs de la Grèce.

ANTIPHON.

J'Ai lû les Oraiſons (1) d'Antiphon; j'y ai trouvé de l'exactitude, de la force, & de l'invention. Cet Orateur

(1) *Antiphon*] Thucydide, liv. 8. parle de cet Orateur comme d'un des principaux auteurs de l'oligarchie à Athénes. Quelques-uns diſent qu'il fut le maître de cet hiſtorien, & d'autres qu'il fut ſon diſciple. Les uns auſſi le font mourir d'une façon, les autres d'une autre. Ce ſont, je crois, ces contradictions qui ont déterminé

dans les questions purement probables, a beaucoup d'art; il s'entend bien à tirer le vrai de l'obscurité qui le couvre; ses argumens sont subtils & pressans : souvent laissant là le raisonnement, il tourne tout-à-coup son discours du côté des loix & des mœurs, alors il devient touchant, & jamais il ne perd de vûe ce que nous appelons les convenances, les bienséances. Cécilius dit qu'Antiphon n'a point connu les figures des pensées; qu'il n'a ni cherché ni employé ces tours heureux, ces changemens subits, par le moyen desquels on passe d'une chose à une autre; qu'il disoit simplement ce qu'il pensoit, sans fiction ni détour; mais que par la liaison naturelle de ses pensées, & par les conséquences qu'il en savoit tirer, il tournoit, comme il vouloit, l'esprit de son auditeur. Les anciens Rhéteurs, ajoute-t-il, ne songeoient qu'à trouver des enthymemes, & à les bien

Vossius, encore plus qu'un passage d'Hermogene, à distinguer deux Antiphons, l'un de Rhamnus plus ancien que Thucydide, l'autre postérieur.

exprimer : ils étoient tout occupez du soin de rendre leur diction énergique, ou agréable, & toute leur composition harmonieuse. Par là ils se croyoient fort supérieurs aux autres en l'art de parler. Ensuite le même Cécilius se rétractant en quelque sorte, Quand je dis, continue-t-il, que les Oraisons d'Antiphon sont sans figures, je ne prétens pas dire qu'elles en soient totalement dénuées ; car on y trouve l'interrogation, la prolepse, & quelques autres semblables ; mais je veux dire qu'il en fait rarement usage, qu'il y est conduit par la seule nature, sans le secours d'aucune méthode, & qu'il n'a jamais connu ni l'art, ni les préceptes. C'est ce que l'on peut remarquer & dans les écrits d'Antiphon, & dans ceux des autres Rhéteurs du même temps : non, comme je l'ai déja dit, que les figures y manquent absolument ; car il n'est guère possible qu'un discours d'une juste longueur, n'en ait quelques-unes ; mais parce qu'elles ne se font sentir, ni par leur véhémence, ni par leur nombre & leur variété, on est

bien fondé à dire que ces anciens Orateurs en ont ignoré l'art. Il y a soixante Oraisons qui portent le nom d'Antiphon. Cécilius n'en reconnoît que trente-cinq, regardant les autres au nombre de vingt-cinq, comme supposées. Ce Rhéteur eut pour maître, selon quelques-uns, Sophile, son propre pere, qui exerçoit la profession de Sophiste; & selon Cécilius, l'Historien Thucydide. Il ajoute qu'Antiphon disputoit souvent contre Socrate, non par envie de disputer, mais pour éclaircir les questions, & pour démêler la vérité. C'est lui, dit-il, qui a composé le premier (2) des discours dans le genre judiciaire; & de fait, on n'en voit aucun avant son temps. On peut dire aussi qu'il fût le premier inventeur de la Rhétorique, il étoit né avec d'excellentes dispositions pour cela; aussi lui donnoit-on le surnom de Nestor. Platon (3) dans

(2) *Le premier*] Quintilien, liv. 3. ch. 1. a dit la même chose de cet Orateur.

(3) *Platon*] Cela doit s'entendre de Platon le Poëte comique, qui étoit un peu plus ancien que Platon le Philosophe.

une de ſes piéces le fait diſcourir avec Piſandre, & le tourne en ridicule ſur ſon avarice. On dit qu'il avoit fait pluſieurs tragédies, non-ſeulement lorſqu'il menoit une vie privée, mais même à la Cour de Denys le tyran, où il jouoit un rôle plus conſidérable. Et dans le temps qu'il s'appliquoit à la poëſie, on aſſure qu'il trouva l'art de conſoler les perſonnes affligées, & qu'ayant fait bâtir une petite maiſon près du marché, à Corinthe, il y mit une affiche qui annonçoit ce ſingulier talent. En effet il interrogeoit ceux qui venoient chez lui, pour ſavoir la cauſe de leur chagrin, & il les renvoyoit toujours conſolez & tranquilles. Mais ne trouvant pas cette occupation digne de lui, il reprit ſes fonctions d'Orateur : & ſon premier plaidoyer fut contre le Médecin (4) Hip-

(4) *Hippocrate*] Il ne faut pas confondre cet Hippocrate avec le célébre médecin du même nom. Celui-ci étoit de l'île de Coos, & vivoit 460. ans avant l'Ere chrétienne. Plutarque dit κατὰ ἱπποκράτους τοῦ ἰατροῦ στρατηγοῦ, *contre le médecin Hippocrate qui étoit préteur.* Je ſuis perſuadé que le mot ἰατροῦ, par la faute des copiſtes, a

pocrate, qui se laissa condamner par défaut. Antiphon vivoit sur la fin de la guerre des Perses contre les Grecs, il étoit un peu (5) plus ancien que le Sophiste Gorgias, & il vécut jusqu'au temps où les quatre cents abolirent la démocratie à Athénes. On crut même qu'il avoit eu bonne part à cette révolution ; c'est pourquoi après que leur domination eût cessé, on lui fit son procès, il fut condamné à mort ; son corps demeura sans sépulture, punition portée par la loi contre les traîtres à leur patrie : enfin on le déclara infame lui & toute sa postérité. Cependant Lysias dit qu'au contraire les quatre cents le sacrifiérent à leur vengeance. D'autres ont écrit qu'il fut député vers Denys,

passé mal à propos dans le texte de Plutarque, & ensuite dans celui de Photius. Cet Hippocrate étoit, selon toute apparence, le Capitaine Athénien dont parle Thucydide, & qui vivoit au temps de la guerre du Péloponese.

(5) *Plus ancien*] Plutarque au contraitraire dit qu'il étoit plus jeune. Je crois qu'il s'en faut tenir au sentiment de Plutarque.

& qu'un jour ce tyran lui ayant demandé quel étoit le meilleur bronze, il répondit, *Celui dont on a fait les ſtatues d'Harmodius* (6) *& d'Ariſtogiton*, & que Denys ayant compris ce qu'il vouloit dire, jura auſſi-tôt ſa perte. D'autres rapportent qu'il s'étoit attiré la haine du tyran, pour avoir dit trop librement ce qu'il penſoit de ſes vers, où il ſe piquoit de réuſſir.

ISOCRATE.

J'ai lû auſſi les ſoixante Oraiſons d'Iſocrate; car il y en a autant ſous ſon nom, quoique Denys d'Halicarnaſſe en admette ſeulement vingt-cinq, & Cécilius vingt-huit. On dit qu'il avoit compoſé un traité de Rhétorique, & nous ſavons qu'il y en a eu un qui portoit ſon nom. Mais d'autres

(6) *D'Harmodius*] Harmodius & Ariſtogiton, tous deux Athéniens, ſont célébres par l'amitié qui étoit entre eux, & par le courage qu'ils eurent de délivrer leur patrie de la tyrannie d'Hipparque fils de Piſiſtrate. Les Athéniens leur dreſſérent des Statues comme à leurs libérateurs.

eſtiment qu'Iſocrate avoit moins d'art que d'exercice & de pratique. Il naquit vers la 86 Olympiade, plus jeune que Lyſias de vingt-deux ans, plus vieux de ſept que Platon. Il étoit fils de Théodore, dont l'état & la fortune étoient médiocres. Dans ſon jeune âge il eut pour Maîtres Prodicus de Chio, Gorgias de Leuntium, Tiſias de Syracuſe, & Theramene le Rhéteur. Quand il eut atteint l'âge d'homme, il ne voulut point ſe mêler des affaires de la République : la foibleſſe de ſa voix, & ſa timidité naturelle l'en empêchérent. Comme il avoit perdu une grande partie de ſon bien dans la guerre des Athéniens contre les Lacédémoniens, il fit un plaidoyer où il prétendoit prouver qu'il ne devoit pas payer une taxe qu'on exigeoit de lui pour l'entretien (7) des Galéres, & ce fut le ſeul plaidoyer

(7) *Pour l'entretien des Galeres*] Pour entendre cela, il faut ſavoir 1°. Que tout citoyen d'Athenes contribuoit de ſon bien à l'entretien des Galéres ; 2°. que celui dont le bien montoit à dix talens ou dix mille écus de notre monnoie, pouvoit

qu'il prononça. Renfermé chez lui, il s'occupoit à écrire & à philoſopher. Il compoſa l'oraiſon qui porte le titre de Panégyrique, & pluſieurs autres dans le genre délibératif, pour exciter les Grecs à la vertu, & à tous les devoirs d'un bon citoyen; mais peu content du ſuccès, il s'en tint là. Quelque temps après, il alla ouvrir une école à Chio, où l'on dit qu'il eut d'abord tout au plus neuf auditeurs, par

être nommé Triérarque, c'eſt-à-dire, Capitaine de Galére; auquel cas il étoit obligé d'équipper une Galére, & avoit droit de la commander; 3°. que ceux dont le bien étoit au-deſſous de dix talents, ſe joignoient pluſieurs enſemble juſqu'à la concurrence du nombre néceſſaire, & ſe cotiſoient pour contribuer à frais communs à l'armement d'une galére; 4°. que la charge de Triérarque étant fort onéreuſe, il étoit permis à ceux qui étoient nommez d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche qu'eux, & de demander qu'on le mît à leur place, pourvû qu'ils fuſſent prets à changer de bien avec lui, & à faire la fonction de Triérarque après cet échange. Cette loi étoit de Solon, & s'appeloit la loi des échanges, ὁ τῶν ἀντιδόσεων νόμος. C'étoit préciſément de quoi il s'agiſſoit dans ce plaidoyer d'Iſocrate.

conſéquent peu de profit. Sur quoi il s'écrioit, *Que je ſuis malheureux de m'être vendu à ces gens-ci.* Mais dans la ſuite, il en eut juſqu'à cent, au nombre deſquels étoit Timothée fils de Conon, avec qui il alla viſiter pluſieurs villes, d'où il écrivoit aux Athéniens ces lettres, qui ont paru ſous le nom de Timothée; il étoit ſon Sécretaire, & cette fonction lui valut un talent. On comptoit encore parmi ſes auditeurs Xénophon fils de Gryllus, Théopompe de Chio, Ephorus de Cumes : il exhorta ces trois à s'appliquer à l'Hiſtoire, & leur propoſa des ſujets conformes à leur génie. Je ne dois pas oublier Aſclépiade, qui devint célèbre par ſes tragédies, Théodecte de Phazelis, qui écrivit dans le même genre, Léodamas d'Athénes, & Lacrite qui donna des loix aux Athéniens. On dit qu'Hypéride & Iſée furent auſſi du nombre; que Démoſthene lui-même ſongeant déja à devenir ce qu'il fut depuis, vint trouver Iſocrate, & que ne pouvant pas lui donner les mille drachmes * qu'il

* Environ cinq cents livres Tournois.

prenoit pour enſeigner la Rhétorique, il lui en offrit deux cents, pour apprendre ſeulement la cinquiéme partie de l'art oratoire ; à quoi Iſocrate répondit que ſon art ne ſe morcelloit point, & qu'il ne lui en laiſſeroit rien ignorer, s'ils convenoient du prix. Ce fut en ce temps-là qu'il fit cette harangue, dont j'ai parlé, pour ſe défendre de payer une taxe qu'on lui demandoit, & ce Panégyrique ſi célèbre, avec pluſieurs autres diſcours du genre délibératif. Il employa, ſelon quelques-uns, dix ans à compoſer ce Panégyrique, & quinze, ſelon d'autres. Cet ouvrage n'eſt point écrit à la maniére de Gorgias & de Lyſias : les enthymemes & les epichéremes y ſont autrement traitez, qu'ils ne l'étoient par ces Rhéteurs. On pourroit croire que ce qui lui a tant coûté, ç'a été le choix des mots, l'extrême ſoin de la diction, l'élégance du ſtile, l'arrondiſſement des périodes, & la juſte proportion de leurs parties ; toutes choſes en effet qui demandent beaucoup de temps : mais l'invention & la diſpoſition en demandoient encore

davantage. Car si l'on considére l'économie & la distribution de tout l'ouvrage, les argumens & la maniére dont il les traite, on sentira qu'un temps si long n'a pas été mal employé à un tel discours. Aussi a-t-il produit divers effets sur les gens du métier; les uns examinant le fond des choses, les autres s'en tenant à la superficie, je veux dire au stile & à la diction: les uns approfondissant tout, les autres se contentant de lire pour le plaisir de lire, chacun selon son caractére & son goût, ou suivant qu'il étoit plus ou moins propre aux fonctions de la tribune & du barreau. Isocrate fit son oraison Panathénaïque un an avant sa mort, d'autres disent quatre ans. Pour ses lettres à Philippe, il les écrivit peu avant que de mourir. Il vécut cent ans selon quelques-uns, & quatre-vingt-dix-huit, selon d'autres: ce qui est certain, c'est qu'ayant appris la défaite des Grecs à Chéronée, il prit la résolution de mourir, s'abstint de manger durant quatre jours, & finit ainsi sa vie, ne pouvant se résoudre à voir la Gréce pour la

quatriéme fois dans la ſervitude. Il avoit amaſſé un bien aſſez conſidérable, non-ſeulement en prenant de l'argent de ceux à qui il ſe rendoit utile, mais encore plus par la libéralité de Nicoclès, fils d'Evagoras, & Roi de Chypre, qui lui donna vingt talens, pour la belle Oraiſon qu'il lui avoit adreſſée, & où il lui donnoit des conſeils excellens. Sa fortune lui ſuſcita des envieux, qui le firent nommer trois fois Triérarque ou Capitaine de Galére. Les deux premiéres fois il s'excuſa par le miniſtére de ſon fils, alléguant ſes infirmitez ; mais la troiſiéme fois il fut obligé d'accepter cet emploi, où il dépenſa une partie de ſon bien. Comme on lui demandoit pourquoi lui, qui enſeignoit aux autres à haranguer le peuple, il ne le haranguoit pas lui-même : il répondit qu'il étoit comme la pierre à aiguiſer, qui ne coupe pas, & rend le fer propre à couper. Un pere lui diſant qu'il avoit envoyé ſon fils voyager avec un eſclave pour toute compagnie, *Bon*, dit-il, *pour un ſeul eſclave, il vous en reviendra deux.* Il fut

fut si affligé de la mort de Socrate, que le lendemain il parut en habit de deuil. Il n'eut en toute sa vie que deux affaires fameuses, l'une contre Mégaclide, qui l'attaqua sur cette taxe destinée à l'entretien des Galéres : il étoit alors malade, & ne pouvant se défendre lui-même, il s'en remit à son fils Apharée, qui plaida si bien la cause de son pere, qu'il la gagna. L'autre fut contre Lysimaque, qui l'entreprit sur l'Intendance des Galéres ; il se défendit, mais il perdit son procès, & fut condamné à passer par cet emploi.

Au reste la beauté du stile d'Isocrate est connue de tout le monde ; on sait combien il est clair, doux & correct ; il a des graces qui paroissent naturelles, quoique régulier & châtié jusques dans ses moindres parties. Ce n'est point un orateur véhément qui anime son discours par de fréquentes figures ; au contraire il en est dénué, & ce défaut le rendoit peu propre aux exercices contentieux de la tribune & du barreau : mais ce qui lui est propre & particulier, c'est une

ſuite d'argumens enchaînez les uns aux autres, qui le rend infiniment perſuaſif. On pourroit peut-être l'accuſer d'avoir été plagiaire, parce que dans ſon Panégyrique, il ſemble avoir emprunté pluſieurs traits des Oraiſons funébres d'Archinus, de Thucydide, & de Lyſias : mais quand on traite des ſujets qui ont été traitez par d'autres, il eſt permis d'avoir les mêmes penſées, & d'uſer des mêmes argumens, ſans être réputé plagiaire, parce qu'on ne les prend pas dans l'écrivain qui a précédé, mais dans le ſujet même. Après ſa mort, il fut porté avec pompe dans la ſépulture de ſa famille, & Timothée lui érigea une ſtatue de bronze, où il fit graver cette inſcription : *Timothée en conſidération de l'amitié & de l'hoſpitalité qui le lioient avec Iſocrate, lui a érigé cette ſtatue, ouvrage de Cleocharés.* Apharée ſon fils adoptif lui en érigea auſſi une près du temple de Jupiter Olympien ; elle eſt adoſſée contre une colonne avec cette inſcription : *Apharée* (8) *fils d'I-*

(8) *Apharée lui en érigea une*] Pauſa-

ſocrate, lui a conſacré ce monument pour honorer Jupiter, les Dieux, & la vertu de ſon pere. Apharée étoit né d'une amie d'Iſocrate, appelée Lagiſca, qu'Iſocrate épouſa, & qui avoit trois enfans, du nombre deſquels étoit celui-là.

ANDOCIDE.

J'ai lu quatre Oraiſons d'Andocide, les ſeules qui me ſoient tombées entre les mains. La premiére eſt ſur les myſtéres de Cerès. La ſeconde,

nias à l'occaſion de cette ſtatue qu'il avoit vûe à Athenes, fait d'Iſocrate un éloge, qui joint à ce qu'en dit Photius, donne une idée complette de cet Orateur. *Parmi ces antiquitez*, dit-il, *je mets encore une colonne où eſt une ſtatue d'Iſocrate, homme digne de mémoire, & qui laiſſa trois grands exemples à la poſtérité; le premier de conſtance, en ce qu'à l'âge de 98. ans, il n'avoit pas encore ceſſé d'enſeigner, ni d'avoir des diſciples; le ſecond d'une modeſtie rare, qui le tint toujours éloigné des affaires publiques & des ſoins du gouvernement; le troiſiéme d'un grand amour pour la liberté, car ſur la nouvelle de la défaite des Athéniens à Chéronée, il finit ſes jours volontairement.*

ſur ſon retour à Athénes. La troiſiéme concerne la paix d'Athénes avec Lacédémone ; & la quatriéme eſt contre Alcibiade. Cet orateur écrit d'un ſtile extrémement ſimple ; il n'a rien d'étudié ni d'apprêté : d'autant plus perſuaſif & ſéduiſant, qu'il ſemble fuir tout ornement, toute figure. Il floriſſoit en même temps que Socrate, & il étoit né en la 78 Olympiade ou environ. Il eut pour pere Léogoras, homme de ſi ancienne extraction, qu'Hellanicus fait remonter ſon origine juſqu'à Mercure. Dans ſa jeuneſſe il fut accuſé d'impiété, & cité en juſtice, pour avoir, diſoit-on, profané les myſtéres de Cerès, & briſé quelques ſtatues de Mercure : il échappa à la condamnation, en promettant de découvrir les coupables ; & il en fit une perquiſition ſi exacte, qu'en effet il les découvrit, les dénonça, les convainquit, & les fit condamner à mort. De ce nombre étoit ſon propre pere, à qui l'on mit auſſi-tôt les fers aux pieds ; il le ſauva en aſſurant les Juges que ce criminel étoit néceſſaire à l'Etat, & qu'il

lui rendroit des ſervices importans. On n'y fut pas trompé ; Léogoras dénonça pluſieurs citoyens qui ruinoient l'Etat, en détournant les deniers publics à leur uſage particulier, & qui étoient chargez de crimes. Andocide s'étant fait une grande réputation par ſes vûes politiques & par ſa conduite, fut nommé Général des Galéres. Dans ce poſte il pratiqua des liaiſons avec les Rois de Chypre, & avec pluſieurs perſonnes illuſtres, dont il devint l'hôte ou l'ami. Il eut l'audace d'enlever clandeſtinement la fille d'Ariſtide, ſa couſine germaine, & de l'envoyer au Roi de Chypre. Voyant enſuite que cette action lui feroit une affaire criminelle, il alla lui-même en Chypre, à deſſein de ramener cette fille avec lui ; mais le Roi qui s'en défioit, le fit mettre en priſon. Andocide trouva le moyen de ſe ſauver, & revint à Athénes, dans le temps que tout étoit au pouvoir des quatre cents, qui auſſi-tôt s'aſſurérent de ſa perſonne : mais il leur échappa, & après le renverſement de leur tyrannie, il revint encore. Alors

il fut exilé, & alla passer le temps de son exil en Elide, où s'étant joint aux amis de Thrasybule, il rentra avec eux dans Athènes. Quelque temps après, il fut député à Lacédémone pour y négotier la paix: il se comporta mal dans cette négotiation, & craignant les suites de la haine qu'il s'étoit attirée, il chercha son salut dans la fuite. On voit encore à Athènes une statue de Mercure, qui porte le nom d'Andocide, quoiqu'elle ait été consacrée par la tribu d'Egée; la raison en est que la maison d'Andocide étoit tout auprès.

LYSIAS.

Les Oraisons de Lysias que j'ai lues aussi, sont au nombre de trois cents vingt-cinq; mais il n'y en a que deux cents trente-trois qui soient véritablement de lui, les autres sont supposées. Dans ce grand nombre de plaidoyers, il ne perdit que deux fois sa cause, quoiqu'il eût à faire à tant d'adversaires. Cet orateur est fort brief, & en même temps fort per-

ſuaſif. Il a autant de force d'éloquence (9) que pas un autre, bien qu'il ne paroiſſe pas en avoir : car on diroit que rien n'eſt plus facile que de l'imiter, & cependant rien n'eſt plus difficile. Il compoſa pluſieurs plaidoyers (1) pour des particuliers

(9) *Autant de force*] Cela ne paroît pas vrai, à en juger par les Oraiſons qui nous reſtent de Lyſias. Démoſthene avoit bien plus de force & de nerfs. Denys d'Halicarnaſſe obſerve qu'il réuſſiſſoit beaucoup mieux dans le genre judiciaire que dans les deux autres. On peut voir le jugement qu'il a porté de cet orateur.

(1) *Pour des particuliers*] A Athenes tout criminel, ou pour parler plus exactement, tout homme accuſé en juſtice, étoit obligé de ſe défendre lui-même, c'eſt-à-dire, de plaider ſa propre cauſe. Cette loi embarraſſoit fort ceux qui n'avoient pas le talent de parler en public ; auſſi trouvoient-ils le moyen de l'éluder, en employant la plume des plus célèbres Orateurs, & en apprenant par cœur des plaidoyers qu'ils payoient bien cher. Quand Socrate fut accuſé, Lyſias fit en ſa faveur un plaidoyer qui eſt parvenu juſqu'à nous ; mais Socrate ne daigna pas s'en ſervir ; en homme vertueux, en vrai Philoſophe il aima mieux ſe laiſſer condamner & perdre la vie, que de violer les loix de ſon pays.

qui les apprenoient par cœur, & les prononçoient comme s'ils eussent été d'eux. Outre ses plaidoyers, il nous a laissé des harangues au peuple, des panégyriques, des éloges funèbres, des épîtres, des traitez sur l'amour, & l'apologie de Socrate. Dans la plûpart de ses plaidoyers il est fort moral, & il le devient d'une maniére instructive, quand il a entre les mains quelqu'une de ces causes, qui ont un rapport naturel avec les mœurs. Car alors il faut non pas simplement dire les choses, mais en rapporter les raisons & les motifs. Par exemple, si l'on est obligé de dire des véritez dures, qui blessent nos amis, ou d'honnêtes gens, on fait voir que c'est la nécessité qui nous y contraint; & si au contraire on leur est favorable, on témoigne le plaisir que l'on sent de pouvoir accorder la vérité avec son inclination: en un mot, vous ne persuadez qu'autant que vous rendez raison de tout. Mais dans le choix des causes, c'est l'honneur qu'il faut consulter, non l'intérêt. L'un est d'un honnête-homme, l'autre d'un homme

me qui n'a que l'utile en recommendation. Il n'eſt pas aiſé de tenir un juſte milieu entre les deux, & Lyſias lui-même s'en eſt ſouvent écarté. L'une de ſes plus belles oraiſons eſt celle (2) qu'il fit contre Diogiton, où il s'agit d'une tutelle. La narration en eſt claire, ſimple, & toujours ſoutenue d'un air de probabilité qui perſuade. Il ne s'amuſe point, comme pluſieurs orateurs, à groſſir le fait tout d'un coup & à contre temps, il ſe réſerve pour la ſuite, où en effet l'éloquence déploye mieux & plus à propos toutes ſes forces. En récompenſe on remarque dès le commencement de ſon diſcours une grande pureté de ſtile, une clarté admirable, ſoit dans la diction, ſoit dans les penſées : ſa narration vient enſuite, & ſans ſe faire attendre ; elle eſt ſimple, vous n'y trouvez rien d'étranger au ſujet. Mais il n'eſt pas donné à tout le monde de ſentir l'ordre

(2) *Qu'il fit contre Diogiton*] Denys d'Halicarnaſſe a fait l'analyſe de cette oraiſon, & il nous la propoſe comme un modéle.

& la beauté de ſa compoſition : car il ſemble dire les choſes tout ſimplement, & comme elles ſe préſentent d'elles-mêmes : cependant peu à peu il s'éleve, & inſenſiblement ſa marche devient pompeuſe. On ne ſait ce que l'on doit le plus admirer dans ce plaidoyer, ou les graces de la diction, ou la beauté des penſées, ou la ſolidité des preuves, ou l'invention, ou l'arrangement & la diſpoſition de toutes les parties du diſcours. Quelques-uns s'imaginent que ſon oraiſon ſur l'olivier ſacré eſt une piéce ſuppoſée ; mais s'ils y regardoient de près, ils changeroient de ſentiment ; car & l'exorde, & la narration, & les preuves, & l'épilogue, tout en eſt digne de Lyſias ; il y régne une ſimplicité, & en même temps une force qu'il n'appartient qu'à cet orateur d'allier enſemble. On le reconnoît encore dans cette oraiſon à ſa maniére accoutumée d'employer pluſtôt des enthymemes que des épichéremes ; de parcourir les principaux chefs, ſans allonger ſon diſcours par un détail inutile ; de plaire enfin par une brié-

veté, qui ne laiſſe rien à deſirer ; qualité où il n'eſt inférieur qu'à Démoſthene ſeul : mais pour la beauté des deſcriptions, il ne le cede en cette partie ni à Platon, ni à Démoſthene, ni à Eſquine. Un autre talent qui lui eſt propre & particulier, c'eſt d'employer des antitheſes (3) tirées de ſon ſujet, qui n'ayent rien de captieux ni de recherché : c'eſt de tourner ſi heureuſement une période, que tous ſes membres ayent une juſte proportion entre eux : c'eſt d'écrire d'une maniére également pure, élégante, & fleurie. Paulus de Myſie, ſans ſe donner la peine d'étudier & d'entendre cette oraiſon de Lyſias ſur l'olivier ſacré, a décidé hardiment (4)

(3) *Des antitheſes*] L'antitheſe eſt l'une des figures qui ſent le plus l'affectation : elle déplaît par la raiſon même qu'elle cherche trop à plaire. Cette figure étoit fort à la mode du temps de Balzac, de Voiture, de S. Evremont ; mais aujourd'hui que l'on fait plus de cas du ſtile naturel, elle eſt preſque bannie de l'éloquence Françoiſe.

(4) *Hardiment*] Cet endroit de Photius eſt remarquable. Il nous apprend que

qu'elle n'étoit point de lui, & il en a retranché plusieurs autres qui n'étoient pas moins belles : en quoi il a rendu un mauvais service à la postérité ; car ces ouvrages étant par là devenus suspects, on a négligé de les conserver, ils ont disparu presque aussi-tôt, l'erreur prévalant sur la vérité en cette occasion, comme en tant d'autres. Lysias a aussi le mérite d'être touchant, & d'amplifier admirablement les sujets qu'il traite, quand

dans tous les temps, il y a eu des critiques hardis, qui ont imposé à leurs contemporains, & qui se prévalant de l'empire qu'ils avoient sur leur esprit, ont condamné plusieurs écrits qui n'étoient pas de leur goût, quoique fort bons & fort dignes de passer à la postérité. De nos jours nous avons vû arriver pis ; des Censeurs présomptueux ont entrepris de dégouter leur siécle de la lecture des meilleurs ouvrages de l'antiquité, & ils n'y ont que trop réussi. Mais depuis qu'on ne lit plus ces ouvrages, ou qu'on les lit moins, voyons-nous que les Belles-lettres y ayent gagné ? voyons-nous que le stile de nos écrivains François d'aujourd'hui, qui se sont éloignez de la maniere de Cicéron, & des vrais modéles, en soit devenu meilleur ?

il eſt à propos de le faire. Quelques Rhéteurs ont dit de lui qu'il s'entendoit fort bien à déduire des chefs d'accuſation, mais nullement à les porter juſqu'où ils peuvent aller : je crois pour moi, qu'ils ſe trompent. Je ne veux d'autre preuve de mon ſentiment que ſes oraiſons mêmes, & entre autres celle qu'il fit contre Mnéſiptoleme, où il a pouſſé l'accuſation avec autant de force qu'il eſt poſſible. Cécilius n'a pas raiſon non plus de dire que cet orateur a eu l'invention en partage, mais non la diſpoſition ; car ſurement il excelle en celle-ci autant que pas un autre. Au reſte Lyſias (5) étoit de Syracuſe ; ſon pere s'appeloit Céphalus Lyſanias, & ſon ayeul Céphalus. Dans ſa vieilleſſe il avoit vû Démoſthene jeune. Deux choſes l'attirérent à Athénes, l'envie de voir une ville ſi célèbre, & la réputation de Périclès fils de Xantippe. D'abord il y fut élevé avec les enfans de tout ce qu'il y avoit

(5) *De Syracuſe*] Plutarque le fait originaire de Syracuſe, mais né à Athenes, ce qui eſt beaucoup plus vraiſemblable.

d'illuſtres citoyens : mais peu après, la République voulant envoyer une colonie à Sybaris, il prit cette occaſion de concert avec Polémarque ſon frere aîné, pour aller recueillir la ſucceſſion de leur pere. A l'âge de quinze ans, revenu dans ſa patrie, il apprit la Rhétorique ſous Nicias & ſous Tiſias deux Syracuſains très-renommez. Héritier d'un bien conſidérable, il tint une bonne maiſon, & vécut fort à ſon aiſe juſqu'à l'Archontat de Cléarque à Athénes. L'année ſuivante il fut accuſé de favoriſer le parti des Athéniens ; & ſur ce prétexte, il fut chaſſé de ſon pays (6) avec trois cents autres. Dans cette extrémité, il ſe réfugia à Athénes, où il trouva les quatre cents maîtres de la ville : il ne laiſſa pas d'y fixer ſa demeure. Les trente Conjurez ayant délivré Athénes de la ty-

(6) *Avec trois cents autres*] Le texte de Plutarque porte *avec trois autres*, c'eſt une faute qui a paſſé enſuite dans le texte de Photius, il faut la corriger dans l'un & dans l'autre, & lire *avec trois cents autres*, ſur la foi de Denys d'Halicarnaſſe & de Diodore.

rannie, il y passa encore sept ans, au bout desquels il perdit son frere, se vit dépouillé de ses biens, & n'évita la mort qu'en se sauvant avec beaucoup de peine à Mégare. Ceux de sa tribu ne cessérent de solliciter son rappel, tandis que lui, plein de zele pour l'Etat, il lui rendoit les plus grands services : car il fournit de sa bourse mille drachmes & deux cents boucliers. Il accepta avec Hermon la commission d'aller lever trois cents soldats, & de les soudoyer : enfin il persuada à Thrasydée d'Élis, son hôte & son ami, d'avancer deux talens pour le service des Athéniens. En considération d'une conduite si louable, Thrasibule écrivit au peuple d'Athénes, pour le prier d'accorder à Lysias le droit de bourgeoisie après son retour, ce qui lui fut accordé. Cependant Archinus accusa Lysias d'avoir violé les loix, en recevant cette grace avant qu'elle eût été confirmée par un decret du Sénat : mais Lysias n'en jouït pas moins de cette faveur ; il passa le reste de ses jours à Athénes, comme s'il en avoit été

citoyen, & il y mourut âgé de 83 ans, d'autres disent de 76.

ISE'E.

J'ai lu diverses Oraisons d'Isée : il y en a soixante & quatre qui sont sous son nom, mais on n'en admet que cinquante. Cet orateur avoit été disciple de Lysias, & il le prit pour son modéle. On en juge à l'élégance de sa diction & à la solidité de ses pensées. Il l'a si bien imité, qu'on ne reconnoîtroit pas le stile de l'un d'avec le stile de l'autre, sans les figures dont Isée a fait le premier un fréquent usage. C'est lui aussi qui a tourné le premier l'éloquence du côté de la politique : en quoi il a été suivi par Démosthéne son disciple. Il étoit de Chalcis ; il fut envoyé à Athénes pour étudier sous Lysias : il florissoit sur la fin de la guerre du Péloponnese, & il vécut jusqu'au régne de Philippe ; après avoir tenu quelque temps école, il se retira pour donner ses soins à Démosthéne, à qui il apprit l'art oratoire ; il reçut

de lui deux mille drachmes pour ſa récompenſe. La principale gloire d'Iſée eſt d'avoir formé ce grand orateur. On dit même qu'il eut bonne part aux oraiſons que nous avons de Démoſthéne contre ſes tuteurs.

ESQUINE.

Les Oraiſons d'Eſquine dont j'aye connoiſſance, ſont au nombre de trois, & ſes lettres au nombre de neuf ; car la Déliaque n'eſt pas de lui. Son ſtile eſt pur, doux & coulant. Il excelle ſur-tout à traiter l'enthymeme avec une grande netteté de raiſonnement. Son oraiſon contre Timarque eſt célèbre. Ce Timarque étoit accuſé de faire de ſa maiſon un lieu de proſtitution. Eſquine plaidant contre lui, le couvrit de confuſion, au point qu'il ſortit de l'audiance, & s'alla pendre de déſeſpoir. Eſquine fut le premier qui annonça aux Athéniens la victoire qu'ils avoient remportée pour la ſeconde fois à Tamynes. On dit qu'il fut auſſi le premier qui parla contre Philippe dans l'aſſemblée du

peuple : ce qui lui réuſſit ſi bien, qu'il fut député en Arcadie, où il perſuada à ces peuples de lever dix mille hommes pour faire la guerre à ce prince. Il étoit de Cothoce, bourgade de l'Attique, & fils de cet Atromete, qui ſous la domination des trente, fut exilé, & qui dans la ſuite anima le peuple à recouvrer ſa liberté. Sa mere avoit nom Glaucothée. A le conſiderer du côté de la naiſſance & du côté de la fortune, il n'y auroit rien à en dire. Dans ſes jeunes ans il fit plus d'un métier ; né robuſte, il s'adonna aux exercices de la gymnaſtique, il porta même les armes. Enſuite voyant qu'il avoit la voix belle & forte, il embraſſa le métier de Comédien : ſi nous en croyons Démoſthéne, il faiſoit l'office de ſouffleur, & jouoit même les troiſiémes rôles dans la troupe d'Ariſtodeme, qu'il ſuivoit de bourgade en bourgade durant les Bacchanales. Il n'étoit encore qu'enfant, qu'il ſecondoit ſon pere dans la profeſſion d'enſeigner les Lettres. Selon quelques-uns, il s'étoit attaché à Socrate & à Platon ;

mais ſuivant Cécilius il avoit été diſciple de Léodamas. Dès qu'il eut commencé à ſe mêler des affaires de la République, il y acquit beaucoup de gloire : à quoi l'eſprit de faction ne contribua pas peu ; car en ſe faiſant l'antagoniſte de Démoſthéne, il devint chef de parti. Cependant il fut député pluſieurs fois avec Démoſthéne, & une entre autres vers Philippe, pour traitter de la paix. Au retour de cette ambaſſade, Démoſthéne l'accuſa de prévarication, ſur ce qu'ayant été élu (7) Pylagore, & ſe trouvant député des Amphictyons à Amphiſſe, dans le temps qu'ils y faiſoient conſtruire un port, il ſuſcita la guerre ſacrée ; d'où il arriva, que les Amphictyons furent obligez de ſe réfugier auprès de Philippe, qui à l'inſtigation d'Eſquine, voulut ſe mêler de cete affaire, entra dans la Phocide, & s'en rendit maître. Mais par la complaiſance d'Eubulus fils de

(7) *Pylagore*] On appeloit ainſi un Orateur député de ſa république, pour aſſiſter à l'aſſemblée des Amphictyons aux Thermopyles.

Spinthare, & par les sollicitations de Pronallusius, qui alors pouvoit tout sur l'esprit du peuple, Esquine eut trente suffrages pour lui, & ne fut point condamné. Quelque temps après, Philippe étant mort, & Alexandre projettant de passer en Asie, Esquine entreprit Ctésiphon sur les honneurs qu'il avoit décernez à Démosthéne. Dans cette fameuse affaire, n'ayant pu avoir la cinquiéme partie des suffrages, il fut condamné à une amende de mille drachmes; mais ne pouvant se résoudre à les payer, il alla s'embarquer au port Sisyphe, & passa à Rhodes. Là il ouvrit une école d'éloquence, où prononçant un jour son oraison contre Ctésiphon, & voyant les Rhodiens surpris de ce qu'il avoit perdu sa cause après un tel plaidoyer, *Rhodiens*, leur dit-il, *vous cesseriez d'être surpris, si vous aviez entendu Démosthéne.* De Rhodes il fit voile à Samos, & peu après son arrivée en cette île, il finit ses jours.

DE'MOSTHE'NE.

J'ai lu toutes les Oraiſons de Démoſthéne, ou peu s'en faut. Il y en a ſoixante & cinq qui paſſent pour être de lui ; celles qu'il prononça devant le peuple l'emportent, au jugement de pluſieurs, ſur celles qu'il prononça devant le Sénat. Son oraiſon ſur Haloneſe, ou ſa ſeconde contre Philippe, car elle porte auſſi ce titre, eſt rejettée de quelques-uns, parce qu'elle ne s'accorde pas avec le diſcours que fit Démoſthéne au ſujet de la lettre de Philippe aux Athéniens. Ces critiques s'appuyent encore ſur la diction, le ſtile & la compoſition de cette piéce, qui de tous ces côtez leur paroît peu digne de Démoſthéne. A dire le vrai, le ſtile en eſt lâche, découſu, & fort différent du ſtile ordinaire de cet orateur : c'eſt pourquoi quelques-uns la donnent à Hégéſippe. Pour moi je ſai qu'aſſez ſouvent différens orateurs font des diſcours qui ſe reſſemblent, & que ſouvent auſſi le même orateur

en fait qui ne ſe reſſemblent point, par la raiſon que la faculté de parler, non plus que les autres, n'eſt pas toujours égale & invariable, ſur-tout dans ces diſcours que l'occaſion ou la conjoncture fait naître. J'ai donc remarqué comme les autres, la différence de ſtile qui ſe trouve dans cette ſeconde Philippique; mais je n'en ſuis pas plus en état de décider ſi elle eſt de Démoſthéne, ou d'Hégéſippe. Il en eſt de même de l'oraiſon qui a pour titre, *Des conditions à Aléxandre*; on aime mieux l'attribuer à Hypéride, parce que Démoſthéne ſupérieur à tous les orateurs dans les autres parties de ſon art, les ſurpaſſe encore plus dans le choix des mots. Or il ſe trouve dans cette oraiſon des termes, qui bien loin d'être choiſis, ne ſont nullement faits pour entrer dans un tel diſcours. D'autres veulent que les deux oraiſons contre Ariſtogiton ne ſoient point de Démoſthéne: mais ils ne nous diſent point de qui elles ſont; ils en font, pour ainſi parler, des bâtards à qui ils ne donnent point de pere:

Denys d'Halicarnaſſe eſt un de ces cenſeurs, ſans beaucoup s'embarraſſer de dire ſur quoi il appuye ſon préjugé. Cependant Ariſtogiton nous apprend lui-même que Démoſthéne a plaidé contre lui, & ſon témoignage doit aſſurément l'emporter ſur la preuve négative que l'on tire du ſentiment de Denys. En effet, qu'Ariſtogiton ſe ſoit défendu, & de toute ſa force, on n'en peut douter après l'apologie qu'il publia contre l'accuſation de Démoſthéne & de Lycurgue. Il y en a qui rejettent auſſi l'oraiſon contre Midias & l'oraiſon contre Eſquine, parce qu'elles leur paroiſſent s'éloigner de la maniére, ou pluſtôt du caractére de Démoſthéne. En effet, diſent-ils, dans l'une & dans l'autre, il n'employe que des raiſonnemens foibles; il ſemble moins combattre qu'eſcrimer : & par cette raiſon, quelques-uns prétendent que ni l'une ni l'autre n'a été faite pour voir le jour, & qu'elles ne devoient jamais ſortir de ſon cabinet; en quoi ils marquent du moins plus de circonſpection que les autres. Mais que di-

ront-ils donc d'Ariſtide, qui rebat les mêmes idées juſqu'au dégoût, & qui au lieu de ſe renfermer dans de juſtes bornes, donne ſouvent dans l'excès, dans le ſuperflu ? Cependant ils ont quelque raiſon de penſer comme ils font, que Démoſthéne n'a pas mis la derniére main à ſon oraiſon contre Eſquine ; car nous voyons en effet que les preuves les plus foibles & les moins claires, ſont celles qu'il y traite les derniéres : plus occupé, ce ſemble, des mots que des choſes. Il eſt en cela bien différent de Lyſias dans ſon oraiſon contre Mnéſiptoleme, où cet orateur toujours également touchant, également preſſant, conſerve ſon feu, & ſait exciter l'indignation de l'auditeur encore plus fortement ſur la fin, que dans les autres parties de ſon diſcours. Il y en a qui croyent que l'oraiſon ſur les prévarications d'Eſquine dans ſon ambaſſade, quoique prononcée, n'a jamais été ni travaillée, ni entiérement écrite : ils la regardent comme une ſimple eſquiſſe ; ſur quel fondement ? Parce qu'après pluſieurs épilogues dont

dont ce discours est rempli, Démosthéne revient à des objections qu'il a déja réfutées, & les réfute encore de nouveau : ce qui leur paroît être contre les régles, & marquer du dérangement. L'oraison pour Satyrus & pour sa tutelle contre Charideme, est attaquée par les uns, & défendue par les autres ; les critiques les plus judicieux la croyent de Démosthéne : Callimaque moins éclairé l'attribue à Dinarque, & quelques-uns la donnent à Lysias. Mais ni la circonstance du temps, ni le fond des choses, ni la maniére dont tout ce discours est écrit, ne quadrent avec leur sentiment. Au contraire, ce stile périodique & soutenu que l'on y remarque, & ces traits obliques, accompagnez de tant de véhémence, font sentir que c'est Démosthéne qui parle. On voit briller ces beautez dès l'éxorde ; dans la suite un choix de mots qui ne se dément point, & une composition extrémement châtiée. A quoi on le reconnoît encore, c'est à ce fréquent usage qu'il aime tant à faire des figures, & qui met tout à la fois

tant de force & de variété dans le discours : car il employe tantôt l'interrogation, tantôt la subjection, tantôt cette figure qui entasse plusieurs choses les unes sur les autres, & qui retranche les liaisons, afin de rendre le discours plus rapide; ajoutez à cela une diction toujours réguliére, toujours ornée, mais dont l'ornement ne nuit ni à la force, ni à la clarté; enfin des périodes qui ont toujours toute leur perfection. Car de ne négliger jamais sa composition, & de renfermer tout dans des (8) périodes, c'est un mérite qui est commun à Démosthéne, à Isocrate, & à Lysias;

(8) *Périodes*] Le stile favori des bons écrivains d'Athenes & de Rome, étoit le stile nombreux & périodique. Tant que nos écrivains François se sont formez dans la lecture de ces grands modeles, ils ont imité leur maniere. Balzac & Voiture sont périodiques jusques dans leurs lettres. Vaugelas, Pélisson, Bossuet, Despréaux ont écrit dans le même goût. Mais depuis que nos écrivains ne s'appliquent qu'à la littérature Françoise, je vois que leur stile, même dans les discours d'apparat, est un stile coupé, haché, décousu, qui n'a n grace ni soutien.

mais avec cette différence, qu'Isocrate donne peut-être un peu trop d'étendue à ses périodes, que Lysias en donne trop peu aux siennes, & que Démosthéne seul tient ce juste milieu qui a tant de graces. Le Sophiste Libanius (9) & quelques autres estiment que l'oraison concernant la paix, a été composée par Démosthéne, mais qu'elle n'a jamais été prononcée. A dire le vrai, en accusant Esquine d'avoir conseillé aux Athéniens d'accorder le droit d'Amphictyonnat à Philippe, & en le reprenant aigrement, comme il fait, de cette démarche, il semble se condamner lui-même; car il avoit donné le même conseil aux Atheniens, on n'en peut pas douter. Il y en a aussi qui veulent que l'oraison contre Néera, ne soit point de lui: ils la trouvent trop lâche, trop négligée. Ils rejettent pa-

(9) *Libanius*] Ce Libanius étoit d'Antioche, & il se rendit célèbre dans le quatriéme siécle. Il fut le maître de S. Basile & de S. Jean Chrysostome, mais il n'en fut pas moins attaché au paganisme, ni moins cher à Julien l'apostat.

reillement ſon diſcours ſur l'amour, & cet éloge funèbre que nous avons ſous ſon nom. On prétend que Démoſthéne avoit vingt-quatre ans, quand il fit ſon oraiſon contre Leptine. Le critique Longin dit que l'exorde de cette piéce eſt du genre contentieux. Ce Longin vivoit (1) ſous l'empire de Claude : il étoit en grande réputation dans le temps que Zénobie régnoit à Oſroëne, & il l'aida de ſes conſeils après la mort de ſon mari Odénate. Quelques Anciens ont écrit que cette Reine avoit quitté la Religion des Gentils pour embraſſer celle des Chrétiens. Quoiqu'il

(1) *Sous l'empire de Claude*] C'eſt-à-dire, de Marcus Aurelius Claudius, qui ſuccéda à Gordien l'an 268. Longin eut Porphyre pour diſciple ; c'étoit un des plus ſavans hommes de ſon temps ; il avoit beaucoup écrit, mais de tous ſes ouvrages le Traité du Sublime, ſi bien traduit par M. Deſpréaux, eſt le ſeul qui ſoit venu juſqu'à nous. Zénobie après l'avoir attiré à elle pour lui apprendre le Grec, le fit ſon principal miniſtre. L'Empereur Aurelien le crut auteur de la lettre hardie que cette princeſſe lui avoit écrite, & le condamna à la mort l'an 273.

en ſoit, Longin a jugé ainſi de cet exorde. D'autres veulent, contre toute raiſon, qu'il ſoit du genre moral. Car cette oraiſon contre Leptine a fourni aux Rhéteurs ample matiére de diſcourir, & ſur-tout à Aſpaſius, qui, ce me ſemble, n'eſt pas fort bien entré dans le plan de cette piéce. L'oraiſon contre Midias n'a pas moins cauſé de diviſion parmi les critiques; les uns la ſoutenant du genre pathétique & véhément; les autres du genre propre aux affaires, & qui tient plus des mœurs que des paſſions. Pour moi, je la crois mixte; car aux endroits qui demandent du pathétique, je vois que le poids de l'expreſſion, la force des argumens, le nombre & l'harmonie du diſcours, tout annonce une prononciation véhémente; & aux endroits deſtinez à la diſcuſſion des faits, je vois de la modération, moins de paſſion que de ſentiment: en un mot, ce que nous appelons des mœurs, caractére que Démoſthéne garde dans cette oraiſon & dans pluſieurs autres, mais qu'il garde à ſa maniére. Car il ne faut pas

croire que dans une plaidoyerie contentieuſe, un orateur puiſſe toujours être humain, doux & modéré avec ſon adverſaire ; il s'échappe quelques fois, particuliérement quand il y eſt entraîné par un naturel impétueux, comme il eſt arrivé à Ariſtide & à Démoſthéne. C'eſt que l'art dirige peu la volonté, & qu'il ne corrige le naturel, qu'autant qu'il eſt ſouple & fléxible. Démoſthéne fit ſes Olynthiennes à trente-huit ans ; ce ſont trois harangues au peuple d'Athénes, pour lui perſuader d'envoyer contre Philippe du ſecours aux Olynthiens qui en demandoient par une ambaſſade.

Démoſthéne étoit fils d'un pere de même nom : ſa mere s'appeloit Cléobule : il étoit de Péanie l'un des bourgs de l'Attique. A l'âge de ſept ans, il perdit ſon pere, & il vécut avec une ſœur cadette chez ſa mere, qui le mit ſous la diſcipline d'Iſocrate, dès qu'il en fut capable : d'autres diſent ſous celle d'Iſée, qui tenoit alors une école à Athénes, & qui ſe donnoit pour l'émule de Thucydide, & du

Philosophe Platon : car on parle différemment de son éducation & de ses maîtres. Quand il fut en âge, voyant son bien fort diminué, il plaida contre ses tuteurs ; ils étoient trois, Aphobus, Théripide, & Démophon, ou Démeas, comme d'autres l'appelent. Il les fit condamner à lui payer chacun dix talens : mais dans la suite, il leur remit cette somme, & les quitta même du remerciment. Quelque temps après il fut élu Surintendant du théatre : dans l'exercice de cet emploi insulté & frappé par Midias, il le cita en Justice, & plaida lui-même sa cause ; mais s'étant accommodé (2) avec l'aggresseur pour la somme de trois mille drachmes, il

(2) *Mais s'étant accommodé*] Esquine dans son oraison contre Ctésiphon, dit fort plaisamment que Démosthéne portoit sur ses épaules, *non une tête, mais une ferme*, pour dire qu'il tiroit du profit des insultes & des mauvais traitemens qu'il recevoit. Mais malgré cette plaisanterie, il est certain que les Grecs, peuple aussi brave qu'il y en ait eu, ne se croyoient point deshonorez pour avoir reçu un soufflet, & ne s'en être pas fait raison eux-mêmes.

se désista de son accusation. On prétend que né avec plusieurs défauts qui auroient pû l'empêcher de parler en public ; il les surmonta tous par son application. A l'âge où les autres jeunes gens se livrent au plaisir, lui il s'enfermoit dans un lieu souterrain, la tête à demi-rasée, afin de n'être pas même tenté d'en sortir, & là il vaquoit à l'étude & à la Philosophie. Le lit le plus étroit & le plus dur, étoit celui qui lui plaisoit davantage, parce qu'il le rendoit plus matinal. Sa langue se refusoit à la prononciation de l'*r* ; il fut si bien l'y accoutumer, qu'il la prononça ensuite comme un autre. On l'avertit qu'en déclamant il lui arrivoit de hausser une épaule plus que l'autre : pour s'en corriger il attachoit un fer pointu au plancher, & s'exerçoit immédiatement dessous, afin que si ce mouvement irrégulier venoit à lui échapper, il en fût puni sur l'heure. Pour s'aguérir contre ces assemblées tumultueuses du peuple, si capables d'intimider un orateur, il alloit se promener au port de Phalere, & déclamoit sur le bord de la mer, dont

dont le mugiſſement & les vagues ſont une image aſſez naturelle de ce qui arrive dans ces aſſemblées. Souvent il déclamoit devant un miroir de toute ſa grandeur, afin d'obſerver ſes geſtes, & de leur donner plus de grace & de régularité. Il étoit né avec une difficulté de reſpirer, qui ne lui permettoit pas de prononcer de ſuite une longue période : voulant vaincre cet empêchement, il donna mille drachmes au Comédien Néoptoleme, qui entreprit de lui rendre l'haleine moins courte, & qui y réuſſit. Car voyant que les conduits par où l'air extérieur entre, & rafraichit ſans ceſſe le poûmon, étoient fort ſerrez dans le jeune homme, il lui conſeilla de tenir une olive dans ſa bouche, & de s'accoutumer à courir dans des lieux qui allaſſent en pente. Le fruit de cette olive amollie par la ſalive, & ſerrée dans la bouche par la rapidité du mouvement, paſſoit du palais dans le nez, & ſortoit par les narines : en ſorte que l'organe de la reſpiration & de la voix ſe trouvoit inſenſiblement élargi, & plus propre

aux fonctions de l'orateur. Lorſqu'il s'adonna à la politique, il trouva ſa ville partagée entre deux factions : l'une étoit pour Philippe, l'autre pour la liberté. Il prit le parti le meilleur, celui d'un homme de bien, d'un bon républicain ; il ſuivit l'exemple d'Hypéride, de Nanſiclès, de Polieucte, de Diotime, & en peu de temps il procura à Athénes des alliez puiſſans, tels que les Eubœens, les Thébains, les Béotiens, les Corcyréens, les Corinthiens, & pluſieurs autres. Un jour qu'il avoit été ſifflé dans l'aſſemblée du peuple, comme il s'en retournoit chez lui, triſte & abbatu, il fut rencontré par Eunomus, vénérable vieillard, qui ſachant le ſujet de ſon chagrin, lui dit qu'il falloit ſe mettre au deſſus de ces accidens, & avoir bon courage. Andronique célèbre acteur, le conſola auſſi, en l'aſſurant que ſes harangues étoient admirables, & il s'y connoiſſoit : ſeulement, ajouta-t-il, on y pourroit deſirer quelque choſe quant à l'action. Sur quoi Démoſthéne le pria de lui donner des leçons, juſqu'à ce qu'il fût content

de sa maniére de prononcer, qui en effet fut bien-tôt perfectionnée sous un si excellent maître. Aussi quand on lui demandoit quelle étoit la premiére partie de l'art oratoire, il répondoit toujours que c'étoit l'action. Et la seconde ? l'action. Et la troisiéme ? l'action : donnant par là à entendre que de toutes les parties de l'éloquence celle qui a le plus d'empire sur l'esprit de la multitude, c'est la prononciation & l'action. Mais afin que rien ne lui manquât non plus, du côté de la Dialectique, il voulut étudier aussi sous Eubulide de Milet qui passoit pour le plus grand Dialecticien de son temps. Démétrius de Phalere rapporte que Démosthéne avoit coutume de jurer par la terre, par l'eau, par les fleuves, les fontaines, & qu'un jour ce jurement ayant excité un grand murmure dans l'assemblée du peuple, il jura aussi par Esculape, dont il prononça le nom grec, en faisant l'antépénultiéme aiguë. On dit que Philippe de Macédoine ayant lu quelques harangues que Démosthéne avoit prononcées

contre lui, plein d'admiration avoua de bonne foi, que lui-même il se seroit laissé entraîner, & lui auroit donné l'armée à commander. Et quelqu'un lui demandant quelles oraisons il aimoit le mieux, de celles de Démosthéne, ou de celles d'Isocrate: *Démosthéne est un soldat*, répondit-il, *& Isocrate un athlète*. Après le fameux jugement qui intervint au sujet d'une couronne décernée par Ctésiphon à Démosthéne, Esquine condamné à l'exil, s'étoit déja mis en chemin; Démosthéne courut à cheval après lui, & l'ayant atteint, il l'embrassa, le consola, lui donna un talent, & lui offrît toute sorte de services. Esquine demeura interdit, car voyant Démosthéne galopper après lui, il n'avoit pas douté que ce ne fût pour lui insulter dans son malheur. Se couvrant donc la tête, il étoit prêt à se jetter à ses genoux, quand Démosthéne eut avec lui le procédé que je viens de dire, plus digne d'un philosophe que d'un orateur. Et comme il exhortoit Esquine à supporter courageusesement son exil, *Ah*, dit Es-

quine, *comment puis-je ne pas regretter une ville où je trouve dans un ennemi plus de générosité qu'on n'en trouve ailleurs dans ses amis ?*

Démosthéne chargé de pourvoir à l'abondance des vivres dans Athénes, fut accusé de malversation ; mais aussitôt il fut absous. Après la prise d'Elatée, il se trouva à la bataille de Chéronée, & il y fit mal son devoir : car on dit qu'il quitta son rang, & prit la fuite. On ajoute que sa tunique s'étant accrochée à un buisson, il se crut poursuivi par l'ennemi, & lui cria *La vie, la vie.* On trouva sur le champ de bataille son bouclier, où il y avoit une fortune pour symbole. Il fit ensuite l'oraison funèbre de ceux qui avoient péri dans le combat. Si l'on a égard à l'état où étoit alors Démosthéne, cette piéce ne paroîtra pas absolument indigne de lui ; mais elle est fort inférieure à ses autres harangues. Quelque temps après, il fut chargé de faire relever les murs d'Athénes ; il y mit du sien, & beaucoup plus encore à la décoration des spectacles : il monta ensuite une ga-

léré, & se transporta chez tous les alliez de la République, pour les engager à contribuer de leurs deniers aux dépenses communes de l'Etat. Par ces grands services, il mérita plusieurs fois d'être couronné d'une couronne d'or, à la réquisition de Démotele, d'Aristonic, d'Hypéride, & en dernier lieu de Ctésiphon. A cette dernière fois le decret de Ctésiphon fut attaqué par Diotote & par Esquine, comme porté contre les loix : Démosthéne en prit la défense, plaida lui-même (3) sa cause & la gagna.

(3) *Démosthéne plaida*] Nous n'avons rien de plus éloquent que l'oraison d'Esquine contre Ctésiphon, ou pour mieux dire, contre Démosthéne, & que l'oraison de Démosthéne pour Ctésiphon contre Esquine. Mais quelque admirables que soient ces deux harangues, elles ont un grand défaut, c'est d'être pleines d'injures atroces. Nous voyons que ce goût régnoit dès le temps d'Homere, dont les héros se disent des injures de crocheteurs, & c'est l'une des choses qui a le plus autorisé quelques modernes à dégouter leur siécle de la lecture de ce grand Poëte. Mais ils devoient considérer que chaque peuple a son vice dominant, & que nous autres François

Dans le temps qu'Alexandre passoit en Asie, Harpalus (4) voulant se retirer à Athenes avec tous ses trésors, Démosthéne ne fut pas d'avis qu'on l'y reçût ; mais Harpalus ne laissa pas d'y aborder, & Demosthéne le voyant arrivé, changea de sentiment : on a dit qu'il avoit reçu de lui mille dariques. Les Athéniens vouloient livrer Harpalus à Antipater, Démosthéne s'y opposa ; il ordonna que ses richesses fussent mises en dépôt dans la citadelle d'Athénes : mais le peuple ne sut point à quelle somme elles montoient. Harpalus soutenoit qu'il avoit apporté sept cents talens, & qu'ils avoient été portez dans la citadelle : cependant on n'y en trouva guère

avec notre fureur pour le duel, sur-tout telle qu'elle étoit il y a cent ans, nous avons mauvaise grace de faire le procès aux Grecs sur les termes injurieux qu'ils se permettoient.

(4) *Harpalus*] L'un des Capitaines d'Alexandre, que ce prince avoit fait gouverneur de Babylone & son trésorier. Il pilla le trésor dont il avoit la garde, & vint à Athenes ; mais poursuivi par Antipater, il se sauva en Crete, où il fut tué.

plus de trois cents. Après qu'Harpalus se fut sauvé de prison, & qu'il eût passé en Crete selon quelques-uns, & selon d'autres, à Tenare, ville de la Laconie, Démosthéne fut accusé de s'être laissé corrompre. Hyperide, Pytheas, Menesechme, Himerée & Proclès le citérent devant les Juges; & sur leur accusation, il fut condamné par arrêt de l'Aréopage. Aussi-tôt il s'embarqua & se sauva, n'ayant pas le moyen de payer l'amende à laquelle il avoit été condamné, & qui passoit cinq fois la somme qu'on prétendoit qu'il avoit touchée : or on l'accusoit d'avoir reçu trente talens. Quelques-uns disent qu'il n'attendit pas le jugement, & que voyant les Juges disposez à le condamner, il les avoit prévenus par sa fuite. Quelque temps après, les Athéniens députérent Polyeucte aux Arcadiens, pour tâcher de les détacher de l'alliance de la Macédoine; Polyeucte n'ayant pû les persuader, Démosthéne prit la parole, harangua à son tour, & leur persuada tout ce qu'il voulut. La renommée eut bien-tôt publié ce prodigieux

effet de ſon éloquence ; au bout de quelques jours les Athéniens donnérent un décret pour ſon rappel, & envoyérent une galére qui le ramena à Athénes. Ils ordonnérent de plus, qu'au lieu d'exiger de lui les trente talens, on éléveroit une ſtatue à Jupiter dans le Pirée. Démoſthéne ainſi rappellé, gouverna ſa République comme auparavant. Mais dans la ſuite Antipater ayant pris Pharſale, & menaçant les Athéniens d'aſſiéger leur ville, s'ils ne lui livroient leurs orateurs : Démoſthéne prit le parti de chercher ſon ſalut dans la fuite, & ſe réfugia d'abord à Egine. Ne s'y croyant pas en ſureté, & appréhendant toujours la colére d'Antipater, il vint à Calaurée. Là il apprit que les Athéniens avoient pris la réſolution de livrer leurs orateurs, & de le livrer lui-même : à cette nouvelle, il alla ſe réfugier dans le temple de Neptune, comme ſuppliant. Archias à qui ſon acharnement contre les exilez avoit attiré le ſobriquet de *le Veneur*, l'étant venu trouver, voulut l'engager à ſortir du temple, & à

bien espérer de la bonté d'Antipater, mais Démosthéne ne s'y fia pas : *Mon ami*, lui dit-il, *tu ne m'as jamais persuadé quand tu faisois le personnage de Comédien, à présent que tu fais un autre métier, tu ne me persuaderas pas plus ;* sur quoi Archias se prépara à lui faire violence : mais il en fut empêché par les habitans de Calaurée. Alors Démosthéne avec un courage & une fermeté admirable, *Calauréens*, leur dit-il, *je me suis réfugié dans votre temple, non pour y conserver ma vie, mais pour convaincre à jamais les Macédoniens d'impiété & de violence envers les Dieux.* Là-dessus il demanda des tablettes, & l'on dit qu'il y ecrivit une inscription en deux vers, que les Athéniens firent mettre depuis à sa statue, & dont voici à peu près le sens. *Si j'avois sû aussi-bien combattre que parler, ô ma chére Patrie, tu n'aurois pas subi le joug de Philippe.* C'est du moins ainsi que le rapporte Démétrius Magnus. D'autres disent qu'il n'écrivit que ces mots, par où il sembloit commencer une lettre : *Démosthéne à Antipater, salut.* Presque tous convien-

nent qu'il s'empoisonna, soit en avalant une potion, soit en suçant le bout de la plume dont il écrivit, & qu'il avoit frotté de poison, soit en recourant à sa bague, ou à un bracelet où l'on prétend qu'il conservoit du poison pour s'en servir dans la nécessité. Cependant quelques-uns ont dit qu'il s'étoit fait mourir à force de retenir son haleine, & faute de respiration. Il étoit âgé de soixante & huit ou dix ans, & il y en avoit vingt-deux qu'il étoit à la tête des affaires. Il laissa d'une femme distinguée par son mérite deux enfans, qui peu après furent nourris aux dépens de l'Etat dans le Prytanée, où leur pere étoit peint avec une épée à sa ceinture, tel qu'il étoit lorsqu'il harangua contre Antipater, qui demandoit qu'Athénes lui livrât ses orateurs. Les Athéniens n'oubliérent rien pour honorer sa mémoire, & entre autres marques d'estime, ils lui élevérent une statue dans la place publique. Nous avons de lui un bon nombre de sentences & d'apophtegmes, qu'il savoit placer à propos, & que ses

amis ont transmis à la postérité. Un jour que l'assemblée du peuple avoit été fort tumultueuse, jusqu'à ne vouloir pas écouter l'orateur, *Athéniens*, leur dit Démosthéne, *je n'ai que deux mots à vous dire, & deux mots absolument nécessaires.* Par-là s'étant fait prêter silence, *Un jour d'été*, continua-t-il, *un jeune homme de Mégare loua un âne pour aller aux champs ; il monte dessus & part ; le maître de l'âne suivoit à pied : sur le milieu du jour, ne pouvant plus l'un & l'autre supporter l'ardeur du Soleil, le jeune homme descend, & se met à l'ombre sous son âne. Le maître lui dispute la place; Vous avez loué mon âne*, dit-il, *mais non pas l'ombre qui est dessous. L'autre répond qu'il a loué l'âne avec toutes ses circonstances & dépendances : grand débat entre eux.* Là Démosthéne voulut descendre de la Tribune ; le peuple le retint, & le pria de continuer. *Hé quoi, Athéniens*, leur dit-il, *quand je vous fais un conte d'enfant, vous ne vous lassez pas de m'entendre ; & quand je vous parle d'affaires sérieuses, où il s'agit de votre fortune & de votre liberté, vous ne m'é-*

coutez pas? On lui avoit donné le sobriquet de *Batalus* ; les uns disent, parce que dans son jeune âge il aimoit à être paré comme une femme : les autres, parce que sa nourrice lui avoit donné ce nom par mignardise ; d'autres, au nombre desquels est le Sophiste Libanius, parce qu'il étoit né délicat & valétudinaire. Aussi n'avoit-il jamais voulu tâter des exercices de la gymnastique, à quoi les jeunes Athéniens s'adonnent du moins quelques années. Il n'en falloit pas davantage, pour lui mériter la réputation d'efféminé, & pour le faire appeler *Batalus*. Car il y eut anciennement un joueur de flûte, nommé *Batalus*, qui porta le premier une chaussure de femme au théatre, & qui gâta la scène par ses airs mous & efféminez. De là vient que tout efféminé a depuis été appelé de ce nom.

HYPE'RIDE.

J'ai lu aussi toutes les Oraisons d'Hypéride. Il y en a cinquante-deux que l'on croit être véritablement de

lui, & vingt-cinq dont on doute : ce qui fait en tout soixante & sept. La composition de cet orateur est si excellente, que quelques-uns (5) n'oseroient décider si Démosthéne est au-dessus d'Hypéride, ou Hypéride au-dessus de Démosthéne, & qu'ils appliquent à Hypéride cette inscription que j'ai rapportée, changeant seulement le nom de l'un en celui de l'autre.

Il eut pour pere Glaucippe, fils de Denys, du bourg de Colitée. Il laissa un fils qui eut nom aussi Glaucippe : ce fils s'appliqua à l'éloquence, & fit quelques plaidoyers. Pour Hypéride, après avoir été disciple de Platon & d'Isocrate, il gouverna la République d'Athénes, dans le temps qu'Alexandre donnoit la loi à la Gréce. Ce Prince demandoit aux Athé-

(5) *N'oseroient décider*] Quintilien, qui étoit bon juge en telle matiere, décide la question. Hypéride, dit-il, a sur-tout la douceur du stile, & la délicatesse de l'esprit en partage. Mais je le crois plus né, plus propre pour les petites Causes, que pour les grandes.

n'ens des galéres & des Officiers ; Hypéride fut d'avis qu'on ne lui accordât ni l'un ni l'autre, & conseilla aux Athéniens de congédier les troupes étrangéres qu'ils entretenoient au Ténare. Il décerna de grands honneurs à Démosthene. Diodote l'accusa d'avoir violé les loix, mais il se défendit si bien, qu'il fut absous. Après avoir été en liaison avec Lycurgue, avec Lysiclès, & avec Démosthene, dès que les deux premiers furent morts, il changea de conduite à l'égard du troisiéme : car Démosthene étant soupçonné d'avoir pris de l'argent d'Harpalus, Hypéride (6) fut choisi par préférence, pour être son accusateur. Mais il fut accusé à son tour par Aristogiton d'avoir agi contre les loix, en donnant un décret qui accordoit le droit de bourgeoisie aux

(6) *Fut choisi*] Plutarque en dit la raison; c'est qu'Hypéride étoit le seul des orateurs d'Athènes, que l'on ne soupçonnoit point de s'être laissé corrompre par les présens d'Harpalus. Ces présens avoient pour objet de gagner les orateurs de la république, & de les porter à animer le peuple contre Alexandre.

étrangers, & la liberté aux eſclaves, dont il ordonnoit que les Dieux, les femmes & les enfans fuſſent tranſportez au Pirée. A cette accuſation il ne répondit autre choſe, ſinon qu'il avoit pris conſeil de la néceſſité : *Ce n'eſt pas moi*, dit-il, *qui ai porté ce décret, c'eſt l'épouvante où vous étiez, c'eſt la bataille de Chéronée* ; & il ne fut point condamné. Avant que d'être orateur de la République, il ſubſiſtoit de ſa profeſſion d'Avocat. On le ſoupçonna d'avoir eu ſa part de l'argent des Perſes, auſſi-bien qu'Ephialte : ce qui n'empêcha pas qu'on ne le fît Capitaine de Galére, dans le temps que Philippe aſſiégeoit Byſance ; & en cette qualité, il ſecourut ſi promptement & ſi à propos les Byſantins, que la même année il fut nommé Surintendant du théatre, lorſqu'on dépouilloit tous les autres de leurs emplois. Pendant qu'il gouvernoit la République, il décerna (7) de grands honneurs à Iolas, qui

(7) *Il décerna*] Voilà un étrange décret, & qui ne fait guère d'honneur à Hypéride, ni à la république d'Athenes. Les avoit

avoit donné à Alexandre un breuvage empoisonné. Il n'eut pas moins de part que Démosthene à la guerre de Lamia, & il fit avec un succès étonnant l'oraison funèbre de ceux qui avoient péri dans cette guerre. Lorsqu'il vit Philippe dans le dessein de descendre en Eubée, & les Athéniens justement allarmez des mouvemens de ce Prince, il ordonna qu'il seroit levé sur le public une taxe, dont les fonds seroient employez à équipper quarante Galéres ; & voulant montrer l'exemple aux autres, il donna lui-même deux Galéres pour lui & pour son fils. Les habitans de Délos & les Athéniens ayant eu une dispute entre eux, à qui des deux auroit la préséance dans le temple d'Apollon, le peuple d'Athénes nomma Esquine pour parler sur cette affaire, & les Juges de l'Aréopage nommérent Hypéride ; c'est ce qui donna lieu à l'oraison que nous avons de lui sous le titre de *Déliaque*. Quelque temps après il vint à Athénes des dé-

Romains avoient bien une autre conduite à l'égard de leurs ennemis.

putez d'Antipater : ces députez admis à l'audience, firent un grand éloge de leur maître, & parlérent de lui, comme du plus honnête-homme du monde. *Je sai que c'eſt un fort honnête-homme*, leur dit Hypéride ; *mais je sai auſſi que nous ne voulons point d'un maître, quelque honnête-homme qu'il ſoit.* Sur la dénonciation de Midias, il accuſa Phocion d'avoir voulu corrompre le peuple par ſes largeſſes ; mais il eut du deſſous dans cette affaire. Enfin après la malheureuſe iſſue du combat de Cranon, voyant qu'Antipater avoit juré ſa perte, & que le peuple vouloit le livrer à ce redoutable ennemi, il ſe ſauva d'Athénes à Egine. Il y trouva Démoſthene, à qui il tâcha de ſe juſtifier du procédé qu'il avoit eu avec lui. Son deſſein étoit de chercher un autre lieu de ſureté ; mais il fut arrêté par ordre d'Archias, dans le temple même de Neptune, quoiqu'il embraſſât ſa ſtatue. On le conduiſit de là à Corinthe, où Antipater étoit alors. Là on lui donna la queſtion pour l'obliger à révéler le ſecret de l'Etat : mais en hom-

me de courage, il aima mieux souffrir toute sorte de tourmens, que de rien dire qui pût nuire à la patrie, & il se déchira la langue, afin qu'on ne pût jamais lui tirer son secret. D'autres disent qu'il fut mené en Macédoine, que dans le chemin il se coupa la langue, & qu'après sa mort, il demeura sans sépulture. Cependant quelques-uns de ses proches, malgré la défense des Macédoniens, mirent son corps sur un bucher, & en rapportérent les cendres à Athénes. (8)

DINARQUE.

Enfin j'ai lu aussi toutes les Oraisons de Dinarque. On en compte soixante & quatre, qui, au jugement de la

(8) *A Athenes*] On peut à ce qui est dit ici d'Hypéride, ajouter ce que Plutarque rapporte, que cet orateur étoit fort adonné aux femmes, & qu'il aimoit éperduement la belle Phryné. Cette illustre courtisane fut accusée en Justice, Hypéride la défendit, mais avec toute son éloquence il alloit perdre sa cause, lorsqu'arrachant tout-à-coup à Phryné le voile qui la couvroit, il l'exposa nue aux yeux des Juges de l'A-

pluſpart des critiques, ſont toutes de lui. Les autres en donnent quelques-unes à Ariſtogiton, qui floriſſoit en même temps qu'Hypéride. Il paroît que Dinarque avoit pris Hypéride pour ſon modéle, & encore plus Démoſthéne, dont la véhémence, & le ſtile animé & varié par l'uſage des figures, convenoit plus à ſon génie. Son pere avoit nom Socrate; d'autres diſent, Soſtrate: il étoit Athénien ſelon les uns, & ſelon les autres, de Corinthe. Etant venu jeune à Athénes, dans le temps qu'Aléxandre menoit ſon armée en Aſie, il fut diſciple de Théophraſte, & ſe lia d'amitié avec Démétrius de Phalere. Après la mort d'Antipater, il trouva la République privée de la pluſpart de ſes orateurs: les uns avoient perdu la vie, les autres étoient en fuite; dans cette conjoncture, il prit le timon des affaires. Il ſut gagner l'amitié de Caſſander, l'un des Capitaines d'Aléxandre; par ce moyen, & en

réopage, & leur fit ſentir qu'une ſi rare beauté pouvoit les charmer comme les autres hommes.

vendant des plaidoyers à ceux qui en avoient besoin, il acquit beaucoup de bien. Il eut pour antagonistes les plus célèbres orateurs de son temps, non qu'il plaidât contre eux, cela ne lui étoit pas permis ; mais en vendant sa plume aux personnes qui avoient à se défendre en Justice. Après qu'Harpalus se fut enfui d'Athénes, Dinarque fit plusieurs Oraisons contre ceux qui étoient accusez de s'être laissé corrompre : mais dans la suite accusé lui-même d'avoir entretenu des intelligences avec Cassander contre les intérêts de l'Etat, il vendit tous ses effets, en fit une bonne somme, & se sauva dans la Chalcide. Il amassa encore là de grandes richesses ; & au bout de quinze ans il revint à Athénes par le crédit & les bons offices de Théophraste, qui procura son rappel, & celui des autres exilez. En revenant il alla loger chez Proxene son ami, où il fut volé. Quoique vieux, & presque aveugle, il lui intenta procès, & pour la premiére fois il plaida sa cause en personne ; nous avons encore ce plaidoyer contre Proxene.

Voilà ce que j'avois à dire des neuf Orateurs, dont j'ai lu les Oraisons.

LYCURGUE.

Pour Lycurgue, je n'ai pas encore eu le temps de lire ses Oraisons ; je sai seulement qu'il en a fait quinze, & qu'il n'a été inférieur à aucun des autres orateurs de la République d'Athénes. Il étoit fils de Lycophron, que les trente tyrans condamnérent à mort. L'Histoire nous apprend qu'il s'adonna d'abord à l'étude de la Philosophie, où il eut Platon pour maître. Il se fit ensuite disciple d'Isocrate, & dès qu'il commença à avoir part au gouvernement, il se distingua autant par sa bonne conduite, que par son éloquence. On lui confia dès-lors l'administration des deniers publics : il eut durant quinze ans la recette de quatorze mille talens, & il s'acquitta de cet emploi avec tout le soin & toute l'intégrité que l'on pouvoit desirer. On lui donna ensuite la direction des affaires de la guerre ;

dans ce nouvel emploi, il répara les fortifications de la ville, & y en ajouta de nouvelles : il acheva divers ouvrages publics, qui étoient demeurez imparfaits. Il fit construire trois cents Galéres avec des loges pour les mettre à l'abri ; il pourvut l'arsenal de toute sorte de munitions & d'agrès ; il décora le stade des Panathenées d'un beau parapet qui régnoit tout à l'entour. Chargé ensuite de la police d'Athénes, il fit de si bons réglemens, & les fit si bien observer, qu'en peu de temps, il eût nettoyé la ville de tout ce qu'il y avoit de bandits & de scélérats. Il étoit d'une sévérité inéxorable à l'égard de ces sortes de gens ; d'où l'on prit occasion de dire, que pour faire ses ordonnances, c'étoit moins dans l'encre que dans le sang qu'il trempoit sa plume. Par ses services, & par ses rares qualitez, il avoit inspiré aux Athéniens tant d'amour & de vénération pour sa personne, qu'Aléxandre ayant demandé que Lycurgue lui fût livré avec les autres orateurs, le peuple ne pût jamais s'y résoudre. Il fut envoyé plu-

sieurs fois en ambassade conjointement avec Démosthéne, & en dernier lieu, vers les peuples du Péloponnese. Ainsi il passa tout le temps de sa vie dans une grande considération à Athénes; sa droiture étoit si bien connue, que d'avoir le suffrage de Lycurgue, étoit une présomption en faveur de ceux à qui il l'accordoit. Il fut l'auteur de plusieurs Loix, entre autres de celle-ci, qui étoit la cinquiéme : *Qu'aucune* (9) *femme Athénienne, ne pourroit à l'avenir aller en char à Eleusis*, parce que cela mettoit trop de différence entre celles qui étoient riches, & celles qui ne l'étoient pas. Un Commis de la Douane osa mettre la main sur le Philosophe Xénocrate, & vouloit l'arrêter; Lycurgue survint, délivra le Philosophe, donna cent coups de canne au Commis, & le fit mettre en prison. Cette action plut infiniment au peuple d'Athénes,

(9) *Qu'aucune femme*] Plutarque dit que la premiere qui transgressa cette loi, ce fut la femme de Lycurgue, & que son mari la condamna à une amende d'un talent.

& attira mille bénédictions à Lycurgue : auſſi quelques jours après, Xénocrate ayant rencontré les fils de Lycurgue, *Votre pere*, leur dit-il, *m'a vangé de ce coquin de Commis ; mais je ſuis quitte envers lui ; car je lui ai vallu bien des louanges.* Quoique riche, & auſſi riche qu'aucun autre de la ville, il n'avoit jamais qu'un habit, qu'il portoit l'hyver comme l'été. Pour l'ordinaire, il marchoit nuds pieds, & ne connoiſſoit guère de chauſſure que dans les occaſions où la bienſéance le demandoit. La nature lui avoit refuſé le talent de bien parler ſur le champ ; il y remédioit par un travail aſſidu, occupé jour & nuit de ce qu'il avoit à dire. Une peau d'ourſe étendue ſur le plancher de ſa chambre avec un oreiller lui ſervoit de lit. Il en tenoit moins au chevet, & ſe levoit plus volontiers pour reprendre ſon travail. En parlant, il s'exprimoit avec énergie, & diſoit librement ce qu'il penſoit. Un jour qu'il haranguoit les Athéniens, & qu'ils ne vouloient pas l'ecouter, *Peuple ingrat*, s'écria-t-il, *que tu mériterois*

les étriviéres. Devenu vieux, & sentant sa fin approcher, il se fit porter dans le temple de la mere des Dieux, & ensuite au Sénat, où il voulut rendre compte de son administration : mais à la réserve de Ménesechme, tous s'écriérent que Lycurgue étoit au dessus de la calomnie. On le reconduisit donc dans sa maison, & il mourut peu d'heures après. Il avoit triomphé de l'envie en plusieurs autres occasions ; & plus d'une fois le peuple lui avoit fait l'honneur de le couronner. Il laissa de Calliste sa femme trois fils, Abron, Lycurgue & Lycophron. Après sa mort les Athéniens poussérent l'ingratitude jusqu'à faire mettre en prison ces trois enfans, sur l'accusation de Ménesechme, qui avoit pour greffier Thrasyclès. Démosthene du lieu de son exil écrivit au peuple d'Athénes, pour lui représenter qu'il se deshonoroit à jamais, en abandonnant les enfans d'un pere à qui il avoit marqué tant d'estime, & qui lui avoit rendu de si grands services ; cette lettre eut son effet, & les enfans de Lycurgue furent déclarez innocens.

AVERTISSEMENT.

SI cette Rélation des Indes, qui nous vient de Ctéſias, n'eſt pas la plus vraie & la plus exacte de toutes, c'eſt au moins la plus ancienne; car l'Auteur vivoit 400 ans avant l'Ere Chrétienne. Les Grecs n'étoient point encore éclairez par les recherches & les écrits d'Ariſtote; ils étoient mauvais Naturaliſtes, & encore plus mauvais Phyſiciens. Leurs Marchands alloient commercer dans les Indes; mais on ſait que les Marchands ne s'occupent que de leur commerce; qu'ils ſont peu propres à examiner les merveilles de la nature, & encore plus incapables d'en rendre compte. Ctéſias né à Gnide dans l'Aſie mineure, & Médecin de profeſſion, alla chercher fortune en Perſe. Là, par ſon eſprit & par ſon habileté, il ſut gagner l'eſtime d'Artaxerxe Mnémon, & de la Reine Paryſatis ſa mere, qui l'attachérent à leur perſonne en qualité de premier Médecin. Dans la ſuite ils l'honorérent de leur confiance, & ſe ſervirent utilement de

lui en plusieurs négotiations fort importantes. Après avoir passé près de vingt ans à la Cour de Perse, il eut la curiosité d'aller aux Indes, il y alla par la Bactriane, & à son retour, il publia une relation de son voyage. C'étoit une espéce de Journal, où il avoit marqué ses journées, ses gîtes, ses séjours & la distance d'un lieu à un autre. Photius qui en a fait un abrégé plus pour lui-même, que pour la postérité, a négligé tout ce détail, & ne s'est attaché qu'aux choses extraordinaires que racontoit l'Auteur. Ctésias est donc le premier voyageur d'un mérite connu, qui ait été aux Indes. Mais il est le premier aussi qui ait dit de ce pays des prodiges fort difficiles à croire; ce qui l'a fait passer dans l'esprit de Photius même pour un menteur : si c'est avec justice ou non, nul ne le peut dire. Qu'il se soit trompé en plusieurs rencontres, cela n'est pas douteux; & je releverai quelques-unes de ses mépriſes dans mes remarques; mais qu'il ait voulu tromper les autres, il n'y a aucune raison de le croire. On ne retrouve point aujourd'hui dans les Indes plusieurs espéces d'arbres, de plantes, d'animaux,

& même d'hommes, qu'il nous assure y avoir vûes. Mais quel changement n'arrive-t-il point à un pays en deux mille ans ? Ces races d'hommes singuliers, les Pygmées, les Cynocephales étoient peu nombreuses, il le dit lui-même ? le temps ne peut-il pas les avoir détruites, ou ces races en se mêlant avec d'autres, ne peuvent-elles pas avoir perdu peu à peu, ce qui les rendoit extraordinaires ? Avant que l'on eût vû des Perroquets en Europe, on regardoit comme un insigne mensonge, ce que Ctésias rapporte d'un oiseau nommé par les Indiens Bittacus, *qui a une voix humaine, & qui parle Indien avec les Indiens, Grec avec les Grecs, & telle autre langue qu'on lui veut apprendre. Ce prétendu mensonge s'est tourné en une vérité ; qui sait s'il n'en est pas de même de tant d'autres choses qu'il raconte ? Le défaut le plus ordinaire au commun des hommes, c'est de ne point sortir de la sphère étroite où ils passent leur vie, & de mesurer tous les objets par ceux auxquels ils sont accoutumez. L'homme sensé pense au contraire que la nature étant variée à l'infini, & ne se copiant jamais, ses productions doivent être dif-*

férentes, suivant la diversité du terroir & du climat. Ici les productions de la nature sont toutes médiocres ; chez les Egyptiens elles étoient prodigieuses, témoin les pierres dont ils ont bâti leurs obéliſques & leurs pyramides. Aux Indes les Eléphans sont d'une taille énorme & monſtrueuſe ; pourquoi la qualité de l'air & du ſoleil, le ſec & l'humide ſans mélange de froid, n'influeroient-ils pas auſſi ſur les habitans ? Leur pays a toujours été regardé comme fécond en prodiges. Quoiqu'il en ſoit, je ne garentis point la rélation de Ctéſias, je la donne telle que Photius nous l'a laiſſée ; je veux ſeulement dire, que dans les choſes qui n'impliquent point contradiction, quand elles ſont rapportées par des hommes dignes de foi, & qui n'ont aucun intérêt à nous tromper, quelque incroyables qu'elles paroiſſent, le parti le plus ſage, c'eſt de ſuſpendre ſon jugement.

RELATION DES INDES,

Tirée de PHOTIUS.

J'Ai lû auſſi, dit Photius, une relation des Indes du même Ctéſias, en un volume, où l'Auteur s'attache encore plus au dialecte Ionique : voici un abrégé de ce qu'il rapporte. Les Indiens ſeuls ſont plus nombreux que preſque tous les autres peuples de (1) l'Aſie joints enſemble. Le

(1) Photius fait dire à Ctéſias que les Indiens n'étoient guère moins nombreux que tous les autres Peuples joints enſemble ; mais au rapport de Strabon, il diſoit ſeulement que l'Inde ſeule étoit plus grande que le reſte de l'Aſie. Je lis donc dans le texte, συμπάντων τῆς Ασίας ἀνθρώπων.

fleuve Indus a d'une rive à l'autre quarante ſtades où il eſt le moins large, & cent ſtades où il l'eſt le plus. Il y naît un ver d'une eſpéce extraordinaire ; c'eſt le ſeul animal qui s'y engendre. Au de-là des Indes (2), il n'y a plus de terres habitables. Ce pays au reſte n'eſt arroſé que (3) par des fleuves, il n'y pleut

(2) Ctéſias ſe trompoit en cela, mais c'étoit moins ſa faute que celle de ſon ſiécle. La navigation n'avoit pas encore fait de grands progrès, & par une ſuite néceſſaire on étoit fort ignorant en Géographie. Au reſte il ne paroit pas que Ctéſias ait vû cette partie de l'Inde qui eſt au de-là du Gange ; car il ne fait aucune mention de ce Fleuve.

(3) Le texte porte ὑπὸ τῦ ποταμῦ, je lis τῶν ποταμῶν, parce qu'il eſt conſtant que l'Inde n'eſt pas arroſée par le Fleuve Indus ſeulement, mais par pluſieurs autres, que l'auteur lui-même nomme. A l'égard de ce que dit Ctéſias, qu'il ne pleut jamais dans l'Inde, c'eſt une fauſſeté ſi groſſiere, que je ſerois porté à croire le texte de Photius défectueux en cet endroit. Il pleut dans l'Inde durant les mois de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre. Ces quatre mois ſont l'Hyver des Indiens, les huit autres mois ſont leur Eté ;

point. Ctéſias raconte des merveilles d'une ſorte de pierre précieuſe que les Indiens nomment *Pantarbe*, qui montée, peut ſervir de bague ou de cachet, & qui entre autres propriétez, a celle d'attirer à elle toute autre pierre précieuſe, comme l'aiman attire le fer : de ſorte qu'un marchand Bactrien ayant jetté dans le fleuve Indus une poignée de ces bagues & d'autres pierres de prix, au nombre de ſoixante & dix-ſept, il les en retira par le moyen de ſa *Pantarbe*, toutes attachées les unes aux autres. Il parle de leurs Eléphans, comme d'animaux d'une telle force, que l'on s'en ſert pour renverſer les murs les plus épais. Il parle de petits ſinges qui ont une queue longue de quatre coudées ; de coqs d'une grandeur extraordinaire ; d'une ſorte d'oiſeau ap-

car ils ne connoiſſent que deux ſaiſons. Ce ſont même ces pluyes qui fertiliſent leurs terres, & qui toujours jointes à la chaleur du climat, ſont ſi propres à opérer la fécondité. Ctéſias dit οὐκ ὕει, il ne *pleut point*. Je reſtituerois volontiers ce paſſage, en ajoutant μένας Θ *durant huit mois*.

pelé en langage du pays, *Bittacus*, qui a une voix humaine, & qui parle en effet comme les hommes, soit l'Indien, soit le Grec, si on lui apprend cette langue : il est de la grosseur d'un épervier ; il a le cou d'un bleu foncé, & la tête d'un rouge de cinabre, avec une barbe noire.

L'Auteur parle ensuite d'une fontaine, où l'on trouve tous les ans de l'or liquide en assez grande quantité, pour en remplir chaque année une centaine de cruches, ou vases de terre ; je dis de terre, parce que cet or n'étant plus dans l'eau, se durcit de façon, que pour l'avoir, il faut casser les cruches qui le contiennent, & dont chacune ne rend pas moins d'un talent. La fontaine est un quarré ; sa profondeur est de six pieds, & son circuit de plus de seize coudées. Au fond de l'eau il se trouve du fer : Ctésias dit avoir eu deux épées qui en étoient faites ; Artaxerxe lui avoit donné l'une, & la Reine Paryſatis sa mere lui avoit fait présent de l'autre. Ce fer, si nous l'en croyons, a cette vertu, que fiché en terre, il

détourne ces groſſes nuées, chargées de grêle & de feu du Ciel, qui portent la déſolation dans les campagnes: il aſſure qu'Artaxerxe en avoit fait deux fois l'expérience devant lui.

Il y a, dit-il, en ce pays-là des chiens ſi grands & ſi forts, qu'ils combattent contre des lions. Il y a de hautes montagnes, d'où l'on tire des émeraudes, & différentes ſortes de pierres précieuſes: mais il y fait une chaleur extrême; le diſque du Soleil y paroît dix fois plus grand, qu'en aucun lieu de la terre. Ainſi beaucoup d'Indiens ne peuvent ſupporter l'ardeur de ſes rayons, & meurent ſuffoquez par le chaud. Cependant la mer eſt agitée dans l'Inde comme en Grèce: mais ſa ſurface juſqu'à quatre doigts de profondeur eſt brûlante; le poiſſon n'en approche point, & ſe tient plus bas.

Le fleuve Indus traverſe non-ſeulement des plaines, mais des montagnes: c'eſt ſur ces montagnes que naît une eſpéce de roſeau (4) qu'ils

(4) C'eſt apparemment ce que nous ap-

appellent cannes d'Inde. Ces cannes ſont inégales en groſſeur de même que les arbres d'une forêt ; mais il y en a de ſi groſſes, que deux hommes ne pourroient pas les embraſſer, & qui ſont hautes comme des mats de navire. On les diviſe en mâles & en femelles : les mâles n'ont point de moëlle, & ſont extrêmement durs ; les femelles le ſont moins, & ont de la moëlle.

C'eſt auſſi dans ces montagnes que l'on voit des (5) *Mantichores*, eſpéce

pellons *cannes de ſuere*, & dont l'uſage étoit inconnu aux Anciens.

(5) Le texte porte *martichora*, mais Pline, Pauſanias & Elien, diſent toujours *mantichora*. Voici ce que Pauſanias a penſé de cet endroit de Ctéſias ; c'eſt dans ſa Béotie, chap. 21. Ctéſias, dit-il, dans ſon Hiſtoire des Indes, parle d'une bête „ appelée par les Indiens *mantichore*, & „ par les Grecs *anthropophage*. Je crois „ pour moi que ce n'eſt autre choſe qu'un „ tigre, mais la peur que les Indiens ont „ de cet animal, pourroit bien avoir quel- „ que part à la peinture qu'ils en font ; „ car ils ſe trompent juſque dans la cou- „ leur qu'ils lui attribuent. Ils le croyent „ rouge, parce qu'au ſoleil il leur paroit „ tel, ou parce que l'extréme agilité de

d'animal qui reſſemble à l'homme, & qui eſt grand comme un lion, avec un poil du plus beau rouge. Cet animal a trois rangs de dents à chaque mâchoire, des oreilles & des yeux ſemblables aux nôtres, une queue longue au moins de deux pieds,

„ cet animal, qui pourtant ne court ja-
„ mais, & le danger de l'approcher, ne
„ leur permettent pas de diſcerner ſa véri-
„ table couleur. Si quelqu'un ſe donnoit la
„ peine d'aller aux Indes, ou en Lybie,
„ ou en Arabie, pour y chercher toutes
„ les eſpéces d'animaux qui ſont en Grè-
„ ce, je ſuis perſuadé qu'il ne les y trou-
„ veroit pas toutes, & que parmi celles
„ qu'il y trouveroit, pluſieurs lui paroi-
„ troient d'une forme différente; car ce
„ n'eſt pas ſeulement l'homme qui tire de
„ la diverſité de l'air, ou du climat, ou
„ de la terre, des qualitez différentes;
„ la même choſe arrive aux autres ani-
„ maux. En effet nous ſavons qu'en Lybie
„ les aſpics, quant à la couleur, ſont
„ tout ſemblables aux aſpics d'Egypte,
„ & que ceux d'Ethiopie ſont noirs com-
„ me les hommes qui naiſſent en cette
„ contrée. C'eſt pourquoi quand on en-
„ tend parler de quelque merveilleuſe
„ production de la nature, on ne doit ni
„ croire légerement, ni auſſi ſe montrer
„ incrédule.

armée de piquans en travers d'un & d'autre côté avec un éguillon au bout, comme le ſcorpion, & ſur la tête un pareil éguillon, dont toutes les piqûres ſont mortelles, de ſorte qu'on n'en peut approcher. Si on le combat de loin, alors il tourne ſa queue en devant, ou l'étend toute droite en arriére, ſelon le beſoin; & de cette queue comme d'un arc, il décoche des traits qui portent à plus de cent pas, & qui bleſſent mortellement tous ceux qu'ils atteignent: ces traits ſont longs d'un pied, & gros comme une ficelle; il n'y a que l'Eléphant qui ait la peau aſſez dure pour y réſiſter. Le nom de *Mantichore* que les Indiens lui donnent, ajoute Ctéſias, ſe rend en Grec par celui d'*anthropophage*; parce qu'en effet, cette bête aime ſur-tout la chair humaine, quoiqu'elle dévore auſſi d'autres animaux: car ſes dents, ſes griffes, & ſes éguillons la rendent terrible, & d'autant plus terrible, qu'après avoir décoché les piquans de ſa queue, comme autant de traits, il lui en revient d'autres. Au reſte il y a beaucoup de ces

animaux dans les Indes : on les détruit en se munissant de plusieurs dards qu'on lance contre eux de dessus un Eléphant.

L'Auteur nous représente les Indiens comme les plus justes de tous les hommes. Il parle au long de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur religion, mais sur-tout d'un lieu consacré au soleil & à la lune, & situé dans un canton inhabitable, à quinze journées du Mont-Sardo. Il nous assure que chaque année, durant trente-cinq jours le soleil tempere l'ardeur de ses rayons, afin que les Indiens puissent aller en ce lieu-là célébrer une fête, & s'en retourner chez eux, sans être trop incommodez de la chaleur. Dans l'Inde, ajoute-t-il, il n'y a ni éclairs, ni tonnerre, ni pluye ; mais on y est exposé à des vents furieux, & à des tourbillons qui font beaucoup de ravage. Le soleil dans la plus grande partie de ce vaste continent est rafraîchissant toute la matinée, & brûlant l'après-midi.

C'est une erreur de croire que c'est le soleil qui rend les Indiens noirs,

ils le ſont naturellement : une preuve de cela, c'eſt qu'il y en a de fort blancs, peu à la vérité ; mais enfin il y en a, & Ctéſias dit avoir vû cinq Indiens & deux Indiennes, dont il admiroit la blancheur.

Pour confirmer ce qu'il dit du ſoleil, qui tous les ans durant trente-cinq jours s'accommode à la dévotion des Indiens, il rapporte d'autres traits d'Hiſtoire, qui ne paroiſſent pas moins incroyables, & qu'il donne pour avérez : par exemple, que les tourbillons de flamme qui ſortent du Mont-Etna, reſpectent (6) un canton renommé

(6) Voilà une de ces choſes hazardées, que Ctéſias a cru ſur la foi d'autrui, & où il a été trompé. Cependant la lecture de Photius nous fait voir que cette erreur avoit quelque fondement ; car dans l'extrait qu'il nous a laiſſé de Conon, il eſt rapporté ce qui ſuit.

„ Le mont-Etna vomit un jour une pro-
„ digieuſe quantité de flammes, qui ſe
„ répandant au loin comme un torrent de
„ feu, gagna la ville de Catane, & y
„ cauſa un embrazement général. Dans
„ une calamité ſi preſſante, ce fut à qui
„ ſe ſauveroit. Les uns emportoient ce
„ qu'ils avoient d'or & d'argent, les autres

par

par la piété de ſes habitans, pendant que ces mêmes flammes brûlent & déſolent d'autres endroits plus éloignez. Qu'auprès de Zacynthe il y a

„ une partie des choſes dont ils croyoient
„ ne pouvoir ſe paſſer. Au milieu de la
„ déſolation publique, deux jeunes hom-
„ mes s'occupérent d'un ſoin plus géné-
„ reux ; ils ne ſongérent qu'à ſauver leurs
„ peres caſſez de vieilleſſe, & qui ne pou-
„ voient ſe ſoutenir ; ils les chargérent
„ ſur leurs épaules, & les emportérent à
„ travers les flammes, qui comme un tour-
„ billon enveloppoient les paſſants & les
„ ſuffoquoient, tandis que s'entrouvrant
„ & ſuſpendant leur activité autour de ces
„ pieux enfans, elles leur laiſſérent le che-
„ min libre ſans leur faire aucun mal, enſor-
„ te que le chemin par où ils paſſérent, fut
„ comme une île au milieu de ce débor-
„ dement de feu. Auſſi les Siciliens appel-
„ lent-ils encore aujourd'hui ce chemin,
„ *la rue des pieux enfans*, & ils n'ont pas
„ manqué de les repréſenter en marbre
„ dans l'attitude propre à conſerver le ſou-
„ venir de leur piété envers leurs peres.

Il eſt aiſé de voir que Ctéſias avoit en vûe cette avanture & qu'elle lui avoit été fort exagerée, puiſqu'il fait un phénomene durable & permanent d'une choſe paſſagere, qui étoit un effet du pur hazard, & que la voix publique avoit groſſie, comme il arrive toujours en pareil cas.

des fontaines, qui ſont fort poiſſonneuſes, & d'où l'on tire de la poix : qu'à Naxe on voit une fontaine d'où coule du vin & de bon vin ; que l'eau du Phaze gardée un jour entier dans quelque vaſe, prend l'odeur & le goût d'un vin délicieux : qu'il y a dans la Lycie aſſez près de Phaſélis un feu qui brûle jour & nuit ſans diſcontinuer, que l'eau rend plus ardent bien loin de l'éteindre, & qui ne s'éteint qu'avec du fumier : qu'enfin c'eſt par une ſemblable (7) merveille,

(7) Qu'un volcan, comme le mont Etna, jette quelquefois du feu & des flammes, c'eſt un effet naturel dont il eſt aiſé de rendre raiſon. Mais, que le ſoleil pour s'accommoder à la dévotion des Indiens, ſuſpende un mois durant ſa chaleur & ſon activité, c'eſt une chimere où il n'y a pas le ſens commun. Ctéſias qui compare l'un avec l'autre, étoit un fort mauvais phyſicien, mais, comme je l'ai dit dans mon avant-propos, c'étoit moins ſa faute que celle de ſon temps. Les hommes d'alors n'en ſavoient pas davantage. La nature eſt un abîme qu'on ne peut ſonder qu'à force de temps & d'application. Nous ferons pitié aux Philoſophes qui viendront dans la ſuite des ſiécles, comme Ctéſias

qu'à Pruſe & au Mont-Etna le feu s'éleve continuellement de deſſous terre.

Enſuite reprenant ſa narration, il dit qu'au milieu de l'Inde, il ſe trouve des hommes d'une eſpéce toute particuliére, que l'on appelle (8) Pygmées, plus noirs que les autres Indiens, parlant la même langue qu'eux, mais ſi petits que les plus grands n'ont que deux coudées, & que la pluſpart n'en ont qu'une & demie. Ils ont de longs cheveux qui leur tombent juſqu'au deſſous des genoux, & une barbe qui leur va juſqu'à l'eſtomac, de ſorte que cette chevelure & cette barbe venant à ſe joindre, ils s'en

& Ariſtote lui-même nous ſont pitié aujourd'hui.

(8) Ctéſias ne dit point comme Homere, que les Pygmées ſe battoient contre les Grues; auſſi ce trait a-t-il toujours paſſé pour fabuleux. Mais qu'il y ait eu un peuple de Pygmées, cela eſt aſſez croyable; tant d'auteurs en ont parlé, qu'il eſt à croire que ce n'eſt pas ſans quelque fondement. Ariſtote, au rapport de Pline, plaçoit auſſi les Pygmées dans l'Inde, entre le fleuve Indus & le Gange.

trouvent enveloppez, & que tout le corps couvert de poil, ils n'ont besoin d'aucun vétement. Leur partie naturelle eſt d'une groſſeur extraordinaire, & leur deſcend juſqu'à la cheville du pied. Ces petits hommes au reſte ſont tous camards & fort laids. Leurs brebis ne ſont pas plus grandes que nos agneaux, & leurs bœufs, leurs chevaux, leurs ânes, leurs mulets, en un mot, toutes leurs bêtes de ſomme ne paſſent pas en grandeur nos béliers. Les Pygmées ſont extrémement adroits à tirer de l'arc : c'eſt pourquoi il y en a toujours trois mille qui accompagnent le Roi des Indes. Ils ſe piquent auſſi d'une grande juſtice, & ils obſervent religieuſement les mêmes loix que les autres Indiens. Ils vont à la chaſſe du liévre & du renard, non pas comme nous avec des chiens, mais avec des corbeaux, des milans, des corneilles & des aigles. Il y a dans leur contrée un lac aſſez poiſſonneux, qui a huit cents ſtades de circuit, & où quand l'eau n'eſt pas agitée par le vent, on voit une huile qui ſurnage.

Les Pygmées s'embarquent dans de petites nacelles, gagnent le milieu du lac, y puiſent de cette huile, & en font leur proviſion : ils ont auſſi de l'huile de ſéſame, & de l'huile de noix, mais celle de ce lac eſt beaucoup meilleure. Non-ſeulement l'argent eſt commun parmi eux, mais ils ont des mines de ce métal, & des mines peu profondes, même moins que celles de la Bactriane.

Les Indes produiſent auſſi beaucoup d'or, non de cet or lavé que quelques fleuves roulent avec leurs eaux, comme le Pactole, mais d'un or qui ſe trouve dans pluſieurs hautes montagnes, d'où pourtant il n'eſt pas aiſé de le tirer, parce que ces montagnes ſont comme gardées & défendues (9) par des *Grifons*, eſpéce d'oi-

(9) Pauſanias parle des Grifons en deux endroits, & voici ce qu'il en dit.

„ Ariſtée de Proconneſe parle, dit-il, des „ Grifons dans ſes Poëſies. Il dit qu'ils „ ſont continuellement en guerre avec les „ Arimaſpes, pour de l'or que produit le „ pays, & qui eſt ſoigneuſement gardé par „ ces Grifons, animaux aſſez ſemblables „ au Lion, avec cette différence qu'ils

seau grand comme un loup, qui a quatre pattes, les cuisses & les griffes d'un lion, & tout le corps couvert de plumes noires, excepté pardevant qu'elles sont rouges.

Dans la plus grande partie des Indes, si nous l'en croyons, les brebis & les chevres sont plus grandes que nos ânes : elles portent des quatre, cinq, & six agneaux à la fois ; & leur queue est si longue qu'il la faut retrousser, autrement le mâle ne pourroit pas les couvrir. On n'y voit aucun porc, ni domestique ni sauvage.

„ ont le bec & le plumage d'un aigle. Pausanias en cet endroit ne fait que rapporter les paroles d'Aristée ; mais ailleurs il dit ce qu'il pense lui-même des Grifons. „ Quelques-uns, dit-il, m'ont fait à moi „ des contes d'animaux qui ne furent jamais, comme de Grifons qui ont la peau „ tachetée ainsi que les Léopards, & de „ Tritons qui ont une voix humaine, & „ qui jouent des airs sur leur conque comme sur une flûte. Ceux qui prennent „ plaisir au récit de ces fables, y en ajoutent „ encore d'autres de leur invention. Voilà comme la vérité se trouve obscurcie „ & presque étouffée par les mensonges „ que l'on y mêle.

Le palmier & ſon fruit y eſt trois fois plus gros qu'à Babylone. Une autre merveille qu'il dit y avoir vûe, c'eſt un fleuve de miel qui ſort d'une groſſe roche.

Il raconte des choſes admirables de la juſtice des Indiens, de l'attachement qu'ils ont pour leur roi, & de leur indifférence pour la vie.

Une autre ſingularité du pays, c'eſt une fontaine dont l'eau miſe dans un vaſe, ne manque point de ſe coaguler en maniere de fromage. Si l'on fait prendre à quelqu'un le poids de deux oboles de cette eſpece de caillé délayé dans de l'eau, preſque auſſitôt il entre en délire, il y eſt vingt-quatre heures, & dans cet état il découvre ſes penſées les plus ſecretes. C'eſt par ce moyen que le roi des Indes tire la verité de la bouche des criminels; ſi dans cette épreuve ils confeſſent leur crime, on les prive de toute nourriture juſqu'à ce qu'ils meurent; & s'ils n'avouent rien, on les renvoye abſous.

Les Indiens, à ce qu'il dit, n'ont jamais mal ni à la tête, ni aux dents,

ni aux yeux, & ne ſont ſujets à aucune ſorte de maladie purulente.

Il paſſe pour conſtant, ajoute-t-il, que les Seres (1) & quelques autres Indiens encore plus reculez ſont d'une

(1) Les Seres, peuples de l'Aſie, dans la grande Tartarie, entre le mont Imaüs & la Chine, ont toûjours été célèbres par leurs manufactures & leur ouvrages de ſoyerie, dont leurs forêts leurs fourniſſoient la matiere, ce qui a fait dire à Virgile dans ſes Géorgiques,

Velleraque ut foliis depectant tennia Seres.

Un Perſe qui avoit voyagé chez les Seres apporta le premier à Conſtantinople, ſous l'Empereur Juſtinien des œufs de vers à ſoye; alors on commença à en élever, & ils devinrent bien-tôt communs dans le Levant. Mais l'uſage de la ſoye étoit connu à Rome long-temps auparavant. Pline nous apprend que les femmes Européenes perfectionnoient l'ouvrage des Seres en le rendant beaucoup plus fin & plus délié, ce qu'il exprime avec ſon énergie ordinaire, *tam multiplici opere, tam longinquo orbe petitur, ut in publico matrona tranſluceat.* On voit qu'il entendoit cette gaze contre laquelle Seneque avoit déclamé en ſi beaux termes : *Vides ſericas, ſi veſtes vocandæ ſunt, in*

ſtature

ſtature prodigieuſe ; on voit parmi eux des hommes qui ont treize coudées de haut & qui vivent des deux cents ans. Sur les rives du Gaïte on en voit d'autres qui tiennent plus de la bête que de l'homme, & dont la peau auſſi dure que celle de (2) l'Hippopo-

quibus nihil eſt, quo defendi corpus, aut denique pudor poſſit : quibus ſumptis, mulier parùm liquidò nudam ſe non eſſe jurabit. Hæc ingenti ſummâ ab ignotis etiam ad commercium gentibus accerſuntur, ut matrona noſtra ne adulteris quidem plus ſui in cubiculo, quàm in publico oſtendant. La premiere femme qui imagina cette gaze de ſoye, étoit de l'île de Cos, & ſe nommoit Pamphile, *non fraudanda gloriâ*, dit Pline, *excogitatæ rationis, ut denudet feminas veſtis.*

(2) L'Hippopotame, ſuivant l'étymologie du mot, eſt un cheval aquatique ou de riviere. Il s'en trouvoit dans le Nil, dans l'Indus & en d'autres grands Fleuves. Cet animal reſſembloit au cheval par la tête & par les crins, mais non pas par le reſte du corps. Pline dit que M. Scaurus étant Edile, donna le premier au peuple Romain le ſpectacle d'un Hippopotame en vie & de cinq Crocodiles. On croit que c'eſt de cet animal que les hommes ont appris l'uſage de la ſaignée, parce que lorſqu'il ſe ſent trop plein, il ſe roule ſur des roſeaux pointus, & qu'il trouve le moyen

tame, eſt à l'épreuve des coups de trait. Enfin dans une île de la mer des Indes, on en voit d'autres qui ont une longue queue par derriere, comme il ſe dit (3) des Satyres.

de ſe tirer du ſang. Malgré cela pluſieurs l'ont traité d'animal fabuleux. Mais le P. Hardouin qui ne juroit que par les Médailles, étoit d'une opinion contraire, fondé ſur une médaille de l'Empereur Philippe, & de ſa femme Otacilia, où l'on voit gravée une figure d'Hippopotame, ſans compter, dit-il, que toute l'antiquité a parlé de l'Hippopotame, comme d'une eſpéce exiſtante & réelle.

(3) Pauſanias dans ſes Attiques parle d'une île toute ſemblable, & voici ce qu'il rapporte. „ Un Carien nommé Euphémus, dit-il, me conta ce qui ſuit. Il „ y a, me diſoit-il, des îles incultes qui „ ne ſont habitées que par des Sauvages. „ Nos matelots n'y vouloient pas aborder „ parce qu'elles leur étoient déja connuës; „ mais pouſſez par les vents ils furent „ obligez de prendre terre à celle qui étoit „ la plus proche. Ils appeloient ces îles les „ Satyrides : les habitans ſont roux, & „ ont par derriere une queuë preſque auſſi „ grande que celle des chevaux. Dès que „ ces Sauvages nous ſentirent dans leur île, „ ils accoururent au vaiſſeau, & y étant „ entrez, ſans proférer une ſeule parole,

Il parle enſuite de ſerpens longs comme la paulme de la main, qui ſont de couleur de pourpre avec une tête de la plus grande blancheur, & ſans dents : ils s'engendrent dans ces montagnes brûlantes, d'où l'on tire cette eſpéce de pierres précieuſes que l'on appelle Sardoines. Comme ces ſerpens n'ont point de dents, ils ne peuvent mordre ; mais par-tout où ils ont bavé, la corruption & la pourriture ſuivent de près. Si l'on en prend un par la queue, & qu'on le tienne en l'air, il en diſtille deux ſortes de venin, l'un de couleur d'ambre, l'autre noir : le premier découle de l'animal tant qu'il eſt en vie, le ſecond quand il eſt mort. Le premier eſt un poiſon ſi ſubtil, que quiconque en prendroit gros ſeulement comme un grain de ſéſame, mourroit auſſi-

„ ils ſe jetterent ſur les premieres femmes „ qu'ils rencontrerent. Nos matelots pour „ ſauver l'honneur de ces femmes, leur „ abandonnerent une barbare qui étoit „ dans l'équipage, & auſſi-tôt ces Satyres „ en aſſouvirent leur brutalité. Voilà ce qui „ me fut conté par ce Carien.

tôt, & ſa cervelle lui couleroit par les narines. Le ſecond eſt plus lent; on tombe en phtiſie, & l'on meurt après dix ou douze mois de langueur.

Il parle encore d'un oiſeau qui ne ſe trouve qu'aux Indes, & qui n'eſt pas plus gros qu'un œuf de perdrix. Les Indiens ne l'appellent point autrement (4) que *le bon oiſeau*, parce que ſes excrémens ſont un poiſon mortel, & qu'il les cache ſi bien, que jamais ils ne paroiſſent : mais on ſait que ſi l'on en donnoit la plus petite doze à quelqu'un dans un breuvage, il tomberoit auſſi-tôt en léthargie, & mourroit en moins de douze heures.

De-là l'Auteur paſſe à la deſcription de quelques arbres d'une eſpéce rare, comme *le Parche*, qui eſt, dit-il, de la groſſeur de l'olivier, & qui ne ſe voit guère que dans les jardins du Roi. Cet arbre ne porte ni fleurs ni fruit; il pouſſe ſeulement des raci-

(4) Elien parle de cet oiſeau dans ſon Hiſtoire des animaux, qu'il a groſſie de pluſieurs connoiſſances tirées de Ctéſias.

nes au nombre de quinze, dont la plus petite eſt groſſe comme le bras. Un morceau de ces racines long ſeulement comme le doigt, a la vertu d'attirer à lui toutes les choſes dont on l'approche, l'or, l'argent, le cuivre, les pierres, & autres matiéres, excepté l'ambre. Long d'une coudée, il attire des agneaux, même des volatiles, & les Indiens s'en ſervent communément pour prendre des oiſeaux. Une autre propriété de cette racine, c'eſt d'être ſi aſtringente, qu'il n'en faut que le poids d'une obole dans une chopine d'eau pour la congeler, & de même dans une chopine de vin, lequel devient ferme & dur comme de la cire; mais le lendemain il reprend ſa fluidité. C'eſt auſſi un fort bon reméde pour ledévoiement.

L'Hyparque, (5) ajoute-t-il, eſt une riviére qui arroſe une partie de

(5) Le texte de Photius porte *Hyparque*, mais Pline avoit lû dans le texte de Ctéſias *Hypobarus*; & à l'occaſion de ce mot, le P. Hardouin a corrigé le texte de Photius, qui eſt corrompu en cet endroit.

l'Inde, & qui n'a guère que deux ſtades de large : elle eſt ainſi nommée des Indiens, à cauſe des richeſſes qu'elle leur apporte. En effet chaque année durant un mois, elle charie de l'ambre avec ſes eaux ; ce qui vient, dit-on, de ce que le long de ſes rives régnent des montagnes pleines de grands arbres qui ſe courbent vers la riviére. De ces arbres, ainſi que de l'amandier, du pin & de quelques autres ſemblables, il découle une eſpéce de gomme ou de réſine, qui venant à tomber dans l'eau, ſe congele & ſe durcit : de-là cette ambre ſi précieuſe. Auſſi les Indiens appellent-ils ces arbres (6) *des Sipachores*, comme qui diroit, *des arbres délicieux*, & c'eſt à bon droit : car ils portent auſſi des raiſins comme la vigne, & des raiſins dont les pepins ſont de la groſſeur d'une noiſette.

Dans ces mêmes montagnes, continue-t-il, on voit une race d'hommes qui ont la tête faite comme celle d'un chien, & qui ne ſe couvrent que de

(6) Pline parle auſſi de cet arbre d'après Ctéſias, mais il l'appelle *Siptachore*.

peaux d'animaux sauvages. La nature leur a refusé la faculté de parler : pour tout langage ils jappent, ils abboyent, & ne laissent pas de s'entendre les uns les autres. Leurs dents sont plus longues que celles du chien, leurs ongles sont aussi plus longs & plus ronds. Ils habitent ces montagnes qui s'étendent jusqu'au fleuve Indus. Ils ont la peau fort noire ; du reste ils sont grands observateurs de la Justice, comme les autres Indiens parmi lesquels ils vivent, & dont ils entendent fort bien la langue, quoiqu'ils ne la puissent parler : de sorte qu'ils expriment leurs pensées ou par leurs abboyemens, ou par signes, comme font les sourds & les muets. Les Indiens leur donnent le nom de *Calystriens*, que l'on peut rendre en Grec par celui de *Cynocéphales*. Tous ces montagnards se nourrissent de chair crue, & sont au nombre d'environ six vingts mille.

Dans la province où la riviére, dont il a été parlé, prend sa source, il naît une fleur d'un rouge foncé, dont les Indiens font leur pourpre,

qui ne le cede en rien à celle de Gréce, & dont l'éclat eſt même beaucoup plus vif. Il s'y engendre auſſi de petits inſectes qui ſont gros comme le ſcarabée, rouges comme de l'écarlate, haut montez ſur jambes, avec un petit corps glaireux & délié, qui tient de la nature du ver. Ces petits inſectes s'attachent à ces arbres réſineux qui produiſent l'ambre, ou pluſtôt la matiére de l'ambre; ils ſe nourriſſent de leur fruit, & en gâtent encore plus qu'ils n'en mangent, comme ces vers qui font tant de mal aux vignes dans la Gréce. Les Indiens font un amas de ces petits animaux, ils les pilent dans un mortier, & en expriment une liqueur, dont ils font une écarlatte plus belle que celle de Perſe; c'eſt de quoi ſont teints & leurs vétemens & leurs meubles.

Les Cynocéphales, ajoute-t-il, ne s'occupent d'aucun travail dans leurs montagnes. Quand ils ont tué quelque bête fauve, ils la font cuir au Soleil, & vivent ainſi de leur chaſſe. Ils ont de nombreux troupeaux de chevres & de brebis, dont ils réſervent

le lait, & même le petit lait, pour leur boiſſon. Ils ſe nourriſſent auſſi du fruit des Sipachores, fruit dont le goût eſt fort agréable; ils en rempliſſent des corbeilles, l'expoſent au Soleil ſur des clayes afin qu'il ſéche, & en font leur proviſion comme les Grecs de raiſin cuit. Ils ont l'art de faire, ſans beaucoup de préparatifs, des canots qu'ils chargent non-ſeulement de ces fruits, mais d'ambre, & de fleur de pourpre bien épluchée. Ils en vendent tous les ans pour plus de deux cents ſoixante talens, & pour autant de ces petits inſectes, dont les Indiens font leur écarlatte. Ils envoyent chaque année au Roi des Indes en ambre ſeule, la valeur de mille talens. En échange de ces marchandiſes, & de quelques autres qu'ils vendent aux Indiens, ils prennent du pain, de la farine, des étoffes d'écorce d'arbre, & tout ce qui leur eſt néceſſaire pour la chaſſe, coûteaux, arcs, fleches, & javelots: car ils ſont extrémement adroits à tirer de l'arc, & à lancer un javelot; ce qui joint à la ſituation des lieux qu'ils occu-

pent, fort hauts & fort eſcarpez, les rend invincibles à la guerre. Le Roi de ſon côté leur donne tous les cinq ans trois cents mille arcs, & autant de fléches, ſix vingts mille boucliers, & cinquante mille épées ou coûteaux de chaſſe. Les Cynocéphales n'ont point de maiſons; ils ſe retirent dans des antres. Leur exercice le plus ordinaire, eſt de pourſuivre des bêtes ſauvages, de les tuer à coups de fleche ou de javelot, & ſouvent de les prendre à la courſe; car ils ſont excellens coureurs. Les femmes du pays ſe baignent une ſeule fois par mois, dans le temps où preſque toutes les autres s'en abſtiennent. Les hommes ne ſe baignent point du tout; ils ſe lavent ſeulement les mains, & trois fois le mois, ils ſe frottent d'une eſpéce d'huile faite de lait, après quoi ils s'eſſuyent avec des peaux deſtinées à cet uſage. Ils ſont tous vétus de peaux d'animaux, bien paſſées & très-fines: les plus riches, mais en petit nombre, portent des chemiſes de lin: & ceux-là ſont eſtimez les plus riches, qui ont le plus de troupeaux, ou d'au-

tres biens de cette nature. Ils ne connoiſſent point l'uſage des lits ; quand ils veulent dormir, ils ſe couchent ſur des monceaux de paille ou de feuilles d'arbres. Ils ont tous, hommes & femmes, une queue par derriére comme les chiens, ſi ce n'eſt qu'elle eſt plus groſſe & plus velue. Ils s'accouplent enſemble comme les chiens & les autres quadrupedes ; toute autre maniére leur paroît honteuſe. Au reſte, dit Ctéſias, ils rempliſſent exactement tous les devoirs de la juſtice, & il n'y a point d'hommes ſur la terre, dont la vie ſoit ſi longue : car ils vivent pour la pluſpart des cent ſoixante & dix ans, & quelques-uns même des deux cents.

En remontant au deſſus de la ſource du même fleuve, on trouve d'autres peuples qui ſont noirs comme tous les Indiens le ſont, & qui de même que ceux, dont on vient de parler, paſſent leur vie à ne rien faire. Ils ne ſavent ce que c'eſt que manger du pain, & même que boire de l'eau : toute leur nourriture conſiſte au lait de leurs troupeaux, qui ſont en grand

nombre, soit de vaches, de chévres, ou de brebis. Leurs enfans naissent sans aucune ouverture à l'anus, & rendent leurs excrémens par le canal de l'urine. Mais une chose en quoi la nature est admirable, c'est qu'en même temps qu'elle a condamné ces peuples à ne vivre que de lait, elle leur a donné une racine, qui empêche que ce lait ne s'aigrisse & ne se caille dans leur estomac; de sorte qu'en mangeant un peu de cette racine qui est de fort bon goût, ils vomissent s'ils en ont besoin, & par ce moyen, ils peuvent prendre le soir la même portion de nourriture que le matin.

Dans l'Inde, continue-t-il, on voit des ânes sauvages qui sont grands comme des chevaux; même plus grands. Ils ont le corps tout blanc, & la tête couleur de pourpre, avec des yeux bleus. Il leur sort du milieu du front une corne haute d'une coudée, dont le milieu est d'un beau noir, le haut d'un rouge d'écarlatte, & le bas de la plus grande blancheur jusqu'à la hauteur de deux palmes. Cette corne se façonne aisément au tour; on en

fait des gobelets ; & boire dedans eſt un préſervatif sûr contre la colique, contre l'épilepſie, & contre toute ſorte de poiſon. On a remarqué, dit-il, que tous les animaux, ſoit domeſtiques ou ſauvages, qui ont la corne du pied d'une ſeule piéce, n'avoient (7) ni fiel, ni talon. Par une exception ſinguliére, l'animal dont je parle, a l'un & l'autre. Son talon eſt même d'une rare beauté, grand comme celui d'un bœuf, maſſif comme du plomb, & rouge juſqu'en dedans, comme du vermillon. Cet animal eſt d'une vîteſſe & d'une force incroyable : il n'y a ni chevaux, ni chiens qui puiſſent l'atteindre, quand il eſt pourſuivi. Il ne court pas bien vîte d'abord ; mais plus il court, plus il ſe met en haleine ; ſes forces & ſa vîteſſe redoublent au lieu de diminuer.

(7) Ariſtote a penſé de même, *liv.* 2. *de ſon Hiſtoire des Animaux* ; & Pline qui dit la même choſe que Ctéſias, ajoute qu'il y a des hommes dout le foye ſe trouve ſans véſicule du fiel, qu'ils s'en portent mieux, & qu'ils en vivent plus long-temps, *quorum valetudo firmior, & vita longior.* Hiſt. nat. *liv.* 11.

C'eſt pourquoi on ne le pourroit jamais prendre à la chaſſe, ſi l'on ne profitoit du temps où les meres menent paître leurs poulains : comme elles ne veulent pas les abandonner, elles ſe laiſſent approcher. Une haye de cavaliers entoure ces paturages ; l'animal qui ſe voit reſſerré, ſe jette furieux ſur les hommes & ſur les chevaux ; il en bleſſe & en tue bon nombre : mais enfin percé de coups, il tombe mort aux pieds des chaſſeurs ; en vain voudroit-on le prendre vif. La chair de cet animal eſt ſi amere, qu'on n'en ſauroit manger : ainſi on ne le chaſſe qu'à cauſe de ſa corne, & de ſon ſabot ou talon.

Il parle enſuite d'un ver qui naît dans le fleuve Indus, & qui pour la figure, dit-il, reſſemble aſſez à ces vers qui s'engendrent ſur les figues ; avec cette différence, qu'il eſt ordinairement long de ſept coudées, & ſi gros qu'un enfant de dix ans pourroit à peine l'empoigner avec ſes deux mains. Cet inſecte a deux dents, l'une en haut, l'autre en bas, & tout ce qu'il peut accrocher, eſt auſſi-tôt dé-

voré. Durant le jour il se tient blotti dans la bourbe du fleuve ; la nuit il en sort, & s'il trouve quelque bœuf ou quelque chameau, il l'étrangle, le tire dans l'eau, le mange, & n'en laisse que le ventre. Pour prendre cet animal, on se sert d'un grand hameçon au bout duquel on attache un chevreuil ou un agneau avec de bonnes chaînes de fer. Quand il est pris, on le tient suspendu en l'air durant trente jours : on met des vases dessous ; il dégoûte du corps de l'animal une huile, dont on peut remplir dix ou douze bouteilles de pinte. Après les trente jours on jette ce ver, on remplit les bouteilles, on les bouche avec grand soin, & on les porte au Roi : car il n'est permis à personne d'avoir chez soi de cette huile, qui en effet a cela de propre, qu'elle embraze toute matiére qui en est graissée, bois & animaux ; & le feu qu'elle allume, ne peut s'éteindre qu'avec une boue fort épaisse & jettée en grande quantité.

Parmi les arbres du pays, il y en a un, dit-il, qui devient grand com-

me le cédre & le cyprès, & dont les feuilles reſſemblent à celles du palmier, ſi ce n'eſt qu'elles ſont un peu plus larges & ſans queue. Cet arbre, qui n'eſt pas commun, fleurit comme le laurier mâle, & ne porte point de fruit. Les Indiens le nomment *Carpion*, c'eſt-à-dire, *qui ſent comme beaume*. De ſon tronc découlent des gouttes d'une liqueur onctueuſe comme de l'huile; on l'eſſuye avec de la laine: quand cette laine en eſt imbibée, on la preſſe, on en exprime une ſorte d'eſſence rougeâtre & épaiſſe, dont l'odeur eſt charmante, & ſe fait ſentir à plus de cinq ſtades. On remplit de cette liqueur des flacons de marbre, & ces flacons on les réſerve pour le Roi & pour la famille royale: nul autre n'en peut avoir. Ctéſias dit que le Roi des Indes en ayant envoyé un flacon au Roi de Perſe, il ſe trouva préſent à l'ouverture, & qu'il ſentit en effet une odeur qui ne ſe pouvoit comparer à aucune autre, & qui paſſoit de beaucoup tout ce qu'il avoit jamais ſenti de plus délicieux.

Il parle auſſi d'une eſpéce de fromage,

mage, & d'une ſorte de vin qu'il a trouvé d'un goût admirable. Mais il s'étend beaucoup plus ſur une fontaine qu'il a vûe aux Indes. C'eſt un quarré qui peut avoir trente pieds de circuit : la ſource ſe décharge dans un baſſin de pierre. Des bords du baſſin à la ſurface de l'eau, il y a environ cinq pieds, & de la ſurface de l'eau juſqu'au fond, il y en a dix-huit. Les Indiens les plus diſtinguez, hommes, femmes & enfans, ſe baignent dans cette fontaine : ils y deſcendent tout droits ſur leurs pieds ; s'ils s'y jettoient, l'eau les renverroit par-deſſus les bords du baſſin, comme il arrive de tout animal qu'on y jette, mort ou vif : car il n'y a que l'or, l'argent, le cuivre & le fer, qui aillent au fond. Cette eau eſt fort bonne à boire, & fort froide, quoiqu'elle bouillonne toujours avec grand bruit, comme l'eau d'une chaudiére qui ſeroit ſur le feu, & c'eſt un bain excellent pour la galle, pour les dartres, & pour toutes les maladies de la peau ; auſſi les Indiens l'appelloient-ils *Ballade*, c'eſt-à-dire, *l'eau ſalutaire*.

Il revient enſuite à ces montagnes, dont il a été parlé plus haut, & où naiſſent ces roſeaux que l'on appelle cannes des Indes. On y voit, dit-il, des hommes d'une eſpéce fort ſinguliére, au nombre d'environ trente mille. Les femmes y ſont ſi peu fécondes, qu'elles n'accouchent qu'une ſeule fois. Leurs enfans naiſſent avec toutes leurs dents, & de fort belles dents. Les hommes & les femmes ont les cheveux & les ſourcils tout blancs, depuis le moment de leur naiſſance, juſqu'à l'âge de trente ans. Pour lors le poil commence à leur noircir, & à ſoixante ans il eſt tout noir. Ils ont les uns & les autres huit doigts à chaque main, & autant à chaque pied. Autre ſingularité, ils ont les oreilles ſi grandes, qu'elles leur tombent par devant juſqu'à la moitié du bras, & que ſe joignant par derriére, elles leur couvrent les épaules. Les hommes ſont braves & belliqueux : c'eſt pourquoi le Roi des Indes en a toujours quatre mille qui ſervent dans ſes armées en qualité de frondeurs & d'archers.

Voici d'autres merveilles qu'il raconte. Il y a, dit-il, dans l'Ethiopie un animal que les gens du pays appellent (8) *Crocotas*, comme qui diroit, *moitié chien*, *moitié loup*. Avec le courage du lion, il a la vîteſſe du cheval & la force du taureau. Il contrefait, ſur-tout de nuit, la voix qui eſt naturelle à l'homme, & malheur à ceux qui s'y laiſſent tromper, & qui approchent : car auſſi-tôt il ſe jette deſſus & les dévore. Il n'y a que le fer & les armes les plus fortes qui puiſſent abbattre ce terrible animal. Dans l'Eubœe près de Chalcis, les moutons n'ont point de fiel ; ce qui en rend la chair ſi amére, que les chiens même n'en veulent point manger. Au de-là des gorges de la Mauritanie, il y a un pays qui eſt inondé par les pluyes durant l'été, & brûlé par la chaleur durant l'hyver. Dans le pays des Cyoniens (9) on voit une fontaine, qui

(8) Le P. Hardouin, d'après les meilleurs Mſſ. lit, *Crocotias*. Strabon, Pline & Didon parlent auſſi de cet animal.

(9) Les Cyoniens & les Metadrides ſont inconnus à tous les Géographes.

au lieu d'eau donne de l'huile, & les habitans n'en ont point d'autre pour leur usage. Enfin chez les Métadrides, pays assez éloigné de la mer, il y a une autre fontaine, qui sur le minuit se déborde, & laisse à terre une si grande quantité de poissons, que ces peuples ne peuvent suffire à les ramasser, & qu'ils en laissent perdre une bonne partie.

Ctésias, ajoute Photius, en débitant ces fausſetez, a grand soin de nous assurer qu'il ne dit rien que de vrai, rien qu'il n'ait vû par lui-même, ou qu'il n'ait appris de gens dignes de foi: & si nous l'en croyons, il omet beaucoup de choses encore plus surprenantes, uniquement pour n'être pas soupçonné de mensonge.

FIN.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Recueil intitulé *Oeuvres diverſes de M. l'Abbé Gedoyn*, & j'ai jugé qu'il faiſoit honneur à la mémoire d'un Académicien, dont le mérite eſt ſi connu. A Paris, ce 5. Novembre 1744.

SALLIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé JEAN DEBURE, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſiroit faire imprimer & donner au public des Ouvrages qui ont pour titre *La Vie des plus fameux Peintres avec leurs portraits gravez en taille-douce*, *Oeuvres diverſes de M. l'Abbé Gedoyn*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit

Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter pas tout notre Royaume, pendant le temps de quinze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la

feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes, que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de Copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro,

Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingt-troiſiéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, TRINQUAND.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 410. fol. 350. conformément aux anciens Réglemens confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 26. Janvier 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic.*

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. COIGNARD,
IMPRIMEUR DU ROI.

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Lib
University of
Date d